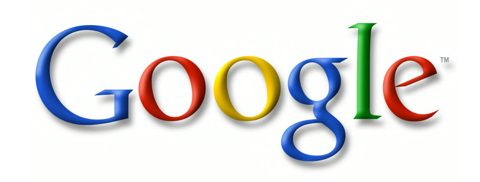




HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE ET MÉDICALE
DE LA FEMME

TOME PREMIER

LE SUJET EST ADMIRABLE.

Je désire que le livre réponde pleinement au sujet. La femme, cette plus belle moitié de nous-mêmes, cette tige essentielle du genre humain, cette fleur de la nature vivante, y paraît dans toute sa beauté, dans toute sa puissance, dans toute sa fragilité.

TOME PREMIER

PHYSIOLOGIE DE LA FEMME.

Physiologie physique et morale de la femme. Attributs physiques, qualités morales qui la distinguent : portrait de la femme belle, bonne et spirituelle ; sensibilité, sagacité, délicatesse exquises ; finesse d'esprit, grandeur d'âme, générosité, etc., etc. — Jeune fille. Attributs physiques et moraux de la puberté : Jeune fille rayonnante d'esprit, de grâce, de dévouement ou d'héroïsme ; beauté, distinction, douceur ; bonté de la jeune fille ; amour et piété filiale, etc., etc. — Mariage. Attributs, qualités, droits de la femme mariée ; idéal du mariage, qui est un lien sacré et qui a pour but le bonheur des époux et la propagation de l'espèce.—Fonctions de la maternité. Amour maternel ; âge critique ; influences de l'époque critique sur le physique et le moral de la femme ; sensations, goûts, désirs ; direction des facultés de la femme, arrivée à l'âge de retour, etc., etc.

Paris. —Imprimé chez Bonaventure et Ducessois, 55, quai des Augustins.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE ET MÉDICALE
DE LA FEMME

CONSIDÉRÉE

DANS TOUTES LES ÉPOQUES PRINCIPALES DE LA VIE

AVEC SES DIVERSES FONCTIONS,
AVEC LES CHANGEMENTS QUI SURVIENNENT DANS SON PHYSIQUE
ET SON MORAL, AVEC L'HYGIÈNE APPLICABLE A SON SEXE
ET TOUTES LES MALADIES QUI PEUVENT L'ATTEINDRE AUX DIFFÉRENTS AGES.

Seconde édition,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE DE TOUT CE QUI PEUT CONTRIBUER A LA SANTÉ
ET AU BONHEUR DES DEUX SEXES

PAR LE DOCTEUR

MENVILLE DE PONSAN,

Chevalier de la Légion d'honneur,
Médecin du Ministère de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics,
Membre de la Société impériale zoologique d'Acclimatation,
de la Société de Médecine pratique de Montpellier,
de la Société académique des Hautes-Pyrénées, etc., etc.

TOME PREMIER

Γνῶθι σεαυτόν.
Connais toi toi-même.



PARIS

J.-B. BAILLIÈRE ET FILS

LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE.

19, rue Hautefeuille.

LABÉ, LIBRAIRE, place de l'École-de-Médecine. | AMYOT, LIBRAIRE, rue de la Paix, 8.

L'AUTEUR, RUE DES MOULINS, 15.

1858

PRÉFACE

Miseris succurrere disco. (Virg.)

Sic hominum terra, ut cœlum Dei.

La terre est le domaine de l'homme, comme le ciel est le domaine de Dieu.

Pour être heureux, il faut se connaître ;
Pour se connaître, il faut s'étudier.

L'auteur n'a point perdu le souvenir de la bienveillance avec laquelle son *Histoire philosophique et médicale de la femme* fut accueillie il y a douze ans. Cette marque d'estime de la part du public lui a imposé l'obligation de redoubler d'efforts. La manière honorable avec laquelle son ouvrage a été reçu, répandu et loué, serait propre à satisfaire la vanité d'un auteur plus avide de succès et de louanges que jaloux de les mériter. Les jugements éclairés, les suffrages nombreux qui ont fait et soutenu la réputation de son livre, n'ont point empêché l'auteur de sentir combien il était éloigné de ce qu'il pouvait être, ni de voir ce qu'il avait besoin d'acquérir encore. En publiant cette seconde édition, qui est le fruit de beaucoup de soins, de méditations et de recherches, l'auteur a voulu rendre son ouvrage plus complet, plus intéressant, plus utile, plus digne de son sujet, et du

succès et de la réputation qu'il a déjà obtenus. Docile d'ailleurs aux avis que des personnes bien intentionnées ont voulu lui donner, et à la saine critique des hommes les plus exercés dans la matière, l'auteur a beaucoup retranché et beaucoup changé ou modifié; mais il a aussi ajouté à son nouveau travail tout ce qui a paru intéressant et utile au double point de vue de l'histoire philosophique et médicale de la femme.

Cet ouvrage a le grand avantage d'être à la fois philosophique et médical : Hippocrate de Cos, Galien de Pergame, tous les médecins dont l'antiquité s'honore, joignirent constamment l'étude de la philosophie à celle de la médecine, et regardèrent ces deux sciences comme inséparables. Sans la philosophie, en effet, la médecine rentre tout entière dans le domaine de la comédie. A toutes les sciences d'observation il faut une philosophie : une philosophie du fait et une philosophie de la cause l'observation qui voit et l'esprit qui explique. Le domaine d'exploration des anciens philosophes était l'âme humaine, ils pratiquaient purement et simplement le *gnôthi seauton* de Socrate. Nous connaissons la philosophie, dit Aristote, comme connaissant l'ensemble des choses. La vraie science embrasse l'univers. Mais cette science est un idéal ; l'homme n'est pas fait pour la posséder. Celui-là seul connaît l'ensemble des choses, leur nature et leur raison finale qui les a faites et ordonnées. Simple reflet de la science divine, la science humaine doit se la proposer pour modèle, et, par un effort constant essayer de s'en approcher. Aussi la philosophie est-elle une tendance, une aspiration, c'est l'amour du vrai, le zèle pour la sagesse *(studium sapientiæ)*, le désir de con

naître dans ce qu'il y a de plus noble, de plus désintéressé... La pensée de l'homme avant de se replier sur elle-même devait se porter au dehors ; le spectacle de la nature captiva d'abord ses regards. Deux siècles plus tard parut Socrate, qui, pour emprunter les paroles de Cicéron, fit descendre la philosophie du ciel sur la terre, et prit pour devise ces mots inscrits au vestibule du temple de Delphes : *Connais-toi toi-même*. Le précepte de se connaître fut attribué à un Dieu, tant il est nécessaire aux hommes. La connaissance de nous-mêmes, dit Bossuet, nous élève à la connaissance de Dieu, rien ne sert tant à l'âme pour s'élever à son auteur que la connaissance qu'elle a d'elle-même et de ses sublimes opérations.

La plus belle, la plus agréable et la plus nécessaire de toutes nos connaissances est sans doute la connaissance de nous-mêmes. De toutes les sciences humaines, la science de l'homme est la plus digne de l'homme. Interrogez les philosophes, consultez Socrate, Platon, Descartes, Malebranche : les réponses de ces grands hommes vous ouvriront un nouvel univers ; ils se sont retirés au dedans d'eux-mêmes, ils ont découvert un monde rempli de merveilles, que l'œil ne peut voir, mais dont les beautés ont mille fois plus de réalité que celles du monde visible ; ils ont reconnu que l'homme extérieur n'est pas tout l'homme, ni sa plus noble partie. L'esprit a été séparé de la matière ; les ressorts cachés qui donnent le jeu à la pensée ont été mis au jour ; la raison, observée dans ses causes et dans ses effets, a été soumise à des lois, et alors de connaissance en connaissance elle a pu s'élever jusqu'au premier et unique régulateur,

sans lequel l'ordre physique est impossible et l'ordre moral une chimère.

Quand on considère que les connaissances que nous pouvons acquérir sur nous-mêmes contribuent à former les plus grandes âmes, on doit les estimer comme un des principaux biens de l'espèce humaine. Tout le monde sait combien durent à la science Moïse, que l'Écriture appelle un homme instruit dans toute la sagesse des Egyptiens, et Salomon, qui connut depuis le cèdre jusqu'à la mousse. Non-seulement les sages de la Grèce étaient des sages illustres, mais encore des législateurs, des hommes d'État, de vaillants capitaines. Les plus fameux philosophes, soit anciens, soit modernes, n'avaient pas moins d'élévation dans les sentiments que dans l'esprit, parce que les hautes pensées agrandissent et fortifient aussi le cœur. Un poëte, un orateur, un historien, ne retraceront pas dignement les belles actions s'ils ne se mettent pas, par la pensée, au niveau des hommes qui les ont exécutées ; l'héroïsme et le génie naissent toujours de la même source, d'une vigueur interne de l'âme.

Qui veut entendre à fond les choses humaines, dit Bossuet, doit les reprendre de plus haut; il lui faut observer les inclinations et les mœurs, ou, pour tout dire en un mot, le caractère tant des peuples dominants en général, que des princes en particulier.

Le cœur humain est une mine que le médecin doit fouiller. La connaissance de l'esprit humain est la racine commune de toutes les sciences, et le tronc commun qui les nourrit. Qui ne voit les nombreux points de contact qui s'établissent entre la science de l'homme et les sciences qui étudient la nature, et surtout la nature vivante

et animée ? L'homme, par son corps, tient à la nature et subit ses influences. Ses facultés ne se développent et ne s'exercent qu'au moyen des organes. Entre la psychologie qui étudie l'homme moral, et la physiologie qui cherche à découvrir les lois de l'organisation et de la vie, dans l'homme physique, il existe des relations intimes. Ces deux sciences, quoique distinctes, s'éclairent et se complètent l'une par l'autre. Enfin l'homme étant en rapport avec la nature, qui est le théâtre de son activité, avec les êtres qui la composent, et dont il est le plus parfait, il est clair que la science de l'homme moral ne peut s'isoler des sciences naturelles. Comment déterminer l'origine et la fin d'un être, si l'on ne connaît sa nature et sa constitution ? Sans doute, dans l'ordre des choses, la cause précède l'effet, le but explique l'œuvre ; mais dans l'ordre scientifique et de méthode, nous sommes forcés de remonter du connu à l'inconnu, du plus facile au plus difficile, de l'effet à la cause, de chercher dans la nature et l'organisation des êtres le secret de leur destination. Pour suivre une autre marche, il faudrait être initié d'avance à la pensée du Créateur, ou le deviner.

Le médecin pour guérir le malade n'a pas seulement à étudier les organes physiques : qui ne sait combien de l'état de l'âme dépend l'efficacité des remèdes du corps ? Nous n'irons pas jusqu'à dire avec Platon que l'âme est la source de tous les maux et de tous les biens pour le corps ; qu'ils en proviennent comme les maux des yeux proviennent de la tête ; mais nous l'approuvons lorsqu'il ajoute qu'il faut s'occuper d'abord et surtout de cette partie, si l'on veut que la tête et le reste du corps se portent bien. Car, ajoute-t-il, telle est l'erreur

des hommes qu'ils tentent d'être médecins en séparant ces deux choses; mais il faut le dire, si la connaissance de l'homme moral est nécessaire pour acquérir la véritable science médicale, les connaissances de l'homme physique doivent apprendre quelles sont les routes, les avenues de l'esprit humain, c'est-à-dire la véritable philosophie. En effet, comme nos besoins dérivent de notre organisation, que nos passions naissent de nos besoins, et que nos idées, venues de nos sens, sont sans cesse influencées par l'état habituel de nos organes, la physiologie peut seule fournir à la philosophie les bases les plus solides.

Selon Descartes, c'est en partie à la médecine qu'il faut demander le perfectionnement dont l'homme est susceptible. En effet, notre science influe sur lui d'une manière directe et constante, parce qu'elle le suit dans tous les moments de sa courte existence, parce qu'elle exerce sur sa pensée, sur ses goûts, ses penchants, un pouvoir d'autant plus constant, réel, absolu, qu'il porte sur l'organisation et la modifie dans des directions données.

L'anatomie et la physiologie, disait Réveillé-Parise, ce médecin philosophe aussi modeste que savant, sont les deux premiers chapitres d'un cours complet de bonne philosophie. C'est dans les entrailles mêmes de l'homme qu'on apprend à le connaître, à le voir tel qu'il est, tel que Dieu l'a fait. De cette manière on peut entrer dans le domaine de la métaphysique par le chemin de l'observation. Pour bien connaître la pensée, commencez par en connaître les instruments, par en apprécier la force, l'action et l'influence. Sachez jusqu'à quel point

s lois de l'organisation régissent l'homme, déterminent
s besoins, développent ses facultés, font éclore ses
assions.

La médecine donne à la philosophie la clef du cœur humain, parce que s'il est une métaphysique expérimentale et positive, elle ne peut être que la déduction de l'étude de l'homme, considéré dans son ensemble. Rentrez en vous-même, disait un ancien, et vous trouverez un Dieu. Sans doute; mais si vous voulez pénétrer dans le mystérieux tabernacle de la conscience où il réside, vous n'y parviendrez qu'à l'aide de l'étude des lois de l'organisation. Sans cette condition, soyez certain que la sainte image de ce Dieu sera voilée pour vous d'une triple enceinte de nuages.

Un jour viendra où ces vérités, longtemps obscurcies et contestées, reparaîtront dans toute leur pureté et brilleront de tout leur éclat; mais, nous devons le dire à l'honneur de notre époque, on reconnaît aujourd'hui l'alliance inextricable qui unit la médecine à la philosophie : à la médecine seule appartiennent les plus hautes conceptions de l'intelligence ; l'homme est l'instrument de la pensée, c'est de lui dont elle s'occupe.

Loin de nous cependant l'idée de soumettre, comme Bichat, la physiologie à l'anatomie ; ni, comme Magendie, de transformer les actes vitaux en une série d'actes mécaniques ou physiques ; ni, comme le créateur de la chimie organique, de ne voir dans les êtres vivants que des cornues, des alambics ou des éprouvettes ; nous ne sommes pas non plus de ceux qui pensent que le ventricule est une cornue, un alambic, un vase inerte, dans lequel s'opèrent les transformations des corps inorganiques,

comme sur une table ou sur le fourneau du chimiste. Les produits artificiels du génie humain n'égaleront jamais ceux qui sortent du merveilleux laboratoire de la nature. La science de la vie ne s'apprend pas sur des cadavres, puisque ni la forme des parties, ni même, dans la généralité des cas, leur structure intime ne peut fournir une induction légitime sur leurs propriétés, leurs usages ou leurs fonctions; elle ne s'apprend pas non plus dans le laboratoire du chimiste ou dans l'atelier du mécanicien, puisque la chimie ne peut reconstituer aucun des produits organiques qu'elle analyse, puisque la mécanique ne saurait construire aucun appareil, ni trouver aucun premier moteur qui reproduise et perpétue un seul des mouvements de la vie.

Aujourd'hui, nous devons le reconnaître, la science de la vie a fait descendre la chimie, la physique et la mécanique du rang de maîtres absolus à celui de serviteurs intelligents; elle s'est tout à coup transformée, et, prenant pleine conscience d'elle-même, elle a pu essayer avec succès de faire rentrer la pathologie, comme nous aurons occasion de le démontrer dans le second et le troisième volume de notre ouvrage, dans son véritable domaine.

Les anatomistes les plus exacts et les plus savants sont bien éloignés de penser que les connaissances du corps mort soient si lumineuses qu'elles puissent dispenser de l'étude du corps animé; c'est au contraire avec un goût épuré de philosophie et d'observation, porté sur le corps vivant, qu'on peut enrichir toutes les parties de la médecine de remarques fécondes, utiles, donner les règles de pratique les plus sages, les plus simples, et offrir en même temps la réunion de la vertu la plus

pure et la plus aimable à des connaissances vastes et profondes.

C'est donc ici le lieu de replacer la pyramide sur sa base, et de planter l'arbre de la science avec ses bonnes et ses véritables racines, si l'on peut ainsi parler ; de remonter à la cause première, à ce mouvement véritablement combinatoire, que le plus grand mécanicien imprima à toute la matière : c'est-à-dire nous devons reconnaître qu'il n'y a que le souverain architecte, le premier créateur, qui ait pu donner le premier mouvement ; c'est enfin le lieu de reconnaître un pouvoir supérieur, mystique, surnaturel, un *quidquid divinum.*

Les antiquités de notre histoire, la distribution des êtres organisés à la surface du globe, la géographie minérale, botanique et zoologique, si l'on peut ainsi parler, l'histoire physique de notre globe imprimés dans le grand livre, dont les couches géologiques sont les feuillets, les lois, les phénomènes météorologiques et les secrets encore impénétrables du ciel et de la terre, se révèlent peu à peu à l'aide d'observations multipliées, pratiquées sur tous les points par les véritables amis des sciences, qui montrent aujourd'hui plus que jamais un puissant et louable acharnement à soulever un coin du voile qui les couvre.

Notre ouvrage a pour base les faits et les observations puisés aux meilleures sources. Nous avons pris nos principes dans la nature et nous avons interrogé ses oracles ; mais pour le rendre plus digne de son vaste et intéressant sujet, il fallait le talent de l'homme qui sait voir les beautés de la nature avec l'œil exercé de l'observateur, et les peindre, tantôt avec les couleurs les plus riches,

tantôt avec les nuances les plus fines ; il fallait saisir cette correspondance secrète, mais éternelle, qui existe entre la nature physique et la nature morale, entre les sensations de l'homme et tous les ouvrages de Dieu.

Ne pouvant offrir au lecteur ni une action qui excite vivement la curiosité, ni des passions qui ébranlent fortement l'âme, il fallait suppléer à cet intérêt par les détails les plus soignés, les descriptions les plus exactes et la perfection du style le plus brillant et le plus pur; il fallait que la justesse des idées, l'exactitude des faits, la vivacité du coloris, l'abondance des images, le charme de la variété, une harmonie enchanteresse attachassent et réveillassent continuellement le lecteur; mais ce mérite demandait l'organisation la plus heureuse, le goût le plus exquis, le travail le plus opiniâtre; il fallait enfin que l'auteur de l'*Histoire philosophique et médicale de la Femme*, à l'exemple de Roussel et de Delille, pût allumer, enflammer son génie au foyer de l'amour ! De cet amour vif, mais pur, qui double la vie, qui vivifie et agrandit l'esprit, qui élève et épure l'âme, et la rend capable de produire ce qui existe de plus beau, de plus grand, de plus noble et de plus parfait sur la terre...

Delille, Roussel, avaient bien senti que l'amour élève l'âme au-dessus d'elle-même et la met en communication avec un monde supérieur ; car l'amour fut le génie de l'illustre Roussel, et la plus belle, la plus parfaite des créations de l'ingénieux Delille, son poëme immortel des *Jardins*, doit le jour à une particularité amoureuse. Delille se trouvant dans les beaux jours de l'année chez madame Lecouteux de Moley, qui habitait la Malmaison, avait conçu pour cette dame un peu plus que de l'amitié.

oué sans mesure d'un admirable talent pour les vers, il xprimait chaque jour à son amie les divers sentiments le son cœur, et toujours avec le voile ingénieux d'une allégorie, dont les jardins et les champs paraissaient être le seul objet. Ce commerce enchanteur dura jusqu'à la fin des amours. Comme lorsque Delille était à ses côtés madame de Moley s'occupait ordinairement de broderie et de tapisserie, c'était sur des morceaux de papier qui lui servaient de patrons que l'harmonieux traducteur de Virgile laissait couler ses vers immortels.

Moins amie des arts et de l'auteur, madame de Moley se fût sans doute contentée du simple hommage rendu à ses vertus et à ses attraits, mais elle porta plus haut ses vues; et, sortant un jour de son appartement avec une boîte renfermant tous les vers dont il a été parlé, elle exigea de Delille qu'il les liât entre eux et en formât un poëme. Delille obéit, et le poëme des *Jardins* parut.

Si, pour peindre la plus belle moitié du genre humain, nous avons employé des couleurs qui offusquent les yeux, et des expressions qui blessent l'oreille, nous avons désiré saisir l'instant où la figure s'illumine d'un beau sentiment, ne jamais oublier qu'il n'y a pas une figure qui n'ait son moment de beauté, que la laideur elle-même a, pour ainsi parler, des ressouvenances d'un monde où tout est beauté, et que le pinceau le plus dégagé, le plus leste, le plus libertin, doit comprendre que le nu même a sa pudeur.

Le devoir de l'homme, a dit Sénèque, est d'être utile aux hommes; mais ce devoir est surtout imposé à celui qui se livre à l'étude des sciences. Éclairer ses semblables, les faire jouir du fruit de ses veilles, soulager leurs

maux, les prémunir contre tout ce qui peut compromettre l'existence, est-il une gloire plus douce, une jouissance plus pure?... C'est cette noble gloire, cette maîtresse adorée, cette belle dame, dont la possession ne lasse jamais, que le médecin philosophe doit envier. Les honneurs, les dignités passent et ne sont qu'une vaine fumée aux yeux de la philosophie, mais on conserve le souvenir des services rendus à l'humanité.

Notre livre peut être considéré comme le vocabulaire raisonné et le code toujours ouvert de la santé et du bonheur des femmes, cette plus belle, plus intéressante et plus précieuse moitié de nous-mêmes, sans laquelle les deux extrémités de notre vie seraient sans secours, et le milieu sans plaisirs. Toutes les influences, l'influence de l'éducation, des modes, des habitudes, des mœurs et des passions sur la santé et le bonheur des femmes ; l'influence des divers systèmes et des divers moyens de traitement sur leurs maladies, y sont relatées avec soin, examinées avec discernement, et jugées avec une délicatesse de sentiment, de goût, et une profonde sûreté de principes, basés sur l'expérience et l'observation. Les guérir ou du moins adoucir leurs souffrances et les consoler ; ramener à la nature un sexe que la contagion et l'exemple égarent quelquefois ; rendre une épouse à son époux et une mère à ses enfants ; resserrer les liens qui enchaînent les êtres bien nés à l'ordre social, voilà l'unique but de mes travaux et ma plus douce récompense.

Le Docteur MENVILLE DE PONSAN.

INTRODUCTION

Lectorem delectando pariterque monendo.
HORACE.

Les femmes, dût s'en plaindre une maligne envie
Sont les fleurs, ornements du désert de la vie.
Reviens de ton erreur, toi qui veux les flétrir;
Sache les respecter autant que les chérir;
Et si la voix du sang n'est point une chimère,
Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère.

tous les enfants de la création, le plus intéressant sans e est la femme, cet être à la fois faible et fier, constant et cieux, courageux et sensible, aimant et adoré, que le dans sa clémence associa aux destinées de cette autre ure fougueuse qui se dit le roi de l'univers, et n'est que nme... Sa constitution, sa faiblesse, attributs constitutifs on essence, la différencient éminemment de celui qui se son maître et s'enorgueillit quelquefois de se nommer esclave. Inquiet au sein du plaisir, ambitieux d'un bonheur e dérobe à ses recherches, l'homme fatigue son existence, péniblement ses jours et vit hors de sa vie; plus constante, raisonnable en son affection, plus modérée en ses désirs, adroite en ses desseins, plus aimante par le cœur que par sens, la femme ne se regarde que comme un mode de nme, s'honore de lui plaire, borne sa gloire à l'occuper, s plaisirs à les partager avec lui. On dirait que la nature

a voulu que cette belle partie de nous-même en fût séparée, afin de s'y réunir avec plus de charme pour nous, sous le rapport de nos plaisirs, de nos affections et de nos peines.

On a beaucoup écrit sur les femmes, il serait difficile de donner une idée de tous les genres de publications dont elles ont été l'objet. Les poëtes, dit le docteur Cerise, ont exalté leurs qualités, les moralistes ont mis à nu leurs défauts, les publicistes ont discuté leurs droits, les médecins ont décrit leurs maladies, les physiologistes ont révélé les plus intimes secrets de leur organisation. Ce nombre prodigieux d'écrits témoigne de la préoccupation générale dont la femme est l'objet, même parmi les plus austères penseurs. Cette préoccupation s'explique aisément; car indépendamment des facultés qui lui sont communes avec l'homme, et que le philosophe doit connaître sans avoir égard à la différence des sexes, la femme est en possession d'une vie propre, d'une vie qui en fait un être à part dans l'humanité. Un rôle immense lui a été assigné dans l'œuvre providentielle de la conservation de l'espèce, et dans l'exercice de ce rôle elle accomplit des prodiges d'amour et de dévouement. L'empire qu'elle exerce et le joug qu'elle subit rendent d'ailleurs sa position, au premier aspect, assez étrange, et appellent sur chacune de ses actions un puissant intérêt. Il y a trop de contradictions, au moins apparentes, dans la destinée des femmes, dans les lois qui régissent cette destinée, pour que le besoin de les expliquer ne tienne pas une grande place dans nos méditations. Peut-être sommes-nous excités dans ce genre de curieuse investigation par un penchant plus agréable; toutefois cependant ce penchant, quelque vif qu'on le suppose, n'a point suffi pour provoquer ces travaux ardus, longs, hérissés de faits et de raisonnements, qui ont été entrepris sur cette moitié de l'espèce humaine. Qu'un doux sentiment inspire le poëte, toujours prêt

à brûler sur l'autel de la beauté un encens enivrant, cela se conçoit; mais le moraliste qui enseigne, le publiciste qui discute, le médecin qui dissèque, le physiologiste qui analyse, me semblent avoir d'autres mobiles que le poëte. La vérité est que chacun obéit aux instincts secrets de sa vocation : ainsi le naturaliste consacre sa vie à étudier un végétal vulgaire ou un animal imperceptible; le philologue, à interpréter un texte effacé ou une inscription mutilée; l'archéologue, à rechercher l'origine d'un monument équivoque ou l'usage d'un fer que couvre une rouille vénérable, etc. Quelle variété dans les penchants et quelle naïveté dans la manière dont on les subit! Il y a d'ailleurs, pour expliquer cette activité déployée au sujet de la femme par tant d'écrivains distingués, un mobile plus noble, plus honorable, que le désir de s'émouvoir, de connaître ou d'écrire; il y a la conscience d'un devoir à remplir, l'amour du bien, du beau et du vrai à réaliser, la volonté de payer son tribut au bonheur de la société.

Dieu et la femme ont occupé les penseurs pendant des milliers de siècles, et les occuperont plus longtemps encore sans jamais parvenir à les connaître : car Dieu ne l'a pas voulu...

Une femme est mise sur la terre, la volonté de Dieu est faite. Elle y est placée pour continuer l'œuvre du Créateur. Quelle main téméraire osa jamais tracer le portrait de la femme? quelle bouche insensée essaya de dire ce que c'est qu'une femme? Mystère vivant par qui l'homme naît, vit et meurt, la femme ne peut être comprise dans le cercle d'une définition, quel qu'il soit. On connaît une amante, une épouse, une mère, une sœur, mais nul n'a dit et ne dira jamais ce que c'est qu'une femme. Eh! qui es-tu, toi qui veux la définir? Toi qui veux dire à la femme : *Tu es cela!* Tu es ou amant, ou époux, ou père, ou fils, ou frère, ou ami d'une femme, ou bien tu es

philosophe; mais aucun de ces rôles ne te convient pour comprendre et pour m'expliquer la femme. Amant, tu ne la vois qu'à travers le prisme de ton imagination et au flambeau de ton amour. Époux, tu l'aimes ou tu la détestes; ton amour ou ta haine la montre à tes yeux, à ton cœur, telle que tu la veux et non telle qu'elle est. Père, tu es aveugle sur ta fille. Fils, tu respectes, tu vénères et tu aimes ta mère. Ami, tu es indulgent pour ton amie. Philosophe, les systèmes t'aveuglent; tu n'as pas d'yeux dans le cœur, tu ne vois pas la femme : la femme n'est pas faite pour les philosophes. Donc il est dans la destinée de l'homme de jouir et de souffrir de la femme, mais non de pouvoir la juger. C'est un être multiforme; véritable Protée, elle change d'aspect à nos yeux selon les passions qui nous animent; c'est le ciel, c'est l'enfer, c'est un ange, un démon, le jour, la nuit, la paix, la guerre, l'amour, la haine, la beauté, la laideur, une Grâce, une Furie; et toujours c'est elle, toujours la même, toujours une, toujours multiple; une par rapport à elle, multiple par rapport à nous, dont les passions sont multiples. Et comme elle est faite pour nos passions, si on veut la juger sans passions, elle échappe, on ne la trouve plus. Étrange vérité ! contrairement aux lois de l'intelligence, pour bien connaître la femme, il faut l'ignorer; pour bien l'étudier, il faut se tenir loin d'elle; pour bien la définir, il faut employer des moyens détournés et n'exprimer sa pensée qu'indirectement. Témoin cette réponse d'un chaste prêtre a qui l'on demandait une définition de la femme :

Pourquoi me demander ce que c'est qu'une femme,
A moi dont le destin est d'ignorer l'amour ?
Ah ! d'un aveugle-né vous déchireriez l'âme,
Si vous lui demandiez ce que c'est qu'un beau jour !

BENJAMIN BARBÉ.

Ces paroles plaintives ne disent rien de la femme, mais il en jaillit un rayon de lumière qui vous la montre comme dans un miroir.

La femme, être incompréhensible, est comme la fleur des champs, comme l'insecte de l'air, comme le soleil du firmament, comme le monde des mondes. Dieu seul peut la connaître d'une manière parfaite, dans tous ses éléments, dans tous ses rapports; il faut que celui qui essaye d'écrire son histoire soit doué d'un sentiment exquis. Comme il s'agit d'arracher à l'organisation de la femme le feu caché qui l'anime et qui en électrise les sentiments divers; comme il s'agit d'aller au delà de ce qui appartient aux sens et à l'entendement; comme il s'agit, en un mot, de pénétrer dans un foyer invisible d'où s'irradient tous les mouvements visibles, le physiologiste a souvent besoin, dans son travail de délicate analyse, d'un réactif subtil, immatériel comme l'élément sur lequel il veut opérer: pour cela, il doit donner issue à toutes les émanations de son âme. C'est par les rayonnements de sa sympathie qu'il pourra dissiper les épaisses ténèbres dans lesquelles se meuvent les instincts et les désirs qu'il espère démêler. L'âme seule peut voir et connaître l'âme; c'est entre les âmes que le contact doit avoir lieu pour que la lumière brille. Il faut donc que le physiologiste de la femme soit doué d'un sentiment exquis. Dépouillez-le de tout sentiment, il décrira les phénomènes variés de la vie de la femme comme un physicien décrirait les phénomènes du globe, oubliant le soleil qui les produit et les éclaire. Il aura des yeux et il ne verra point. C'est précisément la nécessité du sentiment, nécessité impérieuse et incontestable, qui rend si difficile la tâche du physiologiste de la femme; le sentiment est dans ses mains un flambeau qui doit servir à l'éclairer et à le diriger dans d'impénétrables issues.

La femme est extrêmement sensible; c'est à son exquise sensibilité qu'elle doit ses principaux charmes et ses principales vertus; on peut donc dire que de la grande sensibilité de la femme naissent la grâce de ses mouvements, son goût délicat, son aptitude merveilleuse pour les arts d'expression, son tact parfait, sa sagacité, sa prévoyance affectueuse, sa tendre et mystique piété, son inépuisable charité, et jusqu'à cette intelligence si prompte et si active que le cœur, foyer toujours ardent, électrise et alimente. C'est en vertu de cette angélique qualité que la femme fait rayonner autour d'elle, dans la famille, la plus belle des créations de Dieu, et dans la société, d'irrésistibles et de prestigieuses influences. Telles furent les saintes femmes dont l'Église honore la poétique mémoire, et qui, sorties en grand nombre des rangs du peuple, sont représentées par les biographes sacrés comme ayant possédé au plus haut degré les grâces et les vertus de leur sexe. Telles sont parmi nous les femmes qui, nées au sein de l'opulence, accomplissent non-seulement à l'égard de leurs propres enfants, mais encore à l'égard des enfants des pauvres, tous les saints devoirs d'une maternité prévoyante et infatigable. Telles sont aussi ces jeunes filles qui renoncent à toutes les joies de la famille pour s'associer aux plus grandes infortunes, dans les prisons, dans les hôpitaux, dans les asiles d'aliénés.

Le talent de la femme, aussi bien que ses vertus, reçoit de cette exquise sensibilité un reflet facile à reconnaître dans ses œuvres littéraires. La femme est naturellement artiste, parce qu'elle est organisée pour sentir ce que l'homme est obligé d'apprendre; aussi excelle-t-elle dans l'observation du cœur humain et de la société. Vainement, dit le sénateur Cabanis, l'art du monde couvre-t-il les individus et leurs passions de son voile informe, la sagacité de la femme y dévoile facilement

chaque trait et chaque nuance..... L'intérêt continuel d'observer les hommes et ses rivales donne à cette espèce d'instinct une promptitude et une sûreté que le jugement du plus sage philosophe ne saurait jamais acquérir; s'il est permis de parler ainsi, son œil entend toutes les paroles, son oreille voit tous les mouvements, et, par le comble de l'art, elle sait presque toujours faire disparaître cette continuelle observation sous l'apparence de l'étourderie ou d'un timide embarras. Cette sagacité imprime à ses paroles et à ses écrits, assure le spirituel docteur Cerise, un cachet tout particulier. La rare facilité avec laquelle elle sent explique la rare habileté avec laquelle elle raconte; elle a le talent de tout dire, même les pensées les plus abstraites, avec grâce et légèreté; guidée par son instinct dans le choix des expressions, d'un seul mot elle fait jaillir des idées; les effets de son style sont d'autant plus puissants que la réflexion semble y prendre une moindre part. Son éloquence est rapide, délicate, vivement nuancée; c'est le jeu de sa physionomie traduit en paroles.

C'est pour la conservation et la félicité de ce sexe charmant et enchanteur, dont les vertus sont sublimes, les défauts même excusables, et dont l'existence entière est une suite de crises et de révolutions trop souvent funestes, que nous publions cet ouvrage. Les époques difficiles de sa vie sont depuis longtemps pour moi l'objet d'une tendre sollicitude et d'une attention soutenue, qui m'ont mis dans le cas de recueillir des matériaux nombreux et intéressants pour son histoire philosophique et médicale. L'attrait tout particulier qui s'attache à la plus belle moitié de l'espèce humaine a porté naturellement mon esprit et mon imagination à méditer sur les goûts, les mœurs, les passions et les habitudes des femmes, et à faire une étude constante et sérieuse de leur constitution physique, des attributs moraux et intellectuels qui en dérivent, des

troubles morbides, soit fonctionnels, soit organiques, qui viennent les déranger et les altérer, et des moyens de les combattre.

L'attrait d'un sujet si important, si beau, si séduisant, a dû faire éclore un grand nombre d'écrits sur la santé et le bonheur des femmes. Eh ! qui pourrait ne pas s'intéresser à un sexe auquel nous devons notre vie, nos plaisirs et nos peines, et de qui le nôtre reçoit l'influence de ses destinées? On a célébré leurs charmes, leur beauté, leur mérite. On a aussi vanté la finesse de leur esprit, la bonté de leur cœur, la constance et la magnanimité de leur amour pour leurs enfants; mais ces objets d'un culte universel n'ont presque jamais été, pour les savants et pour les médecins en particulier, un sujet de longues recherches et de profondes méditations. Ainsi l'anatomiste ne s'est arrêté que sur quelques points de leur histoire physique, sur quelques traits relatifs aux organes, à leurs fonctions spéciales. Les naturalistes les ont presque oubliées, et on peut ajouter que les métaphysiciens, les moralistes, les philosophes qui du moins auraient dû rassembler d'importantes observations sur le moral des femmes, l'ont fait en général d'une manière superficielle, avec prévention, négligence ou partialité, et qu'ils méritent, sauf un petit nombre d'exceptions, ce reproche que Saint-Lambert leur suppose adressé par Ninon dans son entretien avec Bernier : « Les philosophes ne nous ont pas sérieusement étudiées, et nous avons été pour eux, comme pour nos amants, l'objet d'un goût léger plutôt que d'une occupation véritable. » On voit donc que dans leurs efforts et leurs recherches pour contribuer au bonheur général de la société, les sciences et la philosophie en ont trop négligé une moitié qui, par sa faiblesse, réclamait d'une manière plus pressante leurs heureuses et bienfaisantes applications, et dont l'étude particulière offrait en outre tout ce qui peut intéresser

davantage l'esprit et le cœur dans l'histoire physique et morale du genre humain. Cependant, sous quelque point de vue que l'on observe la femme, on la trouve intéressante aussi bien pour les moralistes et les philosophes que pour les physiologistes et les médecins. Les hommes, en général, ne comprennent pas la valeur physique et morale de la femme; ignorant l'importance du rôle qui lui est confié dans l'harmonie universelle, ils l'ont abaissée, et n'ont vu en elle qu'un instrument de reproduction. Dans l'Orient, les femmes, toujours esclaves, soumises aux caprices et aux coups d'un époux despote, sont bien dignes de notre intérêt et de notre commisération. Les lois de Manou ont soumis les Indiennes à une grande dépendance. A quelle servitude les Chinois n'ont-ils pas condamné et ne condamnent-ils pas encore leurs malheureuses épouses, au point de les mutiler!..... Mais nous devons rendre justice à Moïse, ce sublime législateur des Hébreux, et reconnaître que son esprit judicieux le porta à améliorer la condition des femmes.

Les philosophes, les poëtes, les littérateurs de l'antiquité ont presque toujours maltraité les femmes; on ne voit guère que Plutarque qui en ait dit du bien. Nous sommes heureux de pouvoir dire que c'est dans l'Occident, et principalement chez nous, que les femmes ont toujours joui de beaucoup de liberté et de considération. Les Gaulois et les Germains ont estimé leurs femmes; ils les ont fait entrer dans leurs conseils; ils ont interrogé leur esprit observateur et pénétrant. Si, parmi les descendants des Gaulois, il s'est trouvé des philosophes et des poëtes dont la plume ou la muse ont été hostiles aux femmes, il s'est heureusement montré une foule de bons esprits, d'hommes de mérite et de génie, qui les ont honorées et célébrées.

Roussel est, pour ainsi dire, le premier qui ait écrit sur les

femmes en véritable philosophe et en profond physiologiste. Il a composé un ouvrage que d'ailleurs l'on doit proposer pour modèle à tous les écrivains qui voudraient appliquer les résultats scientifiques à la morale. Cet illustre ami de Bordeu, par la sagacité de ses recherches et par le charme pénétrant de son style, a donné à son système physique et moral de la femme des observations d'un vrai philosophe, d'un écrivain sage, érudit, et d'un homme sensible; il a coordonné des faits qu'il avait recueillis, et a composé un corps de science aussi intéressant que le sujet; c'est un livre où tout est à sa place, où tout brille de ses véritables couleurs. Je craindrais de ternir cette glace polie, qui reproduit si bien le chef-d'œuvre de Dieu et de la nature. Avec quel art n'a-t-il pas disserté sur l'empire de la beauté, à laquelle peut-être il fut plus sensible qu'aucun autre homme! Avec quel charme il a retracé, et la grâce naïve qui enchante, et l'adroite coquetterie qui appelle, et la pudeur mystérieuse, cette prompte et délicate combinaison de l'instinct qui répond au désir même en le repoussant, et tant d'autres caprices aimables qui doublent le prix de la conquête en prolongeant le rêve de l'illusion la plus enivrante! L'on peut dire de Roussel ce qu'on a dit de bien peu d'écrivains, qu'il est aussi habile à peindre que la nature l'est à créer. On prétend que l'amour fut le génie de Roussel. Il était très-jeune encore que ce sentiment s'était éveillé dans son âme. Il est des personnes pour lesquelles les douces et vagues rêveries ont un charme qu'elles aiment à prolonger; elles semblent redouter un bonheur réel, qui enleverait à l'imagination ses plus riantes perspectives : Roussel était de ce nombre. Il s'était pris d'un violent amour pour une personne jeune et belle qu'il avait guérie. Heureux sans doute de porter secrètement dans son cœur une image chérie, il se garda bien d'en parler. On lui annonça un jour

que cette personne venait de se marier : « Ah! s'écria-t-il, j'en suis bien fâché, je ne l'aurais pas cru! » Et il versa d'abondantes larmes de regret.

Les satires de plusieurs poëtes contre les femmes sont admirables sous le rapport de la poésie; sous celui de la vérité, ont-elles le même prix? Je ne le pense pas. J'ai tâché, en adoptant une opinion opposée à la leur, de l'emporter par l'impartialité, trop certain de rester inférieur par le talent. Juvénal et Boileau n'ont attaqué les femmes qu'en traçant leurs fautes ou leurs vices particuliers; j'ai cru pouvoir les défendre en peignant leurs qualités dans toutes les situations et à toutes les époques de leur vie : je les présente comme belles, comme mères, comme amantes ou épouses, comme amies, comme consolatrices, et enfin comme bien dignes de notre intérêt, de notre amour, de notre sollicitude et de notre plus vive et plus tendre reconnaissance.

Le bouillant Juvénal, aveugle en sa colère,
Despréaux, moins fougueux et non pas moins sévère,
Contre un sexe paré de vertus et d'attraits
Du carquois satirique ont épuisé les traits.
De ces grands écrivains je marche loin encore;
Mais j'ose, défenseur d'un sexe que j'honore,
Opposant son empire à leur inimitié,
Célébrer des humains la plus belle moitié.

LEGOUVÉ.

Un grand nombre de circonstances, et la Révolution, cette école fatale à tant de titres, nous apprennent tout ce que les femmes ont à la fois de sensibilité et de courage, et nous révèlent en même temps leur tendresse touchante, leur abnégation généreuse, leur attachement inviolable, leur amitié sans bornes et leur amour le plus tendre pour leurs proches et leurs amis. Mais par quelle inconséquence ont-elles perdu

du côté de l'empire ce qu'elles ont gagné du côté de la gloire? C'est qu'il est de leur nature d'être plus soigneuses de plaire que d'obtenir de la renommée, d'être plus avides du bonheur de sentir que du charme de la célébrité; en un mot, d'être plus aimantes que vaines. La vanité est le lot de l'homme; il l'a décorée tour à tour des noms pompeux d'émulation, d'ambition et de gloire : le sentiment est le partage de la femme, et c'est dans le cercle étroit de ses sensations qu'elle doit trouver la félicité, tandis que l'homme la cherche toujours hors de la sphère de son existence.

D'autres poëtes ont consacré leurs veilles à célébrer la beauté des femmes; mais est-ce apprendre à les connaître que de parler simplement de la grâce de leurs formes et du coloris qui les embellit? Il ne suffit point de les peindre, il faut écrire leur histoire; c'est la tâche que j'ai entreprise, avec trop de témérité, sans doute; mais je me propose de marcher, autant qu'il m'est possible, entre les détracteurs des femmes et leurs adorateurs passionnés.

La femme, compagne assidue de nos plaisirs et de nos peines, a des droits beaux et légitimes à notre amour, à notre sollicitude, à notre reconnaissance et à notre admiration. Partager les plaisirs et les souffrances de l'homme, dont elle est la tendre et fidèle compagne, lui donner pour successeurs et héritiers des enfants qu'elle conçoit, qu'elle porte neuf mois dans son sein, qu'elle nourrit encore de son lait après leur naissance; telles sont les nobles attributions de la femme et les importantes fonctions qu'elle est destinée à remplir sur la terre. Ce n'est donc pas sans raison que cet être sensible, et, pour ainsi dire, créateur de notre espèce, a fixé de tout temps l'attention du naturaliste, commandé l'admiration du philosophe, et excité l'enthousiasme du poëte!... Mais si le sexe doit nous intéresser sous le double rapport de la société,

qu'il embellit et dont il est le charme, et de la régénération à laquelle il a tant de part, quel sujet de tristesse et de méditation n'offre-t-il pas à l'âme compatissante qui envisage les dangers dont il est environné aux différentes époques de sa vie! Quel sujet, en effet, est plus digne de notre attention que la série des changements physiques, moraux et physiologiques, qui accompagnent la femme à toutes les époques de son existence? C'est par une longue suite de modifications et de révolutions qu'elle parcourt toutes les phases de la vie. Chacune des périodes de son existence est marquée par quelques secousses, qui ne sont propres qu'à rendre sa vie plus orageuse, et semblent ne s'offrir à elle que comme une triste compensation des chances de santé et de vie qu'elle trouve dans les occupations sédentaires et paisibles auxquelles la nature de son organisation l'appelle.

Les douleurs auxquelles est asservi tout être faible et sensible dans les premiers moments d'une vie mal assurée assiégent son enfance, et sa constitution, naturellement plus délicate, les lui fait plus vivement sentir. Le temps des plaisirs de l'amour ne s'annonce chez elle que par des incommodités; aux éclats orageux et quelquefois funestes de la puberté succèdent d'autres époques plus dangereuses encore.

Chargée du rôle le plus important, de la reproduction de l'espèce humaine, la femme semble n'acheter ce privilége que par le nombre et la gravité des maux dont il est la source; car le titre de mère, la plus pure et la plus douce des jouissances qu'elle éprouve, elle ne l'obtient qu'aux dépens de ses forces, de sa santé, et quelquefois de sa vie. « Sans cesse, dit Thomas, environnées de douleurs et de craintes, les femmes partagent tous nos maux, et se voient encore assujetties à des maux qui ne sont que pour elles. » Elles ne peuvent donner la vie sans s'exposer à la perdre. Chaque révolution qu'elles éprouvent

altère leur santé et menace leurs jours. Des maladies cruelles attaquent leur beauté, et quand elles échappent à ce fléau, le temps, qui la détruit, leur enlève tous les jours une partie d'elles-mêmes. Alors elles ne peuvent plus attendre de protection que des droits humiliants de la pitié ou de la voix si faible de la reconnaissance. A peine la femme a-t-elle échappé à tant de périls, que la jeunesse de ses enfants alarme à chaque instant sa tendresse, et leur sort futur est pour elle un motif continuel d'inquiétudes et de tourments. Heureuse encore, si cette époque en était le terme! mais le moment qui la rend inhabile à la génération s'annonce encore par de nouvelles inquiétudes et de nouveaux dangers. D'autres tourments l'attendent lorsqu'il faut perdre le signe de cette fécondité qui lui a déjà coûté si cher. A cette époque, en effet, la circulation chez les femmes est régie par de nouvelles lois, et le trouble que ce changement occasionne compromet quelquefois tout à coup sa vie, ou décide la manifestation de quelques maladies que le médecin peut rarement prévenir, et qu'il ne reconnaît trop souvent que pour savoir qu'elles sont incurables.

Ces diverses circonstances constituent pour les femmes une série d'écueils dont on ne saurait contester les dangers, et qui doivent éveiller l'attention de tous les médecins.

Par combien de prévisions délicates et sublimes, de généreux dévouements et de pieux sacrifices ce sexe gracieux et compatissant excite encore notre enthousiasme et commande notre admiration! C'est une femme qui, penchée sur le berceau de son enfant, oublie l'impérieux besoin du sommeil pour lui offrir une douce liqueur, souvent mêlée des larmes de la douleur, ou, le berçant sur ses genoux, suspend ses cris, appelle par son chant patiemment monotone l'assoupissement sur ses paupières, et ne goûte de repos que quand il a fermé les yeux. Quel plus imposant spectacle, quel plus saint

ministère que celui de la maternité! Quel sanctuaire plus pur que le cœur d'une mère!..... Ses soins nous conduisent aussi à l'adolescence, à cet âge tant vanté, où le système générateur prend place au foyer de la vie, et, comme un bienfaisant soleil dont la chaleur dissipe d'épais brouillards, fait éclore des germes infinis, rayonne dans toute l'économie, éveille la vie, lui donne une nouvelle vigueur, agrandit l'âme, la rend accessible à de nouvelles et à de plus fortes impressions, parfois même lui permet, lorsqu'elle prend son essor, de s'élever jusqu'à la hauteur du génie. Alors aussi un feu nouveau circule dans nos veines; un sentiment inconnu embellit l'univers, qui s'agrandit à nos yeux; une ardeur expansive nous entraîne vers tous les objets environnants, et nous offrons à chacun d'eux le tribut d'affection que nous ne voudrions payer qu'à un seul. Notre cœur est tourmenté vaguement du doux besoin d'aimer, d'être aimés, de le dire, et c'est encore à une femme qu'un instinct secret et irrésistible nous fait apporter l'hommage de notre incommode liberté. Son cœur a deviné d'avance l'émotion du nôtre, et, comme une pluie inespérée rafraîchit l'air embrasé des étés, des larmes de volupté coulent sur ce cœur desséché, et nous renaissons à la vie en connaissant l'amour.

Un nœud solennel et sacré nous appelle aux autels : et à quel être peut-il nous attacher, si ce n'est à une femme? A une femme!..... Ce mot dit tout alors, et avec une telle énergie, qu'il signifie à la fois une amie, une compagne, une épouse; et si le ciel dans sa faveur vous la donne jeune, sensible et belle, pour être le plus heureux des hommes il ne vous reste plus qu'un vœu, c'est qu'elle soit mère, et l'enfant chéri qu'elle vous donnera doit, si vous n'êtes pas un monstre, achever ses droits à votre reconnaissance et sa conquête à toutes vos affections.

Cependant une tristesse affreuse vient rembrunir le pr temps de vos jours; une maladie inconnue menace d' rompre la trame à peine commencée : quel être vois-je le pl assidu auprès de ce lit de douleur? C'est une femme. En v des plaisirs l'appellent de toutes parts; sourde à la voix d plaisirs, indifférente même au désir de plaire, elle oub jusqu'au soin de sa parure pour être tout à la santé de s unique ami. Ingénieuse dans ses moyens, voyez comme el sait couronner de fleurs les bords du vase amer qui rec la guérison, soutenir le courage, rappeler l'espérance au s du malheureux, quand l'espérance elle-même est bannie de son propre cœur! Concentrée dans son affection, étrangère à tout autre sentiment, elle reste et la nuit et le jour à son poste, n'est sensible à aucune injure, ne dédaigne aucun emploi, ne refuse aucune fatigue, jusqu'à ce que le péril soit passé, et ne connaît d'autre récompense du service qu'elle a rendu que le plaisir de l'avoir rendu. Oh! qui sait aimer comme une femme? Qui sait pleurer avec nous pour ouvrir sans effort la source de nos larmes? Qui sait, sans être indiscret, lever l'appareil de nos blessures et les panser sans les irriter?..... Qui, si ce n'est une femme? Mais au faîte de la fortune, environné de gloire, comblé de richesses, escorté d'amis, tout à coup une disgrâce imprévue dissipe le fantôme brillant de votre félicité : qui vous suivra dans le malheur, et sans réclamer l'honneur d'une tristesse bruyante ou d'une outrageante pitié? Qui versera des larmes furtives sur les débris de votre puissance renversée, sur les ruines de votre crédit anéanti?..... Qui, si ce n'est une femme? Une proscription injuste menace vos jours; une punition méritée même poursuit la tête d'un coupable : qui saura la dérober au danger qui plane sur elle, si ce n'est une femme? Et la loi, juste cette fois pour un sexe si souvent sa victime, érige en vertu son

lence, et repousserait sa délation, tant elle a reconnu le vœu de la nature et le courage d'un sexe qui n'est faible que quand sa faiblesse ajoute à ses qualités et à son bonheur ! Que dis-je? En vain des supplices tenteraient son secret : Epicharis sait mourir et ne sait pas dénoncer. Enfin, après une vie orageuse, et dans laquelle, si nous vîmes luire quelques éclairs de bonheur, c'est encore à ce sexe aimant que nous les dûmes, la vieillesse nous avertit de terminer le rôle qui nous fut confié, et la froide mort s'apprête au dénoûment. Étendus sur le dernier lit de douleur, abandonnés de nos bruyants compagnons de plaisir, où trouver un être qui ose, dans la vue même de ce spectacle effrayant, puiser assez de force pour nous soutenir avec calme et nous tendre une main amie à la descente de la montagne escarpée de la vie? Qui recueillera religieusement nos volontés dernières, et, les yeux pleins de larmes retenues, trouvera encore un sourire pour nous engager à subir avec résignation cette loi imposée à tout ce qui respire, soutiendra sur son sein notre tête appesantie, recevra notre dernier soupir errant sur notre bouche et fermera nos yeux à la lumière? C'est encore la femme, la compagne de notre vie, qui sacrifie sa propre douleur à la consolation de la nôtre. Ainsi, à toutes les époques, vieux ou jeune, heureux ou infortuné, indigent ou riche, malade ou brillant de santé, l'homme est l'objet de ses soins ou de ses affections; elle partage ses peines ou s'unit à ses plaisirs; son existence entière se dépense à sentir et s'emploie à aimer; elle sème de fleurs le triste sentier de notre vie, quand, ingrats que nous sommes, nous nous faisons un jeu de ternir la pureté de ses jours. Nos lois, nos préjugés, la veulent non-seulement vertueuse, mais, comme l'épouse de César, au-dessus même du soupçon, et nos séductions tendent des piéges continuels à sa vertu; nous la rendons coupable, et nous la punissons

de le devenir; nous provoquons ses faiblesses, et nous insultons à ses défaites; enfin toutes ses vertus lui appartiennent et ses défauts seuls viennent de nous. Mais, par une des inconséquences trop familières à notre sexe, ne l'a-t-on pas vu examiner gravement et poser en question si la femme est de l'espèce humaine? Croira-t-on que des plaidoyers érudits ont été de bonne foi produits de part et d'autre, et qu'enfin il a été reconnu, à quelques voix de majorité, que l'âme de la femme n'est point d'un sexe différent de celle qui anime l'homme? Pitoyable effet d'une présomption assez aveugle pour ne pas s'honorer de partager les destins et la dignité d'un tel être! Ce n'est pas ainsi que pensait ce poëte sublime, qui fut et sera toujours probablement le modèle désespérant de ses nombreux successeurs. Homère a épuisé les brillantes couleurs de sa riche palette pour peindre la fille du maître des dieux, le groupe des Grâces, et

La touchante beauté qui trahit Ménélas.

Platon, en admirant une belle femme, croyait contempler Dieu lui-même, qui s'est peint, dit-il, dans son plus admirable ouvrage. Et comme notre âme immortelle, émanée du sein de la Divinité, tend naturellement à remonter vers sa céleste origine, le philosophe athénien, à chaque instant, sentait son âme impatiente de le quitter pour voler dans le sein de sa belle Agathone. Chez les Grecs, la mythologie, fabuleuse image de la vérité, mettait au rang des objets de son culte les amours de ses dieux pour les femmes. Le maître du tonnerre ne dédaignait pas de soupirer pour Léda; le dieu de l'éloquence s'honorait de son amour pour Daphné, et le dieu même de la force déposait en tremblant sa redoutable massue aux genoux d'Omphale. Chez eux, les vertus des femmes étaient récompensées par des monuments publics; et Léona vit la

sculpture honorer son silence, comme la belle Myrthé vit immortaliser son éloquence. Avant eux, les Égyptiens en avaient élevé à Isis bienfaitrice, comme les Romains en ont érigé depuis à Égérie et à Lucrèce. On fera même la remarque que, soit par l'effet du hasard, soit avec intention, les qualités morales, celles qui honorent surtout les héros, sont, dans cette langue toute mythologique, représentées par des noms et sous des traits féminins : ainsi la beauté empruntait les traits de Vénus; la sagesse, ceux de Minerve; la justice, ceux de Thémis; la valeur, ceux de Pallas, et ces divinités étaient escortées de la Pudeur, de la Bonté, de la Force, de la Tempérance, leurs compagnes. Les Prières sont filles de Jupiter; les neuf Muses sont vierges, et les Grâces sont sœurs. Mais, pour ne pas citer des exemples inconnus ou des autorités hasardées, qui eut la gloire d'initier Pythagore dans la science des mœurs, si ce n'est Aristoclée? Périclès aux mystères de la politique, et Socrate aux règles de la rhétorique et de la philosophie, si ce n'est Aspasie? Qui tint le compas d'Euclide, si ce n'est Hipparette, et traça le code des voluptés d'Épicure, si ce n'est Leontium? Qui chanta l'amour d'un ton seul digne de lui, si ce n'est Sapho? Qui préluda à l'invention de la peinture, si ce n'est l'amoureuse Dibutade? Tant il est vrai que le sentiment fut toujours le guide le plus sûr de ce sexe inspiré. Chez ce peuple héroïque, dont il nous est plus aisé de copier les modes que d'imiter les mœurs, la femme, reconnue l'égale de l'homme, partageait avec lui la considération publique et était encouragée par elle à cultiver ses talents. Chez nous, on lui ferait presque un crime d'en montrer; et, par une inconséquence injurieuse, tandis que nous avons l'injustice de borner son rôle aux scènes amoureuses, nous n'érigeons en divinité la beauté qu'autant qu'elle est insensible à nos vœux; mais dès l'instant qu'elle partage notre amour, nous la punissons de

notre victoire en lui arrachant l'empire exagéré que lui prêtait notre mensongère adulation. Nous étions idolâtres; nous devenons impies; et l'objet de notre culte, du moment qu'entraîné par notre séduction il partage nos besoins, n'est plus qu'un ange déchu au-dessous même de l'humanité. Ce n'est pas que je pense que la femme doive posséder cette hardiesse, cette fermeté de caractère qui doivent être l'attribut de notre sexe : non, tout doit être féminin dans la femme; mais du moins reconnaissons dans elle un esprit pénétrant, une âme généreuse, un cœur sensible et ardent, en un mot, toutes nos qualités morales, embellies encore par je ne sais quel charme, attaché à tout ce qui est de la femme. Il y a de la femme dans tout ce qui plaît, dit Dupaty dans sa description de la Vénus de Médicis.

Quel spectacle enchanteur, dit M. de Ségur, présentait ce pays si fécond en merveilles! Lorsque, guidé par l'ingénieux et savant Barthélemy, on suit le jeune Anacharsis dans ses voyages, il semble que mieux il sait peindre ses modèles, plus il les agrandit, et moins encore ses tableaux les plus parfaits peuvent approcher de la réalité. En effet, quel éclat pouvait jeter un pays gouverné par les hommes les plus éloquents qui aient existé! où tous les moyens de plaire, de séduire, étaient employés; où le feu du génie étincelait sans cesse; où, dans le même temps à peu près, Périclès remportait une victoire éclatante, Démosthène tonnait à la tribune, Socrate ouvrait l'école de la sagesse, Praxitèle entraînait Athènes dans son atelier, Alcibiade brillait à la fois au combat, aux conseils, dans les boudoirs, tandis qu'Aspasie, adorée de tant de grands hommes, les réunissait tous à ses pieds!

Vers la fin de la guerre du Péloponèse, les femmes de l'Attique, rassemblées dans les murs d'Athènes, apportèrent les formes aimables et les grâces des Ioniennes. Aspasie, née à

Milet, principale ville de l'Ionie, transporta sous un autre ciel l'élégance asiatique ; elle donna le ton à toutes les courtisanes; mais cet ensemble enchanteur qui, dans la suite, par le seul mot d'*atticisme* rappelait à la pensée tant d'agréments, d'attraits et d'urbanité, n'arriva pas jusqu'aux femmes nobles d'Athènes. Leurs époux, connaissant la force naturelle de leurs passions, renfermèrent dans leur intérieur leurs filles et leurs femmes. Craignant qu'elles ne s'instruisissent dans les arts ou qu'elles ne se livrassent à des connaissances plus sérieuses, ils leurs défendaient de recevoir des maîtres d'aucun genre, et leur laissaient pour seuls plaisirs et seule occupation les détails de leur ménage. Ainsi, tandis que les courtisanes cultivaient les arts, fréquentaient le Portique, charmaient les philosophes et les artistes, animaient leur génie, dont elles recueillaient les étincelles, établissaient, en quelque sorte, entre elles et eux un échange d'instruction, d'enthousiasme et de sensations délicieuses, les femmes nobles, presque oubliées et perdues dans les soins minutieux de la domesticité, aussi loin de leur siècle par leur esprit que par leur éducation, rappelaient plutôt ces temps de simplicité grossière des premiers habitants du monde qu'elles ne semblaient appartenir à cette Grèce dont les brillants débris laissent encore tant de jouissances. De là vient la célébrité des courtisanes d'Athènes : les beaux-arts leur étaient nécessairement abandonnés par l'injustice des lois qui en privaient les femmes estimables; elles s'y livrèrent, contribuèrent à leurs progrès, et, se parant de l'éclat qu'elles leur empruntaient, s'assurèrent les hommages de leur siècle par leurs succès et l'admiration du nôtre par les souvenirs...

Tout était si bien prévu à Athènes, que chaque femme, dans sa classe, semblait contente de son sort. Une épouse soumise mettait son bonheur à l'accomplissement de ses devoirs,

Aspasie, cette enchanteresse, enivrée de ses succès, de sa brillante existence, de son pouvoir et de ses charmes, n'eût pas changé son état de courtisane, en Grèce, pour un des trônes de l'Asie.

Un jour, voulant engager une jeune Grecque dans la carrière de la volupté, elle lui écrivit une lettre que je vais transcrire : peut-être montrera-t-elle au lecteur, mieux qu'une foule de détails, quelle était l'influence des courtisanes à Athènes, quel intervalle immense les séparait des femmes qui, modestement ignorées du public, élevaient en silence ces grands hommes dont elles préparaient les triomphes.

LETTRE D'ASPASIE A UNE JEUNE AMIE.

« Eh bien! ma chère Alpaïs, je trouve donc enfin le moyen de te faire parvenir par une esclave fidèle cette lettre, qui suppléera à tout ce que je ne puis te dire, puisque la surveillance de ton père m'éloigne de toi avec tant de rigueur. Que veut-il? Te marier? t'ensevelir dans l'oubli d'un intérieur ennuyeux, où la monotonie viendra consumer tes jours, où ton esprit, tes grâces, les talents que tu as su acquérir en secret, seront cachés à jamais et ne recevront point les hommages qui leur sont dus.

« Que te proposerai-je, au contraire? De suivre la même carrière que moi, de recueillir tous les succès, de goûter tous les plaisirs, et, comme le diamant qu'on arrache à l'enveloppe qui voile ses feux, de paraître, de venir étinceler de tout l'éclat de tes charmes, d'être admirée, recherchée comme lui.— Écoute : si le ciel ne t'eût donné que de ces beautés communes, dans lesquelles la nature fatiguée semble n'avoir qu'ébauché son ouvrage; si ton esprit, formé d'une trempe ordinaire, ne jetait que des idées sans couleur, n'offrait que ces lentes conceptions qui présagent un avenir terne et dénotent une

âme glacée dans l'âge même des passions, je te dirais : Suis les conseils de ton père, sois femme, mère de famille, élève tes enfants, travaille les laines que nous envoie Corinthe, formes-en un tissu pour le manteau de ton époux, veille sur tes esclaves..., ne sors qu'avec un voile. Que gagnerais-tu à te montrer? Alcibiade, en allant au Lycée, ne s'arrêterait pas pour te voir plus longtemps, ne te suivrait pas pour savoir ta demeure. Praxitèle ne t'admirerait pas, ne chercherait pas en toi la grâce qui manque encore à sa Vénus. Démosthène, en te voyant, ne resterait pas près de toi sur la place publique et n'oublierait pas le moment de monter à la tribune pour y combattre Philippe. Va, te dirais-je, la nature t'a vouée à l'obscurité : elle classe tout dans la chaîne de ses ouvrages... L'admiration n'est pas pour toi; la raison t'appelle, suis sa voix, ses préceptes, et, si tu le peux, sois heureuse des tristes jouissances qu'elle te présente. Mais mon Alpaïs est un chef-d'œuvre de beauté, d'élégance; la nature a tout fait pour elle; elle n'attend plus, pour enchanter, que les derniers secrets de l'art, encore semble-t-elle les avoir devinés; son esprit brille sans le vouloir, il avertit que le génie le suit et bientôt va paraître : originalité piquante, enjouement aimable et plein d'attrait, gaieté douce et voluptueuse, tout est en toi. Le ciel, pour couronner son ouvrage, te donnant un cœur ardent, une âme de feu, sembla te dire, en te produisant : Nais pour embellir la terre, va goûter toutes les voluptés, allumer tous les désirs, toutes les passions; vis pour le charme des yeux, pour la gloire de ton sexe, pour le bonheur de tes amants et pour t'enivrer toi-même de toutes les délices qu'ils te devront.

« Examine, Alpaïs, et réfléchis. Les Grecs insulaires ont, par leur position même, des mœurs plus pures que le reste de la Grèce et de notre riante Athènes. L'austère Lacédémone peut

offrir une palme satisfaisante à la vertu. La rustique simplicité de Thèbes présente un contraste frappant avec l'heureuse Corinthe, qui, par sa situation et son commerce, semble appeler les richesses, le luxe et les voluptés.—Tu vis à Athènes, rien ne peut t'exiler à jamais à Lacédémone, où les lois de Lycurgue pèsent sur notre sexe, le dégradent par un faux emploi de ses moyens; laisse ce philosophe bizarrement ingénieux vouloir que les jeunes beautés paraissent sans voiles aux yeux des hommes pour éteindre leurs désirs. Ce n'est pas ainsi que nos voiles doivent tomber. Je saurais t'enseigner d'autres routes! J'aime la volupté délicate, et je fuis la grossière indécence. Qu'il est barbare, Lycurgue! Eh quoi! vouloir que nous repoussions les plaisirs? Est-ce là le vœu de la nature? Est-ce là notre destination, Alpaïs?—Ouvre enfin les yeux. Ceux qui, dans Lacédémone, veulent nous offrir sans art à l'œil curieux de la jeunesse, et ceux qui, dans Athènes, veulent nous cacher sous d'éternels voiles, rendre la beauté solitaire, nous condamner à l'obscure prison d'un ménage, nous défendre les arts, les talents et tous les chemins qui conduisent à la séduction, sont également absurdes et cruels. Va, sois bien sûre qu'ils nous craignent : retrouvons les traces de notre empire jusque dans les soins qu'ils emploient pour annuler tous nos moyens de plaire. Ainsi donc, grâce à cette froide philosophie, qui calcule tout, dessèche tout, nous serions réduites à dépendre des caprices de ces hommes qui n'ont de supériorité sur nous que par force : qualité grossière et commune, qu'ils sont obligés même de voiler en s'en servant contre nous. Ainsi donc, triste supplément de l'ordre social, nous serions destinées par eux à une éternelle servilité! Mais, pour l'honneur de notre sexe, il appartenait à la Grèce de produire des femmes énergiqus qui, remplies du sentiment de leur propre force, surent bri-

er ces indignes liens, s'élever au-dessus des lois, former une classe à part, presque une autre nation dans la nation même, et, reprenant la place qui leur fut assignée par la nature, briller de tout l'éclat qui leur appartient, recevoir tous les hommages et voir tous les hommes à leurs pieds. Vois quelle existence je te propose : chez ce peuple aimable que l'imagination seule conduit, chez ces hommes qui ont plus de lois que de principes, qui, tendres et voluptueux, enthousiastes de la beauté, adorateurs des arts, semblent nés pour la gloire, les plaisirs et l'amour, tout nous assure un empire aussi brillant que durable. Fatigués eux-mêmes des mœurs austères qu'ils établissent dans leurs familles, ces Grecs nés sensibles, toujours en contradiction avec leurs lois, tyrans de leurs femmes, deviennent nos esclaves. Vois ce tombeau qui attire et fixe les regards des étrangers avides de nos monuments! Est-ce le souvenir d'un guerrier, d'un poëte, d'un philosophe? C'est celui d'une de nous, qui brilla dans Athènes, asservit tout par ses charmes. Elle n'est plus, mais l'encens brûle encore sur sa cendre, — tout est encore amour autour de son tombeau!... Vois cette Vénus immortelle de l'immortel Praxitèle : la déesse ne descendait point sur la terre; qui pouvait servir de modèle? Praxitèle, tourmenté du besoin secret de produire ce chef-d'œuvre, malheureux par la lutte intérieure du génie qui fait concevoir et de l'impuissance d'exécuter, se promène un jour sur les bords du Céphise, moins agité que lui dans ce moment. Tout à coup Phryné s'offre aux yeux de l'artiste étonné, sans autre voile que ses cheveux épars ! Ébloui de tant de beautés, son génie s'allume, s'enflamme, les étincelles jaillissent de son ciseau, le marbre respire, Vénus elle-même se montre à lui; elle reçoit des couronnes de myrte; Praxitèle des lauriers; et Phryné, des autels.

« La religion même semble se mêler à notre existence. La

déesse de la beauté n'a-t-elle pas un temple? Ne nous protége-t-elle pas par une espèce de culte? Combien de fois ce peuple mobile rendit hommage à Laïs, à Glycère, des victoires de Thémistocle, en les voyant implorer Vénus pour ses triomphes! Brise les liens qui te retiennent, mon Alpaïs. Sauve-toi d'une honteuse obscurité. Une fois près de ton amie, ne crains point la poursuite de ta famille : je plaiderai ta cause à l'Aréopage même, l'éloquence ne m'est point étrangère. Plus d'une fois Socrate, Démosthène, Périclès, épurèrent chez moi leur goût et la finesse de leurs discours. Je saurai te défendre, prouver à ce peuple si facile à enflammer, également avide d'inspirer et de ressentir l'admiration, que les arts et les talents te réclament, que les hommages de la Grèce t'attendent, et que tes succès appartiennent à sa célébrité. »

Quoique cet ouvrage ait uniquement pour objet la santé et le bonheur des femmes, et de la société dont elles sont l'ornement et le charme, je ne saurais, après avoir parlé des femmes de l'antique Grèce, dont les formes les plus caractéristiques, les plus nobles et les plus gracieuses offrent les plus beaux modèles pour peindre la majesté, la dignité et la grâce de la belle nature, et dont l'esprit si vif, si brillant, si fécond et si cultivé, fut aussi l'heureux apanage de ce sexe; je ne saurais, dis-je, résister au désir de présenter dans l'histoire philosophique et médicale de la plus belle moitié du genre humain quelques passages que le style le plus attachant et le plus animé a embellis de tous ses prestiges, et bien propres à rappeler les esprits vers les hauts sommets de l'antiquité, vers les sources limpides de la pensée humaine. D'ailleurs, le culte de tout ce qui est bien, de tout ce qui est beau, de tout ce qui charme et attire, de tout ce qui agrandit l'âme et développe l'esprit, s'allie parfaitement bien avec le culte de la femme, qui en fut

toujours le plus vrai, le plus beau modèle, et qui en sera à jamais l'image la plus représentative et la plus heureuse.

Un sentiment profond de l'art et de la beauté antique anime tout, dans cette revue, dans ce récit, pensé avec une délicatesse pénétrante, écrit dans un style simple, lumineux et naturel. Laissons parler le spirituel auteur, lorsque, passant une revue générale des chefs-d'œuvre des littératures grecque et latine, il décrit en épicurien, mais en épicurien contemplatif, les jouissances vraiment délicieuses qu'on rencontre dans cette floraison du monde jeune, et dans le commerce de ces génies naturels qui semblent tenir leurs grâces faciles de la main même des dieux, et qu'il dit que ce peuple, plongé dans les erreurs des superstitions païennes, n'a jamais recherché aux belles époques de sa littérature cette pureté intérieure ou ces douceurs mystiques que la religion chrétienne pouvait seule apporter au monde. Les Grecs, loin de mépriser la matière et la nature physique, se faisaient une joie de l'admirer et de la décrire; leur pays, inondé d'un si beau soleil, les invitait à la contemplation de la beauté matérielle et terrestre, partout ils ne trouvaient autour d'eux que des séductions sensibles. Leur climat doux et tempéré, qui donnait à ces peuples heureux de paisibles loisirs; le spectacle perpétuel d'une belle nature, qui attire l'âme au dehors et l'enlève à elle-même; une religion tout humaine, qui exaltait l'homme en lui présentant partout, dans le ciel comme sur la terre, dans les forêts, sur les montagnes et jusque près du foyer domestique, mille divinités dont la beauté semblait rendre hommage à la nature humaine; enfin l'imagination jeune et neuve de ce peuple enfant, qui s'attache d'abord à ce qui peut réjouir les sens, tout paraissait devoir donner à l'art des Grecs quelque chose de matériel. Mais grâce aux plus heureux dons du génie, grâce à la jeunesse de cette imagination qui n'avait pas encore épuisé le beau,

[illegible] qu'elle [illegible] la forme [illegible] les impiétés et [illegible] partout traité la [illegible] respect. Et cependant l'art [illegible] ils ne se sont jamais renfermés [illegible] imagination [illegible] littéraires de [illegible] hardiesse géné- [illegible] parcourir tout le [illegible] ils ont osé, ces artistes [illegible], ces curieux [illegible] de la nature humaine, ils ont osé descendre dans [illegible] sombres profondeurs de l'âme, et ils ont étalé même [illegible], sans craindre de révolter les yeux et le cœur du spectateur, les crimes les plus effroyables, et dont la rareté épouvante l'imagination; ils ont montré sur la scène un Œdipe incestueux, un Oreste parricide, une Phèdre en proie aux plus indignes désordres de la passion: ils ont fait plus encore, ils n'ont pas reculé devant la peinture des souffrances et des tortures physiques. Rappelez-vous Prométhée enchaîné sur son rocher expiatoire, et dont la chair palpite et crie sous le marteau de la force et de la violence; rappelez-vous Philoctète décrivant en cris entrecoupés la plaie impure qui le dévore; rappelez-vous enfin Hercule, consumé par la robe fatale de Déjanire, et, dans ses lamentations héroïques, entraînant l'âme du spectateur jusqu'aux dernières limites de la terreur et de la pitié. Par quel heureux privilége, par quel art ingénieux, les Grecs sont-ils parvenus à faire supporter par un peuple délicat l'horreur de ces spectacles? C'est en mêlant à ces affreux objets les plus grands sentiments; c'est en enlevant l'âme, par un sublime artifice, à ces hideuses misères, pour l'arrêter devant l'héroïsme de ces personnages infortunés. La résignation du

héros, sa fermeté inflexible, sa résistance glorieuse à la tyrannie du Destin, toute cette grandeur pathétique enfin qui remplit les tragédies d'Eschyle et de Sophocle, ennoblissait ces horribles peintures, et toutes les impressions du spectateur, ému, troublé, terrifié, venaient se confondre dans un sentiment unique, qui agrandit tout, qui épure tout, je veux dire l'admiration... Voilà un trait de cet idéal si difficile à définir, et qui absout et justifie les plus hardies conceptions du génie grec. Nous le retrouvons encore aussi noble, aussi pur dans la peinture des angoisses morales. Ne croyons pas qu'on puisse dépeindre impunément toutes les passions les plus violentes de l'homme. Comme pour les souffrances physiques, il est des extrémités que l'art ne peut pas dépasser sans révolter le goût et sans blesser notre nature. Ainsi les Grecs, ces admirateurs passionnés et respectueux de la dignité humaine, ont-ils rarement méconnu cette loi délicate de l'art, tout en voulant penser à tout, dans leurs tragédies, l'émotion du spectateur. Écoutez les plaintes d'Antigone et celles d'Iphigénie. Ces deux jeunes filles sont victimes, l'une de son amour fraternel, et l'autre du destin. Avec quelle ingénuité douloureuse elles regrettent la vie et redoutent la mort! Quelles seraient horribles les plaintes de l'innocence, de la jeunesse et de la beauté, si, dans un élan d'héroïsme, ces jeunes filles n'acceptaient pas leur sacrifice!

Si nous visitons maintenant, par la pensée, ces musées antiques, que la munificence nationale ouvre à tous les amis des arts, si nous parcourons ces longues et brillantes galeries, peuplées de dieux et de héros, de ces dieux qui n'ont plus de temples, de ces héros qui ne sont plus que des noms glorieux, et qui, dans leur beauté suprême et leur fière immortalité, ont vu passer tant de générations! Quand on contemple successivement tous ces marbres que le temps semble avoir pris plai-

[illegible]

[illegible] honneur [illegible] tous ses enf[illegible] sa douleur materne[illegible] commisération [illegible] sous le reitre de puiss[illegible] douleur, dérobe pour a[illegible] l'horreur de son supplice, pour ne le f[illegible] son amour paternel et à la virilité de son courag[illegible] incomparable à étudier toutes les mervei[illegible] architecture grecque ; le siècle de Pisistrate, si[illegible] nous offre ce grand avantage, un int[illegible] On est heureux ; on se sent pour ainsi [illegible] voyages de la mémoire, dans ces études [illegible] ce qu'il y a de plus calme, de plus consolant, [illegible] gracieux dans les annales du passé. Les siècles dis

aissent, les modes fleurissent et se fanent; le culte du beau, el que le génie grec l'a institué dans les lettres et les arts, e cessera à aucun moment de faire la joie des esprits délicats, t aux époques où plus particulièrement le goût des nations se âte; ce sera toujours ce culte qui sera la sauvegarde du présent t la garantie de l'avenir.

Tels sont ces modèles d'un art accompli qui ont formé esprit humain en le charmant, et qui l'ont conduit depuis int de siècles dans les routes du bon sens, du bon goût et de humaine morale; ce sont leurs ouvrages qui ont excité l'am- ition littéraire du génie romain; qui l'ont nourri, cultivé, et ui l'ont rendu si grand et si poli, que Rome a pu disputer la Grèce le prix de la poésie et de l'éloquence; ce sont eux ui ont éveillé la raison endormie dans les ténèbres du moyen ge, et qui, après la renaissance, ont été salués de tant de is d'admiration, ce sont eux qui ont fait les délices du VIIIe siècle.

Les Grecs, au surplus, ne sont pas le seul peuple chez lequel s femmes aient reconquis leurs droits. Chez les Romains, uma feignit d'être inspiré par Égérie pour faire adopter ses is, et la rencontre d'une vestale sauvait le coupable du sup- lice : comme si l'attribut de ce sexe étant de donner la vie, la i eût voulu par ce privilége dédommager les vestales de ne ouvoir plus la donner autrement.

Chez les premiers Romains, peuple plus austère que les recs, et qui, pendant cinq cents ans, ignora les arts et les plai- irs, les femmes jouèrent longtemps un rôle décent et noble t déployèrent aussi toutes les vertus. Il est peu de moments, à cette époque, qui ne retracent à la mémoire quelques faits honorables pour les femmes. Coriolan, justement irrité contre son pays, ne lui fit grâce qu'à la sollicitation de sa mère, et l'on éleva un autel au lieu même où la vengeance d'un héros

avait cédé à la voix d'une femme et à l'ascendant de ses vertus; et la célèbre Véturie, qui avait fléchi la colère de son fils, obtint pour récompense un décret public par lequel les hommes cédaient le pas aux femmes. On vit alors cette jeune Romaine nourrir de son propre lait son père dans la prison; on vit alors les femmes sauver Rome en offrant tout leur or, et mériter par là l'honneur d'être louées en public; on vit enfin ces héroïnes, après la bataille de Cannes, donner à l'État tous leurs bijoux et leurs pierreries.

Chez les Gaulois, la femme avait quelque chose de divin. On conviendra que ceux-là partageaient cette croyance, qui choisissaient dans ce sexe leurs prophétesses. Eh! quel autre individu qu'une femme eût pu s'asseoir de bonne foi sur le trépied sacré, et croire prédire l'avenir et le persuader? Quel être, autre qu'une femme enflammée d'un amour platonique, eût pu, séduite elle-même, séduire le chantre aimant et sublime de *Télémaque*? On peut lire madame Guyon, chef de la secte du pur amour et auteur du livre des *Terreurs*, rempli d'érotique folie et de sublime éloquence.

Ce sexe toujours adroit, nous dit le vicomte de Ségur, toujours propre à se plier à toutes les circonstances pour se livrer à son penchant naturel de domination, sut profiter de l'idée assez généralement répandue chez les anciens peuples, que les femmes étaient d'une essence propre à la communication avec la Divinité. Les Israélites, naturellement religieux, n'étant distraits de leur culte par aucun de ces plaisirs inconnus dans la simplicité de leurs mœurs, aimaient dans leurs moments de repos à élever leur âme vers le ciel; les cantiques sacrés leur causaient une espèce d'enthousiasme, de saint délire, surtout quand ils étaient chantés par des femmes. Ils prenaient, dans ces moments, l'égarement secret de leurs sens pour un pouvoir divin de ce sexe qui, trop adroit pour ne pas

;réditer cette erreur, osa mêler quelques prophéties à ses ères. Adorant cette douce illusion, les hommes s'y livrèrent. ısieurs femmes se firent prophétesses, et c'est par ce moyen e Débora fut élevée à la dignité de juge d'Israël. Ajoutez ıe Débora, femme de Lapidoth, ordonna de la part de Dieu Barach, fils d'Abinoos, de marcher contre Sizara, général s troupes de Jubia. Barach ayant refusé, à moins que la ophétesse Débora ne le suivît, elle y consentit, marcha, ;fit les ennemis, et célébra sa victoire par un cantique ımeux.

Dans les siècles où nos nations modernes commençaient à ortir de leur stupide barbarie, c'était à l'école des femmes que s pères envoyaient le plus tôt possible leurs enfants. Le respect le plus absolu pour les femmes, voilà tout ce qu'ils leur ecommandaient, bien assurés qu'avec cela seul elles feraient e reste. On se rappelle le caractère religieux que ce même entiment avait pris chez les peuples les plus anciens. C'étaient ous les traits d'une jeune vierge que les féroces druides voyaient la Divinité; ils n'avaient pas trouvé sur la terre d'objet qui pût leur en faire une image plus pure et plus intéressante. Partout, à cette même époque, le culte des femmes s'associait à celui de la religion; partout on les révérait comme des êtres d'une nature presque égale à celle des dieux, chargées de nous transmettre leurs ordres, de nous révéler le secret de nos destinées, d'entretenir enfin la correspondance de la terre et des cieux. Ce respect, qui a été plus constamment senti chez nous peut-être que chez les autres peuples, est, on ne doit pas en douter, une des premières causes auxquelles nous avons autrefois dû notre supériorité, et dans d'autres genres même que celui de l'esprit, de la grâce, de l'art de jouir de tous les agréments de la vie. Ce qu'il y a de sûr, et il ne faut qu'ouvrir notre histoire pour s'en convaincre, c'est que plus nous

avons su entretenir le sentiment de ce respect, comme principe d'éducation, plus nous avons conservé d'avantages, plus nous avons été aimables et heureux. Puissent les femmes reprendre toute leur influence, et puissions-nous être assez éclairés sur nos véritables intérêts pour nous rendre dociles à leurs leçons!

Disons encore avec Thomas que dans les pays tempérés, où le climat, donnant moins d'ardeur aux désirs, laisse plus de confiance dans les vertus, les femmes n'ont pas été privées de leur liberté; mais la législation sévère les a mises partout dans la dépendance. Tantôt elles étaient condamnées à la retraite et séparées des plaisirs comme des affaires; tantôt une longue tutelle semblait insulter à leur raison. Outragées dans un climat par la polygamie, qui leur donne pour compagnes éternelles leurs rivales; asservies dans un autre à des nœuds indissolubles, qui souvent joignent pour jamais la douceur à la férocité et la sensibilité à la haine; dans les pays où elles sont le plus heureuses, gênées dans leurs désirs, gênées dans la disposition de leurs biens; privées de leur volonté même dont la loi les dépouille; esclaves de l'opinion qui les domine avec empire, et leur fait un crime de l'apparence même; environnées de toutes parts de juges, qui sont en même temps leurs séducteurs et leurs tyrans, et qui, après avoir préparé leurs fautes, les en punissent par le déshonneur ou ont usurpé le droit de les flétrir sur des soupçons : tel est à peu près le sort des femmes sur toute la terre. L'homme, à leur égard, selon les climats et les âges, est ou indifférent ou oppresseur; mais elles éprouvent tantôt une oppression froide et calme, qui est celle de l'orgueil, tantôt une oppression violente et terrible, qui est celle de la jalousie. Quand on ne les aime plus, elles ne sont rien; quand on les adore, on les tourmente. Elles ont presque à redouter également et l'indifférence et l'amour : sur

les trois quarts de la terre, la nature les a placées entre le mépris et le malheur.

Chez le peuple même où elles exerçaient le plus d'empire, il s'est trouvé des hommes qui ont prétendu leur interdire toute espèce de gloire. Un Grec célèbre, Thucydide, a dit que la femme la plus vertueuse était celle dont on parlait le moins. Ainsi, en leur imposant les devoirs, cet homme sévère leur ôtait la douceur de l'estime publique; et, exigeant d'elles les vertus, leur faisait un crime d'aspirer à l'honneur. Si une d'elles avait voulu défendre la cause de son sexe, elle aurait pu dire : Quelle est votre injustice ! Si nous avons droit aux vertus comme vous, pourquoi n'aurions-nous pas droit à l'éloge? L'estime publique appartient à celui qui sait la mériter; nos devoirs sont différents des vôtres, mais quand ils sont remplis, ils font votre bonheur et le charme de la vie; nous sommes épouses et mères; c'est nous qui formons les liens et la douceur des familles, c'est par nous qu'on jouit de la vie humaine, de la vie intime, avec ses scènes les plus variées; c'est par nous qu'on trouve le cœur humain avec ses passions les plus vives comme les plus douces, et de plus un charme souverain, le charme de la réalité; c'est par nous que s'adoucit cette rudesse un peu sauvage qui tient peut-être à la force, et qui, à chaque instant, peut faire d'un homme l'ennemi d'un homme. Nous cultivons en vous cette sensibilité qui s'attendrit sur les maux, et nos larmes vous avertissent qu'il y a des malheureux. Enfin, vous ne l'ignorez pas, nous avons besoin de courage comme vous. Plus faibles, nous avons peut-être plus à vaincre. La nature nous éprouve par la douleur; les lois par la crainte, et la vertu par les combats. Quelquefois aussi le nom de citoyenne exige de nous des sacrifices. Quand vous offrez votre sang à l'État, songez que c'est le nôtre. En lui donnant nos fils et nos époux, nous lui donnons plus que nous-mêmes. Sur les champs

de bataille, vous ne faites que mourir, et nous avons le malheur de survivre à ce que nous aimons le plus. Eh quoi! tandis que votre altière vanité est sans cesse occupée à couvrir la terre de statues, de mausolées et d'inscriptions pour tâcher, s'il est possible, d'éterniser vos noms et de vivre encore quand vous ne serez plus, vous nous condamnez à vivre ignorées! Vous voulez que l'oubli et un éternel silence soient notre partage! Ne soyez pas nos tyrans en tout; souffrez que notre nom soit prononcé quelquefois hors de l'enceinte étroite où nous vivons; souffrez que la reconnaissance ou l'amour le grave sur la tombe où doivent reposer nos cendres, et ne nous privez pas de cette estime publique qui, après l'estime de soi-même, est la plus douce récompense de bien faire.

La femme tient évidemment de son organisation une constitution plus délicate, plus subtile, si l'on peut parler ainsi, que la nôtre; quelque modification que d'ailleurs elle puisse recevoir du climat, de l'éducation, de la manière de vivre, de l'exercice, elle porte toujours essentiellement en elle le caractère d'un degré de force inférieur à celui de l'homme; on voit de suite qu'elle n'est destinée qu'à des travaux faciles, qu'elle va contre les intentions de la nature, qu'elle attente même à sa conservation, lorsqu'elle se livre à des exercices violents, qui exigent un emploi de forces qu'elle n'a pas, et qu'elle ne saurait jamais acquérir. C'est là un des traits distinctifs qui, dans l'ordre moral même, doivent nous servir à caractériser les différences les plus importantes à remarquer entre elle et nous.

Tout, chez la femme, est vu par le prisme de l'imagination, exagéré par le sentiment, embelli par une exquise sensibilité. Toutes les religions ont senti le besoin de l'intervention de ce sexe : les Grecs avaient les fêtes de Vénus, les Romains, les mystères de la Bonne Déesse; les Gaulois avaient la Vierge

qui devait enfanter, et, réalisant ce prodige, la religion chrétienne a consacré un culte à cette femme étonnante, qui, seule dans le secret de la Divinité, vierge et féconde à la fois, enfanta le libérateur des nations.

Le christianisme naissant vint offrir aux hommes une route sûre de morale, de bonheur présent et à venir : pour gloire, un rapprochement avec l'Être suprême; pour but, de douces consolations sur la terre, et pour récompense, une éternelle tranquillité dans le ciel. Jusque-là, les femmes, indécises dans leurs désirs, soumises jusque dans leurs pensées, et ne connaissant d'autres clartés que les lueurs passagères du plaisir, attendaient sans espérance. Devenues chrétiennes, elles subjuguent leurs sens, elles subjuguent leur raison; embrasées d'une flamme pure et hardie, elles s'élèvent à l'amour divin, et goûtent ce bonheur anticipé que la foi nous dispense au sein même de l'adversité. C'était surtout sur ces âmes tendres que la loi du Christ devait exercer toute son influence. Elles furent en effet les premières à embrasser ces dogmes religieux, qui, répondant à tous les mouvements secrets de leur cœur, à ce penchant naturel de piété, d'amour et de dévouement, leur offrait une occupation attachante et des jouissances sans remords. La prodigieuse révolution que ce moment produisit est difficile à peindre. Le christianisme, sévère en principes, mais commandant l'indulgence, remplaça le règne des sens par celui des âmes. Si la politique et la philosophie avaient tout rapporté à l'intérêt des sociétés, la nouvelle législation fit voir cet univers comme un néant dont tout devait nous détacher, et le monde à venir comme le seul but de nos pensées et de notre espoir. Le polythéisme périssait de décrépitude et de putréfaction; mais, comme toutes les religions usées et vieillies, il subsistait encore officiellement dans les lois et dans les édits, hypocritement dans les mœurs et les habitudes, tandis qu'il était déchu

furent frappés de la solennelle grandeur du culte chrétien. L'étonnement, aidé par un vague instinct du cœur, les conquit à la foi des vaincus. A partir de ce moment, le triomphe du christianisme est complet; les derniers vestiges de l'idolâtrie disparaissent, et les dieux exilés de leurs temples, renversés de leurs autels, n'ont plus de refuge que dans quelques coins isolés où le zèle chrétien les poursuit, sans trêve et sans repos. De ce moment, les âmes, éclairées par la lumière de la foi, et comme retrempées et régénérées par la loi du Tout-Puissant, de ce seul Dieu, créateur et rémunérateur de toutes les nations, n'aspirèrent plus qu'à devenir pures et saintes comme lui. Alors le règne de la matière fut remplacé par le règne de l'esprit; alors aussi les jouissances passagères et périssables du corps furent remplacées par les jouissances éternelles et durables de l'âme, ou, pour mieux dire, le pouvoir du corps fit place au pouvoir de l'âme, dont les divins rayonnements descendent du ciel sur la terre... Tout se sanctifia, tout s'épura; on eut honte de la licence; les femmes, plus modestes, regrettèrent la pudeur, s'imposèrent des sacrifices, s'humilièrent pour s'élever; les fautes diminuèrent par le besoin et l'obligation de se dénoncer à elles-mêmes. Chacun voulut un frein, chercha des bornes à ses désirs, à ses passions; les devoirs devinrent des plaisirs; toutes les sages institutions se rétablirent; des vœux furent prononcés, des liens indissolubles se formèrent; le mariage, qui n'était qu'une union de convention, devint un nœud sacré, solennel, sanctifié par l'autel et protégé par les lois; une morale simple et pure se présenta comme secours au malheur, comme sauvegarde à la faiblesse, à l'innocence. Étouffant les haines et défendant les vengeances, la paix sembla descendre sur la terre pour inviter tous les mortels à s'aimer, à se soutenir; et la religion, en réunissant toutes les âmes, sembla former une immense chaîne qui se rattachait au trône

de la Divinité. Tout, dans ce nouveau culte, devait plaire aux femmes. Non-seulement il établissait une balance plus égale entre elles et nous, mais il répondait en quelque sorte à ce goût, toujours dominant chez elles, de subjuguer et d'exercer leur pouvoir. Convertir est encore un genre de séduction; aussi vit-on toujours les femmes chrétiennes s'y livrer avec plus d'ardeur que les hommes. Saint Augustin fut converti par sa mère, et saint Jérôme dédia aux femmes une grande partie de ses ouvrages. L'Angleterre, la France, une partie de l'Allemagne, la Bavière, la Hongrie, la Bohême, la Lithuanie, la Pologne, la Russie, et, pendant quelque temps, la Perse, reçurent l'Évangile des mains de la beauté, et des milliers de prosélytes furent les fruits heureux des charmes et de la grâce. Bientôt cette sensibilité naturelle aux femmes, sensibilité que l'amour change en passion, fut transformée par la religion en piété douce et consolante. Le besoin du bonheur des autres, du soulagement de l'infortune, s'empara de ces âmes de feu. Les asiles sacrés du malheur furent institués, protégés, desservis par elles; la faiblesse et la commisération triomphèrent du dégoût qu'un spectacle affreux devait leur inspirer. Les maux furent soignés, les plaintes entendues; les larmes qui coulèrent encore furent recueillies dans leur sein. L'on vit enfin les femmes, ces précieux ornements de la terre, devenir la ressource de l'infortune et le secours de l'indigence. La persécution même qu'éprouvèrent les chrétiens servit aux femmes à développer leurs vertus. La religion, calme et triomphante, avait attendri leurs cœurs... Mais, troublée, menacée, proscrite, elle électrisa leur courage, éleva leurs sentiments; entraînées par un saint enthousiasme, les premières, elles se précipitèrent sur les bûchers qu'élevait la tyrannie. Ainsi, grâce à ce culte saint, à cette morale persuasive, le christianisme, dans ce qu'il avait même de mystérieux et de surnaturel, enflamma encore

sexe irritable et sensible. Ces mêmes femmes qui, au milieu de l'encens et des hommages, faisaient ́clat de leurs charmes avec celui de leurs ornements... ouvertes d'un cilice, oubliaient leurs attraits, leur ꞉, bravaient la mort, la demandaient; et, affranchies du s'élançaient avec ivresse dans les abîmes de l'avenir. le mahométisme, la femme est la récompense des élus. mme est le complément de la création; sans elle, e ne serait pas parfait; et si l'on a quelque raison r l'homme un *petit monde*, la femme assurément est hémisphère. C'est une ingénieuse et grande idée que s talmudistes, qui enseignaient que l'homme fut créé ne, mais qu'ensuite le Créateur le divisa en deux parts, ient sans cesse à se rejoindre : de là nos efforts pour ꞉r notre moitié; de là ces essais infructueux, ces plaisirs its, selon que celle que nous rencontrons lui res- lus ou moins; de là ces mariages malheureux, quand e notre choix nous a trompés par une fausse ressem- et ce bonheur ineffable, quand il nous a été donné par de rencontrer notre véritable moitié.

les mêmes interprètes, les deux âmes qui animaient moitiés se réunissent après la mort, et c'est le bonheur , tandis que les âmes des méchants resteront séparées : appelle ce mot bien féminin de sainte Thérèse, qui et qui avait vécu sous le beau ciel de l'Andalousie, interrogée sur le genre de tourments des damnés, t ingénument : « Ils n'aimeront jamais! »

aussi une belle pensée que celle qui vient à l'esprit de du *Paradis perdu*, lorsqu'il met dans la bouche du homme ces paroles tendres et touchantes, adressées à du genre humain : « Retourne, belle Ève!... Sais-tu 'uis? Tu es la chair et les os de celui que tu évites.

Pour te donner l'être, j'ai puisé dans mon flanc la vie le plus près de mon cœur, afin de l'avoir ensuite continuellement à mon côté. O moitié de mon âme! je te cherche; ton autre moitié te réclame! »

On a cherché à jeter un ridicule sur les dispositions religieuses de l'esprit des femmes. Eh! ne voit-on pas que cette même mobilité nerveuse, qui les dispose à l'amour des créatures, doit les porter à l'adoration du Créateur? Respectons une croyance à qui nous devons tant de vertus et de soins. Sans la religion, la femme malheureuse ne chercherait-elle pas à s'affranchir des liens qui l'attachent sur cette terre ingrate, pour s'élancer dans le gouffre de l'éternité? Eh! n'est-il pas juste que l'être privé de tout en ce monde se console par l'espérance d'un monde meilleur? Cette maxime serait sans fondement, qu'il faudrait encore la proclamer, parce qu'elle fait des hommes probes, des amis sûrs, des serviteurs fidèles, des épouses vertueuses, des mères tendres, des filles affectionnées. Sans la religion, verrait-on des filles, dans l'âge de plaire et dans l'aisance, abdiquer la parure, les commodités de la vie, le sommeil, la liberté, les doux nœuds d'amour et d'hyménée, pour se vouer volontairement au service d'hommes inconnus, n'ayant d'autres titres à leurs soins que le malheur, la maladie, quelquefois l'ignominie, et trop souvent l'ingratitude? Cette idée nous rappelle les sœurs de charité, et les Proverbes de Salomon, lorsqu'il dit : « Où il n'y a point de femme, le malade gémit et languit. » Si ce n'est pas là l'héroïsme de la vertu, philosophes contemplatifs, dites-nous où vous placez les autels de son culte. Sans la religion, verriez-vous ainsi des épouses constantes, que le sort attacha à des époux volages, des filles respectueuses, qui naquirent de pères injustes et barbares, de mères toujours aimantes des fils dénaturés?...

Et même que toute la terre n'offre à l'être religieux que

crimes et injustices, le ciel lui reste, et son cœur est consolé! Et c'est ici que nous pouvons hardiment présenter l'Évangile aux adorations de toute la terre! La religion, qui est son ouvrage, appartient, par son culte, par ses mystères, à l'enfance des sociétés; par sa morale et par l'amour, à tous les degrés de civilisation, passés, présents et à venir. Elle élève les plus simples, les plus humbles intelligences, comme elle humilie les plus superbes esprits. C'est la religion des pauvres et des malheureux; elle est faite pour l'homme, puisqu'elle est faite pour la douleur. Que les sages rêvent des utopies, que les peuples marchent vers des perfections idéales, ils la trouveront toujours devant eux. Elle porte avec elle l'avenir de l'humanité!...

Disons encore, avec madame de Maussion, que l'imagination des femmes, plus vive et plus flexible, s'élève plus aisément que celle des hommes aux spéculations d'une félicité inconnue à la terre; tandis que leur âme, plus disposée à la résignation et à la confiance, se soumet avec plus d'abandon aux décrets de la Providence. Une sensibilité plus vive, ou, si l'on veut, moins forte pour supporter la perte de ce qui leur est cher, nourrit aussi plus activement, chez les femmes, l'espoir et le désir de retrouver dans les éternelles douceurs de la félicité les objets qu'elles regrettent. Quel que soit le terme de sa vieillesse, une mère se rappelle encore le sourire de l'enfant qu'elle a perdu au berceau; son image, parée des grâces célestes, a pris rang dans sa pensée parmi les chérubins. La jeune fille qu'avec tant de douleur elle a vu descendre, à quinze ans, au tombeau, est placée dans le rang des vierges célestes. Elle les verra; elle reverra sa mère, qui n'a cessé de prier pour elle... Ah! quelle femme oserait se vanter d'être inaccessible à de telles pensées, insensible à de telles consolations, que les sages de l'antiquité ne mettaient pas au nombre des faiblesses ni des

illusions, quoiqu'ils ne fussent point éclairés comme nous par la religion révélée?...

Faisons des vœux pour que la religion reprenne son empire sur les âmes. La religion est le ciment des sociétés et des empires. De tout temps les États qui ont acquis une prospérité durable, ceux qui ont brillé, non comme des météores passagers, mais comme des foyers permanents de civilisation, ont été animés par la foi religieuse. La grande cause de la supériorité de l'Europe, de l'ascendant qu'elle exerce dans le monde, dit un grand écrivain, c'est qu'elle a la meilleure des religions. Il ne faut pourtant pas s'approprier cet apophthegme égoïste qui fait dire à quelques coteries orgueilleuses, ambitieuses de s'ériger en aristocratie sans en connaître les conditions élémentaires : *Il faut de la religion pour le peuple.* Il en faut pour tous; on en a besoin dans les rangs élevés comme dans les rangs inférieurs, sous les lambris du riche comme dans le grenier qu'habite le pauvre. La religion ne servira la société qu'autant que son feu divin et vivifiant aura pénétré dans toutes les classes.

Une autre condition à remplir au sujet de la religion, c'est qu'elle ne soit pas seulement sur les lèvres. Ce ne sont pas les pharisiens, attachés à la lettre et dédaignant l'esprit, qui soutiennent les sociétés ébranlées et raffermissent les empires: c'est la foi, c'est le sentiment religieux qui sauve les Etats en ce monde, comme les individus dans l'autre. « Aimez-vous les uns les autres, a dit le divin révélateur, et vous aurez observé la loi et les prophètes. » Nous avons besoin d'être religieux, comme l'entendait un grand homme, lorsqu'il répondait au prince qui lui demandait s'il pècherait en mangeant un biscuit après les grâces : « Mangez un veau et soyez chrétien. » La religion est alors une véritable sève pour la société.

On a contesté aux femmes le droit de prendre part aux

.vaux intellectuels dont les hommes s'arrogent le droit. De res discussions ont eu lieu à ce sujet entre de graves écriins, dit le spirituel docteur Cerise. Helvétius et Condorcet ır reconnaissent ce droit; Saint-Lambert le leur refuse; ›ussel les engage à ne point en user : ce conseil est sage en sens qu'il décide en leur faveur la question de droit, tout en s avertissant des inconvénients auxquels elles s'exposeraient ı l'exerçant. Il faut que l'homme laisse aux femmes les pré›yantes et rapides déterminations que le sentiment improse; la femme doit abandonner aux hommes les savantes et borieuses décisions que la logique consacre. Il existe cepenınt dans les deux rangs des exceptions, rares, sans doute, ıais incontestables. On a vu des femmes conduire des armées commander à la victoire; on voit des hommes qui excellent roucouler une romance plaintive. La mythologie nous ıontre des héros qui filaient et des héroïnes qui coupaient des tes. Jupiter, le dieu de la foudre, avait des faiblesses que avait pas Minerve, la déesse de la science. L'histoire nomme es rois qui ont préféré l'amour à la gloire, les tendres ébats ux rudes combats, et des reines qui ont tenu d'une main rme le sceptre et l'épée. On voit, en effet, plusieurs femmes ui régnèrent avec gloire, depuis la fameuse Sémiramis, et énobie, cette reine célèbre de Palmyre, jusqu'à Blanche de astille, Elisabeth d'Angleterre et Catherine de Russie, qui ont rouvé au monde que le sexe dont la faiblesse fait la force et ı bonté la puissance sait aussi régner au nom des lois.

Elisabeth était fille de Henri VIII et d'Anne de Boulen et œur de la reine Marie, qui lui fit subir une longue captivité : e malheur affaisse les âmes communes et redouble l'énergie es âmes supérieures. Elisabeth, dans sa longue captivité, rouva le moyen de s'instruire et de cultiver son esprit; elle pprit les langues et l'histoire; mais le grand art de régner fut

Eh ! d'où naîtrait en nous une crainte servile?
Ce feu qui nous dévore est-il donc inutile?
Le Dieu qui dans nos cœurs a daigné l'allumer
Dit-il que, sans paraître, il doit nous consumer?
Ne vaut-il donc pas mieux d'une ardente jeunesse
Charmer par les talents la dangereuse ivresse,
Que de la condamner au plaisir dégradant
D'inventer ou proscrire un vain ajustement?
. . . .

Qui de nous ne rend pas justice encore à la verve de madame Deshoulières, à l'érudition de madame Dacier, à la philosophie de madame Duchâtelet, aux inspirations amoureuses d'Héloïse et de Graffigny, à l'amour maternel et si bien décrit de madame de Sévigné, à la littérature de madame de Staël, aux vers de madame de Bourdic, au pinceau de madame le Brun, à l'imagination brillante de madame de Genlis, aux recherches sur l'ancienne *Histoire de France* de mademoiselle de la Lézardière, aux ouvrages sur l'histoire naturelle de mademoiselle de Mayrand, aux précieux écrits sur l'éducation de mesdames Campan, de Rémusat, Guizot, Necker, de Saussure? Quelle plume, enfin, tenue par un homme de notre temps, surpassera jamais sous ce rapport celle de Georges Sand?.

L'extrême sensibilité dont jouit le sexe et qui l'expose à une multitude d'impressions vives, mais de peu de durée, explique pourquoi l'imagination des femmes est vive et non forte, et pourquoi leurs écrits, plus brillants que profonds, sont rarement marqués au coin du génie; c'est que leur cerveau est ébranlé vivement, mais non fortement, et que d'ailleurs l'épigastre n'est point chez elles susceptible de ce degré de tension qu'exigent les grands travaux de l'âme et les profondes méditations, tension que n'éprouveraient pas sans danger leurs viscères faibles et délicats; elle dégénèrerait en un spasme qui produirait des empâtements et des embarras et s'imbiberait

son étude principale. Elisabeth se signala plus encore par ses qualités personnelles que par le secours des armes et des conquêtes, moyen toujours brillant, mais qui laisse autant de chances au hasard qu'au véritable mérite. C'est par une politique aussi sûre que savante qu'elle parvint à repousser tous les coups qu'on voulait lui porter, à soutenir la dignité de son trône en affermissant sa puissance. Forcer Marie à quitter le titre de reine d'Angleterre qu'elle prenait en Ecosse, réprimer les Irlandais mutinés pour la cour de Rome, aider notre Henri IV à reconquérir son royaume, élever la marine anglaise au point le plus florissant,... voilà ce que fit Elisabeth. Un évêque osa rappeler à Elisabeth que, dans une certaine occasion, elle avait moins consulté la religion que la politique : « Je vois bien, lui répondit-elle, que vous avez lu tous les livres de l'Écriture, hors le livre des Rois. »

Comme il faut qu'une femme, quelque supérieure qu'elle soit, paye toujours sous quelques rapports son tribut à la faiblesse de son sexe, cette Elisabeth qui avait triomphé de tout; qui, dans la crainte de se donner un maître, avait refusé pour époux les plus puissants princes de l'Europe; qui disait à son parlement que l'épitaphe la plus flatteuse pour elle serait celle-ci : *Ci-gît Élisabeth qui vécut et mourut vierge et reine;* cette princesse, dis-je, si distinguée par la force de son âme, ne put résister à la douleur que lui causa la mort du comte d'Essex, qu'elle-même avait condamné. Deux êtres bien distincts se remarquaient alors en Elisabeth : la souveraine qui ne pouvait pardonner à un rebelle, et l'amie ou la maîtresse qui ne pouvait se décider à le punir.

Marie Stuart, cette veuve infortunée de François II, qui n'avait régné que dix-sept mois, et l'une des plus belles et des plus malheureuses princesses de l'Europe, fut victime de la politique cruelle d'Elisabeth. Sa mort laisse encore des souve-

irs d'attendrissement et d'admiration ; elle entendit son arrêt vec un courage dont les plus grands hommes ne sont peut-être as capables. En quittant la France, c'est par cette chanson qui ous est restée qu'elle témoigne ses regrets :

Adieu, plaisant pays de France,
O ma patrie
La plus chérie,
Qui a nourri ma jeune enfance!
Adieu, France, adieu, mes beaux jours,
La nef qui déjoint nos amours
N'a eu de moi que la moitié;
Une part te reste; elle est tienne,
Je la fie à ton amitié,
Pour que de l'autre moitié il te souvienne.

Sa conduite fut loin d'être irréprochable, mais l'excès de ses malheurs a fait oublier ses fautes. La fin tragique de cette princesse, immolée à l'inquiète jalousie d'Elisabeth, ne prouve que trop combien ses charmes et ses qualités la rendaient dangereuse.

Combien en intrigues importantes, en négociations même, les femmes n'ont-elles pas montré d'adresse et d'habileté! Combien de traités d'alliance inespérés, dont les hommes ont eu tout l'honneur et dont le mérite appartient aux femmes! Combien de grandes actions, de grands partis suggérés et soutenues par elles! Témoin la célèbre négociation du Pruth, dirigée par Catherine Ire, et qui sauva la personne et l'armée du czar Pierre le Grand.

Il est des pères qui bercent leurs petits enfants avec une grâce parfaite, et des mères qui dirigent avec succès les opérations d'une banque; on voit aujourd'hui des hommes très-graves, aux allures martiales, écrire des riens-feuilletons, et des dames élégantes, aux nerfs délicats, écrire des livres de

nobles et saintes âmes à qui Dieu aime à prodiguer tous les dons de la vertu! La dignité de fille, d'épouse, de mère et de veuve est si belle à son front et si douce à son cœur! Elle ajoute aux plus sages leçons la force des plus saints exemples. Ce n'est qu'avec l'émotion d'un respect religieux qu'on peut contempler la majesté de son âme, la noblesse et la bonté de son cœur; et quoiqu'elle possède tant de grâce unie à tant de douceur, on ne sait s'il faut plus admirer la beauté de sa personne que celle de son âme.

« Oui, madame, j'admire sans cesse cette bonté d'âme qui s'étend à tout et qui met tant d'attention à saisir les instants de faire le bien et tant de soins à en éviter l'éclat : c'est à ce trait qui vous distingue singulièrement que je consacre mon hommage et le respect infini avec lequel je suis, votre très-humble et très-obéissant serviteur. »

S'il nous était permis de citer d'autres noms également estimés et vénérés des âmes sensibles à tous les charmes de l'esprit, aux plus nobles qualités du cœur et aux plus touchantes vertus du foyer domestique, celui de madame la baronne Aymard, cette femme belle, bonne et spirituelle, viendrait naturellement s'offrir à notre esprit comme un véritable modèle de délicatesse, de bon goût et de cette grâce touchante, de cet esprit fin de conversation qui sont l'heureux apanage des âmes d'élite; et nous pourrions ajouter que, chez elle, cette bonté simple et pleine de grâce, cet esprit sans prétentions, toujours inspiré par le cœur, ne semblent être qu'un ornement de la vertu.

Dois-je enfin parler de celle qui, ayant uni, depuis vingt-deux ans, sa destinée à la mienne, s'associe tous les jours, d'esprit et de cœur, à mes veilles, à mes soucis, m'aide à supporter le poids et les peines de la vie, dont elle allége le fardeau et adoucit, par une égalité de caractère rare et une bonté d'âme

ıchante, toute l'amertume pour ne m'en laisser que les uceurs, les délices et la félicité?

La femme est donc ce qu'il y a de plus admirable sur la :re!... J'aime à admirer avec passion. Pour moi, l'admiraın c'est la vie élevée à sa plus haute puissance! C'est par .dmiration que la créature remonte à son créateur; que ıomme se console de ne pas égaler ce qui le surpasse : elle porte à imiter tout ce que, sans elle peut-être, il n'aurait su ı'envier. Enfin si, comme on l'en accuse, elle entraîne à sa ıite quelques illusions, la faute en est à sa généreuse nature; est que l'admiration, c'est l'amour et le culte de tout ce que ieu a fait de plus beau, de meilleur et de plus grand!...

Les femmes qui entraînent tout, lorsqu'elles sont ellesıêmes entraînées, les femmes dont le cœur est si facilement ccessible aux émotions généreuses et aux opinions exaltées, pplaudissent avec transport à tout ce qui apparaît de noble ou 'éclatant dans les arts, dans les lettres, dans la société. C'est ans les cercles où elles règnent en souveraines que la vertu t le génie trouvent pour récompense l'amitié ou la gloire. ous ne dirons pas qu'elles sont nos maîtres, ce mot blesserait ı délicatesse française : notre galanterie même n'oserait adopter; mais nous dirons avec l'illustre, l'ingénieux et le ieux Fénelon, que le bien est impossible sans elles, qu'elles ıinent ou soutiennent les ménages, qu'elles règlent tous les étails des choses domestiques, et que par conséquent elles écident de ce qui touche le plus au genre humain. « Des soins ue la femme nous donne dans notre enfance dépendent notre ınté, nos goûts, nos mœurs, nos passions, conséquemment os vices et nos vertus, » dit J.-J. Rousseau.

Le sentiment de la pudeur accoutume les femmes à faire ntendre plutôt qu'à dire; elle leur inspire la retenue; elle ;ur apprend à connaître les mesures, les bornes, la délica-

tesse, les bienséances. Dans les pays où les hommes viven beaucoup avec les femmes et les respectent, ils s'instruisent d ce qui peut blesser le beau sexe ou lui plaire; et dans leu discours, leurs écrits, on voit quelque chose de cette retenu de cette délicatesse, de ce sentiment fin des bienséances nat rel aux femmes : là, le génie est sans rudesse, et s'il perd peu de son énergie, il connaît la grâce, il l'allie à la force; les méthodes sont faciles, la philosophie a moins d'obscur et il y a du goût dans tous les ouvrages.

O femmes! vous régnez, et l'homme est votre empire, v régnez sur vos fils, sur vos époux, sur vos amants! Vainem ils se disent vos maîtres; ils ne sont hommes que lorsque v avez complété leur existence; vainement ils se vantent de l supériorité, leur gloire et leur honte viennent de vous : cel voit partout, dans la fable comme dans l'histoire.

Régnez, sexe charmant, régnez sur l'univers,
C'est surtout au Français à respecter vos fers.
Qu'il doive encor la gloire au désir de vous plaire;
Conservez, ranimez son brillant caractère,
Cet amour pour le prince et pour la liberté,
L'art d'embellir la vie et la société,
Et ce mélange heureux de souplesse et d'audace,
De force, de gaîté, de grandeur et de grâce.

Quel juste enthousiasme, en effet, n'ont-elles pas su prod pour porter les héros aux faits brillants qu'elles ne pouva exécuter, et dont elles ne se consolaient d'être simplen témoins que par le droit flatteur de les couronner! C'es nous inspirant tous les désirs de cette gloire, dont le tr n'est réservé qu'à nous, que les femmes en reçoivent a l'éclat. Voilà comme elles peuvent s'associer à nos suc c'est ainsi que nous jouissons en commun de nos avanta

amais elles ne feront plus valoir les nôtres qu'en conservant
eux qui leur sont propres.

L'amour donna l'essor aux talents, au génie,
Il mesura le chant, fit naître l'harmonie.
L'art donné par l'amour servit à l'amour même,
Le chant des premiers airs exprima : Je vous aime !
A peine des beaux-arts on entrevit l'aurore,
L'homme en offrit l'hommage au sexe qu'il adore,
Ce sexe en fut l'arbitre. Apollon enchanté
Fit recevoir les lois que dicte la beauté.

. . . .

C'est vous, sexe enchanteur, à qui ce peuple heureux
Doit ces jeux si brillants, ces théâtres pompeux.
Lorsque le grand Louis suspendait ses conquêtes,
Tous les arts composaient la pompe de ses fêtes ;
Les talents rassemblés célébraient dans sa cour
Sa gloire et ses vertus, vos charmes et l'amour.
Des mœurs et des plaisirs arbitres éclairées,
Vous avez en tout temps illustré nos contrées,
Vous changiez en héros nos stupides aïeux,
C'était pour mériter un regard de vos yeux,
Qu'ils couraient ou défendre ou venger l'innocence,
Un mot de votre bouche était leur récompense.
Le vaillant paladin vous consacrait son bras ;
C'est vous qu'il invoquait au milieu des combats ;
Il vous rendait un culte ; et ces honneurs suprêmes,
Vous élevant encore au-dessus de vous-mêmes,
Illustres par vos choix, et non par vos rigueurs,
Vous cédiez noblement à de nobles vainqueurs ;
Vous portiez la bonté dans des cœurs inflexibles,
Aux charmes des beaux-arts vous les rendiez sensibles.
On vit la courtoisie habiter les châteaux ;
L'esprit fut introduit dans les jeux des héros ;
Apollon célébrait les guerriers et les belles ;
Le paladin chantait et combattait pour elles.

Un de leurs regards, en effet, jeté sur l'homme digne de

l'appeler, en aura bientôt fait un héros : pour en mériter un second il franchira tous les obstacles, bravera tous les dangers. L'idée de la timide beauté de laquelle il attend cette récompense suffira bien au delà pour enflammer son courage. « Ah! si ma dame me voyait! » s'écrie Lahire, s'élançant sur les remparts ennemis; cette seule pensée lui fait affronter la mort, et il est vainqueur. On citerait peu de traits de cette vraie valeur qui fait les héros et qui anime tant d'autres vertus sublimes dans lesquelles on ne trouvât toujours les femmes comme principe et comme fin. En parlant d'une action généreuse, un homme généreux, lord Byron, déclara qu'il ne saurait l'entreprendre; ses amis le pressent, il les repousse. Une réflexion le frappe, il s'arrête et s'écrie : « Eh bien ! si XX eût été ici, elle me l'eût fait entreprendre. Voilà une femme qui, au milieu de toutes les séductions et de tous ses charmes, a toujours poussé un homme vers la gloire et vers la vertu : elle eût été mon génie tutélaire... » Écoutons ce qu'avec tous les accents de l'amour le plus vrai et le plus passionné, le premier chantre de l'Italie, Pétrarque, dont le penchant pour le beau sexe révéla le génie et conquit l'immortalité, dit de la belle Laure, qu'il pleura trente ans, de cette femme célèbre par sa beauté, et encore plus par les vers qu'elle inspira à son illustre amant: « Tout ce que j'ai à vous dire, c'est que je ne suis que par Laure, tel que vous me voyez, et que je n'eusse jamais acquis le peu de réputation et de gloire dont je jouis, si Laure, par la pureté de ses sentiments, n'avait développé quelques germes de vertu que la nature avait placés dans mon cœur. Ce fut Laure qui, dans l'effervescence de ma jeunesse, m'empêcha de tomber dans l'abîme que les passions ouvraient sous mes pas et qui exalta mon âme. Tant il est vrai que l'amour a assez de force pour transformer l'amant dans l'objet aimé ! tout entier à sa pensée, il ne vit, pour ainsi dire, que dans l'objet de sa

sée... Seule, dans ma jeunesse, elle a su me plaire. Dans jeunesse, tout ce que je désirais, c'était de plaire à Laure le ne plaire qu'à elle seule. Pour y réussir, j'ai méprisé tous plaisirs qui auraient pu effaroucher sa vertu; et vous voulez e j'oublie cette Laure qui a mis une barrière entre le lgaire et moi! qui, fidèle à guider mes pas, a toujours arché à mon côté, dans le chemin de la gloire! qui a toujours cité mon génie à prendre l'essor, et qui a ranimé plus d'une is mes esprits glacés!... » Et vous dont l'âme est si belle, le eur si noble, l'esprit si élevé, femme illustre par vos propres rtus, comme aussi par les pensées élevées que vous m'avez spirées!... semblable à l'astre bienfaisant qui, dans sa marche conde,

... Prodigue au printemps la grâce et la beauté,
Du trésor des moissons il enrichit l'été.

ous êtes aussi la source des plus douces, des plus délicates et s plus sublimes inspirations!... O femme dont le souvenir, parfum de l'âme, cette partie la plus délicate et la plus ave du cœur, qui se détache pour embrasser un autre cœur le suivre partout, est toujours présent à ma pensée, et dont s grâces et l'esprit, joints à vos charmes, les multiplient, les pandent et les animent à chaque instant : vous êtes la plus elle et la plus parfaite des femmes! O vous dont la taille si elle, les traits si nobles, les formes si séduisantes ont une ajesté et une grâce infinies, et dont le langage des yeux, la ouceur du sourire et toutes les manières, enfin, ont je ne sais uoi de distingué, de fin, de délicat, de tendre, de sensé, de iste, qui donne tant d'intérêt à ce que vous dites et tant 'autorité à ce que vous faites, je suis tenté de croire que votre résence seule chasse les mauvaises pensées, ou comme le ante, qui disait que Béatrix ne pouvait passer sans qu'on se

ns mon cœur l'image de vos charmes et de votre pureté, et serai à jamais l'écho de cette belle parole de Pétrarque à aure : « Toute vertu me vient de toi, comme tout arbre de sa acine. »

Le plus fidèle des amants
Dut surtout à l'amour sa gloire et ses talents,
Les sons de sa lyre sonore
En célébrant le nom de l'immortelle Laure,
Portent ses sublimes accents
Jusqu'au fond des déserts, au rivage du Maure.
Ah ! puisqu'un profond sentiment
Assure les succès de poëte et d'amant,
Je puis donc prétendre à la gloire !
Descendez du Parnasse, ô filles de Mémoire !
Apportez le laurier brillant
Qui doit être le prix d'une illustre victoire.
O toi ! dont l'aimable douceur,
La beauté, les vertus, les grâces, la candeur,
Et la généreuse indulgence
Méritent tant d'amour, de soins et de constance,
Ah ! que j'ai mal connu mon cœur,
Quand j'ai pu me résoudre à une longue absence !

Château de Bellevue, allée A [1].
28 juillet.

Le mot absence me rappelle quelques vers de l'épître

---

[1] Vers cette zone heureuse où le ciel plus vermeil
Épanche en fleuves d'or les rayons du soleil,
. . . .
Prodigue les couleurs, les parfums et la vie;
L'onctueux aromate y verse ses ruisseaux;
De plus vives couleurs y parent les oiseaux;
Les fleurs ont plus d'éclat; la superbe nature
Revêt pompeusement sa plus riche parure.
(DELILLE.)

Les monuments parlent à notre esprit et à notre cœur avec bien plus de

qu'adressa un jour à madame Charron madame de Montégut, qui fit constamment le charme de tous ceux qui furent admis dans sa société, tant par son esprit que par une grande douceur de caractère, à laquelle elle savait joindre beaucoup de complaisance et de discrétion. Elle cultiva avec succès la poésie, et plusieurs de ses ouvrages ont été couronnés aux jeux Floraux de Toulouse, où elle avait vu le jour.

. . . La cruelle absence,
Sur les esprits n'a nul pouvoir;
La fidèle amitié qui pense
Parle à ses amis sans les voir.

---

force que les pages les plus éloquentes de l'histoire... Le fondateur associe toujours sa gloire aux illustres souvenirs qu'ils consacrent.

Rien n'est plus naturel que l'intérêt et même l'affection que nous inspire la contrée qui nous a vu naître, et au sein de laquelle s'écoulent nos jours. Tout y rappelle à la fois, avec la mémoire pieuse des parents, les impressions de l'enfance, qui demeurent jusqu'à la fin de la vie charmantes et sensibles. Tout s'y revêt pour nous de quelque souvenir attachant, alors même qu'il n'est pas joyeux. L'aspect des lieux n'y est point pour nous une nature morte; l'église, le château, les maisons nous regardent et nous parlent avec une physionomie et une voix sensibles et distinctes. L'État est sans doute la grande patrie commune, celle du devoir, et surtout de l'ambition; mais le lieu natal, quand on ne l'a pas déserté, ou du moins quand on a conservé l'esprit de retour, reste la patrie de l'instinct et du cœur... Telles sont les idées louables et sublimes, les pensées, les impressions, les douces aspirations et le noble souffle qui ont donné naissance au superbe monument de Bellevue.

L'individu, dans une société comme la nôtre, ne se juge pas seulement par les apparences personnelles, mais par l'ordre, la grâce et l'harmonie qui règnent dans tout ce qui l'environne.

On ne connaît pas le château de Bellevue, si on n'a pas vu les paysages qui l'entourent. Ses environs sont pour cette habitation ce que la parure est pour la beauté; ils en rehaussent l'éclat et la rendent plus agréable. En effet déroulez sur un vallon assez élevé et assez spacieux des tapis de verdure ombragés de peupliers, d'acacias, de tilleuls, de frênes, de platanes, de marronniers, de catalpas, entrecoupés de champs, de vignes, de prairies, de

Par de différentes contrées
En vain nous serons séparées;
Rapprochons-nous par le désir,
Et dans des routes ignorées
Cherchons un innocent plaisir.

int Jean nous dit : « Nous reconnaissons à l'amour que ; avons pour nos semblables, que nous sommes passés a mort à la vie; celui qui n'aime pas demeure dans la t. »

imer, c'est sentir une double existence et posséder une e vie.

; entourez-le de ruisseaux, de sources, de fontaines, de cascades; ersez à l'ombre de leurs feuillages tout un peuple d'oiseaux, aimables ciens de nos campagnes pyrénéennes; remplissez l'air de leurs chants; z au levant, au nord, au midi, un cercle de collines derrière lesquelles chent de fraîches vallées, comme des violettes sous des buissons; oyez çà et là, ainsi que des rideaux de verdure, de larges draperies de de sapins, de cyprès, de mélèzes, de cèdres, de magnolias et d'une foule res arbres et arbrisseaux exotiques; déroulez ensuite au couchant et à pieds le joli, le frais village de Ponsan, avec la Baïse qui l'arrose, et la vaste et fertile plaine de Cuelas avec le hardi pavillon qui la décore, œil plonge et ne peut rien perdre de ce qui s'y passe. Suspendez au u de tout cela le beau ciel du Midi, avec le baume et la pureté de l'air n y respire. Placez une rose brillante au milieu de ce bouquet de fleurs, jolie et riante habitation avec ses frontons, ses colonnes, ses chapiteaux, frises, ses corniches, et toute une architecture grecque, gothique et erne, bien ordonnée et bien comprise, au milieu de ce superbe et cieux vallon, et je vous dirai : Voilà Bellevue... Admirez, contemplez la deur, la beauté et la grâce de ce mont, décoré, orné des douze ou orze tours du château du docteur Menville de Ponsan, dont la plus belle, lus grandiose, la plus gracieuse, la plus svelte, la plus élégante, rappelle s sa forme octogone ses sculptures, ses créneaux, ses meurtrières, ses tres ogivales, et l'heureux choix de ses ornements symboliques, un table monument du moyen âge

e château de Bellevue est une œuvre d'art qu'on admire sur les hauteurs le savoir et le bon goût l'ont placé, et qui domine majestueusement

Oh! que les vertus paraissent faciles à l'amour! Qui sait aimer est fort, qui sait aimer est juste, qui sait aimer est chaste, qui sait aimer peut tout entreprendre et tout souffrir. L'âme des vrais amants est comme un temple saint où l'encens brûle sans cesse, où toutes les voix parlent de Dieu, où toutes les espérances sont d'immortalité...

Il est difficile de définir l'amour. Ce qu'on en peut dire est que dans l'âme, c'est une passion de régner; dans les esprits, c'est une sympathie, et dans le corps, ce n'est qu'une envie cachée et délicate de posséder ce qu'on aime, après beaucoup de mystères.

---

toutes les contrées qui l'environnent. On le dirait prêt à écraser de misérables envieux, qui, n'ayant rien dans la tête, rien dans le cœur, raisonnent comme des tonneaux vides, et qui, gonflés de vains titres (la plus belle, la plus haute de toutes les noblesses, c'est la noblesse du génie, du travail et du cœur), dont ils prétendent couvrir leur bassesse, leur ignorance et leur nullité, tourmentés par le poison de la jalousie, dévorés par le venin de l'envie, rampent et se traînent, jaunes, secs et étiques Basiles, dans l'obscurité des lieux bas, humides et infects, sans pouvoir s'élever ni produire que des œuvres mesquines et étroites comme leurs idées...

Quel est l'auteur de ce monument? me direz-vous peut-être; quel est le prodigieux génie qui l'a dessiné, sculpté?... Mais dites-moi vous-même où sont les grands artistes qui, durant le moyen âge, ont couvert l'Europe de tant de monuments, ceux qui ont lancé dans les airs ces châteaux, ces palais, ces cathédrales si belles encore qu'on sent qu'elles n'ont pu être faites que pour un Dieu; ces châteaux gothiques et modernes, où l'art rivalise avec la richesse et l'élégance avec l'audace, qui, du haut de leurs tourelles, de leurs flèches, de leurs coupoles, semblent s'entretenir avec le ciel et jeter un cri de pitié sur nos misères; qu'on me nomme les auteurs de toutes ces créations... Vaine demande! .. la plupart de ces génies sont inconnus : voilà ce que c'est que la gloire humaine!... Mais ce n'est pas à la clarté de cette pauvre étoile que cheminaient nos ouvriers mystérieux : ils marchaient à la lueur d'un autre phare, dans ces temps de foi toujours ardente et souvent fanatique, où la religion régnait dans l'âme des grands artistes, où elle était en quelque sorte enracinée dans le cœur, où par-dessus toutes les pensées flottait comme un beau soleil, majestueuse et sereine, la grande image de

Un grand poëte a dit :

Il n'est point contre l'amour
De retraites sûres;
Fermez les grilles à double tour,
Bouchez les serrures,
Vous ne parviendrez jamais
A vous sauver de ses traits.

Marguerite de Navarre disait que les étoiles n'ont de place au ciel que pour avoir aimé; et la tendre mademoiselle de l'Espinasse écrivait : « Tout le monde est apprécié et payé par l'argent; la considération, le bonheur, l'amitié, la vertu même,

---

Dieu, dans ces jours de croyance profonde où la religion et l'art marchaient ensemble, se tenant par la main comme des frères, les génies qui habitaient cette atmosphère n'aimaient, ne rêvaient que le ciel !... Comme Jacob, ils y montaient parfois appuyés sur les échelons de leur imagination puissante. Ivres alors d'une sainte extase, ils prenaient en pitié la gloire humaine, et après avoir semé le monde de chefs-d'œuvre, jeté à flots le génie sur les édifices prodigieux qui nous étonnent aujourd'hui, pèlerins bénis il passaient, Raphaël, Michel-Ange, obscurs.

Les visions les plus délicieuses de la jeunesse naïve effleuraient autrefois, toutes blanches et recueillies, le pavé du sanctuaire, ou flottaient, transfigurées et radieuses, dans l'azur d'un ciel embaumé. Ces types de suave et de purifiante beauté, de douceur pénétrante et d'héroïque dévouement se sont détachés du bleu frais et lumineux dont l'imagination les enveloppait, pour se reposer auprès de nous dans la vie, changer en joie nos douleurs et faire saints nos foyers... Nous avons la femme de l'Evangile, transformée par un rayon tombé du visage du Christ, dont l'image possède la vertu de produire dans le sexe le plus faible des reflets d'elle-même, vivants et personnels. N'a-t-on pas aussi admiré l'héroïsme chrétien, en face des lions du cirque et de l'épée des bourreaux, sous le voile blanc des vierges ou la couronne de l'épouse, sur le trône ou dans les chaumières, au sein de la licence même des camps, et sur les bûchers? Marie-Thérèse, si grande et si fière en face du danger, qui voyant un jour sur son passage une femme et ses deux enfants tomber de faim et trembler de froid, laissa échapper cette exclamation : « Qu'ai-je donc fait à la Providence, pour qu'un tel spectacle vienne affliger mes regards et déshonorer mon règne ? » Et aussitôt d'ordonner qu'on servît à

ıs devons répéter ici ce que nous avons avancé dans la ière édition de cet ouvrage. L'amour vrai, qui met ıme en rapport avec tout ce qui est noble et beau, l'at- à l'humanité par la tendresse, l'élève à Dieu par la naissance et la passion; l'amour est un délire qui donne ce, le courage, le génie et la vertu à l'être faible, timide, le et vicieux, si celle qui l'a fait naître l'exige...

ton, ce philosophe par excellence et presque divin, avait ualisé, divinisé l'amour, en l'exhalant comme un baume parfumé, comme une odeur mystique de l'âme toute téressée; aussi saint François de Sales, Fénelon lui- e applaudiraient à ses pieuses paroles dictées par la plus

---

re époque aussi, ceux qui sont la plus vive, la plus pure lumière de ;iècle, n'ignorent pas qu'il y a quelque chose de meilleure encore que ıd esprit et les vastes connaissances, qui honorent plusieurs siècles. ·ais savants, les véritables bienfaiteurs de l'humanité, estiment plus ı science un cœur profondément chrétien, dans lequel ne peuvent r entrée ni cette insouciance de Dieu et de l'éternité, une des plus ›s plaies de notre époque, ni cette religiosité vague, qui est une re, ni cette séduction de la gloire qui ne peut abuser qu'un instant, ont on est bientôt détrompé, parce qu'on en sent aussitôt tout le vide. savant par excellence, l'illustre baron Thénard, ce célèbre chimiste, es vertus chrétiennes s'alliaient si bien au génie et à l'étude, qui a i le monde entier de l'éclat de sa juste renommée, de sa gloire et de enfaits, et que les sciences et les arts viennent de perdre, avait une telligente qui lui montrait, au ciel, un Dieu à honorer, en lui-même, me immortelle à sauver; il avait une foi éclairée qui lui faisait voir a divine autorité de l'Église la règle sûre et toute faite de ses croyances ses mœurs; mais, par-dessus tout, il avait une foi pratique qui ne lui ettait pas d'être inconséquent avec lui-même, de croire d'une manière vivre de l'autre...

Comprenant que jamais l'homme n'est plus raisonnable que quand il e diriger sa faible raison par la raison divine, dit le vénérable curé de t-Sulpice, M. Hamon, qui a béni les restes de l'illustre défunt, dont ›eignement de l'Église est l'expression authentique; que jamais il n'est grand que lorsqu'il s'abaisse devant Dieu, il soumettait son esprit à tous dogmes, comme sa volonté à tous les préceptes; chaque dimanche il

saine philosophie : « Le vulgaire se plaint ou se vante d'être haï, calomnié, aimé, chéri ; le sage ne s'occupe point des sentiments qu'il inspire, mais de ceux qu'il éprouve. Il sait que ce qui est triste, amer, douloureux ce n'est pas d'être haï, mais de haïr ; ce qui est doux, noble, grand, divin, ce n'est pas d'être aimé, mais d'aimer. »

L'amour spirituel fait que la femme donne son âme et refuse son corps, parce qu'en amour, l'âme n'est pas toujours maîtresse d'elle-même ; elle se prend autant qu'elle se donne, tandis qu'elle reste toujours maîtresse de son corps ; et c'est surtout parce que la femme aime avec l'âme et non avec le corps et qu'elle craindrait d'avilir son amour en associant le

---

venait, confondu avec le simple peuple, assister à nos saints offices, les yeux et le cœur fixés sur le livre de la prière, et à nos grandes fêtes, il communiait. Il n'était pas de ceux qui disent : *Je me confesserai à la mort !* Il avait trop d'esprit pour livrer ainsi à l'aventure ses destinées éternelles ; il avait trop de cœur pour se faire de la santé et de la vie, ces deux grands bienfaits du ciel, une raison de fouler provisoirement sous les pieds les commandements de Dieu et de l'Église.

« Voilà, chrétiens, des faits que j'aime à dire bien haut, parce qu'ils sont à la fois une gloire pour celui qui n'est plus, une leçon pour ceux qui lui survivent et une garantie de son bonheur éternel pour ceux qui l'aiment. »

Dans un discours que le curé de la Madeleine, l'abbé de Guerry, a prononcé, le 19 février 1858, aux obsèques de Lablache, ce grand artiste si estimé et si regretté, l'éloquent curé de la Madeleine a rappelé que Lablache chantait au service du célèbre artiste Chopin, et qu'il lui dit ensuite : « Monsieur Lablache, vous m'avez fait comprendre combien est sublime la musique du *Dies iræ*.—C'est que l'homme qui a écrit cette musique, répondit Lablache, avait la foi. La manière dont vous l'avez interprétée me prouve que vous aussi vous avez la foi.—Monsieur le curé, dit Lablache, sans la foi l'homme n'est rien. »

Et dans la Grèce florissante, cette Grèce tant vantée et si digne de l'être, lorsqu'elle était le séjour des Muses, le domicile des sciences, le centre du bon goût, le théâtre d'une infinité de merveilles, dans les lettres, dans les sciences et dans les arts, enfin le pays le plus orné et le plus renommé de l'univers, les Grecs, d'un cœur si noble, d'un esprit si élevé, avaient tourné leurs pensées du côté de l'honneur, et, en travaillant avec art et avec grâce

corps aux sublimes ravissements de l'âme, à ses désirs qu'il ne peut ni comprendre ni assouvir. Un grand philosophe a dit : « Je veux bien qu'une grande âme se dévoue à l'amour, mais que ce soit en reine, non en esclave. » Les femmes abaissent le dévouement jusqu'à l'abandon de soi, et quand elles se plaignent d'être abandonnées, elles oublient trop qu'elles en ont en quelque sorte donné l'exemple. Oui, femmes, aimez : la société a besoin d'amour !

Au reste, nul genre de gloire n'est étranger à l'esprit de la femme, comme nulle espèce d'affection ne l'est à son cœur. Plutarque, dans son livre sur les actions vertueuses

---

la pierre ; en taillant, en moulant le chapiteau corinthien ; en animant la toile, le marbre et le bronze, les Callimaque, les Lysippe, les Praxitèle, les Phidias, n'avaient songé qu'à honorer leur mère-patrie, qui doit au divin génie de ses immortels enfants la gloire de servir de modèle à la postérité la plus reculée... De là cette multitude d'excellents ouvriers qui, en travaillant à immortaliser les autres, s'immortalisaient eux-mêmes par ces chefs-d'œuvre de leur art, dont quelques restes échappés au ravage des temps sont encore aujourd'hui si précieux ; de là, en même temps, cette noble émulation que ne pouvait manquer d'exciter la vue de tant de monuments publics, érigés au mérite et à la vertu !...

Si l'on ne nomme pas les artistes qui ont construit ce beau château, on sait que le docteur Menville de Ponsan, qui en est le possesseur, en est aussi le fondateur et l'architecte. On peut dire que cet infatigable auteur de l'*Histoire philosophique et médicale de la Femme*, qu'un généreux désir de contribuer au bonheur de l'humanité, l'amour des sciences, la passion du beau et le goût épuré des beaux-arts, ont fait consacrer vingt ans, vingt longues années de veilles, de soucis et de sacrifices, à composer, à écrire ce grand ouvrage scientifique et littéraire, auquel il a donné son âme, sa vie, et qu'il aime avec une tendresse reconnaissante, comme on aime les personnes à qui l'on doit son bonheur, et à choisir les puissants matériaux du superbe édifice dont il a lui-même dessiné le plan et dirigé l'exécution avec un succès que les plus savants architectes pourraient envier ; on peut dire qu'il a employé ses forces et ses facultés pour élever deux monuments utiles et durables, et on peut ajouter qu'il a fait des efforts inouïs pour les rendre dignes de l'admiration des hommes de génie et de goût et de la reconnaissance de la postérité.

des femmes, parle d'un grand nombre de femmes de toutes les nations qui ont donné des exemples de courage et d'un mépris généreux pour la mort. Il cite des Phocéennes qui, avant un combat où il s'agissait de la destruction de leur ville, consentent à s'ensevelir dans les flammes si la bataille est perdue, et couronnent de fleurs le premier qui a ouvert cet avis dans le conseil; d'autres qui, dans une ville assiégée, font rougir les hommes d'une capitulation indigne; d'autres qui, dans une bataille, voyant fuir leurs fils et leurs époux, courent au-devant d'eux, leur ferment le passage et les forcent de retourner à la victoire ou à la mort; d'autres qui, dans un

---

C'est ici le lieu de reconnaître cette grande vérité. Les ouvrages d'esprit n'ont pas l'esprit seul pour père; l'homme entier contribue à les produire; son caractère, son éducation et sa vie; son passé et son présent; ses passions et ses facultés; ses vertus et ses vices, toutes les parties de son âme, tous les battements et toutes les pulsations de son cœur, si l'on peut ainsi parler, laissent une trace dans ce qu'il pense et dans ce qu'il écrit; comme deux courants de sève, son humeur et sa vie nourrissent ses productions et fournissent des couleurs à la fleur maladive. C'est encore ici que nous devons répéter avec Gœthe : L'amour révèle l'art, l'art révèle la nature, la nature ramène à l'amour.

Bellevue est un de ces lieux que la nature semble avoir pris plaisir à embellir de tous ses charmes. La pureté du ciel, la fertilité du pays, la beauté des eaux : tout dans ce séjour vous attache, vous ravit; tout vous saisit du plus profond enthousiasme, et l'âme exaltée au plus haut degré ne sait à qui, des yeux, de l'esprit ou du cœur, elle doit donner la préférence des jouissances qu'elle éprouve. Tout, dans cette scène rapprochée, inspire des idées d'un bonheur tranquille, éveille le désir de la vie pastorale. On est tenté de s'écrier avec le plus gracieux des poëtes bucoliques :

Hic gelidi fontes, hic mollia prata, Lycoris :
Hic nemus, hic ipso tecum consumere ævo.

Vois ces riants coteaux, Lycoris, vois ces plaines :
Ici de frais gazons; là de vives fontaines;
Là des bois; c'est ici qu'en nous aimant toujours,
Le temps avec lenteur consumerait nos jours.
O vallons, ô coteaux, champs heureux et fertiles,
Quels charmes ces beaux jours vont rendre à vos asiles!
Oh! de quel mouvement je me sens agité,

ge, volent au rempart, défendent leur ville et repoussent e armée; plusieurs qui résistent à des tyrans et les bravent, qui, au moment où le tyran n'est plus, courent en dansant devant des conjurés et les couronnent de leurs propres ins; plusieurs qui rendent elle-mêmes la liberté à la rie; quelques-unes qui s'exposent à la mort et se chargent chaînes pour sauver leurs époux prisonniers; Camma qui, autel, s'empoisonne elle-même pour empoisonner l'assassin son mari, et se tournant vers lui : « Je n'ai vécu, dit-elle, e pour venger mon époux; il l'est! Toi, maintenant, au lieu n lit nuptial, ordonne qu'on te prépare un tombeau. »

Quand je reviens à vous du sein de la cité!
Je crois rentrer au port après un long orage
Et bien prêt quelquefois d'embrasser le rivage :
Tous mes jours sont à moi, tous mes jours sont rompus,
Ici les vrais plaisirs me sont enfin rendus;
Je sens renaître en moi le calme et l'espérance,
Et le doux sentiment d'une heureuse existence.
Ah! le monde frivole où j'étais entraîné,
Et son luxe et ses arts ne me l'ont point donné.
Tout me rit, tout me plaît dans ce séjour champêtre,
C'est là qu'on est heureux sans trop penser à l'être.
Et toi qui m'as choisi pour embellir ma vie,
Doux repos de mon cœur, aimable et tendre amie,
Toi qui vas de nos champs admirer les beautés,
Dérobe-toi, Doris, au luxe des cités,
Aux arts dont tu jouis, au monde où tu sais plaire;
Le printemps te rappelle au vallon solitaire.
Heureux si près de toi je chante, à son retour,
Ses dons et ses plaisirs, la campagne et l'amour.
. . . .
Amour, charmant Amour, la campagne est ton temple.
Là les feux d'un ciel pur, le penchant et l'exemple,
Le doux esprit des fleurs, le souffle du zéphir,
Les concerts amoureux, tout dispose au plaisir;
Tout le chante, le sent, l'inspire et le partage;
Les vergers, les hameaux, le chaume et le feuillage,
Les bosquets détournés, les vallons ténébreux,
Tout devient un asile où l'Amour est heureux.
Des grâces, des plaisirs, source aimable et féconde,
Principe de la vie, âme et ressort du monde,
Enflamme, réunis les êtres dispersés,
Rends heureux l'univers; qu'il aime, et c'est assez.

A ces qualités généreuses et altières par lesquelles il semble que les femmes se soient élevées au-dessus d'elles-mêmes, Plutarque en joint de plus douces et qui tiennent de plus près au charme comme au mérite naturel de leur sexe. Il loue les femmes d'une île de l'Archipel, où en sept cents ans, dit-il, on ne peut citer un exemple ni de faiblesse dans une jeune personne, ni d'adultère dans une femme; et les jeunes Milésiennes dont il cite un trait qui mérite l'attention d'un philosophe : « Elles se donnaient la mort en foule, sans doute à cet âge où la nature, faisant naître des désirs inquiets et vagues, ébranle fortement l'imagination, et où l'âme, étonnée de ses nouveaux

---

C'est ici le lieu de s'écrier avec l'éloquent J.-J. Rousseau : « Vivifiée par la nature et revêtue de sa robe de noces, au milieu du cours des eaux et du chant des oiseaux, la terre offre à l'homme, dans l'harmonie des trois règnes de la nature, un spectacle plein de vie, d'intérêt et de charme, le seul spectacle au monde dont les yeux, l'esprit et le cœur ne se lassent jamais... »

C'est dans cette délicieuse situation, voisine de nos magnifiques Pyrénées, c'est dans ces sites heureux, dans ces retraites paisibles, sur le bord des ruisseaux tranquilles, au milieu de nos bosquets silencieux, que le philosophe, le sage, amant de la méditation et du recueillement, trouvera de doux asiles, et comme il veut que tout ce qui l'environne réponde à la sérénité de son âme, c'est à Bellevue, c'est au pied de nos montagnes pyrénéennes qu'il viendra chercher et qu'il trouvera la paix, le calme, le repos et le bonheur.

Plus le cœur est tumultueux et bruyant, plus le calme et le silence nous attirent. Ces refuges des montagnes, ouverts aux malheureux et aux faibles, sont souvent cachés dans les vallons, qui portent au cœur le vague sentiment de l'infortune et l'espérance d'un abri; quelquefois aussi on les découvre sur de hauts sites, où l'âme religieuse, comme une plante des montagnes, semble s'élever vers le ciel pour lui offrir ses parfums...

Un jour, c'était le 28 juillet, laissant couler tranquillement mes heures oisives, moment si doux dont Horace savait goûter et peindre le bonheur insouciant quand il disait :

O rus, quando ego te aspiciam, quandoque licebit
Nunc veterum libris, nunc somno et inertibus horis,
Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ?

. . . .

ins, sent succéder la mélancolie et le calme aux jeux de ance. Rien ne pouvait arrêter les suicides; on fit une loi ondamnait la première qui se tuerait à être portée nue posée dans la place publique. Ces jeunes filles bravaient ort; aucune n'osa braver la honte après la mort même, s suicides cessèrent. » Plutarque cite encore d'une femme rait qui, même aujourd'hui, pourrait servir d'excellente d'économie politique. Un roi, qui croyait que l'or était ichesses, épuisait les habitants de son pays au travail des s. Tout périssait. Les habitants ont recours à la reine : fit faire en secret, par des orfévres, des pains d'or, des des et des fruits d'or, et au retour d'un voyage, les fit

---

Dans le joyeux oubli d'une vie orageuse,
Savourer les douceurs d'une existence heureuse;
(DELILLE.)

assis au haut de l'allée de Prédilection, dont le nom rappelle tout i est noble et généreux, tout ce qui est agréable et gracieux, tout ce st bon et pur, J'admirais les découpures des montagnes qui forment inte du vallon et servent de cadre à ce grand tableau. Le soleil couchant it à l'effet du paysage toute l'ampleur et toute la magnificence de ces ents de lumière si communs et si beaux sous le ciel du Midi; de cette ble et ravissante perspective, mes regards se promenaient dans inte de plusieurs vallons arrosés par une multitude de sources et se aient sur des tableaux riants; le charme que j'éprouvais se prolongeait renouvelait par leur diversité. A mesure que mes regards s'étendaient in, la scène s'agrandissait; elle prenait un caractère de magnificence ante. J'essayai de retracer quelques souvenirs de ces beaux effets, je entendre la voix douce et flexible de celle qui m'avait déjà charmé. Je rdis pas un mot de ses couplets, qui depuis sont restés dans ma mémoire, e son image est gravée dans mon cœur... Son chant, plus facile qu'étu-ne semblait surtout remarquable par ses inflexions gracieuses, parfaite- appropriées au sujet, et qui y ajoutaient beaucoup de charme. Des aussi doux devaient être l'expression d'un cœur aimant, d'une âme ble; il me serait difficile de rendre l'impression qu'ils me firent uver. Je restai longtemps dans une douce rêverie, dont le charme rem- ait mon cœur... Rentré au château, j'aurais voulu rendre les sensations j'éprouvais; j'aurais voulu faire passer dans d'autres âmes les émotions

servir au prince. Cette vue le réjouit d'abord; bientôt il se
la faim et demande à manger : Nous n'avons que de l'or, di
elle, vos terres sont en friche, elles ne rapportent rien ;
vous sert ce que vous aimez, et la seule chose qui nous reste
Le roi l'entendit et se corrigea. Ce trait, peu connu, mériter
d'être embelli par l'écrivain ingénieux et piquant qui fait
l'apologue un cours de moral pour les jeunes princes.

Valère-Maxime, qui vécut sous Tibère, a loué en plusie
endroits les dames romaines. Cet écrivain, en célébrant le
vertus, cite aussi leurs talents : il nous apprend qu'au seco
triumvirat, les trois assassins, maîtres de Rome, avides d'
après avoir répandu le sang, et ayant apparemment épu

qui se pressaient dans la mienne ; mais, hélas ! il est plus facile de sentir
de rendre et de communiquer ses sensations... Je ne trouvais plus d'exp
sions qui me parussent en harmonie avec mes pensées. J'ouvris au has
Pétrarque, celui qui savait que notre destinée est tout entière dans les af
tions de notre cœur, et qui, en voyant Laure pour la première fois, se
qu'il est des impressions dont l'imagination la plus poétique et la
ardente ne saurait donner l'idée [1]... Pétrarque, dont la muse chaste, nol
touchante, n'avait jamais célébré que les bienfaits du Créateur, les charı
de la solitude, les grands hommes, les actions héroïques, et les objets de
affection, lorsqu'un sentiment nouveau, qu'il n'avait point encore éprou
allait lui donner un nouvel éclat, ne cessait de répéter : « J'aime la vé
et non les sectes, je suis quelquefois péripatéticien, ou stoïcien, ou aca
micien, souvent rien de tout cela, chrétien avant tout. Lisons les histori
les poëtes, les philosophes ; mais ayons toujours dans le cœur l'Évangile
l'on trouve la vraie sagesse, le vrai bonheur. » La conduite de Pétrar
s'accordait parfaitement avec ses discours, elle ne se démentit jam
Pétrarque est l'auteur italien que j'ai toujours préféré ; je n'en connais
de plus entraînant à la fois et de plus inimitable. Sans compter son v

[1] Voici comment la comtesse de Genlis parle du premier tête-à-tête de Pétra
et de Laure : « Le soir même de son retour à Avignon, Pétrarque vit Isoarde
le prévint que Laure irait le lendemain se promener dans le jardin d'un vieil
ami de Pétrarque, et qui se nommait d'Elbène. Pétrarque ne manqua pas de
à cette espèce de rendez-vous. Il trouva le vieillard seul dans son jardin

toutes les formules de brigandage et toutes les manières de piller, s'avisèrent de taxer les femmes; ils leur imposèrent par tête une très-forte contribution. Les femmes cherchèrent un orateur et n'en purent trouver; personne n'est tenté d'avoir raison contre ceux qui proscrivent. La fille du célèbre Hortensius se présenta seule; elle fit revivre les talents de son père, et défendit avec intrépidité la cause des femmes et la sienne. Les tyrans rougirent et révoquèrent leurs ordres. Hortensia fut reconduite en triomphe, et une femme eut la gloire d'avoir donné dans le même jour un exemple de courage aux hommes, un modèle d'éloquence aux femmes, et une leçon d'humanité aux tyrans.

---

savoir, la fécondité de son imagination, la vigueur et la grâce de son style, la magnificence et l'éclat de sa manière, il y a dans son infatigable constance, dans l'énergique résignation de sa volonté, dans cette perpétuelle et ineffaçable identité de sa vie et de son amour, quelque chose de grave et d'imposant qui ennoblit ses longues douleurs et ses plaintes éternelles. En le lisant, on se sent dominé, comme il l'était lui-même, par l'ascendant irrésistible de sa passion : on ne le plaint pas, on souffre avec lui; et l'on n'ose en vouloir à Laure de son inflexible vertu. Mes yeux rencontrèrent d'abord celui de tous ses sonnets qui m'a toujours paru le plus remarquable, par la tristesse pénétrante de sa mélancolie :

Passa la nave mia, colma d'oblio, etc.,

et ensuite un autre sonnet que l'abbé de Sade a traduit dans les vers suivants :

Croissez, laurier charmant, croissez sur ce rivage,
Élevez jusqu'au ciel vos rameaux toujours verts;
Au bord de ce ruisseau, sous votre doux ombrage,
Je reviendrai chanter la beauté que je sers.

---

quoiqu'il fût aimable, Pétrarque l'écoutait avec une extrême distraction. Il attendait Laure!... Enfin, elle arriva avec ses deux plus chères amies, Isoarde et Cécile, vicomtesse de Turenne. Ces jeunes personnes, désirant également favoriser les vœux secrets de Pétrarque, s'emparèrent du vieillard; et, sous prétexte d'examiner avec détail le jardin, elles l'entraînèrent loin des deux amants, que bientôt elles perdirent de vue... Quelle époque dans la vie, quel événement d'un immortel

Il se plût à récompenser
Pour la France et ses rois son amour idolâtre.
Deux ans il la soutint sur ce brillant théâtre,
Que son dernier vengeur fut-il dans la poussière,
Que la France jamais ne périt tout entière,
Pour apprendre aux Anglais qu'il voulait abaisser,
Les femmes, au besoin, pourraient les en chasser.

C. DELAVIGNE.

La tendre Agnès Sorel est bien digne d'un souvenir. Charles VII à ses pieds oubliait sa gloire. Elle a l'énergie de vouloir le rendre aux devoirs d'un roi. Née avec une force d'esprit supérieure, et cherchant à exciter son amant contre

---

Et à un autre endroit :

Que bouleri esté mey for, que moun amou; mey quand jou peusy a las bertux de l'anjou, que jou adori, m'en trobi pas la forço.

« Je voudrais dompter mon amour, mais quand je songe aux vertus de l'ange que j'adore, la force me manque. »

Mais bientôt, contre mon usage, mes regards distraits se détachèrent du livre; la lecture ne me suffisait plus; je repris mon album, et j'y traçai les vers ou plutôt les lignes suivantes, qui n'étaient pas sans quelque rapport avec ma situation :

Tu m'apparus un jour, une heure, un seul moment!
A peine tu levais ta rêveuse paupière;
A peine ton regard jeté négligemment
Trahissait sa douce lumière.

---

tête pour rafraîchir l'air que vous respirez et pour vous garantir de l'ardeur du soleil. Ces feuillages s'élancent de toutes parts, afin de nous cacher aux regards profanes des jaloux. Oh! qui pourrait sans trouble voir l'excès de mon bonheur!... Ce n'est plus la bruyante renommée qui vous porte mes vœux, c'est ma voix qui vous les exprime! Laure est à côté de moi, elle m'entend, elle m'écoute! Ces yeux dont j'ai fait envier le pouvoir à toutes les beautés de l'Europe, ces yeux célestes sont fixés sur moi!... — Ah! Pétrarque, reprit Laure, votre brillante imagination ne vous abuse-t-elle pas sur vos sentiments? Votre cœur est-il aussi tendre que votre muse est séduisante?... Je suis vaine de votre gloire, et cependant j'en suis jalouse; elle a donné tant d'éclat à votre amour qu'elle en pourrait être le prix! — Que dites-vous? ô ciel! interrompit Pétrarque. Le talent vient de l'âme, je

les Anglais, elle lui persuade qu'un astrologue a prédit qu'el serait aimée du plus grand roi du monde ; mais que cette pr diction ne le regardait pas, puisqu'il négligeait d'arrach à ses ennemis un trône qu'ils lui ravissaient. « Je ne pu dit-elle au roi, je ne puis voir la prédiction s'accomplir qu passant en Angleterre. » Ces reproches touchèrent tellem le monarque qu'il prit les armes pour satisfaire à la fois amour et sa juste ambition. Agnès, par l'estime qu'elle a acquise, le gouverna jusqu'à sa mort.

En parlant de nos belles Pyrénées, du remarquable chât de Pau, du climat si doux, si agréable et si pur de ces mag fiques contrées, et des sources minérales si variées et si sa

---

Et pourtant j'ai tout vu. Rempli de tes attraits,
Longtemps mes yeux captifs croyaient te suivre encore,
Comme, au soir, le soleil se peint dans les reflets
Des beaux nuages qu'il colore.
Et moi depuis ce jour je te demande en vain,
Quand le soleil renaît, quand sa source s'achève,
Simple comme l'enfant qui voudrait au matin
Recommencer son joli rêve.

Si vous aimez à voir de frais vallons, des sites gracieux, terribles, subli de hautes montagnes, posées aux bornes de l'horizon ; si vous aimez à des pics altiers, qui semblent vouloir porter aux cieux leurs pyramid neiges éternelles, tandis que sur leur dos de nombreux troupeaux pai le thym et la marjolaine, et qu'à leur pied se déroule comme un

---

vous dois tout le mien ; mes succès sont des bienfaits de l'amour ; et cette g dont vous me parlez, ne me touche que parce qu'elle est la vôtre et que vo jouissez. Mais voulez-vous que ces vers que vous inspirez ne soient à l'a connus que de vous seule ? J'y consens avec transport. — Non, répondit I c'est un secret que je ne pourrais garder. Vos triomphes m'inquiètent quelqu mais toujours ils m'enorgueillissent. » A ces mots, Pétrarque tombe à ses pie lui jure un amour éternel. Laure, profondément attendrie, se dédommage long silence et lui dit tout ce que l'amour peut inspirer de plus tendre. Ell lait sans contrainte, car elle se croyait sûre d'obtenir le consentement de sa Au milieu de cet entretien, on entendit du bruit et la voix d'Isoarde. Pétrar relève, et, en se retournant, il tressaille. « Que vois-je ? s'écria-t-il : un la

aires qui les arrosent, un illustre auteur nous dit que le talent et l'esprit de quelques-unes de nos princesses suffiraient seuls pour illustrer ce délicieux séjour. Tout le monde sait, en effet, que Catherine d'Albret, reine de Navarre, était douée d'éminentes qualités, et d'une force d'âme supérieure à celle de son mari. Elle ne cessait de lui dire, après la perte de son royaume, que Ferdinand V, roi d'Aragon, avait envahi : « Si nous fussions nés, vous Catherine et moi don Jean, nous n'aurions point perdu la Navarre. » *Jean de Labrit, Jean de Labrit, si tu fuesse reine, y yo rey, la Navarre ne fuero perdide.*

Marguerite de Valois, fille de Charles d'Orléans et de Louise de Savoie, épouse de Charles, duc d'Alençon, épouse en

---

tapis vert, avec ses eaux, ses prés, ses champs et ses mille beautés, une toute fraîche et riante vallée; si vous sentez le désir de gravir ces monts, de poser le pied sur leurs cimes, de toucher en passant l'aire de l'aigle absent, de planer de l'œil sur les profondeurs d'abîmes sans fin, de fouler cette pelouse, de respirer le parfum des fleurs, allez en avant! Vous êtes en face des Pyrénées! C'est alors que vous voyez grandir le colosse : vous vous croyez à ses pieds, et vous avez à marcher longtemps encore avant de l'atteindre.

Si l'idée vous prend de parcourir et de visiter la riante vallée d'Argelès, bientôt le ciel semble devenir plus bleu, le soleil plus brillant et plus pur, l'horizon s'élargit et se déploie. Argelès est là!... Argelès avec sa riante ceinture de collines, et l'amphithéâtre lointain de ses montagnes; Argelès avec sa végétation puissante, avec ses verdures, ses fraîches prairies, ses

---

Jamais je n'en ai vu dans ce lieu; c'est un prodige de l'amour!... — Oui! reprit Laure en souriant, et pour devenir le sujet des plus beaux vers... Mais, poursuivit-elle, allons rejoindre nos amies. — Bocage enchanteur, dit Pétrarque, je reviendrai chaque jour sous votre ombrage m'enivrer d'un souvenir ineffaçable! Ici je retrouverai la trace des pas de Laure : mon pied ne la touchera jamais sans un doux frémissement! Invisible à tous les yeux, elle restera brûlante pour moi seul!... » Comme il disait ses paroles, il aperçut les amies de Laure avec le vieillard, qui tenait deux roses. « Nous apportons, dit Isoarde, les deux plus belles fleurs du jardin. — Oui, reprit le vieillard en s'arrêtant à quelques pas pour contempler Laure et Pétrarque, dont les physionomies animées, les grâces et la beauté le frappèrent vivement; oui, il n'existe rien de si charmant, et jamais

ous les lieux, une âme qui vive de la vie commune à es les âmes; en cherchant dans Marguerite ce trait disiif qui fait oublier la reine, qui caractérise l'écrivain; en chant dans l'historien le moraliste, on croit avoir trouvé dans cette alliance singulière, mais sincère et naturelle, dévotion et de l'amour, deux cultes qui, dans ce temps-là, artageaient les âmes d'élite, se pénétraient, et se traver- nt l'un l'autre sans impliquer en aucune façon le moindre ul d'hypocrisie, le moindre semblant de profanation.

ans l'âme de Marguerite de Valois, rien n'était plus éloigné et amalgame monstrueux de volupté sensuelle et de pra-

---

e grandiose, sauvage, hospitalière, et toutes les pompes de la création nte; c'est là qu'on voit marcher l'homme, appuyé sur les bontés de ivin Créateur; c'est dans l'enceinte des fontaines sacrées, nouvelles es de santé et de vie, qui sortent de nos monts, que la bonté de Dieu e avec sa puissance; c'est aussi là que les admirateurs des beautés de ure peuvent se livrer aux plus sublimes, aux plus touchantes réflexions, mirant ces grands monuments de la nature, dont la forme et les dégra- s sont les époques des temps; c'est sur ce vaste amphithéâtre de nos qu'on peut envisager les annales de la terre; c'est dans ce livre tou- ouvert et irrécusable de la nature qu'on peut lire l'histoire du monde; n contemplant la galerie et la lumière douteuse de la grotte de Gèdre, fait dire à l'immortel Dusaulx : *On dirait que c'est le berceau du silence; jour, par un accord magique, y dort avec la nuit*, qu'on se sent é, transporté; c'est en voyant, en revoyant la fameuse brèche de d, et la prophétique vallée de Gavarni, où le passé renaît, ou l'avenir èle, qu'on se sent saisi d'un profond recueillement, et qu'on se livre Dieu à une tendre impression de piété et d'amour!... *Si j'étais au le l'Inde*, s'écria milord Butte lorsqu'il fut pour la première fois en s cette vue imposante, *et que je soupçonnasse l'existence de ce que je n ce moment, je voudrais partir sur-le-champ pour en jouir et l'ad- l...*

que avec enthousiasme, ces deux heureuses fleurs, malgré leur fragilité, ne nt point; leur bonheur doit leur assurer l'immortalité.... Et en effet, que en éternisa la mémoire : il les a chantées.

tiques superstitieuses dans lequel certaines âmes c
et blasées se réfugient comme dernière distraction,
Marguerite qui parle) « elles pleurent leurs péchés et
plaisirs tout ensemble....» — « La passion, dit magn
l'illustre Guizot, la passion se déployant en harn
la conscience et inondant l'âme de joie, sans altére
ni sa paix, c'est le plein essor de notre nature, la
de nos aspirations à la fois les plus humaines et l
vines, c'est le paradis reconquis. »

La reine Marguerite aimait avec passion les arts,
tivait avec le glus grand succès; elle écrivait fac

Augustes monuments du premier âge du monde, monts pri
dont l'existence se joue des siècles; qui voyez autour de v
règnes de la nature se succéder sans cesse, naître, croître et d
que, reposant sur vos bases inébranlables, vous résistez à vos t
tines, au choc des météores, à l'action plus rongeante encore
Vous dont l'époque de l'enfance nous est inconnue, et dont l
vieillesse ne saurait être calculée! Vous inspirez non l'effroi
mais le respect religieux que nous devons à des êtres vivants, a
par leurs masses que par leur structure; vous semblez plus ten
de la terre. Vous êtes les seuls individus de la nature, do
soient immortels! Vous êtes dispensés de les reproduire, pa
renaîtrez de vos ruines! Votre puissance est sans bornes; elle
de tous les êtres créés; ils sont dépendants de tout ce qui l
des saisons, des années; vous ne l'êtes que de vos propres forc
intestin peut diviser vos masses; mais le germe est inattaqu
que le souverain architecte qui peut le détruire, et ce sera l
veau chaos s'emparera du globe et que tout rentrera dans la
le néant. Jusqu'à l'époque de cet ordre terrible, émané de
Créateur, la mer changera successivement sa position autour d
chargée de vos dépouilles, elle les rapportera sur vos somme
présentant au germe sa nouvelle nourriture, son nouveau mo
sement. Sublimes objets de nos méditations! vous qui nous la
coin du voile dont vous couvrez votre origine mystérieuse! vo
lire dans vos archives le grand secret de vos opérations, le m
existence, les progrès présumables de votre destruction et d'u
ment subséquent! vous êtes pour moi ce que vous serez

vers et en prose ; ses poésies lui acquirent le nom de dixième Muse.

Voici comment cette illustre princesse, qui joignait à toutes les grâces de l'esprit le plus grand amour des sciences et des arts, parle, dans ses lettres immortelles, de son illustre amie madame la princesse de Conti.

Si mes écrits alloient jusqu'à l'éternité
. . . . . . j'instruirois la postérité
Que ces climats heureux ont donné la naissance
A la beauté qui peut par son divin aspect
Soumettre tous les cœurs à son obéissance.
Je consacre à ses pieds ces marques de respect.
Princesse, c'est à vous que ce discours s'adresse.

Marguerite de Valois avait tout ce qui plaît, jusqu'au désir de plaire, et fut aussi aimable que spirituelle. Elle n'était point

---

l'observateur attentif, le grand livre de la nature, où l'on peut meubler sa tête de connaissances, nourrir son génie d'enthousiasme et sa mémoire de souvenirs !

O monts sublimes et salutaires !—Vous n'êtes point le produit du feu ; le troisième élément de Descartes n'a pu, dans son refroidissement et sa retraite, vous donner cette attitude pyramidale, cette variété de coupes, cette différence dans la nature des substances qui vous composent, ni cette ressemblance d'ensemble qui vous caractérise. Vous avez vos genres, vos espèces, vos individus. Vous formez des familles que la nature a placées sur le globe, comme des machines auxiliaires pour l'exécution de ses desseins; votre règne et votre position étaient indispensables dans l'ordre établi. Sans vous, la surface entière du globe serait inféconde et désolée. Vos cimes sont les paratonnerres et les ventilateurs des campagnes; vos glaciers sont les urnes mystérieuses d'où découlent les fleuves et la fécondité ; vos entrailles fournissent aux arts les instruments qui les perfectionnent ; au commerce, les moyens de ses échanges ; au luxe, son aliment et sa parure ; à l'homme enfin son activité, l'aiguillon de son ambition et le contentement de ses besoins. A vos pieds naissent ces sources de vie, ces courants de baume naturel, si précieux pour l'être souffrant, qui vient si souvent y puiser

ennemie de cette espèce de galanterie qu'un grave philosophe a défini le léger, le délicat, le perpétuel mensonge de l'amour; elle avait surtout ce libertinage d'esprit qui n'est point incompatible avec des mœurs sévères. Son nom sera toujours cité parmi les gens de lettres, qu'elle protégeait et qu'elle surpassa par ses contes.

Jeanne, fille de Marguerite, se montra pareillement recommandable par son esprit et ses talents. Elle parlait facilement la langue latine et l'espagnol; elle avait quelque connaissance de la langue grecque; elle ne dédaignait pas même de cultiver la poésie; en un mot, elle avait l'esprit, les connaissances e les goûts de sa mère. A des talents aussi variés elle unissai un caractère intrépide et ferme. D'Aubigné la peint en ce termes:

« Cette reine n'ayant de femme que le sexe, l'âme entière au

---

une santé qu'il a perdue. Disparaissez un moment de la surface du globe, le globe ne sera plus qu'un chaos. Alors la terre et l'eau seraient ensembl comme ils le furent avant votre formation. Le continent humide s'avancera sans obstacle sur le continent sec; il n'y aurait plus de barrières pour co tenir la mer dans son domaine. Les deux éléments confondus ne produ raient d'autres animaux que des reptiles faits pour vivre et multiplier da la fange, d'autres végétaux que quelques plantes vénéneuses, et les espèc multipliées des champignons dangereux.

O vous que la mollesse et le luxe enchaînent sous des lambris doré vous ne sauriez concevoir le charme qu'on peut trouver à fixer sa demeu sous un roc décrépit! Mais que les ornements de vos palais superbes so froids et insipides auprès de ces tableaux pleins de charme et de vie q frappent mes regards!

Au pied de cette montagne, fidèle image de la vie qui s'éteint, une ea rapide et pure comme le cristal roule sur des cailloux qu'elle déplace polit sans cesse. Mes yeux ne perdent pas un seul de leurs mouvement une seule de leurs couleurs. Jamais l'art des mosaïques n'en fit un assem blage plus piquant. Un peu plus loin, des prairies émaillées de mille fleu étaient sans culture leur parure brillante. Des animaux, compagnons utile

choses viriles, l'esprit puissant aux grandes affaires, le cœur invincible aux grandes adversités. »

La reine Jeanne, cédant au désir d'Henri d'Albret, son père, vint de Compiègne pour faire ses couches au château de Pau. C'est le 3 décembre 1553 qu'Henri IV, la gloire du pays et de la France, vit le jour. Son aïeul, le bon Henri d'Albret, qui assistait aux couches de sa Jeanne, vit, selon son expression, sa brebis enfanter un lion; il fit chanter à Jeanne des vers béarnais pendant les douleurs de l'enfantement; il mit la chaîne d'or où était suspendue la boîte de son testament au cou de la princesse, en lui disant : « Voilà, ma fille, ce qui est à vous, et voici ce qui est à moi; » et aussitôt il prit dans ses bras l'enfant qui venait de naître, et frotta les lèvres du jeune prince avec une gousse d'ail et lui fit boire du vin de Jurançon....

---

le leurs maîtres, des chevaux, des moutons et des chèvres y paissent en ûreté, sous la garde des eaux qui les entourent et donnent un nouveau nouvement à ces riants et fertiles paysages. Ainsi, d'un côté la nature tteste par ses ruines son ancienne existence, et de l'autre sa puissance clate sous la forme de la vie la plus vive.

Heureux mortels qui vivez dans ces lieux enchanteurs, que ne puis-je, vec vous, loin des passions des méchants, entouré de quelques amis, consacrer à la philosophie, à la contemplation de la nature le reste de mes ours ! Puissent les orages qui grondent se briser sur vos roches secouables, et n'altérer jamais la paix et le bonheur que vous promettent ces hampêtres asiles !

C'est dans ces enceintes mystérieuses que la déesse de la santé a fixé sa emeure, et prépare ses prodiges si salutaires. Oh ! qui pourra tous les écrire ? O vous, philosophes et poëtes, qui avez décrit, dessiné et chanté es Pyrénées et les moyens de santé qu'elles offrent, pardonnez mon udace et soutenez mes efforts. Mais lorsque l'âme, électrisée de toute art, est dans l'ivresse des sensations, tout lui paraît possible, et son délire ui tient lieu de talent, comme il doit lui servir d'excuse.

Au sein d'un milieu hygiénique aussi favorable, le malade sentira bientôt

Voici les vers béarnais que Henri d'Albret fit chanter à sa Jeanne malgré les douleurs de l'enfantement.

Nousto Damo deu cap deu poun
Adjudat me a d'aquesto horo.

Notre-Dame du haut du pont,
Assistez-moi à cette heure.

Au bout du pont du Gave béarnais était en effet un oratoire dédié à la Vierge, qu'on regardait comme célèbre par plusieurs miracles, et où les femmes enceintes déposaient leurs vœux et leurs offrandes, pour obtenir un heureux accouchement.

Quoique Marguerite de Valois, sœur de Charles IX et femme de Henri IV, qui fit divorce avec cette reine, n'ait séjourné que peu de temps à Pau, je crois devoir la placer au nombre des princesses qui, par leurs talents, illustrèrent le Béarn. Elle joignait au meilleur cœur et à l'âme la plus généreuse

---

ses infirmités disparaître, ses forces se relever, l'esprit se ranimer, la raison se fortifier, la sensibilité, le sentiment, les joies de l'affection et de l'espérance lui reprendre au cœur. Air pur des campagnes, exercice, travail selon ses forces, vie paisible, contentement de soi et des autres, simplicité, alimentation saine, émanations, dégagements phosphorescents des monts pyrénéens, que vous êtes puissants! Combien vous possédez de vertus! C'est vous qui dissipez la maladie, qui relevez les forces morales et physiques, qui faites savourer l'existence et les moyens d'exister; c'est vous qui donnez le calme de l'âme, qui dissipez les passions, éloignez le calice d'amertumes et faites des heureux! O l'agréable, ô l'innocente vie! disait Pline; ô mer! ô rivages! que vous m'inspirez de nobles pensées! combien votre paisible séjour est préférable aux grandes villes, aux palais et aux plus illustres emplois!...

C'est au sommet de nos monts, qu'il faut aller pour améliorer sa santé, jouir de l'existence, et prolonger sa vie. L'air y est si pur, si bon, la nature est si belle, le ciel est si favorable à la paix de l'âme et du cœur, on y puise une si grande abondance de vitalité, qu'à moins de passions contraires, on se sent bientôt dominé par le souhait de l'apôtre, disant à Jésus-Christ sur la montagne: Seigneur, dressons une tente et restons ici!...

beaucoup d'esprit et de beauté. Sa maison était l'asile des beaux-esprits; son imagination acquit tant d'agréments avec eux qu'elle parlait et écrivait mieux qu'aucune femme de son temps. On a d'elle : 1° des poésies, parmi lesquelles il y a quelques vers heureux; 2° des mémoires depuis 1565 jusqu'à 1582; le style en est net et agréable, et les anecdotes curieuses et amusantes. Personne en Europe ne dansait aussi bien qu'elle : don Juan d'Autriche, gouverneur des Pays-Bas, partit exprès en poste de Bruxelles et vint à Paris incognito pour la voir danser à un bal paré.

Le sujet de cet ouvrage ne nous permet pas de nous étendre davantage sur ces détails si curieux et si pleins d'intérêt et de charme, et que nous quitterions avec plus de regret encore si nous n'espérions les donner plus tard dans l'histoire philosophique et médicale de nos belles Pyrénées, que nous désirons publier; mais nous ajouterons seulement que le bon goût et l'amour des femmes pour les beaux monuments et pour les progrès de l'architecture, qui est la mère de tous les beaux-arts, ont exercé de tout temps l'influence la plus puissante et la plus heureuse sur les progrès des lumières et des arts; car on n'ignore pas que ce fut aux pressantes sollicitations de Marguerite de Navarre, sœur de François Ier, que ce prince, qui a mérité le nom de père et de restaurateur des sciences et des arts, témoigna l'amour qu'il avait pour les belles choses en donnant des instructions pour travailler au vieux Louvre, qu'il entreprit de faire bâtir, en 1541, avec toute la beauté et la magnificence possibles; que le palais des Tuileries fut commencé en 1564, par les soins de Catherine de Médicis, et le Palais d'Orléans ou du Luxembourg en 1615, par Marie de Médicis...

Aujourd'hui, 1858, grâce à la volonté ferme, au goût éclairé et à l'amour pour les nobles et belles choses de notre illustre

ur, dégager de l'universelle confusion, montrer toute
ie et tout l'effroi du danger, est un service rendu à la
en péril, et ce qui, en des jours lumineux, apparaîtrait
hors-d'œuvre, devient en ces jours obscurs un bienfait
on obéit, dans ces heures voilées d'ombres profondes,
e qui offre un rayon de lumière, un éclair d'intelli-
courageuse, unique planche de salut. Dans la nuit
onnaire, à cette triste époque où le génie seul pouvait
elques lueurs au milieu de cette désolation, au milieu
corruption, lorsque l'État social semble ébranlé sur
on est heureux de voir et de rencontrer de ces êtres
iés que la nature a chargés du soin de sauver et de
· l'humanité; car, en subissant les temps, il sait
· sa souffrance pour en découvrir le remède; il se
dans quelques écrits. Alors surtout ceux d'une
immortelle tentèrent de ranimer l'espérance en nous
it nos fautes et nos passions. Mais, toujours méconnue
ve, Cassandre inspirée n'avait pu sauver les vaincus,
put éclairer les vainqueurs. Toutefois, les terribles
ıne révolution si grave, commencée si peu gravement,
nt une forte secousse aux âmes; et quand les âmes
anlées, quelles que soient les fautes, l'expérience n'en
ıbsolument perdue. Aussi a-t-on vu, au bout de très-
temps, les femmes rendues à la nature déployer des
ont on ne les eût pas crues capables. Soit en France,
lehors, elles ont excité l'intérêt par leur dévouement,
intelligence à surmonter une pauvreté inattendue, à
ller un rayon de bonheur là où sans elles on n'eût
ue détresse et découragement. C'est aux femmes sur-
on doit le changement heureux qui s'est opéré dans
ırs françaises. En présence du danger, redevenues
illes, épouses, elles ont oublié les délaissements, par-

donné les trahisons, accepté la communauté du malheur, et par là redonné de la puissance à des liens qu'elles reconnaissaient pour sacrés dès qu'il fallait mourir ensemble.

Dans cette crise révolutionnaire, les plus mâles courages étaient abattus : une femme seule, la fameuse Charlotte Corday, ne dédaigna pas l'affreuse gloire d'un vertueux assassinat pour sauver son pays.

Nous n'épuiserions point les citations pour prouver le dévouement et le mérite des femmes, et le droit légal de ce sexe intéressant à un empire réciproque avec l'autre sexe; et c'est moins en France que partout ailleurs qu'il est nécessaire d'élever une telle question. Il est, je crois, à peu près décidé que ce partage absolu du pouvoir serait un sujet perpétuel de rixes, et que l'un doit dominer par la force comme l'autre doit dominer par les grâces. Ce dernier pouvoir, plus circonscrit et plus sûr en effet, puisqu'il est volontairement consenti, borne l'influence des femmes aux détails intérieurs et les éloigne des actes civils, de tous ceux relatifs à la politique. La femme qui consent à renfermer ses succès dans le cercle étroit d'une domination domestique aura un genre de gloire qui ne sera assurément pas sans mérite : c'est à une telle conduite que l'époux devra la fidélité d'une épouse chérie; le fils, les caresses d'une mère attentive; toute la maison, cet ordre que les femmes seules savent établir et conserver. D'autant plus vertueuse qu'elle cherche moins à le paraître, d'autant plus estimable qu'elle est plus ignorée, la femme vouée à l'obscurité d'une existence toute passive reporte sur l'être associé à ses jours cette inquiétude naturelle, cette activité affectueuse qu'elle a reçue de la nature; et tandis qu'un héros balance les destinées de l'Europe ou de la terre entière, décide de la paix ou de la guerre, donne des trônes, d'un mot décide du salut des empires, et rend enfin le bonheur et la prospérité à son

on voit sa modeste épouse, se dérobant à l'éclat des leurs, borner sa puissance à rendre heureux ceux qui urent, ne connaître de sujets que les cœurs qu'elle s'est ıés, d'empire que celui des bienfaits, et donner, en un l'exemple de toutes les vertus privées, comme il offre à vers le spectacle de toutes les vertus publiques.

douceur est une qualité innée chez la femme et parfaint appropriée au rôle de dépendance qu'entraîne avec lui de protéger; c'est une arme dont la femme sait habile- tirer parti, avec laquelle elle tempère non-seulement le ernement de l'homme, mais encore dont elle sait se servir le gouverner lui-même. Combien l'esprit observateur de seau est admirable, quand il dit : « L'empire de la femme n empire de douceur, d'adresse, de complaisance; ses s sont des caresses ses menaces sont des pleurs! » Il y a ie harmonie qui résulte des effets physiques et moraux, le résultat est la quiétude et le bonheur individuel, et en ère analyse la famille...

a dit que l'amour est le sentiment dominant de la ie. « L'amour, dit madame de Staël, mais c'est toute la une femme. »

ınçois Ier, un des rois les plus aimables, les plus galants, ıi disait qu'une cour sans femmes était une année sans emps, un printemps sans roses, avait épousé Eléonore riche, qui eut un moment d'influence par sa douceur et ırme de sa figure la plus séduisante. On prétend même e signala son crédit dans l'entrevue qu'elle ménagea son époux et Charles-Quint, son frère. Un poëte fit en onneur un distique latin qu'on traduisit ainsi :

D'Hélène on chante les attraits.
Auguste Eléonore, vous n'êtes pas moins belle ;

ain droite dans son jabot de fine dentelle, comme s'il fallait er de là cette explication délicate : « On dit, madame, ré-ndit-il en promenant ses regards sur les autres personnes, dit que l'amour est uniquement la reconnaissance du aisir... » Puis, ramenant ses yeux sur madame de la Ferté, ajoute : « Quant à moi, je suis doué d'une âme si libérale que i la gratitude avant le bienfait. » A toutes les époques et ns toutes les parties du globe, on a vu des femmes victimes s feux de l'amour consumant leur tendre cœur. En parcou-nt les fraîches vallées de nos magnifiques Pyrénées, non loin : l'Adour, on rencontre l'antique fief de Grammont, où l'on oit encore les débris d'un château féodal. Le temps a décou-nné de ses tours l'orgueilleux édifice; mais il a respecté un ndre souvenir qui s'attache encore à ses murailles en ruines. até fut la demeure de cette aimable et sensible Corisandre Andoin, à qui Henri IV, guerroyant dans la Guyenne et la ascogne, écrivait des lettres si spirituellement amoureuses, chevaleresquement insouciantes, au débotté d'une expédition 'entureuse ou le soir d'une bataille gagnée. Plus d'une fois, l faut en croire les traditions locales, la poterne du vieux iâteau s'ouvrit devant le galant Béarnais, et l'on vous mon-e encore l'endroit où le roi de Navarre avait coutume abreuver son cheval, qui depuis cette époque est connu ns le pays sous le nom de *Lacode-Bourboun,* mare de urbon. Cette pauvre Corisandre tant aimée, elle fut oubliée mme tant d'autres, et comme bien peu d'autres elle mourut cet oubli. Le roi de France ne se souvint pas des serments amour du roi de Navarre, et tandis qu'il prodiguait à abrielle d'Estrée des protestations d'inaltérable tendresse, la uvre châtelaine des Pyrénées s'éteignait dans son manoir litaire, toujours abusée, toujours confiante dans un bonheur ui ne devait plus refleurir pour elle!... C'est ce sentiment,

mêlé de résignation naïve et de crédule espérance, que l'a teur de l'*Histoire pittoresque de Bagnères de Bigorre* a expri si bien dans les vers suivants :

Pauvre femme! elle crut à ces mots pleins de charme,
A ces mots, que devait payer plus d'une larme.
Enchantée elle y crut et de l'âme, et du cœur,
Comme au premier plaisir, comme au premier bonheur,
Et lui, qui sait ? Peut-être il y croyait comme elle,
Mais souvent malgré soi l'on devient infidèle;
Et quand il la quitta pour la dernière fois,
La voyant à ses pieds étendue et sans voix,
  Pâle, et de sanglots oppressée
Dans un dernier baiser étouffant un soupir,
Et lui dit : « A demain !... » Et toujours abusée
  Elle mourut dans la pensée,
  Qu'il allait bientôt revenir,
Et l'on dit que depuis, la blonde châtelaine,
Quand la lune descend des coteaux sur la plaine,
Vient visiter encore le vieux manoir chéri
  Et demande à l'écho sonore,
  Qui seul s'en ressouvient encore,
  Le nom si doux de son Henri !

Singulière puissance de l'amour, qui éclaire, adoucit enchante les plus sombres choses, les demeures les plus fun bres! Voilà un de ces repaires féodaux dont Dieu seul sa l'histoire. Qui pourrait dire tout ce qui s'est englouti là de vi humaines, tout ce qui a coulé de larmes et de sang sous c voûtes muettes, tout ce que l'âme des martyrs a murmuré plaintes et grincé de malédictions dans ces cachots, dans c tombeaux anticipés où les victimes tombaient vivantes po n'en sortir jamais ? Eh bien ! le seul souvenir d'une femme q a aimé et qui à souffert a suffi pour laver tout ce passé crimes et d'horreurs. Ah ! certes, l'amour est un don céles

uisqu'il peut faire oublier tant de lugubres, tant d'épouvantables scènes, puisqu'un seul de ses reflets peut effacer le sang qui a taché ces pierres! Le nom de Corisandre est attaché à ces murs comme celui de Laure aux rochers de Vaucluse, mais Laure, chantée, célébrée, adorée par le plus harmonieux des poëtes de l'harmonieuse Italie, a immortalisé des lieux que la nature avait faits pleins de charme et de gloire, tandis que Corisandre, qui ne vit que dans la légende naïve et la tradition populaire, consacre et poétise des lieux désolés et maudits! Oui, même cette tour d'Ugolin que Dante a faite si sombre et si désolée, elle se dorerait, au milieu de la nuit livide, d'un doux et mélancolique rayon si l'on savait qu'une femme eût vécu dans cet antre, qu'un amour eût fleuri dans cet enfer!...

Parmi toutes les favorites du galant Béarnais, Gabrielle d'Estrée aima seule véritablement le roi pour lui; les autres furent plus ambitieuses que tendres. Gabrielle ne répondit pas d'abord aux empressements de son maître. Elle avait, nous dit le vicomte de Ségur, un penchant secret pour le duc de Bellegarde, grand écuyer du roi. Mais le tendre attachement de Henri, ses manières affables et pleines de bonté, l'obligèrent à mieux traiter son amant généreux et si passionné. D'ailleurs, eût-il été moins aimable, quelle est la femme qu'une couronne n'a pas le droit d'éblouir?

Gabrielle, plus éprise plus sincère que ses rivales, eut cependant la même faiblesse, et comme elles, sans se contenter du cœur du monarque, elle aspira secrètement à sa main. Plus une position est brillante, plus elle aveugle. L'orgueil égare et rarement éclaire. Dans une liaison si tendre, c'est le cœur plus que l'esprit que l'on consulte, et le cœur peut-il mesurer la distance? Il la rapproche sans cesse; fatigué de la pompe, il se dérobe à l'éclat, et dans les douces rêveries aux-

quelles il se livre, la maîtresse d'un roi se place sur son trô et le monarque amoureux en descend.

Henri IV sentait bien que ses faiblesses nuisaient à sa gle mais il n'était pas maître de résister à un sexe qu'il ador Cependant on peut dire à sa louange que les femmes régnèrent pas longtemps sur lui. N'a-t-il pas dit à l'une d' qu'il aimait mieux perdre dix maîtresses qu'un Sully ?

Contre l'opinion des plus grands philosophes, l'histoire montre beaucoup de femmes célèbres qui ont aimé pas nément leur mari, quoi qu'en dise Montaigne, ce char sceptique, l'homme des jouissances aisées et des élégants sirs, lorsqu'il dit dans son langage d'épicurien : *En c marché les appétits ne se trouvent pas si folastres.... et bouillante allégresse ny vault rien ;* quoi qu'en dise au philosophe de Genève, quand il s'exprime de la sorte : recette contre le refroidissement des époux est simple et c'est de continuer d'être amant quand on est époux; : qu'en dise enfin le grand Voltaire, quand il s'écrie :

Dieux ! quel plaisir d'aimer publiquement,
Et de porter le nom de son amant !
Votre maison, vos gens, votre livrée,
Tout vous retrace une image adorée ;
Et vos enfants, ces gages précieux
Nés de l'amour, en sont de nouveaux nœuds.
Un tel hymen, une union si chère,
Si l'on en voit, c'est le ciel sur la terre !

Voici ce qu'écrivait un jour à son mari absent lady R qui fut un modèle d'amour conjugal, et dont M. Guizo de nous retracer l'histoire avec ce talent et cette finess pénétration et cette supériorité d'esprit observateur que lui connaît. Lady Russell avait quarante-deux ans qua

rivait de Londres : « Vous écrire est le charme de ma matiée ; vous avoir écrit sera la consolation de ma journée. J'écris ans mon lit, ton oreiller derrière moi ; c'est là que ta tête hérie reposera, je l'espère, demain soir et bien des jours ncore.... Aimez-moi.... Je ne sais rien de nouveau depuis que ous êtes parti ; ce que je sais aussi certainement que je vis, 'est que j'ai été, depuis douze ans, une amante aussi passionnément éprise que jamais femme l'ait été, et j'espère l'être également pendant douze ans encore, toujours heureuse et entièrement à vous. » L'amour de lady Russell a commencé tard, mais il a duré autant que sa vie ; il l'a embellie et enchantée, il a fortifié son âme en la charmant, et même après ce coup fatal qui est venu le briser dans l'objet chéri qui l'inspirait, cet amour a survécu à sa blessure et s'est ravivé dans a détresse. « Rien ne peut me consoler, écrit-elle au docteur Fitz-William, car je n'ai plus le compagnon chéri qui partageait mes joies et mes peines. J'ai besoin de lui, je l'appelle our lui parler, pour me promener avec lui, pour manger, our dormir auprès de lui... Tout m'est insupportable sans ui... » Et ailleurs : « Mylord, écrit-elle à lord Halifax, je regarde comme un pauvre raisonneur celui qui nous demande le prendre avec indifférence tout ce qui nous arrive. Il est beau le dire : Pourquoi nous plaindre qu'on nous ait repris ce qu'on 'avait fait que nous prêter, et nous prêter pour un temps, ous le savions ? et d'autres paroles semblables. Ce sont là des ecettes de philosophe, et je ne leur porte aucun respect, omme à tout ce qui n'est pas naturel. Il n'y a point là de incérité.... Je sais que je n'ai pas à discuter avec le Tout-Puissant ; mais si les délices de ma vie s'en vont, il faut bien que je souffre de leur perte et que je les pleure. »

Il y a un grand témoignage en faveur du caractère de lady Russell, c'est celui de son mari. Ce qui honore le plus cette

grande dame, d'un cœur si haut et si tendre, d'un orgu
si dur à lui-même et si indulgent aux autres, d'une attitu
si altière et si charmante; ce qui l'honore le plus, c'est qu'e
possède son mari sans l'humilier ni l'affaiblir, et qu'elle
conseille sans le mépriser. Brantôme parle d'une jeune f
qui au temps de François Ier avait imposé à son amant
silence absolu et illimité, qu'il garda si fidèlement deux ann
de suite, qu'on le crut devenu muet par maladie. Un jo
ajoute M. Guizot, lady Russell, préoccupée d'une affaire qu
traitait dans la chambre des communes, supplie son mari
ne pas y intervenir activement; elle va jusqu'à lui écrire :
vous le faites, vous vous en repentirez, » et elle lui dema
en grâce de garder le silence pour ce jour seulement....
moment d'être jugé, et comme le président du tribunal l'
gageait à s'adjoindre un de ses secrétaires pour l'assister p
dant les débats : « Ma femme est là, dit lord Russel, et p
à le faire....» Et plus tard, au moment de mourir, lord Ru
ne témoigne pas moins hautement, par ses dernières paro
non-seulement l'amour qu'il a gardé à sa femme, mais sa
fiance, son estime et son respect : « Naissance, fortune, es
piété, dévouement, elle avait tout, dit-il; et quelle consola
de laisser une pareille mère à mes enfants ! » Et quand l
Russell est partie, après les derniers adieux que les d
époux se sont faits l'un à l'autre, les yeux pleins de lar
qui ne tombaient pas : *Maintenant*, dit l'intrépide condan
l'amertume de la mort est passée! Mot sublime qui sem
résumer, avec cette lucidité supérieure que Dieu communi
parfois aux paroles des mourants, les pures joies de ce
riage aristocratique, et la durée bien extraordinaire de
amour.

On voit quelquefois ces nobles âmes, comme le dit si l
Cuvillier-Fleury, des âmes chrétiennes toutes pleines de l

resse passionnée et d'orgueil humain, mais simples par le œur, naturelles par l'esprit, touchantes par le langage, umbles par le dévouement. On en rencontre d'autres qui ortent une lèvre avide à cette coupe inépuisable de joies légiimes que le mariage présente à l'amour, et qui tantôt courbent a tête sous l'effroyable atteinte d'un veuvage foudroyant : on roit admirer alors cette noble physionomie qui, vue à disance, mêle le sourire aux larmes, comme l'Andromaque des dieux d'Hector ; tantôt ne veulent pas survivre à leurs maris.)n en voit d'autres qui ont fait mieux que cela : elles ont récu pour leurs enfants, elles les ont aimés, elles les ont élevés, elles les ont mariés, hélas ! elles les ont pleurés. Andromaque, Artémise, étaient des femmes amoureuses ; Porcie, fille de Caton et femme de Brutus, Arria, femme de Pœtus, Pauline, femme de Sénèque, Julie, femme de Pompée, qui mourut de douleur en voyant une robe de son mari teinte de sang, sont des modèles historiques d'amour conjugal. Et combien d'autres ! Plus tard, le christianisme, en prescrivant la fidélité aux femmes mariées, en leur conseillant la douceur, en leur enseignant la résignation, le christianisme ne leur a pas défendu d'aimer. Le Créateur nous fait aimer, au contraire, sa créature ; oui, l'amour est profondément gravé dans le cœur tendre, dans le cœur sensible de la femme ; elle est faite pour aimer, pour adorer ; il n'y a que les femmes qui comprennent la voix touchante du disciple bien-aimé du frère de cœur de Jésus, de celui qui dit : « Aimez-vous les uns les autres. » O divin saint Jean, tes seules héritières légitimes. ce sont les femmes !

Plus faible, plus impressionnable que l'homme, la femme est plus vivement, plus péniblement travaillée et affectée par l'attrait et par le jeu des passions. Pour bien apprécier le flux et le reflux des passions chez la femme, il faut la considérer

magne furent successivement le théâtre aux XIIIe et XIVe siècles; et nous ne mentionnerons pas davantage la danse connue sous le nom de tarentelle, et qui régna épidémiquement dans la Pouille aux XVe et XVIe siècles; nous passerons également sous silence les délirantes conceptions et les hallucinations de ces femmes, qui, dans les trois derniers siècles, déclarèrent par milliers, et en présence des bûchers préparés pour elles, avoir assisté au sabbat et y avoir vu de leurs yeux et entendu de leurs oreilles les choses étranges qu'elles racontaient. Nous nous abstiendrons aussi de rappeler les visions et les ravissements extatiques par lesquels l'imagination, vivement sollicitée, a produit chez un grand nombre de femmes les émotions désignées en langue mystique par les mots : insensibilité, union déifique, élévation, transformation, liquéfaction de l'âme, jubilation spirituelle, ivresse spirituelle, plaisir délicieux, écoulement spirituel, blessure ou plaisir d'amour, émotions, que Bossuet qualifia, dans son orthodoxe sévérité, d'*amoureuses extravagances* ; nous allons rapporter seulement l'histoire des convulsionnaires du dernier siècle et l'histoire d'une des deux stigmatisées, de ces deux sœurs de Tyrol, qui, par la seule puissance de leur imagination, sont parvenues à se transformer en images vivantes de Jésus-Christ, accomplissant dans la Passion son divin sacrifice : transformation merveilleuse qui prend chez l'une la forme de l'extase, et qui revêt chez l'autre l'aspect des plus affreuses souffrances. Voici ces deux histoires abrégées que nous prenons dans l'ouvrage si bien écrit de notre spirituel et honorable confrère, M. le docteur Cerise, auquel nous aimons à exprimer ici notre vive gratitude pour les nombreux emprunts que nous lui avons faits.

« En 1727 mourut le diacre Pâris, antagoniste de la bulle *Unigenitus*, et adversaire déclaré des ultramontains, qui dé-

ıt placer sur le ventre une planche, sur laquelle plu-
hommes montaient pour occasionner de violentes pres-
quelques-unes d'entre elles se faisaient pincer le sein
ɜs tenailles, ou restaient longtemps la tête sur le sol et
ls en l'air, et cette maladie, devenue épidémique par
ɔn, domina surtout les femmes. Elle persista jusqu'en
t dura ainsi cinquante-neuf ans. D'étranges turpitudes
ıplissaient, dit-on, dans de secrètes assemblées. Les
secours furent défendus par un arrêt du parlement de
'endu en 1762; mais les sectaires ne cessèrent pas pour
se réunir secrètement. Des médecins éclairés, Hecquet
y, combattirent les préjugés qui attribuaient ces désor-
des causes surnaturelles; mais des hommes distingués
rang élevé, des ecclésiastiques mêmes, défendirent la
les discussions nombreuses surgirent. La révolution les
mpit sans les terminer, car, au milieu de nos orages
ıes et longtemps après, la secte existait encore, mais
convulsions et les grands secours dont elle avait offert
de le triste et humiliant spectacle. »

rie de Mœri est née le 16 octobre 1812, d'une famille
mais peu aisée. Elle fut, dans son enfance, sujette à
rs affections graves. A quinze ans, elle perdit sa mère,
pieuse et distinguée par son intelligence. Cette perte
vivement et la fit beaucoup souffrir. A dix-huit ans,
une violente maladie, des crampes, des convulsions,
norrhagies dont elle guérit imparfaitement. A dix-neuf
ı médecin n'ayant pu lui promettre une guérison com-
lle résolut de s'abandonner à la divine Providence, et
ı à tous les secours de l'art. Elle communiait souvent.
ı ans, en 1832, son confesseur s'aperçut que quelque-
ne répondait pas à ses questions, et qu'elle paraissait
lle. Les personnes qui assistaient la jeune fille lui ap-

prirent qu'il en était ainsi chaque fois qu'elle recevait la communion. Il se promit de mieux l'observer. Le jour de la Fête-Dieu, désirant avoir sa journée libre, il lui porta la sainte hostie de grand matin. Elle fut ravie en extase à l'instant même. Le lendemain, à trois heures de l'après-midi, il alla la voir, et la trouva agenouillée dans la position où il l'avait laissée trente-six heures auparavant. Les personnes présentes, habituées d'ailleurs à ce spectacle, attestèrent qu'elle était restée dans cette position. Il entreprit de remédier à cet état, qui pouvait devenir habituel. Il fit intervenir dans ce but la vertu d'obéissance, à laquelle la jeune malade s'était engagée en entrant dans le tiers-ordre de Saint-François. Ces extases se répétèrent, accompagnées de phénomènes plus ou moins extraordinaires, jusque vers la moitié de l'année 1833. A cette époque, la foule des curieux, appelée par la renommée aux cent voix, vint visiter l'extatique. On porte à quarante mille le nombre des personnes qui vinrent à Kaldern, depuis le mois de juillet jusqu'au mois de septembre. Marie resta pendant tout ce temps en extase. Les visites furent interdites par l'autorité. Le prince-évêque de Trente voulut savoir la vérité pour en informer le gouvernement, et il vint sur les lieux. Il déclara que la maladie de Marie ne constituait point par elle-même un état de sainteté, mais aussi que sa piété bien reconnue n'était point une maladie. La police, après cette déclaration prudente, suspendit son intervention. Dès l'automne de la même année, son confesseur s'aperçut que le milieu des mains, où devaient plus tard se montrer les stigmates du crucifiement, se creusaient comme sous la pression d'un corps en demi-relief. En même temps, cette partie devenait douloureuse, et des crampes s'y manifestaient fréquemment. Le 2 février 1834, à la fête de la Purification, on la vit s'essuyer le milieu des mains avec un linge, effrayée comme un enfant du sang qu'elle apercevait.

Les stigmates se montrèrent bientôt aux pieds et au cœur. Ils étaient à peu près ronds, s'étendant un peu en longueur, présentant trois ou quatre lignes de diamètre, et fixés de part en part, aux deux pieds et aux deux mains. Le jeudi soir et le vendredi, toutes ces plaies laissaient couler par gouttes un sang ordinairement clair. Les autres soirs, elles étaient recouvertes d'une croûte de sang desséché. Marie garda le plus profond silence sur ces faits merveilleux; mais, en 1834, le jour de la Visitation, l'extase s'étant déclarée chez elle pendant une procession la surprit en présence de plusieurs témoins; elle fut vue plongée deux fois dans la joie la plus vive, semblable à un ange glorieux, touchant à peine son lit de la pointe des pieds, éclatante comme une rose, les bras étendus en croix; et tous les assistants remarquèrent les stigmates des mains. Dès lors, cette merveilleuse particularité ne pouvait plus demeurer secrète.

« La première fois que j'allai la visiter, dit le célèbre professeur Gœrres, je la trouvai dans la position où elle est la plus grande partie du jour, à genoux à l'extrémité de son lit et en extase. Ses mains, croisées sur sa poitrine, laissaient voir les stigmates; son visage était tourné un peu en haut du côté de l'église, et ses yeux levés au ciel exprimaient l'absorption la plus profonde, que rien du dehors ne pouvait troubler. Je ne remarquai en elle, pendant des heures entières, aucun mouvement, excepté celui produit par une respiration presque insensible, ou par une légère oscillation, et je ne puis comparer son attitude qu'à celle des anges, si nous les voyions devant le trône de Dieu, plongés dans la contemplation de sa grandeur. Aussi ne faut-il pas s'étonner que ce spectacle fasse l'impression la plus saisissante sur tous ceux qui en sont témoins. Les cœurs les plus durs ne peuvent résister à cette vue, et l'étonnement, l'émotion et la joie ont fait couler autour

d'elle bien des larmes. D'après le rapport du curé et de ceu
qui dirigent sa conscience, elle est continuellement occupé
depuis quatre ans, dans ses extases, à contempler la vie et l
passion de Notre-Seigneur et le saint-sacrement de l'autel....
L'ensemble de l'image fixée devant son esprit se réfléchit cla
rement dans la pose et le maintien de son corps, qui pren
toujours une part plus ou moins grande au sujet qu'elle mé
dite. Ainsi, on la voit, à Noël, bercer avec une grande jo
dans ses bras l'enfant nouveau-né ; le jour de l'Épiphanie, ell
adore à genoux de même que les mages ; le Jeudi-Saint, el
assiste aux noces de Cana, à table, appuyée sur le côté,—ci
constance qu'elle n'a pu apprendre par les moyens extérieur
puisque les tableaux d'Église ne reproduisent point cette a
cienne attitude ; — en un mot, les autres jours, toute sa pe
sonne exprime, d'une manière aussi caractérisée, la forme d
sujet qui l'occupe.

« Mais l'objet le plus habituel des méditations de l'extatiq
de Kaldern, c'est la passion de Notre-Seigneur, qui produit e
elle l'impression la plus profonde, et s'exprime le plus viv
ment au dehors. C'est surtout dans la semaine sainte, comm
on doit le penser, que cette impression pénètre plus avant da
son être, et que l'image extérieure en est plus complète. Néa
moins, la contemplation de ce mystère revient tous les ve
dredis de l'année, et offre ainsi une occasion fréquente d'e
observer les merveilleux effets... L'action commence dans
matinée du vendredi. Si l'on en suit la marche, on voit qu
de même que certaines personnes pensent en parlant, ou pl
tôt parlent en pensant, sans avoir la conscience des parol
qu'elles prononcent, de même Marie de Mœri médite la passi
en la reproduisant, ou plutôt la reproduit en la méditan
sans savoir ce qu'elle fait. D'abord, le mouvement qui la so
lève est doux et régulier ; mais à mesure que l'action devie

plus douloureuse et plus saisissante, l'image dans laquelle elle se réfléchit prend un caractère à la fois plus profond et plus distinct. Enfin, lorsque l'heure de la mort approche, et que la douleur a pénétré jusqu'au fond de l'être, la mort même ressort de tous les traits de cette femme. Elle est là, à genoux sur son lit, les mains croisées contre la poitrine. Autour d'elle règne un morne silence qu'interrompt à peine la respiration des assistants. Vous diriez que le soleil de la vie, désormais voilé pour Marie de Mœri, descend lentement au-dessous de l'horizon, et qu'à mesure que la lumière s'affaiblit, les ombres de la mort, sortant de leurs abîmes, montent peu à peu vers elle, enveloppent tous ses membres, l'un après l'autre, et s'amassent autour de son âme, jusqu'à ce que celle-ci, quand la dernière lueur s'éteint, tombe tout entière dans les ténèbres. Quelque pâle qu'elle soit pendant tout ce lugubre drame, vous la voyez pâlir encore successivement; le frisson de la mort parcourt plus fréquemment son corps, et la vie qui se retire s'obscurcit à chaque instant davantage. Les soupirs, s'échappant avec peine, annoncent que l'oppression augmente; de ses yeux, de plus en plus fixes et immobiles, coulent de grosses larmes qui descendent lentement sur ses joues. Des contractions nerveuses entr'ouvrent insensiblement sa bouche : comme les éclairs qui préparent l'orage, elles forment des cercles de plus en plus larges, jusqu'à ce qu'elles creusent son visage sur toute sa surface; enfin, elles deviennent si violentes, que, de temps à autre, elles ébranlent le corps entier. La respiration, déjà si difficile, se change en gémissements pénibles et plaintifs : une rougeur sombre couvre les joues; la langue épaissie semble être collée au palais desséché; les convulsions redoublent, sans cesse plus profondes et plus fortes. Les mains toujours croisées, qui d'abord s'affaissent insensiblement, glissent plus vite, les ongles prennent une teinte

bleue, et les doigts s'entrelacent convulsivement. Bientôt le râle se fait entendre dans le gosier. L'haleine, plus pressée, se détache avec des efforts infinis de la poitrine, qui semble liée par des cercles de fer; les traits se déforment au point de devenir méconnaissables. La bouche est désormais ouverte dans toute sa largeur, le nez s'amincit et s'effile; les yeux constamment immobiles, sont près de briser leurs orbites. Il passe encore, à de longs intervalles, à travers les organes roidis, quelques soupirs, et l'on dirait que le dernier de tous va s'échapper. Alors, le visage s'incline, et la tête, portant tous les signes de la mort, s'affaisse dans un complet épuisement; c'est une autre figure, pendante, abattue sur la poitrine, et que l'on peut à peine reconnaître. Tout demeure ainsi l'espace d'une minute et demie à peu près. Puis, la tête se relève, les mains remontent vers la poitrine, le visage reprend sa forme et son calme; elle est à genoux, les yeux levés au ciel, tout occupée à offrir à Dieu son action de grâces. Et cette scène se renouvelle chaque semaine, toujours la même dans ses phases essentielles, mais offrant chaque fois des traits particuliers, qui correspondent aux dispositions intérieures de la patiente. Il n'y a rien d'appris, rien de faux, rien d'exagéré dans toute cette représentation merveilleuse, qui coule comme la source du rocher; et si Marie de Mœri mourait en réalité dans de pareilles circonstances, elle ne mourrait pas autrement. Quelque absorbée que soit cette extatique dans ses contemplations, un seul mot de son confesseur ou de toute autre personne en rapport spirituel avec elle suffit pour la rappeler aussitôt à la vie réelle, sans qu'elle passe par un état intermédiaire. Il ne lui faut qu'un instant pour se reconnaître et ouvrir les yeux, et alors elle est comme si elle n'avait jamais eu d'extase. L'expression de sa figure devient tout autre; on dirait un enfant naïf qui a conservé sa candeur et sa simplicité.... »

Le chantre des *Métamorphoses*, Ovide, le divin poëte d'Auuste, proclamait une profonde vérité quand il écrivait :

Corpora vertuntur, nec quod fuimusve, sumusve
Cras erimus.

Nos corps se transforment, ce que nous sommes aujourd'hui, ous ne le serons pas demain.

En suivant la loi immuable de la nature et la destinée comiune à tous les êtres organisés, la femme est soumise, ainsi ue l'homme, aux diverses révolutions de la vie; comme lui, le naît, croît, s'affaiblit et succombe; comme lui, elle parourt toutes les phases de son existence, et n'arrive au terme ital qu'après avoir été constamment sous l'influence des difféentes causes qui peuvent altérer sa santé. Cependant, si les eux sexes sont l'un et l'autre exposés à une foule de maladies, : nombre des maux qui les accablent est loin d'être le même, ar la nature a joint aux affections déjà trop nombreuses que a femme partage avec l'homme celles qui prennent leur ource dans l'excitabilité plus grande de son système ner-'eux, et dans les fonctions pénibles et orageuses qui, chez lle, préparent et accomplissent la reproduction.

Née faible et sensible, destinée par la nature à nous donner 'existence et à nous la conserver par des soins tendres et vigiants, la femme, cette fleur de la terre, cet ange du ciel, cette idèle compagne de l'homme, qui semble être le complément les bienfaits de la Divinité, mérite le plus vif intérêt, et préente un vaste champ de méditations aux philosophes et aux nédecins.

En effet, quel sujet est plus digne de notre attention que la érie des changements physiques, moraux et physiologiques qui accompagnent la femme à toutes les époques de son existence ? C'est par une longue suite de modifications et de révolutions,

trop souvent funestes, qu'elle s'avance dans la vie, et qu'elle en parcourt les différentes phases.

Les maladies des femmes sont donc nombreuses et variées.

Le médecin qui prend pour sujet de ses études cette branche si importante de l'art de guérir ne saurait se livrer à trop de recherches et de méditations lorsqu'il veut parvenir à des résultats utiles a l'humanité. Des hommes du premier mérite ont consacré leurs travaux à cette étude pleine d'intérêt ; mais ils n'ont pas épuisé la matière, et l'observateur judicieux peut encore, par d'utiles découvertes, éclairer plusieurs parties de l'histoire des maladies des femmes. Malgré la marche de l'esprit humain, malgré les progrès incontestables des connaissances naturelles et les conquêtes nombreuses qu'ont faites toutes les branches de la médecine, quoique toutes les sciences enfin, cultivées d'ailleurs avec autant d'éclat que d'ardeur, aient dû refléter de nouvelles lumières sur l'étude de la nature humaine comme sur toutes les branches de la médecine et de la science philosophique, il y a beaucoup à dire et beaucoup à faire, et il existe encore une belle tâche à remplir. *Multum restat adhuc operis, multumque restabit, nec ulli nato post mille sæcula præcludetur occasio aliquid adjiciendi.* (SÉNÈQUE.)

Il restait a envisager sous un aspect assez élevé et assez vaste, soit dans ses fonctions, soit dans ses attributs corporels, soit dans ses facultés physiques et morales, le sexe féminin à toutes les différentes époques de sa vie, et les maladies nombreuses, variées et terribles qui viennent les frapper, ainsi que les moyens de traitement et d'hygiène qui leur conviennent. On pourrait ajouter qu'une histoire philosophique et médicale de la vie des femmes devrait embrasser, comprendre et montrer les traits physiques et moraux qui les

actérisent, les passions qui les asservissent et les maladies
les travaillent.

Nous ne nous sommes pas dissimulé l'étendue et la diffi-
té d'une pareille entreprise, et si nous avons osé la tenter,
lgré les écueils qu'elle nous présentait, c'est moins par la
nfiance que nous avons en nos forces que parce que nous
us sommes trouvé entraîné par l'intérêt puissant du sujet
quel, depuis un grand nombre d'années, nous avons consa-
nos veilles, nos études et nos recherches. Puisse ce dévoue-
ent périssable de notre zèle éveiller celui de nos honorables
nfrères, et attester, sinon notre talent, du moins notre vif
érêt pour ce sexe charmant, à qui le nôtre doit sa vie et
plaisirs, et auquel nous devons mille dédommagements des
nibles assujettissements que la nature lui a imposés ! Ado-
ble moitié de nous-mêmes, toi qui payes par des souffrances
ntinuelles l'avantage quelquefois si périlleux d'une beauté
ssagère, et dont l'existence tout entière est vouée à notre
cité, sois l'objet continuel de nos hommages et de nos res-
ts ! mais contente-toi de tout l'encens qui brûle pour tes
rmes, permets qu'on s'occupe sérieusement de ton véri-
le bonheur; pardonne même des vérités, quelquefois trop
res à celui qui travaille avec ardeur au soulagement de tes
nes, à la guérison de tes maux, et dont l'esprit et le talent
lleront toujours bien moins que la sensibilité et le cœur.

Nous nous sommes proposé, en publiant cet ouvrage, de
nner à l'histoire philosophique de la femme assez d'étendue
ur embrasser toutes les circonstances importantes de sa vie,
pour appliquer les sciences naturelles, physiologiques et
dicales à la conservation et au bonheur des femmes, dont
vie entière est une suite de crises et de révolutions trop
uvent funestes.

Ce n'est pas sans raison que l'histoire a toujours été regardée

comme la lumière des temps, la dépositaire des événements, le témoin fidèle de la vérité, la source de la prudence et des bons conseils, la règle de la conduite et des mœurs. Personne n'ignore que l'histoire de beaucoup de femmes est une légende domestique de vertu, d'honneur et d'amour ; qu'elle peut servir de leçon de morale, et donner le goût de la vertu et des plus rares et des plus précieuses qualités, en nous les montrant compatibles avec les plus douces joies de la vie, et en nous faisant aimer même le malheur, en le relevant par le courage et le dévouement. A-t-on besoin d'ajouter qu'il est permis de mettre dans l'étude et l'histoire de la femme une raison sérieuse, une finesse austère et un style pénétrant? « On veut des romans, dit le philosophe Guizot, dans son récent et mémorable écrit; que ne regarde-t-on l'histoire? Là aussi, on trouverait la vie humaine, la vie intime, avec ses scènes les plus variées et les plus dramatiques, le cœur humain, avec ses passions les plus vives comme les plus douces, et de plus, un charme souverain, le charme de la réalité. J'admire et je goûte autant que personne, l'imagination, ce pouvoir créateur, qui du néant, tire des êtres, les anime, les colore et les fait vivre devant nous, déployant toutes les ressources de l'âme, à travers toutes les vicissitudes de la destinée; mais les êtres qui ont réellement vécu, qui ont effectivement ressenti ces coups du sort, ces passions, ces joies et ces douleurs, dont le spectacle a sur nous tant d'empire; ceux-là, quand je les vois de près et dans l'intimité, m'attirent et me retiennent encore plus puissamment que les plus parfaites œuvres poétiques ou romanesques. La créature vivante, cette œuvre de Dieu, quand elle se montre sous ses traits divins, est plus belle que toutes les créations humaines, et de tous les poètes. Dieu est le plus grand!... »

Sans doute, ce travail demandait des qualités que je n'

as; mais le sujet que je traite me donne peut-être droit à l'indulgence que je réclame.

On trouvera beaucoup de traits d'histoire curieux et intéressants, beaucoup de réflexions également ingénieuses et solides, où je n'ai d'autre part ni d'autre mérite que de les avoir recueillis en différents endroits, pour les faire entrer dans mon ouvrage. Tous ces passages si intéressants, si admirables, perdent beaucoup de leur beauté en passant par nos mains si peu exercées; ce sont autant de fleurs délicates, qu'il est difficile de manier, pour les joindre ensemble, sans flétrir et sans amortir, en quelque chose, leur vivacité; ou, pour parler plus juste, ce sont des fruits excellents qui, outre le suc et le goût, qui en sont inséparables, ont une fraîcheur et un coloris dont il est à craindre que la main qui les cueille ne leur fasse perdre une grande partie.

J'espère néanmoins que, malgré cet inconvénient que j'aurais bien souhaité pouvoir éviter, ceux qui me feront l'honneur de me lire, plus attentifs aux choses mêmes qu'au style, ne laisseront pas de goûter encore et d'estimer ce qu'il y a de beau et de solide dans les faits que je rapporte, dans les maximes et les réflexions qu'ils m'ont fournies, et dont j'ai cru devoir faire un recueil assez ample en faveur des femmes, dont la vie entière doit être l'objet de notre plus tendre et de notre plus vive sollicitude. Il m'a paru très-avantageux que l'histoire philosophique et médicale leur fît d'utiles leçons; que, d'une main non suspecte, elle leur présentât un miroir fidèle, aux unes de leur avenir, aux autres de leur passé, et à toutes de leurs devoirs, de leurs obligations, de leur santé et de leurs maladies.

Nous avons d'ailleurs employé des matériaux très-différents; et, par une association que l'austérité philosophique condamnera peut-être, des résultats scientifiques et différents extraits des prosateurs les plus éloquents, ou même des poëtes les plus

agréables, se trouvent rapprochés dans cet ouvrage, et méthodiquement rangés et réunis sous les différents titres auxquels ils nous ont paru se rapporter. Ainsi, par exemple, plusieurs fragments de Roussel, de Saint-Lambert, de Colardeau, sur le parallèle des deux sexes, précèdent, dans la première partie de cet ouvrage, les détails anatomiques et physiologiques de ce parallèle, et des extraits du même genre tempèrent la sévérité de nos considérations, un peu abstraites, sur la nature de la femme, tandis que des ornements empruntés sont répandus dans plusieurs autres parties où l'on traite des principales variétés que présentent le physique et le moral de la femme, considérée dans les différentes circonstances d'âge, de constitution et de tempérament.

Puissent ces grands, ces illustres écrivains, si bien choisis pour orner mon ouvrage, ne pas y occuper une place indigne d'eux! Puissent mes écrits, présentés avec tant de faste, ne pas rappeler ce mot d'Apelle à un peintre médiocre qui avait couvert de bijoux et revêtu d'habits magnifiques un très-mauvais portrait d'Hélène : « O mon ami, ne pouvant la faire belle, tu l'as faite riche! »

Pour justifier cette espèce de compilation et ce rapprochement d'objets, qui paraissent aussi différents, nous pourrions dire que le charme du sujet semblait les rendre nécessaires, et que nous avons désiré comprendre et réunir dans notre travail tout ce que l'on avait écrit de plus remarquable sur la femme, envisagée sous les différents rapports qui nous ont occupé; mais un motif plus puissant encore nous a déterminé.

Nous avons désiré que cet ouvrage pût être lu avec quelque intérêt par les gens du monde, et surtout par les femmes, qui n'auraient pas été pour nous un sujet tout particulier d'étude et de méditation, sans l'espoir de les engager à s'instruire de nos recherches, dont les résultats peuvent contribuer beau-

p, dans un grand nombre de circonstances, à leur conser-
on et à leur bonheur.

ais, pour atteindre un but aussi important, quel langage celui qu'exigeait une science exacte, enseignant aux nes, en mots techniques, l'art de conserver et de recou- la santé ! La santé,

Charme de la jeunesse, âme de la beauté,
Compagne du travail et de la tempérance,
Santé, premier des biens, trésor de l'indigence,
Soutien de nos vertus, source de nos désirs,
Toi sans qui la nature offre en vain ses plaisirs,
Tu reviens consoler, dans la saison nouvelle,
Le mourant qui s'éteint, le vieillard qui t'appelle.

us avons pensé qu'il fallait proclamer les charmes d'un à qui tout doit hommage et le bonheur, et qui veut être uadé par le plaisir; qu'il fallait peindre en traits de feu ses à l'intérêt général, et dire surtout élégamment les remè- ue l'art de guérir s'honore d'avoir conquis sur le temps arrêter ses ravages; qu'il fallait que la jeune fille, éton- e ses naissantes richesses, apprît l'art de les conserver; a femme même, autrefois prodigue de celles qu'elle pos- t, sût celui

De réparer des ans l'irréparable outrage;

outes nous écoutassent avec intérêt et fussent conduites e plaisir de nous lire au désir de nous consulter, par le au de leurs dangers à la conviction de nos préceptes :

La beauté qui sourit est bientôt convaincue?....

fallait enfin unir l'agréable à l'utile. Mais comme, suivant marque de Voltaire, toutes les mains ne savent pas couvrir urs les épines de la science, nous n'avons pas balancé à

nous parer d'ornements empruntés, et à les assortir de la manière qui nous a paru la plus convenable avec le fond des différentes parties de cet ouvrage, dont quelques-unes ont en outre, par elles-mêmes, un attrait ou un intérêt qui paraissait exiger cette association.

O femme ! objet éternel de nos adorations et de nos soins, toi qui exerces une influence si puissante sur nos facultés, inspire à mon cœur une ardeur divine, prête à mon esprit la finesse, la délicatesse et l'attrait qui lui manquent ; embellis mes pensées et mes souvenirs, et répands sur mes écrits cette élégance, cette tournure d'esprit et quelques-uns de ces charmes qui te sont si familiers ! Tu sais que la vérité, environnée du prestige du langage, est plus séduisante et plus persuasive ! Ainsi, nous présentons à l'enfant malade la coupe dont les bords sont humectés d'une agréable liqueur ; il boit sans répugnance les sucs amers, et doit la vie à cette ruse bienfaisante. Le comte de Rémusat a dit, avec une grâce charmante : « Quand les anciens ont mis l'esprit sous la protection des déesses, ils nous ont avertis que la pensée doit plaire pour convaincre. »

Nous avons vu dans notre sujet deux tons différents. Nous avons pensé qu'il fallait être peintre d'abord, médecin ensuite; qu'il ne fallait point mélanger ces deux caractères, ou le fil de notre pensée, dont le dessein est pur et l'intention au moins louable, n'offrirait qu'un triste hermaphrodite, n'ayant ni la délicatesse d'un sexe ni la vigueur de l'autre.

Quelques esprits superficiels, accoutumés à juger sur des simples apparences, ne manqueront pas, je le sens, de m'adresser le reproche d'avoir cherché à rendre vulgaires des préceptes de médecine, et d'avoir tâché d'initier dans les secrets de l'art des personnes qui n'y ont point été disposées par les connaissances préléminaires indispensables. Je ne chercherai

point à me justifier de ce reproche, et à détruire le pressentiment défavorable qu'il pourrait faire naître dans l'esprit des médecins. Les hommes à qui la raison et l'expérience ont appris à juger sainement et à réduire les choses à leur juste valeur me dispenseront de chercher à prouver que si, comme j'en suis moi-même convaincu, il est quelquefois dangereux de mettre les préceptes de l'art de guérir à la portée des personnes étrangères à l'art médical, il est du moins de quelque utilité pour elles que les médecins leur rendent accessibles les règles sur l'observation desquelles repose la conservation de la santé, seul garant de félicité.

En mettant d'ailleurs les préceptes de médecine à la portée des lecteurs éclairés, nous avons cru faire une œuvre utile. La médecine, ce présent du ciel, est la science de la santé et du bonheur; on ne saurait trop s'en occuper. Combien d'hommes, combien de femmes, perdent la santé et l'intelligence, faute de quelques connaissances en hygiène et en médecine! Combien d'enfants succombent par l'ignorance des parents! Combien de malades guériraient, s'ils savaient se diriger dans les voies de la science et de la santé...!

On aurait une fausse idée de mes prétentions si l'on pensait que je présente mon ouvrage comme un travail tout à fait neuf et original: je le déclare, et je m'empresse de l'avouer, je n'ambitionne d'autre mérite que celui d'avoir fait un rapprochement utile de quelques vérités énoncées dans plusieurs ouvrages nouveaux, et d'avoir fait de ces vérités et d'un grand nombre d'observations, ou de réflexions qui me sont propres, une application directe et nouvelle à l'art si important de prévenir les maladies ou de les combattre. Nous dirons qu'il est souvent plus facile de créer des idées nouvelles et de présenter des vérités que de mettre en harmonie toutes celles qui sont connues, et de déduire de leur rapprochement et de leur com-

paraison des conséquences fructueuses. La véritable gloire n'est pas celle qui se contente de l'éclat et se nourrit de prestiges, mais bien celle qui est réellement utile. Le désir d'innover doit-il donc porter à aller chercher dans l'incertitude ce que l'expérience a sanctionné?

Je n'ai pas non plus la prétention de faire un cours de pathologie, d'inventer des moyens de guérison et de santé, mais seulement celle d'étudier avec le plus vif intérêt les infirmités nombreuses qui affligent la moitié la plus faible du genre humain, et de lui indiquer les remèdes pour les soulager, en conseillant toujours d'invoquer les lumières des hommes instruits. Il est d'ailleurs des vérités qui, pour s'accréditer, veulent être répétées jusqu'à satiété, et j'avouerai franchement que, quel que soit le zèle qui m'anime pour un sexe qui occupa toujours délicieusement mes pensées, je me suis surtout bien défié de cet esprit d'innovation qui remplace trop souvent celui de l'expérience, et j'ai préféré lui offrir des préceptes justifiés par le succès, confirmés par la pratique, éclairés et sanctionnés par l'autorité imposante de nos illustres maîtres, au dangereux honneur de lui présenter seul de brillantes conceptions dans une science où la théorie doit le céder à la pratique, et où les erreurs influent d'une manière trop funeste sur la vie.

Le plus varié, le plus abondant, le plus riche de nos écrivains, Voltaire, n'a pas craint d'avouer que celui qui se propose de faire un livre emprunte du feu chez son voisin, l'allume chez soi, le communique à d'autres, et que dès lors il appartient à tous. Mais il veut qu'un ouvrage livré au public présente, ou des choses neuves, ou des choses utiles, ou du moins infiniment agréables. Celui dont je lui fais hommage n'offre presque rien de neuf, il n'a que peu d'agréments; mais j'ai l'espoir qu'il peut être de quelque utilité.

J'ai précédemment exposé les motifs de ces emprunts, qui,

ans doute, seraient déplacés dans un ouvrage de science dont es femmes ne seraient pas l'objet; mais on doit remarquer en utre que cette réunion de matériaux épars et isolés présente lusieurs avantages, et qu'un architecte peut, sans crainte 'être blâmé, placer dans un édifice dont il a dessiné le plan ous les ornements qui peuvent contribuer à l'embellir.

J'ai cherché également à éviter un autre danger: c'est cette ernicieuse crédulité qui érige en oracle tout vieux livre, en phorisme toute vieille recette, en autorité toute anecdote entenaire. J'ai pensé que le premier des cosmétiques était la ropreté; le premier fard, la pudeur; le premier bien, la santé; premier moyen de l'obtenir, souvent l'absence des remèdes. ais aussi j'ai rendu à la nature tous ses droits, et j'ai hautement et courageusement enseigné et proclamé que l'oubli de es droits cause, aggrave les maladies, et conduit rapidement une mort douloureuse et certaine.

Je ne dois pas terminer cette introduction sans témoigner na juste reconnaissance à plusieurs savants, dont les conseils t les écrits m'ont été infiniment précieux. Ainsi, je dois à 'amitié bienveillante d'un grand nombre d'entre eux des notes rès-étendues et des observations extrêmement curieuses sur les hangements qui surviennent dans le physique et le moral le la femme, considérée aux différentes époques de la vie. Jue ne dois-je pas à plusieurs de mes honorables confrères... t à tant d'autres estimables personnes de la société! Ils m'ont encouragé par leurs soins, par leur zèle, à poursuivre et à erminer ce travail si difficile; ils m'ont quelquefois aussi consolé dans des moments où des passions viles et haineuses semblaient se déchaîner contre moi. Qu'ils permettent du moins à mon cœur reconnaissant de leur offrir ici le gage d'une amitié éternelle. Ah! lorsqu'un sentiment si doux remplit l'âme, et qu'on a le bonheur de l'inspirer à des hommes généreux,

ne doit-on pas mépriser les outrages de quelques êtres malfaisants qui se cachent dans l'ombre comme des reptiles pour composer leurs poisons?

Quant à la partie scientifique, de cet ouvrage, nous avons cherché à la présenter, autant qu'il a été possible, d'après l'état actuel des connaissances, et nous croyons lui avoir appliqué la saine doctrine de tous les médecins qui ont le mieux observé, le mieux écrit sur notre intéressant sujet, et auxquels nous offrons ici, d'une manière solennelle, l'expression de notre reconnaissance.

Nous devons ajouter qu'en outre, nous avons quelque obligation particulière à plusieurs de nos jeunes confrères, et même à quelques mères de famille qui ont bien voulu nous communiquer des observations et des détails que l'on reconnaîtra aisément dans plusieurs parties de l'hygiène appliquée au régime physique et moral de la femme.

Nous avons cherché aussi à contribuer, sur différents points, aux progrès de la science par quelques aperçus nouveaux et par des résultats particuliers d'expérience et d'observation. Ainsi, dans les maladies de l'utérus, et spécialement dans les engorgements de cet organe, affections les plus fréquentes et les plus graves qui soient propres aux femmes, par une étude attentive et soutenue de ces maladies, nous avons éclairé certains points relatifs à leurs causes, à leurs symptômes, à leur nature, et, après des recherches longues et pénibles, nous sommes parvenu à formuler un traitement le plus souvent couronné de succès.

Disons aussi que l'histoire philosophique et médicale de la femme n'ayant d'autre but que les progrès de la science et le soulagement de l'humanité, dont les femmes sont le plus précieux ornement, nous avons dû prendre en grande considération les progrès si lumineux que les sciences physiques et

niques ont faits depuis que les études microscopiques et les
yses chimiques du sang, des urines et d'autres liquides
été une si vive lumière sur leurs altérations, reflets tou-
certains d'une maladie; ainsi, pour mieux pénétrer les
s, la nature de plusieurs affections, et même pour mieux
le mode de traitement qui leur convient, nous avons
avec soin certains liquides, tels que le sang, les
, etc., à l'état de santé et à l'état de maladie... Et, dans
tement d'un grand nombre de maladies spéciales aux
es, telles que les affections anhémiques, chlorotiques,
es, etc., etc., nous avons aussi étudié et pratiqué la mé-
hydrothérapique, qu'un grand nombre de praticiens
abiles qu'éclairés préconisent aujourd'hui à juste titre,
t nous avons nous-même retiré de grands avantages.
: donc suivre les progrès de la science que de porter
on attention sur les altérations des liquides, puisqu'elles
lans plusieurs cas, la base la plus solide pour recon-
les causes et la nature des maladies, et pour fixer et for-
les indications thérapeutiques.
: aussi assurément servir les progrès de la science thé-
ique que d'étudier et de mettre en pratique l'hydro-
ie, puisqu'on ne peut plus douter de sa puissance, et
a reconnu qu'il est peu de médications applicables à un
rand nombre de cas divers.
vrage que nous publions comprend trois objets bien
ts : premièrement, l'histoire physiologique des modifi-
ou changements qui surviennent dans le physique et
al de la femme considérée à toutes les époques impor-
de sa vie, c'est-à-dire dans l'enfance, la puberté, le ma-
la grossesse, l'accouchement, les suites de couches, l'al-
ent, l'âge critique et la vieillesse; c'est ce qui forme la
ère partie ou le premier volume de l'ouvrage. Seconde-

ment, l'hygiène applicable à la femme dans toutes ces di rentes époques; c'est ce qui compose la seconde partie ou second volume. Troisièmement, toutes les maladies, avec le causes, leurs symptômes, leurs signes caractéristiques et le différents traitements, qui peuvent survenir à toutes les ques variées de la vie des femmes; c'est ce qui fait l'objet troisième et dernière partie, ou le troisième volume de n ouvrage.

Tel est le plan dans lequel nous avons cherché à compre et à ordonner les différentes parties de l'histoire philosoph et médicale des époques difficiles ou critiques de la vie d femme; tel est le but que nous nous sommes proposé; tell la tâche que nous avons essayé de remplir, et tel est enf sujet que j'aurais voulu traiter et développer avec autan charme que de vérité en écrivant l'histoire philosophiq médicale de la femme. Heureux si mes efforts sont couro de quelque succès! Mille fois heureux si je contribue quelque chose à rendre moins orageuse la vie d'un sexe lequel les deux extrémités de notre existence seraient secours, et le milieu sans plaisirs...

Nous aurions désiré donner à son exécution tout le char tout l'intérêt dont elle nous a paru susceptible, et répan quelques grâces littéraires sur un sujet auquel on rapp généralement l'idée de tout ce qui est gracieux et agréa mais l'accomplissement d'un tel vœu n'a pu se concilier la sévérité de nos études habituelles, et, plus exercé dans d'observer la nature que dans celui de la peindre, nous a dû, nous bornant à l'emploi de quelques ornements emp tés, ne chercher que l'exactitude du dessin et renonce coloris des tableaux, qui n'aurait pas manqué de prod dans plusieurs parties de cet ouvrage un effet que nous lions éviter.

Nous avons été forcé d'exposer des faits et des opinions qui outrageraient nécessairement la pudeur de beaucoup de personnes, si nous avions été dirigé par l'impulsion d'une simple curiosité, et si nous avions voulu parler à l'imagination pour exciter certaines passions; mais nous avons voulu écrire dans l'intérêt sacré de l'humanité. Le but que nous nous sommes proposé d'atteindre, c'est de la soulager, c'est de la soustraire à des maladies cruelles, trop souvent funestes, accompagnées des plus atroces douleurs, et qui privent des familles de leur plus ferme et de leur plus doux appui, de leur plus bel ornement, enfin de leur mère. Qu'il nous soit donc permis de tout dire; les lois divines et humaines nous le commandent impérieusement. Nous avons usé de tous les ménagements que nous impose la gravité du sujet que nous traitons. Fidèle d'ailleurs à cette décence de style dont Buffon a donné le conseil et le modèle, et n'oubliant jamais que plusieurs objets de nos descriptions pouvaient faire naître des émotions que la plume du médecin et du philosophe ne doit pas exciter, nous avons cherché constamment à prévenir les distractions frivoles, les élans, les écarts de l'imagination; et, soit que nous comparions les deux sexes par toutes les faces qu'ils peuvent présenter, soit que nous décrivions la puberté et ses symptômes, le mariage, ses effets, ses excès et même ses erreurs; enfin, les organes, les fonctions et les sentiments les plus secrets, nous avons constamment éloigné toute pensée étrangère à l'étude de la nature, en lui opposant la dignité de la science, l'indifférence philosophique et le langage de la raison.

Je sais que tout homme qui écrit, pour être utile à ses semblables, doit connaître les vraies bornes de la pudeur et s'y soumettre; et, bien loin de manquer à ces lois sacrées, je suis persuadé que les moyens que j'emploie ne peuvent que tendre à affermir cette vertu. Quel motif plus puissant et plus sûr,

pour établir son empire, que d'offrir aux yeux des personnes mêmes du sexe le tableau vif et frappant des maux affreux et incroyables, prêts à accabler une jeune fille au premier pas qu'elle fait pour sortir de la voie de l'honnêteté ? Puisse mon pinceau être assez expressif et mes couleurs assez naturelles pour inspirer toute l'horreur qu'on doit avoir d'un pareil vice ! Puisse mon secours servir à vaincre de si dangereuses faiblesses !

Quod restat, non bilem aut lasciviam moveat tibi sermo medicus, quandoque extra verecundiæ limites, ad lasciviorem opinionem progrediens ; argumentum enim rei talia requirebat, quæ rigido tantum censori fœda et obscœna videbantur, puris autem pura erunt omnia.

Plus on approfondit d'ailleurs la constitution de notre race, sous les divers climats comme dans les différents siècles, plus on sent la nécessité de comparer sans cesse, dans son ensemble, le moral et le physique l'un avec l'autre, puisqu'ils réagissent toujours réciproquement l'un sur l'autre. L'étendue de nos facultés fait encore l'étendue de nos plaisirs comme celle de nos peines et de nos misères ; de là l'inépuisable source des biens et des maux que la société verse incessamment sur nous...... Et comment la femme, avec la sensibilité si vive de son système nerveux, avec cette flexibilité d'organes qui la rend les délices ou le tourment de l'homme, pourrait-elle être bien connue, si l'on oubliait la plus noble portion de son existence, cette âme enchanteresse et expansive qui lui inspire ses sentiments les plus mystérieux, ses amours, ses passions, et jusqu'à ses caprices mêmes ?...

Puis-je espérer ici les suffrages de ce sexe dont j'ai entrepris, avec trop de témérité sans doute, d'esquisser l'histoire ? Quel pinceau serait, sinon assez sûr pour en saisir fidèlement la mobile image, du moins assez délicat pour paraître toujours le plus vrai, le plus sincère ?

l s'en faut de très-peu que les femmes soient aussi bien
'elles peuvent être. C'est cette nuance légère du bien au mal
e je désire effacer. J'aurais pu donner plus d'étendue sans
ıte à mon ouvrage, si j'avais voulu détailler toutes les ré-
mes que sollicitent les abus introduits par l'art dans la con-
ite des femmes; mais j'ai désiré savoir d'abord si elles
:ueilleraient favorablement celles que je leur soumets au-
ırd'hui. Pourquoi offrir des glaces fidèles à qui ne veut pas
reconnaître? Mais, j'aime à le penser, toutes ont fait les
lexions que je leur présente, et je n'aurai d'autre mérite
ɔrès d'elles que d'avoir rédigé le code de la réforme qu'elles
ıjetaient.

)ui, femmes sensées et adorables, cet ouvrage, que je crois
ıe à la conservation de votre santé et au bonheur de votre
e, je vous le dédie, parce que vous offrez déjà l'exemple des
ceptes qu'il donne, et que je ne connais personne dont
ɔinion puisse plus sûrement accréditer les principes qu'il
tient, coopérer à la réforme qu'il conseille.

:t vous, ô vertueuse et adorable A...! noble et digne objet
mes pensées, vous dont le souvenir seul éveille, enflamme
nagination, développe et fortifie l'esprit, agrandit et épure
ne, souffrez que je vous offre aussi ce que vous m'avez si
n inspiré, que je dépose à vos pieds ce fruit de mes travaux,
mes recherches et de mes veilles, comme un faible mais
: hommage de mon tendre et affectueux dévouement, de
n adoration et de mon amour inaltérable et éternel!

)ui, toujours rayonnante d'esprit, de grâce et de pureté,
ıs serez toujours une des plus charmantes créatures que
:u ait données au monde pour être admirées, aimées et
ɔrées!....

:e qu'on trouvera, dans beaucoup de passages, de moins
ble ou de plus agréable, c'est vous qui me l'avez inspiré;

ces passages vous appartiennent donc tout entiers, puisqu'ils ne renferment que des idées puisées dans vos entretiens. Que de fois j'ai eu occasion de reconnaître ce goût sûr et délicat avec lequel vous jugez les productions de l'esprit... !

Permettez-moi d'ajouter qu'il n'est pas à craindre que l'éloquence de ceux qui auront pris pour sujet de leurs inspirations vos attraits et le charme de votre esprit soit jamais en défaut, et que, lorsqu'on cessera de prendre à votre école ces manières aimables, cette politesse dont vous offrez le modèle, la société perdra tous ses charmes, et que tout homme de lettres, tout peintre, tout poëte qui n'éprouve pas ces doux sentiments, dont le foyer est dans votre cœur, ne produira jamais que des ouvrages sans vie, sans couleur et sans grâce.

LE DOCTEUR MENVILLE DE PONSAN.

HISTOIRE

OSOPHIQUE ET MÉDICALE

DE LA FEMME

Je plaindrais l'âme froidement calme qui lirait sans intérêt l'histoire d'un sexe qui fait la félicité de tous les âges; d'un sexe adoré de la jeunesse, estimé de l'âge mûr; que la vieillesse respecte, chérit, et dont elle attend le charme de ses derniers moments.

Les femmes sont les fleurs brillantes de l'humanité et des créatures angéliques, délicates et fragiles, dont la faiblesse implore notre appui, dont la tendresse appelle notre amour, dont la douceur corrige notre rudesse, dont la bonté nous inspire la vertu, dont la grâce est l'un des mystères de la nature, et l'un des charmes les plus puissants de la vie. Divinités mortelles, leurs regards enchanteurs, leur magique sourire, leurs paroles bienveillantes, produisent l'effet d'un baume salutaire appliqué sur les plaies de l'âme.

(JULIEN.)

me, cette fleur de la nature vivante, cette tige essen-
genre humain, a une mission importante à remplir
re; elle est destinée à être la compagne de l'homme,
r mère et à conserver l'œuvre du divin Créateur;
nt de la considérer dans l'exercice et l'accomplisse-
tant de nobles fonctions, il est intéressant et indis-
de parler de la femme à sa première création, et
istinguerons ensuite de celui qui doit être son appui
it concourir avec elle à une si belle et si importante
c'est-à-dire nous devons faire ressortir dans l'ordre

physique et dans l'ordre moral, les attributs et les qualités q
la distinguent de l'homme, dont elle est la plus intéressante
la plus belle moitié.

La femme, source féconde, but divin et lien sacré de
famille, est incontestablement plus essentielle, plus excelle
que l'homme, puisque Dieu, qui fut le créateur et le père
deux premières créatures de l'espèce humaine, nomma
femme Ève et l'homme Adam. Or, comme Adam veut di
terre, et Ève signifie *vie*, la vie est d'un bien autre prix que
terre; donc la femme excelle autant par-dessus l'homme, e
lui est autant préférable que la vie est plus précieuse que
terre.

On lit dans le livre des livres, la *Bible*, « Dieu dit : Fais
l'homme à notre image et à notre ressemblance, et q
domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel,
sur tous les autres animaux qui demeurent sur la terre : Di
ayant créé l'homme, le sixième jour de la semaine qu'il co
sacra à faire l'univers, dit ensuite : Il n'est pas bon q
l'homme soit seul, faisons-lui un aide, semblable à lui. Le Sei
gneur Dieu envoya donc à l'homme, nommé Adam, un pr
fond sommeil; et pendant qu'il était endormi, il tira une
ses côtes, et de cette côte Dieu forma la femme, nommée Ève
aussi, Adam, en la recevant des mains de Dieu, dit : Voilà l'
de mes os, et la chair de ma chair. » Ce dernier ouvrage
Dieu, la femme, tirée de l'homme, qui complétait telleme
son existence que l'Ecriture dit : *Ils seront une seule chair*, e
en partage sa gloire, ses espérances, ses besoins, ses désirs,
lui fut égale en tout, puisque tous deux avaient été l'œuv
d'un seul et même acte, comme l'expriment ces mots de
Genèse : « Dieu créa donc l'homme à son image, il le créa
l'image de Dieu, et le créa mâle et femelle. » Une union si i
time ne parut point convenir à cette créature, et Dieu sépa

re dont la nature avait d'abord été indivisible ; aussi l'Ecri-
e ne dit point que Dieu créa la femme, mais qu'il la forma.
e créature unique avait commencé le genre humain, et
e ne devait le multiplier que par la réunion de deux créa-
es confondues d'abord en une seule; admirable source
mour dans l'espèce humaine : qui justifie les sentiments et
sensations et forme un lien qui satisfait l'intelligence et la
tière ? ces deux natures de l'homme, combinées encore en
comme le furent d'abord les deux sexes.

Toutes les affections dérivent de la première pensée de
ternel; on n'est époux, père, fils, frère, qu'en vertu de
tte loi de la nature, toute empreinte de la bonté du divin
gislateur. Mais ces deux êtres qui tendent au même but
vaient l'atteindre par des moyens différents; merveilles de
création, ils étaient encore séparés, mais ils étaient l'homme
la femme. Ils étaient la force et la grâce, le courage et la
udence, la justice et la miséricorde, présentant par leurs
ntrastes mêmes le résultat de tout ce qu'il avait de bon et de
au. Toujours égaux et jamais semblables, une même loi
pendant leur avait été imposée : dans le jardin où le Sei-
eur les avait placés, les fruits de l'arbre qui donnaient la
ience du bien et du mal leur avaient été défendus sous peine
mourir. La femme écoute l'ange déchu, qui, prenant la
ure du serpent, lui dit : « Voyez, vous ne mourrez point ;
ais vous aurez comme Dieu la connaissance du bien et du
al. » La femme se laissa tenter, elle mangea de ce fruit
réable à la vue et au goût, elle en fit manger à Adam. Tous
ux alors connurent le bien qu'ils ne pratiquèrent point; le
al, qu'ils n'évitèrent point. La vue de leur propre corps,
rgane d'une volonté qui avait cessé d'être innocente, les
emplit de honte, ils en voilèrent la nudité; et quand Adam
ut accusé de sa faute sa compagne, qui s'en excusa sur le

...ent. La femme entendit cette sentence de la bouche du Très-Haut : « Je vous affligerai de plusieurs maux pendant votre grossesse ; vous enfanterez dans la douleur, vous serez sous la puissance de votre mari, et il vous dominera. » Ce châtiment, qui lui était propre, n'empêcha point la femme de partager la peine prononcée contre son mari ; comme lui, elle dut travailler, comme lui elle fut sujette aux passions, aux maladies, à la mort ; et, revêtue de peaux de bêtes, dernier don du Seigneur irrité, chassée de l'asile délicieux qui lui avait d'abord destiné, elle suivit son mari sur une terre maudite à cause d'elle, conservant pour toute consolation la mémoire de cette promesse de Dieu, que de sa race sortirait celui qui écraserait la tête du serpent.

Voici comment un homme d'esprit interprète ce passage de la *Bible*, de la conduite de la première femme, dans le paradis terrestre : « Ève a vraiment cueilli le fruit de l'arbre, mais elle a bien fait de le cueillir. Le Tout-Puissant avait dit au couple humain, faible et ignorant, mais heureux et immortel : tu ne mangeras pas du fruit de l'arbre de science, ou bien tu mourras ; l'homme se résigna à cette inactive et insensible félicité ; mais la femme, écoutant en elle-même la voix de l'esprit de vie, accepte le défi ; elle préfère la douleur à l'ignorance, la mort à l'esclavage. A tout péril, elle saisit d'une main hardie le fruit défendu ; elle entraîne l'homme avec elle dans sa noble rébellion. Le Tout-Puissant les châtie l'un et l'autre, les bannit et les voue à la mort. La mère des hommes est condamnée à enfanter dans la douleur. Ève reste à jamais, pour sa triste postérité, la personnification glorieuse et maudite de l'affranchissement du genre humain. » (Daniel Stern. *Esquisses morales*, p. 303.)

Madame la comtesse de Rémusat ajoute que parmi cet amas de récits variés, sur le nombre et la conduite des ...

ère femme, l'opinion commune est qu'Ève ayant eu
s enfants que l'Ecriture ne nomme point mourut la
nnée qu'Adam, 930 ans après la création; qu'elle
ivec résignation, en expiation de sa désobéissance, les
que Dieu lui envoya, et que son repentir lui fit ob-
séricorde. Différents poëtes ont célébré la faute d'Ève,
tous celui qui s'est pénétré le plus de la majesté des
s, Milton, dans son *Paradis perdu*, a le mieux peint
é et l'innocence toute ravissante des charmes et de
de la première femme; son magnifique poëme prouve
t des éternelles vérités que la fiction même emprunte
sublimes beautés. Comme tout ce qu'on a pu dire sur
ion de la femme doit nous intéresser, je ne saurais
au désir d'extraire le passage suivant du livre si bien
si bien écrit de M. le vicomte de Ségur. « Compagne
ime et son égale, vivant par lui, pour lui, associée à son
, à ses plaisirs, à la puissance qu'il exerçait sur ce vaste
, tel était le sort de la première femme; telle fut la
ue le Créateur lui assigna près de son époux; tels
ies rapports nombreux et touchants qui s'établirent
s deux sexes. Ces rapports ne firent qu'un être de deux
e permirent deux pensées que pour avoir une seule
ou quelquefois deux volontés pour en faire tour à tour
ux un sacrifice, un échange mutuel, d'où naissait ce
r inexprimable que les hommes ne peuvent peindre,
ne Dieu seul a pu le concevoir. »

. . . *Vix liceat verbis attingere fatum*
Mentis opus divinæ.

(SAINT PROSPER.)

ffet, cette douce intimité, cette tendre union des âmes
vait pas exister sans une balance égale de droits et de
ce. Ainsi que dans les ressorts immenses de l'univers

tout est en harmonie, tout se correspond, tout s'entend, tout s'unit, sans qu'aucune des parties paraisse commander aux autres; de même ces deux premiers êtres pour qui tant de merveilles semblaient créées vivaient, aimaient, jouissaient des biens les plus doux, adoraient ensemble le Créateur sans que l'un d'eux pût avoir l'idée de la moindre domination sur l'autre. On peut même admirer la sagesse profonde des décrets éternels dans la juste distribution des dons de la nature entre l'homme et la femme; l'un a le pouvoir de la force, l'autre celui de la grâce, de la beauté. Tant qu'ils furent innocents, ils eurent en eux la même faculté pour sentir le bonheur. Quand ils devinrent à plaindre pour leur rébellion, ils eurent un même pouvoir pour lutter contre le malheur; l'un par un courage peut-être plus énergique, l'autre par le don précieux de cette patience inaltérable, qui semblerait devoir fatiguer plutôt l'infortune que l'âme qu'elle veut accabler. Enfin le premier crime fut commis; et, suivant les paroles de l'Ecriture, Dieu a dit à la femme:

« Vous étiez compagne de l'homme, vous serez dépendante, « non pas seulement de la volonté de votre époux, mais aussi « de ses passions et de ses caprices. Il exercera sur vous la « supériorité naturelle de son sexe, et une domination con« tinuelle. »

De ce moment l'acte de société de l'homme et de la femme fut tout à l'avantage du premier. L'un opprima avec hauteur, l'autre souffrit avec résignation; et, depuis le siècle des patriarches jusqu'à nos jours, les femmes ne furent que de brillantes esclaves, qui, semblables à des victimes couronnées de fleurs, annoncent par ces bandelettes et ces guirlandes le sacrifice auquel les destinent ceux mêmes qui doivent les admirer, les vénérer et les défendre...

CHAPITRE PREMIER

PREMIER AGE

1° De l'Enfance ; 2° Différences qui existent entre les deux sexes ; 3° De la puberté chez la jeune fille.

Entrons par la pensée dans la maison où s'épanouissent les joies de l'enfance, où les rêves commencent et où ils finissent.

Quand il est là, livré au courant des années, qui le prennent comme le marin dans son port paisible, qui, peu à peu, l'emportent dans l'océan de la vie, il ne sait pas, l'enfant, combien de douces jouissances, de tendres affections se détachent graduellement de son existence pour s'engloutir dans l'inexorable passé, où nul homme ne pénètre plus que par ses songes ; il ne sait pas, et Dieu soit loué que cette pensée n'entre pas dans sa jeune tête ! lorsqu'il repose sur les genoux de sa tendre mère, les yeux fixés sur elle, tandis qu'il lui demande une heure de jeu ou qu'il lui raconte un de ses gros chagrins, il ne sait pas qu'un jour il ne retrouvera plus une telle association à ses peines, une telle sympathie pour ses désirs.

La douce mère de famille, dans l'ombre du soir, dans le silence de sa retraite, plus d'une fois, penchée à l'oreille de son enfant, lui dira qu'elle ne peut être toujours avec lui, qu'un temps doit venir où il faudra qu'il se dirige par son propre jugement, qu'il marche dans son chemin, privé de l'appui de ceux qui ont partagé son enfance. A ces mots, le jeune homme encore enfant, éprouve à la fois une pensée d'orgueil et d'anxiété; ses regards rêveurs restent fixés sur la flamme du foyer, tandis qu'une main caressante se glisse dans ses blonds cheveux.

Entrer dans la lutte de la vie, courageuse tentative! mais y entrer seul, là est le souci! Alors apparaît dans le calme de l'enfance la première inquiétude de la jeunesse; dans le ciel bleu du printemps, le premier nuage orageux de l'été.

A la jeune fille la vie semble sourire pour la convier au bonheur; c'est pour elle l'aurore d'un beau jour. L'espérance et la joie non comprimées dans sa jeune âme se répandent sur tout ce qui l'environne. Entourée de la tendresse de ses parents, le premier sentiment naturel de son cœur sera la reconnaissance et l'amour. Elle admirera ce qui est simple, car on ne lui aura pas enseigné le culte du factice. Ce qui la frappera le plus, ce ne sera pas ce que l'on nomme les merveilles de la mode, ce seront les beautés de la nature; sa pensée s'élèvera vers le souverain Créateur; et la religion, cet amour le plus sublime de tous, lui enseignera l'humilité et le pardon de nos injures. Cet amour de nos semblables souffrants, qui se nomme charité, sera une de ses joies. On ne lui aura point appris à dédaigner ce qui souffre, elle connaîtra les saintes émotions que donne la bienfaisance, Elle ne méprisera pas les humbles travaux du ménage; ils sont poétiques eux-mêmes, car ils sont simples et utiles.

Des attributs physiques et des qualités morales qui distinguent les deux sexes, ou parallèle, dans l'ordre physique et moral, entre l'homme et la femme.

Le premier coup d'œil ne révèle à la réflexion que la similitude des deux êtres. La femme ainsi que l'homme a une âme immortelle. Comme lui elle possède tous les dons de l'intelligence, du corps et du cœur; à elle aussi bien qu'à lui appartiennent le sentiment du bien, le sentiment du beau et le sentiment religieux. Où donc réside la différence? Est-ce que toutes ces facultés se rencontrent en effet chez la femme, mais plus faibles? ou plutôt ne serait-ce pas que le partage, inégal pour tous les deux, laisse la supériorité à l'homme sur quelques points, et fait dominer la femme sur quelques autres? Tout le problème, dit M. Legouvé, porte sur cet objet. La première supposition en effet proclame sans appel l'infériorité féminine; mais si la vérité se trouve dans la seconde hypothèse, la cause de l'égalité peut entrer en lice et avoir chances de vaincre. Le long asservissement de la femme ne constate en lui-même qu'une chose, c'est que le monde a eu jusqu'ici plus de besoin des qualités dominantes de l'homme, et que son heure à elle n'était pas encore arrivée. Un fait important nous frappe d'abord, ajoute l'auteur de *l'Histoire morale des Femmes*: chez les animaux, la supériorité de force, de beauté, de santé, se trouve tantôt chez le mâle, tantôt chez la femelle. Si la lionne doit envier au lion sa formidable queue et sa royale crinière, si l'étalon l'emporte en force sur la cavale, si le taureau étale sur son front puissant et sur son large cou les titres de sa suzeraineté, la famille presque entière des oiseaux de proie nous montre les femelles supérieures aux mâles par l'énergie musculaire et la grandeur de la taille. Parmi les insectes, les

fourmis, les araignées maintiennent ce fait de la supériorité féminine. Dans les espèces même chez qui le mâle a la force en partage, cette supériorité ne va jamais jusqu'à la domination; il n'y a point, que je sache, de seigneur et maître dans les ménages d'animaux, ou plutôt il en existe dans une seule classe, et là, c'est la femelle qui est le seigneur. Les ruches d'abeilles nous offrent ce curieux spectacle de pères dominés, nourris, chassés et tués par les mères.

Le corps humain est un instrument, une parure, un interprète : comme instrument, l'organisme masculin l'emporte évidemment sur celui de la femme. Les jambes de l'homme, plus vigoureuses, le transportent plus loin et plus vite; ses bras musculeux soulèvent et transportent des poids plus lourds, sa poitrine rend des sons plus puissants, et son estomac consomme avec plus d'énergie, renouvelle mieux ses forces, mais si nous considérons le corps comme parure et comme interprète, la comparaison donne tout l'avantage à la femme. Un beau visage de femme semble l'ouvrage le plus achevé de la création. Le corps de la femme est, si l'on peut parler ainsi, mille fois plus éloquent, plus doué de la parole que celui de l'homme. La physionomie masculine, le geste masculin ont certes une singulière énergie d'expression et d'accords, mais représentent la langue française, langue précise, forte et bornée. La personne de la femme, au contraire, rappelle la langue grecque, elle dit tout : instrument merveilleux de souplesse, de variété, de richesse, elle se prête à toutes les nuances; l'homme a dix regards, la femme en a cent; l'homme a un sourire, la femme en a mille. La voix surtout, la voix sonore mais grossière chez nous, abonde chez la femme en demi-tons, en quarts de ton, qui reproduisent comme autant d'échos toutes les vibrations du cœur et de la pensée. Ainsi, relativement au corps, l'homme l'emporte dans ce que le corps a de

ınt; la femme, dans ce qu'il a de plus délicat. Ici té dans la différence.

ssion des êtres est donc confiée à des êtres bien dif-en distincts, bien séparés, en qui la nature a déposé nces et des facultés dont la différence est facile à omme et la femme, qui dans l'espèce humaine sont la propagation, sont deux êtres dissemblables qu'on assimiler sous des rapports absolument identiques; nent l'un à l'autre que par des ressemblances d'or-et par les rapports généraux de l'espèce; hors de ıe et la femme sont des êtres bien distincts, qui ont ırs passions, leurs mœurs, leur tempérament et ıdies. Une stature généralement moins élevée que ıomme, mais plus de légèreté et d'élégance dans la es formes moins tranchées et plus arrondies, des traits ıts, la peau d'un tissu plus fin, plus de souplesse, et de grâce dans les mouvements, la douce expres-gard, l'accent enchanteur d'une voix moins sonore; cet ensemble, je ne sais quel irrésistible attrait d'a-de faiblesse qui demande un appui. Tels sont à its les caractères auxquels l'homme, dès le premier onnaît la céleste compagne qui doit partager avec sirs et les peines de la vie.

cours des premières années, les deux sexes parais-nfondre sous quelques-uns de ces rapports exté-is cette trompeuse ressemblance s'évanouit à l'instant a nature révèle à chacun le secret de sa destination. nous dit que ces rapports avaient trompé autrefois e moins facile à se laisser surprendre, le sage Ulysse. ls cherchaient en vain depuis longtemps le jeune rmi les femmes dans la foule desquelles il s'était igé de recourir contre cette illusion à des signes

moins équivoques, il s'adressa, au delà de l'extérieur, à ces caractères moraux, à ces inclinations diverses, si particulièrement attachées à chaque sexe. La nature, ainsi interrogée et surprise à son tour, fut bien forcée de s'expliquer. Des armes sont adroitement mêlés parmi les bijoux et les ornements offerts aux femmes; le jeune Achille tressaille de joie à la vue des armes et les saisit avec transport. Ainsi la nature se trahit et montra Achille. Ce trait est encore un de ceux qui peuvent nous donner l'idée de la justesse que les anciens mettaient dans leurs observations, et du charme dont ils savaient les revêtir.

Les deux sexes se séparent et se distinguent par des oppositions frappantes, par des contrastes aussi prononcés que le sont ceux de leurs goûts et de leurs penchants. Ainsi, l'homme achève de perdre en peu de temps ces formes primitives qui paraissent lui être communes avec la femme; tandis que, pour celle-ci, on les voit, en continuant de se développer, se coordonner entre elles d'une manière ravissante. Tout semble chez elle ne tendre qu'à ce but unique d'attraits, de beauté dont elle est essentiellement douée, et qui, selon le but de la nature, est un de ses premiers attributs.

La femme tient évidemment de son organisation une constitution en tout plus délicate que la nôtre. Quelque modification que d'ailleurs elle puisse recevoir du climat, de l'éducation, de la manière de vivre, de l'exercice, elle porte toujours essentiellement avec elle le caractère d'un degré de force inférieur à celui de l'homme On peut donc avancer qu'elle n'est destinée qu'à des travaux faciles, qu'elle va contre l'intention de la nature, qu'elle attente même à sa conservation, lorsqu'elle se livre à des exercices violents qui exigent un emploi de forces qu'elle n'a pas et qu'elle ne saurait jamais acquérir. On peut même regarder comme autant d'attentats contre nature les usages de ces peuples, chez lesquels les femmes sont

condamnées par l'indolence et la barbarie des hommes à des travaux rudes, pénibles et continuels. Bientôt ces infortunées créatures ne conservent plus rien des formes premières de leur sexe; elles en ont entièrement perdu tous les avantages sans aucun dédommagement, car elles n'ont acquis aucun de ceux qui tiennent à la constitution de l'homme. Ce n'est pas chez les seules nations barbares que l'on peut faire cette affligeante observation, elle ne s'offre que trop souvent encore chez les peuples civilisés, dans les classes laissées sans instruction et vouées surtout à l'état de la plus profonde misère. En portant un peu plus loin cette première vue de l'organisation de la femme, nous verrons de suite pourquoi toutes les occupations qui demandent une continuité d'efforts pénibles, dans le cas même où elle aurait la force de les supporter, sont absolument contraires à sa destination. Les mouvements qu'elles nécessitent ne peuvent s'opérer sans provoquer la plus violente résistance dans certaines parties, sans trop distendre les autres, enfin sans porter aussi dans toutes la cause des plus grands désordres, particulièrement aux conditions à l'état de mère.

Les parts sont donc bien établies pour les deux sexes : aux femmes les fonctions pénibles et douloureuses de la maternité, les soins domestiques, les légers messages, et toutes les œuvres de douceur, de charité; à nous les devoirs graves et sérieux, les fonctions importantes, l'administration des affaires et tous les dangers; à elles l'élégance des mœurs et les plaisirs épurés; à nous les contentions de l'esprit; à elles enfin l'art si difficile de nous faire aimer la vie; à nous le soin presque religieux de leur prodiguer des consolations et les conseils dont elles ont besoin pour échapper aux dangers qui menacent à la fois leurs charmes, leur santé, et trop souvent leur existence. Mais il faut le dire, mettre au monde des enfants, telle est la

destination sociale de la femme ; son organisation, sa nature, et jusqu'à sa beauté même, tout concourt à ce but important, tandis que chez l'homme elle n'est réellement que secondaire, comme le démontre parfaitement la disposition anatomique des organes reproducteurs, qui chez la femme sont situés profondément et de plus, sont intimement liés à l'organisation, tandis que chez l'homme, au contraire, ils sont placés à l'extérieur, et pour ainsi dire comme surajoutés. Ainsi donc sous ce rapport les rôles sont parfaitement indiqués et établis d'après l'objet final : l'homme est chargé d'offrir et la femme d'accepter, et l'un et l'autre ne peuvent se refuser longtemps sans souffrir à ce vœu solennel et constant de la nature.

La femme n'est pas seulement femme par une série ou un appareil d'organes où la physionomie sexuelle se montre avec plus d'expression, c'est-à-dire par des ornements ou mieux par des attributs enchanteurs que nous nommons charmes ; mais les principaux traits de son organisation intime se manifestent depuis ses premières années jusqu'à son extrême vieillesse dans les affections morales, comme dans son système physique, dans ses jouissances comme dans ses douleurs ; sa condition et celle de l'homme présentent dans tous les points et dans toutes les époques de la vie, comme j'aurai occasion de le démontrer, une série d'oppositions et de contrastes, qui ont, sur les rapports soit sociaux, soit primitifs ou naturels des deux sexes, l'influence la plus marquée, et qui exigent relativement à la femme une direction toute particulière des différents moyens qui contribuent à l'entretien de la vie et à la conservation de la santé.

Avant d'ouvrir la série des rapprochements utiles et intéressants qui doivent nous occuper, et de démontrer davantage le parallèle entre les deux sexes, empruntons la peinture magnifique que l'illustre auteur du *Génie du Christianisme*,

Chateaubriand, nous donne de nos premiers pères, Adam et Ève dans le paradis terrestre, et les belles descriptions de Roussel, de Saint-Lambert et de Colardeau.

« Au milieu des animaux de la création, on aperçoit deux êtres d'une forme plus noble, d'une stature droite et élevée comme celle des esprits immortels. Dans tout l'honneur primitif de leur naissance, une majestueuse nudité les couvre; on les prendrait pour les souverains de ce nouvel univers, et ils semblent dignes de l'être; à travers leurs regards divins brillent les attributs de leur glorieux créateur : la vérité, la sagesse, la sainteté rigide et pure, vertu dont émane l'autorité réelle de l'homme. Toutefois ces créatures célestes diffèrent entre elles, ainsi que leur sexe le déclare; il est créé pour la contemplation et pour la valeur; elle est formée par la mollesse et les grâces : lui pour Dieu seulement, elle pour Dieu en lui. Le front ouvert, l'œil sublime du premier annoncent la puissance absolue; ses cheveux d'hyacinthe, se partageant sur son front, pendent noblement en boucles des deux côtés, mais sans flotter au-dessus de ses larges épaules; sa compagne, au contraire, laisse descendre comme un voile d'or ses longues tresses sur sa ceinture, où elles forment de capricieux anneaux, ainsi la vigne courbe ses tendres ceps autour d'un fragile appui, symbole de la sujétion où est née notre mère; sujétion à un sceptre bien léger; obéissance accordée par elle et reçue par lui plutôt qu'exigée; empire cédé volontairement et pourtant à regret; cédé avec un modeste orgueil, et je ne sais quels amoureux délais pleins de craintes et de charmes ! Ni vous non plus, mystérieux ouvrages de la nature, vous n'étiez point cachés alors; alors toute honte coupable, toute honte criminelle était inconnue. Fille du péché, pudeur impudique, combien n'avez-vous point troublé les jours de l'homme par une vaine apparence de pureté! Ah! vous avez

banni de votre vie ce qui seul est la véritable vie, la simp
et l'innocence. Ainsi marchent nus ces deux grands époux
Eden solitaire; ils n'évitent ni l'œil de Dieu, ni les regar
anges, car ils n'ont point la pensée du mal. Ainsi passe
tenant par la main le plus superbe couple qui s'unit
dans les embrassements de l'amour : Adam, le meill
tous les hommes qui furent sa postérité; Eve, la plus b
toutes les femmes entre celles qui naquirent ses filles. »

« La femme peut être distinguée de l'homme, dit F
par des différences générales et par des différences p
lières. Ces dernières en partie sont trop tranchantes pou
pas faciles à apercevoir en tout temps; les autres ne s
toujours également remarquables; il est un temps m
elles sont nulles à nos yeux. Enfants égaux de la
l'homme et la femme dans les premières années de la
paraissent point au premier aspect différer l'un de
ils ont à peu près le même air, la même délicatesse d'
la même allure, le même son de voix. Assujettis aux
fonctions et aux mêmes besoins, souvent confondus
mêmes jeux dont on amuse leur enfance, ils n'excite
l'âme du spectateur, qui les contemple avec plaisir
sentiment particulier qui les distingue, ils lui paraiss
les deux recommandables par ce tendre intérêt et cet
émotion qu'excite toujours en nous la vue de l'innocen
à la faiblesse. Indifférent et isolé, chacun d'eux ne vi

les muscles, qui sont les principaux instruments de la force animale, font disparaître ou rendent plus dense, par leur contraction réitérée, le tissu muqueux qui remplissait les interstices et leur donnait de la rondeur ; ils acquièrent par là plus de saillie, et tendent à donner aux membres de l'homme des formes plus rudes et plus prononcées. Ce n'est plus bientôt le même individu. La teinte rembrunie de son visage, et la voix devenue plus grave et plus forte, annoncent en lui un surcroît de vigueur nécessaire au rôle qu'il va jouer. La timidité de l'enfance a fait place à un instinct qui le porte à braver les périls. Il ne craint rien, parce qu'un sang bouillant qui s'agite dans ses vaisseaux et qui cherche à franchir les digues qui le retiennent lui font croire qu'il peut beaucoup. Sa taille haute, sa démarche fière, ses mouvements souples, saccadés, ses nouveaux goûts, ses nouvelles idées, enfin tout retrace en lui l'image de la force, et porte l'empreinte du sexe qui doit asservir et protéger l'autre.

« On sait qu'instinctivement la nature porte la femme à préférer l'homme fort et vigoureux à l'être chétif et délicat, et j'ai lu que si on présente à une jeune fille un Adonis ou un Hercule, elle rougira, mais choisira Hercule.

« La femme, en avançant vers la puberté, s'éloigne moins sensiblement que l'homme de sa constitution primitive. Délicate et tendre, elle conserve toujours quelque chose du tempérament propre aux enfants. La texture de ses organes ne perd pas toute sa mollesse originelle, le développement que l'âge opère dans toutes les parties du corps ne parvient jamais à leur donner le même degré de consistance qu'elles acquièrent chez l'homme ; cependant à mesure que les traits de la femme se fixent, on aperçoit dans sa taille, dans sa forme, dans ses proportions, des différences dont les unes n'existaient point auparavant, et les autres n'étaient point sensibles ;

quoiqu'elle parte du même point que l'homme, elle se d loppe néanmoins d'une manière qui lui est propre, et parvient plutôt que lui au dernier période de son dévelc ment. Partout la puberté dans la femme devance l'époqu elle se manifeste dans l'homme : la nature aurait-elle p faire dans celui-ci que dans l'autre, et la perfection de l'hc lui coûterait-elle plus que celle de la femme? Ou bien la f qui caractérise les mouvements et les actions de la fem montrerait-elle déjà jusque dans les premiers dével ments de sa constitution physique? Il se peut aussi c volume des organes de la femme étant moindre que l'homme, et la nature agissant par conséquent dans une s plus limitée, elle vient plus tôt à bout de son ouvrage. Quc en soit, l'homme est encore plongé dans les horreurs d fance et soumis aux lois de ce premier genre d'existenc la femme éprouve déjà une nouvelle manière d'exist trouve peut-être avec étonnement pourvue de nouveau buts et sujette à un nouvel ordre de fonctions. étran l'homme, et jusqu'alors inconnu à elle-même. Dès cet in il se découvre en elle une nouvelle chaîne de rapports ques et moraux, qui sera pour l'homme le principe de ce n intérêt qui doit bientôt l'attirer vers la femme, et qui e devenu pour elle une source de nouveaux besoins et d velles fonctions. »

Écoutons Saint-Lambert quand il fait parler le philo Bernier avec Mademoiselle Ninon de l'Enclos; et voici à occasion eut lieu ce savant entretien du philosophe i avec la femme la plus célèbre de son temps.

« Il était arrivé depuis peu à Paris une très-belle co fameux tableau de la Vénus du Titien; on l'avait placé une salle des Tuileries où les hommes de goût allaient l rer. Mademoiselle de l'Enclos, qui aimait tous les arts,

qu'ils donnent tous les moyens de jouir, voulut voir le tableau. Elle se rendit aux Tuileries avec le philosophe Bernier, revenu depuis peu de ses voyages. Ils étaient alors fort occupés de la morale d'Epicure; et comme elle n'est point fondée sur des chimères, mais sur la connaissance de l'homme, les qualités bonnes ou mauvaises des deux sexes faisaient souvent entre Bernier et mademoiselle de l'Enclos le sujet de la conversation. Ils avaient l'un et l'autre beaucoup d'envie de trouver des vérités utiles à leur bonheur; ils ne cherchaient pas à montrer de l'esprit et ils ne s'égaraient pas en vaines subtilités, ils ne se piquaient ni d'entendre ce qui ne peut être entendu, ni de faire des découvertes qui ne seraient bonnes à rien.

« Arrivés dans le salon où l'on avait placé le tableau, il arrêta bientôt leurs regards, mademoiselle de l'Enclos admira le peintre et Bernier admira Vénus. Elle lui paraissait un spectacle plus beau que celui de toutes les merveilles de la nature. La déesse était représentée soutenant la tête d'un de ses beaux bras et couchée au bord d'un ruisseau sur un gazon frais à l'ombre de quelques arbres. La verdure est de toutes les couleurs celle qui contraste le plus agréablement avec la blancheur, et le gazon sur lequel reposait Vénus relevait l'éclat de ses charmes. Les yeux du philosophe se promenaient sur ce corps admirable, où des veines d'un bleu tendre et quelquefois l'incarnat des roses se mêlaient à l'albâtre le plus pur. Il se disait que de toutes les couleurs celles qui étaient répandues sur le corps d'une belle femme étaient les plus charmantes. Il faisait remarquer à mademoiselle de l'Enclos les belles proportions du corps de Vénus, et ces contours faciles, ces gradations insensibles, ce poli qui promettent tant de plaisirs et des plaisirs si variés au sens du toucher. Bernier resta quelque temps sans parler, et les yeux fixés sur la déesse. Mademoiselle de l'Enclos le regardait en souriant et le plaisanta sur sa rêverie.—J'étais occupé, dit-il,

à donner de la vie à cette belle figure, et je la voyais se le marcher, je trouvais dans tous ses mouvements une fa une mollesse, une grâce, telles qu'on les doit attendre membres arrondis et flexibles. J'ai fait plus, j'ai suppo la déesse attendait Adonis, j'ai donné à ses regards une e sion vive et tendre, j'ai vu dans ses yeux je ne sais humidité qui les rendait plus brillants. Je crois même entendu sa voix. Elle appelait Adonis. Que le son de sa v à la fois perçant et doux! Il enchante l'oreille. Oh! belle femme est un bel ouvrage! Quel être divin, e mérite bien d'être adoré!

«—Je suis de votre avis, dit mademoiselle de l'Enclos, et indignée qu'une créature si charmante soit presque p condamnée à la servitude. Plus je suis convaincue du des femmes, et plus leur destinée me révolte : l'hor reçu l'empire, et l'obéissance est notre partage. Il y a temps que j'ai protesté contre cette loi, il ne m'était pa sible de m'y soumettre; elle est l'injuste, et l'injustice ble âmes raisonnables. Vous souriez : quoi? vous, philosopl livré des préjugés de votre pays, auriez-vous conservé c votre sexe? Ce que je viens de dire vous paraît ridicul pourquoi serions-nous une espèce d'êtres absolument pendante de la vôtre? N'avons-nous pas, comme vous, d prit et de la raison? Vous vous vantez d'avoir le coura clusivement; les femmes des Daces, des Cimbres n'allaien pas à la guerre? Les histoires de l'antiquité ne sont-ell remplies des exploits des Amazones? Les filles des Sar n'avaient pas la permission de se marier avant d'avoir a la tête d'un ennemi. Si vous aviez daigné nous associ gouvernement et aux travaux qui conduisent à la gloire vous aurions surpassés.—Je me garderai bien, dit Berni donner à notre sexe quelque préférence sur le vôtre.

ux des différences. La nature le voulait ainsi; tous épondent à ses vues; et pour y répondre, il ne fallait 'ils eussent les mêmes qualités de la même manière. mes si charmantes, ce teint uni, frais et animé, sont les écessaires de votre constitution; mais c'est en vous re- a force que la nature vous a donné la beauté : des fi- licates, des nerfs très-mobiles vous composent des sens ; vos yeux sont perçants, mais faibles; il ne leur faut lumière douce et des couleurs d'une médiocre viva- vert, le gris, le lilas, l'orange, le bleu tendre, sont les 's que vous aimez. Le rouge ou l'extrême blancheur ent vos yeux. Les bruits forts et les sons éclatants, qui t à l'oreille de l'homme, ébranlent fortement la vôtre; nie qui résulte d'un grand nombre de voix et d'instru- plaît médiocrement aux femmes, il ne leur faut qu'une e douce et tendre, enjouée ou pathetique. Je crois que es plus sensibles que nous aux plaisirs de l'odorat; vous ce sens des jouissances ou des angoisses que nous con- is peu; les voluptés de l'odorat vous disposent peut- us que nous aux voluptés du sixième sens, car il y a des ts de l'un de ces sens à l'autre.

y a un rapport plus sensible entre l'odorat et le goût; aire ceux qui ont le nez fin ont le goût délicat. Vous e vous saisissez mieux que nous les différentes nuances urs, c'est vous dire que vous distinguez mieux les dif- s nuances des saveurs. Votre gourmandise est plus que la nôtre. Votre palais sensible est plus souvent ar les liqueurs spiritueuses, par les mets très-assaison- , en général, par les saveurs fortes. Les boissons sim- s aliments doux, le lait, les fruits, les légumes, vous plus que tous les autres aliments. En même temps, ourmandise est plus raffinée que la nôtre; elle est

moins avide, et le sentiment de la faim n'est pas chez vous un mobile aussi puissant qu'il l'est chez l'homme.

« Le sens du toucher est plus délicat dans votre sexe que dans le nôtre, il est plus aisément blessé par les corps durs, rudes et anguleux, froids et brûlants; vous jouissez mieux que nous du plaisir de vous reposer sur des corps qui résistent mollement à l'impression du vôtre; mais peut-être n'êtes-vous pas aussi sensibles que nous au plaisir de parcourir des formes rondes et polies, et sur lesquelles nos mains et nos lèvres se promènent avec délices. Vos caresses vives et tendres semblent être l'effet du sentiment plutôt que du plaisir du toucher; il est vrai que nos formes ne sont pas arrondies comme les vôtres, et que nous n'avons pas une peau aussi douce, aussi fine que vous; nous vous aimons comme belles, vous nous aimez comme forts; le rôle de la femme est de plaire, et celui de l'homme est de protéger et de défendre.

« J'aurais bien des choses à vous dire sur les plaisirs du sixième sens; ici la philosophie, sans s'expliquer clairement, va chercher à se faire entendre. Tout ce qui tient à l'amour a besoin de mystère; il est des voiles que la main du philosophe doit craindre de lever; la femme qui aime le plus la vérité doit lui préférer les grâces; la pudeur en est une, et je ferai de mon mieux pour la respecter... Il n'est pas fort commun que les désirs vous inquiètent aussi souvent, et vous sollicitent aussi puissamment que nous; le plaisir qui doit les suivre vous est peut-être moins nécessaire qu'à l'homme; mais il est chez vous précédé et suivi d'un grand nombre de sensations délicieuses, que la nature ne nous a pas accordées. Le plaisir de l'amour épuise moins vos forces qu'il n'épuise les nôtres; il vous transporte plus rarement, mais il vous amuse plus souvent et plus longtemps. Il est vraisemblable que chez vous l'organe de la pensée tient de la nature de vos autres

organes, il doit être faible et délicat comme eux; de plus, il doit être souvent dérangé par des accidents inconnus à l'homme. Dans le temps de certaines infirmités, ou de grossesse, vous êtes plus vivement et plus sensiblement émues que dans d'autres moments; c'est alors que vous êtes sujettes aux fausses liaisons d'idées, aux changements de caractère, aux fantaisies bizarres, et que vous devenez incapables d'une attention suivie. La délicatesse des organes de vos sens vous rend susceptibles de beaucoup de sensations vives, qui sont si faibles dans l'homme, que souvent il n'y fait pas attention. Vous avez une foule de petits plaisirs qui suffiraient à votre bonheur, si le bonheur consistait dans le grand nombre de petits plaisirs : ce qui vous amuse cependant vous satisfait et semble vous suffire. Tandis que le besoin pressant de nous unir à vous nous tourmente, ou que d'autres besoins nous entraînent, que nous formons des projets, que nous entreprenons de grands ouvrages, et que nous sommes agités de mille manières par le feu des pensées ou par la force des passions, vous n'éprouvez que les désirs momentanés pour de petites jouissances. L'homme semble être plus heureux par la combinaison de ses idées, et par l'action; et la femme plus contente d'un repos mêlé de quelques mouvements. La délicatesse de vos organes, la vivacité des impressions qu'ils reçoivent fait le caractère de votre imagination; tout se peint vivement dans votre cerveau; les objets y sont retracés plus fidèlement que dans le nôtre; mais vous ajoutez moins que nous des idées à celles que vous avez reçues. Vos sens toujours mobiles, votre sensibilité toujours excitée par les intérêts du moment, vous font oublier trop souvent vos principes ou l'intérêt de votre vie entière; les femmes sont un peu caraïbes, j'en ai peu vu qui ne fussent prêtes à sacrifier la durée du lendemain à une minute du jour qui passe. Le besoin de plaire, celui d'atten-

tin, celui d'aimer, celui de s'amuser, le sentiment de votre faiblesse, voilà vos principaux mobiles. Ils concourent séparément et ensemble à former et à varier les caractères particuliers; leurs différences ne sont souvent que les effets de la figure, du tempérament, de la situation, de l'habitude. Il vous faut des soins légers, ajoute le philosophe, et un travail qui exerce sans effort vos membres délicats; il semble que la nature nous ait chargées de pourvoir à votre nécessaire, et vous charge plus d'éviter l'ennui que le besoin... »

Voici encore comment le poëte Colardeau signale les traits de l'homme et de la femme. Ce fragment est extrait des *Hommes de Prométhée*, par Colardeau. Le poëte nous présente le Titan audacieux, Prométhée, créant l'homme après la victoire de Jupiter sur les géants.

Osons tout; repeuplons ce globe désolé.
Il projette, exécute, et l'homme est modelé.
D'abord pour affermir l'édifice fragile,
En solides appuis il façonne l'argile;
Du sang prêt à couler il creuse les canaux,
De la fibre mobile il unit les faisceaux;
Il les enchaîne entre eux, entre eux il les oppose,
Des mouvements divers il accuse la cause.
Au buste assujetti le bras s'étend soudain;
Les doigts en s'allongeant vont dessiner la main,
Bientôt de ce beau corps la taille souple et libre,
Sur sa double colonne a pris son équilibre.
Le Titan s'applaudit et poursuit son essor.
Avec plus de génie, avec plus d'art encor,
De ce noble edifice il couronne le faite.
Du plus grand caractère il embellit la tête.
Superbe, et s'entourant de l'ombre des cheveux,
S'élève et s'aplanit le front majestueux.
Au fond de son orbite éclate la prunelle:
Un doux voile se forme et s'entr'ouvre autour d'elle.

Un arc demi-courbé qui s'abaisse sur l'œil
Donne encore au regard plus d'audace et d'orgueil.
Le teint prend son éclat ; la lèvre colorée
En deux filets de pourpre est déjà séparée.
Il semble en ce moment que le fils de Japet,
Rival de la nature, ait surpris son secret.
Comme aux tiges des fleurs une utile rosée
En émail, en verdure, est métamorphosée,
Ainsi par le Titan le limon préparé
En organes divers se transforme à son gré
. . . .

Le poëte, dans un autre endroit, signale de la manière suivante les traits de l'homme et de la femme :

L'homme sous le pinceau de l'artiste fidèle
Etale sur son front la fierté naturelle.
Tout annonce dans lui le roi de l'univers.
Son superbe regard s'échappe en longs éclairs.
Son port majestueux, mais noble sans rudesse
Réunit à la fois la force et la souplesse,
Sur ses membres nerveux les muscles prononcés
Forment un bel accord l'un dans l'autre enlacés.
Tel paraît dans le cirque un lutteur intrépide.

Sa moitié près de lui, sous un maintien timide,
Laisse voir plus de grâce et des attraits plus doux ;
Le peintre n'avait point, sous un voile jaloux,
De la belle Pandore enseveli les charmes :
L'innocence était nue et l'était sans alarmes ;
Elle s'enveloppait de sa seule pudeur.
La beauté n'a rougi qu'en perdant la candeur.
Et près de son berceau, pure encore et céleste,
Dans la nudité même elle eut un front modeste.

Pour rendre tant d'appas, l'artiste moins hardi
D'une main plus légère avait tout arrondi.
Du pinceau caressant les touches adoucies

Semblaient avoir glissé sur les superficies.
Le sang, qui reflétait sa pourpre et son éclat,
Colorait de la peau le tissu délicat.
Partout d'heureux replis et des formes riantes :
On voyait les cheveux de leurs tresses mouvantes,
Ombrager, couronner un front calme et serein ;
Leurs nœuds abandonnés roulaient sur un beau sein ;
Sur deux touffes de lis figurez-vous la rose,
Lorsqu'au lever du jour, timide, demi-close,
Et commençant à peine à se développer,
Du bouton le plus frais elle va s'échapper :
Tel est ce sein, ce sein, la première parure
Que reçoit la beauté des mains de la nature,
Demi-globe enchanteur, dont le double contour
Palpite et s'embellit sous la main de l'amour !
Pour mieux peindre, en un mot, ce sexe qu'on adore ;
Le goût a rassemblé, dans les traits de Pandore,
Ce que mille beautés auraient de plus charmant.
C'est la grâce naïve unie au sentiment.

Dans les différents fragments que nous avons empruntés à plusieurs écrivains célèbres, toutes les grâces du style, tous les avantages littéraires se trouvent réunis, et ajoutent encore aux charmes et à l'intérêt du sujet ; mais ces admirables tableaux sont loin d'être complets. Les traits de caractère qu'ils ont exprimés ne constituent pas entièrement le type, l'essence, la nature de l'homme et de la femme, ils les révèlent, ils en sont le signe, l'expression extérieure ; mais on découvre différents liens plus importants si l'on examine le sujet avec plus de détail, si, conduit et éclairé par le flambeau de l'anatomie physiologique, on soulève une draperie, qui d'abord avait excité l'attention, pour embrasser dans un parallèle moins superficiel, dans une physiologie comparée, toutes les parties du système physique et moral, tout l'ensemble des facultés de l'organisation.

Les considérations que présente cette analyse scrupuleuse de l'homme et de la femme sont aussi nombreuses, aussi intéressantes que variées et curieuses; ouvrons-en l'exposition par l'examen des formes et des proportions extérieures et intérieures. Voulez-vous connaître et approfondir l'état physiologique de la femme; voulez-vous avoir une idée de sa constitution; comparez-la à l'homme. Un tel rapprochement entre ces deux individus de même espèce fera ressortir une foule de différences relatives à l'organisation, au tempérament et aux fonctions de la vie; différences qui ont été d'abord établies par la nature, et que l'éducation a entretenues et fortifiées dans la suite. Quand on étudie les divers systèmes qui forment le corps de la femme, on y aperçoit partout à peu près les mêmes organes que dans celui de l'homme; mais que de nuances quant à leur volume, à leur forme, à leur structure! Que de différences entre les attributs ou les qualités morales ou intellectuelles de l'homme et de la femme! De là aussi de graves différences dans leur manière de sentir et de souffrir, ou dans leurs maladies.

La beauté de l'homme diffère essentiellement de la beauté de la femme. Dans l'homme une organisation forte, des traits mâles et bien prononcés, des yeux vifs, animés, annoncent le génie, et la vigueur de l'âme. Un air de grandeur, de dignité, tempéré par la bonté, une physionomie ouverte, spirituelle, sont le genre de beauté auquel l'être le plus favorisé puisse aspirer. Dans les femmes, la beauté exige plus de détails. Une organisation fine et déliée, des traits délicats, légèrement dessinés, et portés au plus haut degré de perfection; des yeux où se peignent la tendresse, la douceur et la sensibilité; des contours gracieux, la fraîcheur du teint, le léger sourire, une taille bien prise, des membres arrondis et bien proportionnés forment cette heureuse harmonie, cet ensemble ravissant, qui

exerce un empire si absolu sur les cœurs. On voit déjà que la femme, cette plus belle moitié du genre humain, comparée à l'autre, lui est supérieure en agréments, inférieure en force. Des formes mieux arrondies et plus belles, la finesse des traits, l'éclat du teint, voilà ses qualités physiques; le brillant de l'esprit, la finesse du goût et la délicatesse du sentiment, voilà ses attributs moraux. Distingués par des inégalités, les deux sexes ont des avantages à peu près égaux; la nature a mis d'un côté la force et la majesté, le courage et la raison; de l'autre, la beauté et la grâce, la finesse et le sentiment. On peut dire encore que la délicatesse des traits des femmes, la mobilité, la sensibilité excessive de leurs nerfs et de leurs muscles, les vicissitudes qu'elles éprouvent si fréquemment dans leur constitution, l'habitude acquise dès l'enfance de se déguiser, font qu'elles échappent plus aisément à l'œil observateur; mais rarement on se dérobe à leur sagacité naturelle; elles ont pour ce genre d'observation plus d'usage, un tact plus fin, une perception plus fine que l'homme.

La taille, le volume, les proportions diffèrent essentiellement dans les deux sexes. La taille est moins élevée dans la femme que dans l'homme. Les rapports entre les dimensions diverses diffèrent aussi dans les deux sexes. Chez l'homme, par exemple, la moitié du corps répond à la bifurcation du torse, à la région pubienne; dans la femme, elle répond au-dessus de cette région, et les membres inférieurs sont plus courts, le col plus long, ainsi que la région des lombes, dont l'étendue, plus considérable donne aux femmes, en général, cette taille svelte et élégante qui les distingue. On doit observer que cette disposition, qui fait caractère, est un des charmes et des attributs féminins que le naturaliste apprécie davantage, parce qu'il annonce une grande aptitude à l'exercice d'une importante fonction, et qu'il n'en est pas comme de certains

larmes, qu'une coquetterie froide développe et fait valoir un agrément stérile, une beauté sans résultat. Quant aux formes extérieures, les différences sont aussi remarquables. « Il n'est personne, dit Roussel, qui ne distingue, à l'œil, le bras ou la jambe d'une femme d'avec le bras ou la jambe d'un homme. » En effet, ces parties, chez la femme, sont bien sensiblement plus délicates, moins marquées de reliefs très-prononcés.

Le buste est aussi moins large, plus arrondi, et se distingue aussi par le volume et la forme élégante du sein, qui ordinairement est très-peu marquée chez l'homme, et ne s'y présente que sous la forme ou l'aspect d'un vain simulacre, et d'une ébauche dont le développement serait une difformité. Les membres inférieurs ont également une disposition particulière et des caractères qu'il serait difficile de méconnaître. Les cuisses surtout ne peuvent être confondues avec celles de l'homme, et se distinguent aisément, même à travers les costumes masculins dont quelques amazones se servent pour opérer une métamorphose qui est toujours à leur avantage. Dans les femmes, ces parties sont beaucoup plus volumineuses, plus arrondies et plus écartées ; à leur partie inférieure elles se rapprochent ; les genoux sont un peu tournés en dedans et font saillie ; conformation qui se laisse soupçonner même dans la Vénus, conformation qui manifeste, relativement à la gestation et à l'accouchement, des avantages dont l'expression extérieure est nulle chez les femmes que nous regardons ordinairement comme bien faites, et qui cependant ne sont pas telles, si la conformation la plus heureuse et la beauté résultent d'une relation directe et bien signalée entre la forme des organes et leurs fonctions.

Les lignes et les formes agréables que présente la surface du corps d'une belle femme sont les lignes ondulées et la spirale ou serpentine, qui caractérisent la grâce et la beauté, lors-

qu'elles ont cette légère flexion qui exclut les interruptio
les coudées et les transitions trop rapides, les formes arro
dies, ovalaires, et surtout les formes dont les contours va
en diminuant d'une manière graduée, comme on le voit da
la pyramide, la volute, ou dans l'ovale resserré à l'une de
extrémités...

Les lignes ondoyantes et serpentines, ces lignes que l'a
cherche sans cesse à dessiner dans ses produits les plus gr
cieux, et que la nature elle-même a prodiguées dans les form
de ses admirables productions, sont en plus grand nombre
la surface du corps de l'homme qu'à celle du corps des aut
animaux ; c'est principalement dans les traits les plus réguli
du visage, et à la superficie du torse et des membres d'u
belle femme, que ces lignes de la grâce et de la beauté so
les plus multipliées. Elles unissent et marquent les conto
des différentes parties, comme on le voit à la région du co
du sein, aux épaules, à la surface de l'abdomen, sur les cô
que prononcent agréablement les flancs, et surtout dans l
passages insensibles et gradués de la tête, du col, des lombe
aux membres inférieurs, et de chaque partie des membres e
général à la partie qui la suit, et dont l'assemblage se l
sans jamais prononcer les articulations.

Les fleurs les plus élégantes n'offrent pas, dans leurs co
tours, une flexion mieux ménagée et plus douce que les lign
dessinées à la surface du corps d'une femme, dont tous l
traits brillent du double éclat de la jeunesse et de la beauté.

A Rome, dans son territoire et en général sous l'influenc
de ce qu'on peut distinguer sous le nom de belles provinc
de l'Italie, la beauté transcendante, cette beauté qui résult
principalement de la régularité des formes et de l'ensemble
est en quelque sorte une production indigène, un produit d
l'influence du climat. Dans toutes ces contrées, on voit rare

; ces traits indécis et équivoques qui sont si communs les ultramontains. Les traits qui caractérisent les Itant pleins de noblesse. La forme du visage est grande, cidée, et toutes les parties en sont harmonieusement es. Ces caractères de beauté se retrouvent jusque dans nières classes des habitants, et souvent la tête de tel du peuple ne serait pas déplacée dans un tableau d'hisien de plus pittoresque surtout que les têtes de vieil-
a beauté des femmes est peut-être encore plus parfaite. ture, dit Dupaty, ne saurait mettre plus à leur place ux accorder ensemble le front, les yeux, le nez, la , le menton, les oreilles et le cou. Elle ne saurait emles formes ni plus pures, ni plus douces, ni plus cor.... Tous ces détails sont finis, et l'ensemble est »

belle tête romaine étonne toujours, et tout entière, apper le cœur. Le premier regard la saisit, le moindre ir la rappelle.

erfection des mains, qu'il est si rare de rencontrer dans trées occidentales, ne le cède en rien, chez les Romaia beauté du visage. La forme des épaules acquiert avec t par suite de l'embonpoint qui succède aux charmes unesse, une perfection et un attrait dont les Romaines ès-fières, et qu'elles font valoir en découvrant ces et en les étalant avec autant de coquetterie que d'osten-

oute cette partie, qui est très-étendue et qui comprend agne, la Suède, le Danemark et l'Angleterre, le midi rance est le lieu où la beauté des femmes rappelle dae l'antique, et présente des analogies avec la beauté ces d'Italie. C'est surtout dans l'ancienne Provence et ne partie du Languedoc que la conformation des fem-

mes offre cette perfection, et, comme l'a très-bien rema Camper, les habitants de ces contrées méridionales of plus fréquemment que dans aucun lieu de l'Occident ces tours achevés de la mâchoire et cet aplatissement du v qui rappelle une origine grecque, et se rapproche du ch inexprimable que l'artiste a répandu sur le visage de l'A lon et sur celui de la Vénus de Médicis.

Dans plusieurs départements septentrionaux, on trou femmes très-agréables, mais sans aucun trait de simi avec la perfection antique, et la nature ne finit presq mais dans ces latitudes reculées, les extrémités, qu'elle a avec tant de soin sous le beau ciel de l'Italie. Le sang l pur, le plus beau teint, des formes trop exprimées à la et plus agréables au toucher qu'à la vue, rachètent c fants et les font oublier chez les Cauchoises et dans pl parties de la Picardie, de la Flandre et de la Belgique. L risiennes, qu'on pourrait regarder comme une espèce d mes toute particulière, brillent beaucoup plus par leu nure élégante, leur grâce et l'art de faire valoir tou avantages, que par un grand caractère de beauté ; leurs plus agréables que réguliers, ont rarement une certain semblance avec les caractères grecs.

Elevées sous les lambris, comme la plante sous la non diaphane qui lui sert de prison, elles manquent d cheur, de coloris, et leur teint, en général, a plutôt l'i sante pâleur de la convalescence que les couleurs anin la jeunesse et de la santé.

L'Angleterre, si on excepte le midi de la France, es être, de tous les pays compris au nord et à l'occident d rope, le lieu où les femmes sont plus généralement Leur taille est élevée et bien prise, leurs traits sont harmonieusement combinés, et leur expression telle

... être pour ne point altérer la beauté. La correction des ...nes, en général, l'éclat du teint, la finesse et la blancheur ... peau sont ajoutés à tous ces avantages et complètent un ...mble que la nature néglige seulement un peu dans les ...rémités.

...es reliefs que présentent supérieurement les membres ...érieurs, et qui les unissent par des formes si heureusement ...ondies avec le torse, sont également un caractère féminin ...n facile à saisir ; ces renflements, dans la femme, sont plus ...llants, plus élevés, et leurs contours les rapprochent da-...ntage des formes hémisphériques, des demi-globes, auxquels ... poëtes érotiques se plaisent à les comparer ; toutes les au-... parties des membres inférieurs se distinguent en général ... des formes plus doucement arrondies. Le pied est plus ...it, la base de sustentation est moins étendue, la jambe est ...marquable par sa finesse, et sa partie inférieure surtout est ...lée avec plus d'élégance et de délicatesse ; les membres ...périeurs ont également des formes plus coulantes et plus ...ces ; ainsi, dans la femme, le bras est plus gros, plus ar-...di ; on le croirait, dit Leclerc, formé d'un cylindre d'ivoire ... du plus bel albâtre, tant le contour en est délié, tant les ...ofils se fondent doucement les uns aux autres. La main est ...s petite, plus blanche, plus douce et plus potelée. Il faut ...ore observer que, dans les femmes, la face est plus courte, ...ux coupée, que la poitrine est plus profonde, que le ventre ...lus de saillie et de rondeur, et qu'enfin les épaules se por-...t davantage en arrière et sont moins écartées du tronc. La ...art de ces différents caractères, pris des formes extérieu-... distinguent la femme bien conformée dans tous les cli-... et dans les situations les plus opposées.

...omparée à l'homme, la femme, cette fleur de la nature ...ante, cette tige essentielle du genre humain, est d'une sta-

ture plus petite, plus délicate, plus débile et plus g
L'homme a un sixième en hauteur plus que la femme
artistes donnent sept têtes et demie à la Vénus et huit tê
quelques modules à l'Apollon. Les parties qui servent d'a
et de fondement, c'est-à-dire les pièces qui composent la
pente osseuse de la femme, sont plus minces, plus déli
plus blanches et moins résistantes. Son cou est moins g
a plus de longueur. La partie antérieure et supérieure
poitrine est plus saillante; il y a plus de mobilité da
pièces principales qui la composent, surtout à la partie
rieure, d'où il résulte une différence très-remarquable
les mouvements respiratoires; ce qui fait qu'on recon
sexe, sous la couverture, d'après la manière dont s'effec
respiration, la femme soulevant les draps avec la poitrin
autrement que l'homme ne saurait le faire.

Les os de la femme, en général, sont plus blancs, pl
tits, plus légers, plus humides, plus huileux; on y obser
saillies moins âpres, des engrenures moins avancée
gouttières et des dépressions moins profondes. Les os
sont plus grêles et moins compactes; les os courts, plus
gieux; les os plats, moins épais et moins larges. La fe
aussi les os innominés plus ovales, le sacrum et le cocc
larges, plus courts et moins rentrants; il résulte de ce
position que l'abdomen ou la moitié inférieure du tron
d'amplitude naturelle. Les rapports de la poitrine et du
sont tels chez l'homme et la femme que si, comme on
pété tant de fois après Camper, on les renfermait da
aire elliptique, les épaules du premier sortiraient de l
qui circonscrirait le reste du corps, tandis que les
de la femme seraient enfermées dans la ligne, que les h
dépasseraient manifestement. Disons encore que le tron
homme est aussi plus long et que le milieu de son corps

e le pubis et l'ombilic, au lieu de correspondre, comme dans
omme, directement au pubis; aussi a-t-elle les membres
érieurs moins longs que ceux de l'homme.

Les muscles, ces parties charnues, ces puissances actives et
ergiques constituent avec les os et surtout avec les os des
embres l'appareil spécial d'une fonction, par l'exercice de
quelle l'être sensible repousse et combat les corps ennemis
nuisibles, évite l'objet de sa crainte, cherche, saisit, retient,
nbrasse celui de ses désirs et de ses affections; plus agiles,
us déliés, plus faibles, les muscles ont véritablement une
ollesse, une délicatesse féminine; leurs fibres sont plus sou-
s, plus humides, moins serrées et leurs faisceaux plus arron-
. En général, chez les femmes, les muscles font moins de
llie; leurs reliefs, plus gracieux que prononcés, n'apparais-
nt point à la surface du corps avec le caractère de vigueur sous
forme de ces renflements âpres et rudes qui sillonnent le corps
un homme bien conformé. Les muscles de la face, ces fais-
aux élégants dont le jeu si varié et si rapide exprime toutes
nuances du sentiment, ne sont pas aussi marqués chez les
mmes. Leur physionomie n'a point un caractère permanent
mme celle de l'homme, et laisse plus difficilement paraître,
travers des parties délicates et mobiles, le caractère moral et
nature des affections, ce qui a fait dire, en parlant de la
uté des femmes : La grâce, ce charme suprême de la
uté ne se développe que dans le repos du naturel et de la
fiance; les inquiétudes et la contrainte ôtent les avantages
me qu'on possède; le visage s'altère par la contrainte de
our-propre. On ne tarde pas à s'en apercevoir, et le cha-
n que cause une telle découverte augmente encore le mal
on voudrait réparer. La peine se multiplie par la peine, et
nt s'éloigne par l'action même du désir. Cette différence,
ès Moreau de la Sarthe, dépend de deux circonstances

aine chez l'homme, le second chez la femme. D'un côté, ce sont la contractilité, la force, la vigueur athlétiques; de l'autre, une sensibilité et une mobilité excessives. Là se trouvent l'intensité, l'énergie et la persévérance des mouvements; ici, les ébranlements nombreux, précipités, souvent tumultueux, quelquefois opposés; on en voit la preuve dans les mouvements, dans les soubresauts hystériques.

Les vaisseaux des diverses circulations sont remarquables chez les femmes par leur mollesse et leur ténuité; le tissu cellulaire est aussi chez elle très-abondant et fort expansible. L'intervalle des faisceaux fibreux est rempli d'une grande quantité de graisse. Le tissu lamineux est plus graisseux, mais plus lâche et plus humide. Le tissu adipeux a moins de consistance, il acquiert avec l'âge plus de solidité; mais il conserve toujours une mollesse caractéristique; ce sont ces deux tissus, qui, en se distribuant diversement, adoucissent le passage d'un organe à un autre, enlèvent aux articulations ce qu'elles ont de dur et de raboteux, et donnent aux membres ces surfaces uniformes et polies, cette rondeur et ces contours gracieux que ceux des hommes ne peuvent et ne doivent point avoir, et forment enfin ces contours moelleux qui vont se perdre avec tant de grâce le long des cuisses et des bras. Partout le tissu cellulaire remplit les interstices des os, des fibres musculaires et des tendons; il lie tous les viscères, tous les vaisseaux et tous les nerfs entre eux; il recouvre toute la superficie du corps, où il produit cette délicatesse dans les formes extérieures que le ciseau a su faire admirer sur la Vénus de Médicis, et fait disparaître ces saillies fortement prononcées qui distinguent l'Hercule de Farnèse.

La peau, cette vaste membrane, siége du toucher, et qui sert d'enveloppe à tout le corps, est délicate, fine, susceptible de recevoir promptement toutes les influences de l'air et

enfin tout cet ensemble ravissant et enchanteur de grâces et d'attraits qui rappelle avec bonheur, à l'esprit et au cœur, les seuls noms de femme, de jeunesse et de beauté...

Les deux sexes concourent par des moyens différents à l'œuvre importante et providentielle de la génération. L'un est destiné à recevoir et l'autre à donner; ou mieux, là est une action indirecte, et ici un acte actif à remplir. Enfin, physiquement parlant, rien ne distingue mieux l'homme et la femme que les organes de la génération. La matrice, les ovaires, le vagin et la vulve ne ressemblent en rien aux testicules, aux vésicules séminales et au membre viril de l'homme. Voici ce que nous lisons sur cet intéressant sujet dans l'excellent ouvrage du docteur Mathieu, notre honorable confrère et ami: « L'homme et la femme, identiquement les mêmes quant à l'organisation primitive, diffèrent cependant en tout, aussi bien au physique qu'au moral, et les différences qui les caractérisent sont d'autant plus prononcées que la sexualité est mieux exprimée. L'homme est plus grand, plus fort que la femme; tous ses tissus portent l'empreinte d'un surcroît de vigueur; ses formes sont plus nettement dessinées, ses traits plus rudes et plus anguleux, ses muscles mieux prononcés. Si j'osais emprunter une pensée à la statuaire, je dirais que, comparativement à la femme, il est une œuvre d'art à laquelle le fini de la ciselure manque. La femme, plus gracieuse, plus régulière, gagne en finesse et en beauté dans ses formes et ses contours ce qu'elle perd en vigueur; la force ne lui est pas dévolue; il y a même dans sa faiblesse quelque chose que la nature a su utiliser pour arriver à ses fins. »

La tête de la femme diffère de celle de l'homme par la forme, le volume et le poids. Nous pensons que plus la tête approche de la forme sphérique et plus elle a de développements à la partie supérieure et latérale, plus elle a acquis en perfectibilité...

vertébrale en arrière et se reportent ensuite plus brusquement en avant, de sorte qu'elles sont plus brusquement arquées à leur partie postérieure. Il suit de là que la colonne vertébrale fait plus de saillie dans la cavité thoracique et que les apophyses épineuses, loin d'être saillantes au dos, y occupent le fond d'une gouttière (Burdach). Le thorax de la femme a la forme d'une caisse dont la base serait en haut, disposition tout à fait inverse chez l'homme, et qui a fait comparer avec assez de vérité le thorax de ce dernier à une hotte renversée. Ces considérations anatomiques nous semblent avoir un très-grand intérêt en physiologie et en pathologie. Nous voyons que c'est la sexualité qui a reporté en haut les poumons et les a autrement conformés que ceux de l'homme, dans la prévision de la place nécessaire à la gestation. Le diaphragme de la femme est plus petit et situé plus haut; sa partie antérieure s'insère au cartilage de la sixième côte, de la septième chez l'homme. La femme, ayant besoin de moins d'organes que l'homme pour respirer, résiste plus longtemps aux obstacles que le jeu des poumons rencontre; ainsi, soumise en même temps que l'homme à une cause semblable d'asphyxie, elle succombera plus tard que lui. Telle est encore la raison pour laquelle elle est plus apte que l'homme à parler et à chanter; aussi trouve-t-on plus facilement des cantatrices que des chanteurs.

L'appareil de la circulation, intimement lié aux voies respiratoires, se trouve dans les mêmes conditions. Ainsi le cœur de la femme, plus petit que celui de l'homme, est situé plus haut.

La sexualité s'exprime d'une manière très-remarquable dans le tube digestif. La cavité buccale de la femme est moins grande que celle de l'homme; les arcades dentaires affectent la forme parabolique. L'estomac est plus allongé, plus petit, mais sa couche musculaire est plus épaisse, les vaisseaux lymphati-

ɜmme a plus d'esprit et l'homme plus de génie; la ɜrve et l'homme raisonne. » A la femme reviennent ılement les qualités du cœur et de l'esprit, dont st bien approprié à sa mission. La douceur, la bien- la sensibilité, la finesse, la succession rapide des ɜntiment qui porte à aimer, sont des vertus plus ı femme, que nous nous plaisons à voir, à admirer, ler, au milieu de ses enfants, tempérant l'énergie, s même la rudesse de celui que la nature lui assigne ɔteur, et faisant refléter sur lui quelques-unes de qualités qui établissent une sorte de nivellement, e une des plus belles harmonies de la nature.

ıut cependant de beaucoup que les choses soient ınsi que nous venons de les établir; les caractères et moraux ne sont pas constamment en harmonie ɜ qu'ils représentent. Il arrive souvent que ce qui ıartenir naturellement à la femme se retrouve chez tout comme il n'est pas rare de voir de l'homme s la femme.

des hommes qui ont pensé qu'Adam avait été créé ın côté et femme de l'autre, et qu'il était ainsi com- ux corps, que Dieu ne fit que séparer. Sterne, dans ıs qu'il dit lui-même être sortis tout brûlants de son t une des plus jolies pensées que l'homme puisse : « Si Dieu, dit-il, eût voulu faire de la femme le l'homme, c'est de la tête de ce dernier qu'il l'eût eût voulue son esclave, c'eût été des pieds; mais compagne et son égale, il la tira de son côté. »

nces sexuelles ne sont pas bornées aux seuls or- génération; chez la femme, la différence des e aussi le sexe, dont l'essence ne se borne elque organe, mais s'étend, par des nuances

refusé, sans faire mourir sans cesse un pauvre enfant d'une voitise aiguisée par l'espérance ! Tout le monde sait l'a-se d'un jeune garçon soumis à cette loi, lequel ayant été lié à table s'avise de demander du sel. Je ne dirai pas on pouvait le chicaner pour avoir demandé directement du et indirectement de la viande ; l'omission était si cruelle e, quand il eût enfreint ouvertement la loi, et dit sans dé- qu'il avait faim, je ne puis croire qu'on l'en eût puni. voici comment s'y prit, en ma présence, une jeune fille dix ans, dans un cas beaucoup plus difficile, car, outre il lui était rigoureusement défendu de demander jamais directement ou indirectement, la désobéissance n'eût pas graciable, puisqu'elle avait mangé de tous les plats, hormis seul, dont on avait oublié de lui donner. Or, pour ob- r qu'on réparât cet oubli, sans qu'on pût l'accuser de béissance, elle fit, en avançant son doigt, la revue de tous plats, disant tout haut, à mesure qu'elle les montrait : J'ai gé de ça, j'ai mangé de ça ; mais elle affecta si visiblement sser sans rien dire sur celui dont elle n'avait pas mangé, quelqu'un s'en apercevant lui dit : « Et de cela, en avez-vous gé ? » — Oh ! non, répondit doucement la petite gourmande baissant les yeux. Je n'ajouterai rien, comparez !... Ce est une ruse de fille, l'autre est une ruse de garçon.

nd on considère les enfants dans leur premier temps, e de la jeunesse, c'est-à-dire au moment où leur opéra- physique et morale présente des déterminations fixes, distingue déjà dans les filles une différence d'action très- rquable : leur marche, plus posée, tient peut-être plus, les premiers temps, aux instructions qu'on leur donne à la différence du sexe, mais les goûts sont déjà distincts. filles, plus paisibles, évitent le tumulte et les dissensions s'élèvent entre les garçons de leur âge ; les amusements de

plus ou moins sensibles, à toutes les parties et même à un grand nombre d'actes, de sorte que la femme n'est pas seulement femme par un seul endroit, mais encore par toutes les faces par lesquelles elle peut être envisagée. Outre les attributs physiques et ces nuances qui font distinguer partout le type féminin, les penchants, les premières impulsions de la sensibilité, et les habitudes qui en dépendent, forment encore des caractères que l'on parvient plus facilement à démêler et à reconnaître. On dirait que deux instincts différents sont le mobile respectif du petit garçon et de la petite fille. Celle-ci obéit au sien, comme on le voit évidemment par la première impulsion de son esprit, par son goût pour la parure, par ses habitudes moins bruyantes, le choix de ses hochets, le besoin de fixer l'attention, et d'exercer de bonne heure les organes de la voix, dont la flexibilité est bien supérieure à celle des organes de l'enfant du sexe opposé. Rousseau a bien senti toutes ces petites différences; les détails qu'il expose à ce sujet sont le résultat d'une observation très-fine, que le style le plus attachant et le plus animé a embelli de tous ses prestiges. « Les enfants des deux sexes ont beaucoup d'amusements communs, et cela doit être; n'en ont-ils pas de même étant grands? Ils ont aussi des goûts propres qui les distinguent. Les garçons cherchent le mouvement et le bruit, les tambours, les sabots, de petits carrosses. Les filles aiment ce qui donne dans la vue et sert d'ornement, des miroirs, des bijoux, des chiffons, surtout des poupées. La poupée est l'ornement spécial du sexe : voilà très-évidemment son goût déterminé pour sa destination. Le physique de l'art de plaire est dans sa parure; c'est tout ce que des enfants peuvent articuler de cet art. Voyez une petite fille passer la journée autour de sa poupée, lui changer sans cesse d'ajustements, l'habiller, la déshabiller cent et cent fois; chercher continuellement de nouvelles com

d'ornements, bien ou mal assortis, n'importe ; les
ıquent d'adresse, le goût n'est pas formé; mais déjà
ıt se montre. Dans cette éternelle occupation, le
le sans qu'elle y songe, les heures passent, elle n'en
ılle oublie les repas même, elle a plus faim de pa-
l'aliments. Mais, direz-vous, elle pare sa poupée, et
sonne; sans doute, elle voit sa poupée, elle ne se
lle ne peut rien faire par elle-même, elle n'est pas
le n'a ni talent ni force, elle n'est rien encore; elle
ans sa poupée, elle y met toute sa coquetterie; elle
e pas toujours, elle attend le moment d'être sa pou-
ême. Voilà donc un goût bien décidé, vous n'avez
vre et le régler. Il est sûr que la petite voudrait de
œur savoir orner sa poupée, faire des nœuds de
son fichu, son falbala, sa dentelle, en tout cela on
ndre si durement du bon plaisir d'autrui, qu'il lui
commode de tout devoir à son industrie. Ainsi
son des premières façons qu'on lui donne; ce ne
es tâches qu'on lui prescrit, ce ne sont pas des bon-
pour elle; en effet, presque toutes les petites filles
t avec répugnance à lire et à écrire; mais quant à
iille, c'est ce qu'elles apprennent toujours volontiers.
ginent d'avance être grandes et songent avec plaisir
ents pourront un jour leur servir à se parer. »
emière route ouverte est facile à suivre : la couture,
, la dentelle viennent d'elles-mêmes ; la tapisserie
i fort à leur gré; les meubles sont trop loin d'elles
ient point à la personne, ils tiennent à d'autres opi-
apisserie est l'ameublement des femmes; les jeunes
rendront jamais un fort grand plaisir.
différences morales plus importantes peuvent en-
guer la femme de l'homme, longtemps avant

l'époque de la deuxième saison. Ainsi, le développemen l'intelligence de la petite fille est beaucoup plus rapide objets extérieurs affectent davantage sa sensibilité, el nuances de détails, que des petits garçons laissent écha sont ordinairement saisies par les petites filles avec une cision et une finesse qui nous étonnent.

C'est sans doute aussi par une suite de leur plus g affectibilité, et parce que les organes de la voix sont flexibles, que les petites filles apprennent plus vite à p qu'elles acquièrent si vite, suivant la remarque de Rou un babil agréable; qu'elles mettent de l'accent dans propos, même avant de les sentir, et que les hommes s sent si tôt à les écouter, même avant qu'elles puisse entendre. Il faut remarquer encore que les petites fill beaucoup plus de finesse, et que cette qualité est, en q sorte, une suite de la constitution de la femme. La ru Rousseau, est un talent naturel au sexe, et persuadé qu les penchants naturels sont bons et droits par eux-mêr suis d'avis qu'on cultive celui-là comme les autres; il n que d'en prévenir l'abus; je m'en rapporte sur la vé cette remarque à tout observateur de bonne foi. Je n point que là-dessus on examine les femmes elles-mêm gênantes institutions peuvent les forcer d'acquérir de l Je veux qu'on examine les filles, les petites filles qui que de naître, qu'on les compare avec les petits garç même âge, et si ceux-ci ne paraissent lourds, étourdis auprès d'elles, j'aurai tort incontestablement. Qu'on m mette un seul exemple pris dans toute la naïveté pué est très-commun de défendre aux enfants de ne rien der à table, car on ne croirait jamais mieux réussir da éducation qu'en les surchargeant de préceptes inutiles; si un-morceau de ceci ou de cela n'était pas bientôt

ans faire mourir sans cesse un pauvre enfant d'une
iguisée par l'espérance ! Tout le monde sait l'a-
jeune garçon soumis à cette loi, lequel ayant été
ble s'avise de demander du sel. Je ne dirai pas
ait le chicaner pour avoir demandé directement du
ectement de la viande; l'omission était si cruelle
il eût enfreint ouvertement la loi, et dit sans dé-
vait faim, je ne puis croire qu'on l'en eût puni.
omment s'y prit, en ma présence, une jeune fille
dans un cas beaucoup plus difficile, car, outre
ait rigoureusement défendu de demander jamais
ment ou indirectement, la désobéissance n'eût pas
e, puisqu'elle avait mangé de tous les plats, hormis
dont on avait oublié de lui donner. Or, pour ob-
réparât cet oubli, sans qu'on pût l'accuser de
ce, elle fit, en avançant son doigt, la revue de tous
isant tout haut, à mesure qu'elle les montrait : J'ai
a, j'ai mangé de ça; mais elle affecta si visiblement
ns rien dire sur celui dont elle n'avait pas mangé,
'un s'en apercevant lui dit: « Et de cela, en avez-vous
Oh! non, répondit doucement la petite gourmande
t les yeux. Je n'ajouterai rien, comparez !... Ce
ne ruse de fille, l'autre est une ruse de garçon.
n considère les enfants dans leur premier temps,
a jeunesse, c'est-à-dire au moment où leur opéra-
que et morale présente des déterminations fixes,
ue déjà dans les filles une différence d'action très-
le : leur marche, plus posée, tient peut-être plus,
emiers temps, aux instructions qu'on leur donne
érence du sexe, mais les goûts sont déjà distincts.
plus paisibles, évitent le tumulte et les dissensions
nt entre les garçons de leur âge ; les amusements de

celles-ci ont quelque chose de plus modéré que ceux des [...]tres, elles se rassemblent pour jouir des divertissements p[...] tranquilles ; la conversation est pour elles un grand pl[...] tandis que les garçons se réunissent pour courir, se fatigue[...] se livrer à des exercices plus violents. Quand l'âge de rass[...]bler quelques idées est arrivé, les filles deviennent curie[...] elles s'inquiètent des causes de tout ce qu'elles voient, l[...] questions se succèdent rapidement ; les garçons, au contr[...] semblent ne prendre garde à rien qu'à ce qui les met dan[...] mouvement continuel. Cet état est le seul qui leur procur[...] véritables jouissances. De cette opposition de caractère, [...] prononcée à l'âge de cinq à sept ans, il résulte évidemm[...] que les filles ont les facultés intellectuelles plus précoces [...] les hommes. Cette observation est d'accord avec ce que [...] apprend la comparaison de l'organisation des deux se[...] Comme nous l'avons vu, chez les femmes, la fibre élém[...]taire est plus déliée, les nerfs plus ténus, par conséquent [...] doivent recevoir plus facilement l'impression des agents [...] nous environnent, en éprouver plus sensiblement l'acti[...] être donc aussi plus tôt instruites par l'expérience qui [...] résulte, et par conséquent donner prématurément des preu[...] d'un jugement déjà exercé, quand les hommes paraiss[...] réunir à peine quelques idées. Il suit de cette différence [...] les affections morales doivent avoir, et ont en effet sur el[...] une plus grande influence ; elles deviennent pour elles [...] source de maux physiques ; on ne s'étonnera donc point [...] elles s'abandonnent plus aux peines, aux inquiétudes, a[...] chagrins, et si ces affections de l'esprit se nourrissent pl[...] longtemps dans leur souvenir, puisqu'elles sont ébranl[...] plus fortement que les hommes par les mêmes causes.

Si l'on a égard au rapport des liquides avec les solides, [...] est infiniment rare que le sang prédomine chez la femme. [...]

e l'on nomme tempérament sanguin appartient exclusive-
ent à l'homme; chez lui la physionomie est plus hardie,
il plus étincelant, le visage plus sec et plus brun, les che-
ux plus crépus et plus noirs, l'embonpoint moindre, les
isseaux plus saillants à la superficie du corps, les formes
us rudes. C'est au contraire le tempérament lymphatique
ui excède chez la femme. Il en est de même du système mus-
ulaire par rapport aux système nerveux. Le premier domine
hez l'homme, et le second chez la femme. D'un côté, ce sont
l contractilité, la force et la vigueur; de l'autre, une sensi-
ilité et une mobilité excessives. Là se trouvent l'intensité,
énergie et la persévérance des mouvements; ici des ébran-
ments nombreux, précipités, souvent tumultueux. L'exercice
e certaines facultés de l'âme était trop nécessaire aux vues
e la nature pour qu'elle ne dotât pas la femme du tempéra-
ent nerveux; aussi, chez elle, tout révèle la grande activité
ccordée au tempérament nerveux : l'extrême mobilité de
esprit, la sensibilité, la finesse, la délicatesse, l'exaltation, le
n d'imitation, sont des phénomènes qui dépendent essen-
ellement du système nerveux, et qui, chez les femmes, sont
éveloppés à un très-haut point. Nous voyons dans cette réu-
on des qualités morales, qui dérivent toutes de la prédomi-
ance du système nerveux sur tous les autres systèmes chez
femme, l'idée intentionnelle de la nature, idée sublime et
ovidentielle ou divine, qui a pour but la propagation et la
nservation des individus et de l'espèce humaine; c'est pour
re la compagne de l'homme et la mère de famille, que la
ture a doué cette plus belle et plus intéressante moitié du
enre humain de qualités parfaitement appropriées au rôle
aprotant qu'elle est destinée à remplir sur la terre, et dont
usage, tel qu'il a été dicté et prévu par elle, contribue en-
re à nous la rendre plus chère en nous révélant le chef-

d'œuvre de ses plus heureuses combinaisons. Les appareils nerveux et régénérateurs témoignent ici bien vivement en faveur de leur sympathie et de leur influence sur les qualités morales : en effet, qui de nous n'a pas mille fois compris que la vie immatérielle de la femme consistait et se passait à sentir et à aimer ?

L'être faible est nécessairement timide, parce qu'il se voit exposé à des dangers qu'il ne peut éviter par sa résistance, et sa timidité augmente encore sa faiblesse. L'effet physique de la peur étant d'attirer les forces au dedans, elle empêche qu'il n'en reste assez au dehors, pour repousser la cause qui l'a fait naître. Aussi, les femmes sont-elles saisies d'émotions vives, tombent-elles en défaillance au moindre péril qui les menace. Heureusement que la même constitution de fibres, qui dispose leur âme à la crainte, dispose leur esprit à la finesse ou à la dissimulation, qui n'est que l'art de cacher cette crainte. Cette qualité naît en elles du sentiment de leurs besoins, uni à celui de leur faiblesse; elle supplée au courage d'organisation qui ne leur a pas été donné et les fait échapper, par l'adresse, à l'action des causes offensives, que nous évitons, par la force.

Qualités morales qui distinguent la Femme.

> La femme vraiment délicate et sensible éprouve une foule de sensations qui sont inconnues à la plupart des hommes. C. DE SALM.

Toutes les puissances de l'organisation nerveuse de la femme, tous les ressorts et le jeu de ses fonctions semblent concourir pour produire et entretenir chez elle cette précieuse qualité à laquelle on peut rattacher toutes les autres qualités de l'esprit et du cœur. L'exquise sensibilité de la femme est la véritable source de tous les sentiments tendres et affectueux, dans ses nobles élans et ses goûts pour les choses grandes et

mes; c'est le plus brillant attribut de la vie morale de la ne; c'est cette admirable propriété dont les développe- ts divers et variés sont désignés sous les noms d'impres- s, de sensations, de perceptions, d'idées, de sentiments, assions, d'affections : on peut ajouter que c'est la pléni- , l'excès de cette faculté de sentir, qui caractérisent la me et qui forment un des traits les plus remarquables de ature.

a sensibilité n'est point la vie; mais elle en accélère ou ne les ondulations, tantôt superficielle ou concentrée, tan- explosive ou languissante, c'est le délice ou le supplice de e courte existence. « Lorsqu'une femme sensible et dont ie est généreuse, dit la comtesse de Salm, a pour un me un véritable attachement, soit d'amour, soit d'amitié, sent en elle, dans toutes les relations qu'elle a avec lui, lque tendre qu'il puisse être, une supériorité de sensations e dévouement qui le rabaissent extrêmement à ses propres x, s'il lui est possible de s'en faire une juste idée. »

e prodigieux fonds de sensibilité qui se trouve dans les mes est pour elles et pour nous une source féconde de sirs délicats et quelquefois aussi de peines amères. Le sen- ent les conduit à tout : il naît, vit, meurt avec elles, et duit, dans tous les âges, ces vertus aimables qui les font rir et respecter, comme aussi les vices particuliers que s leur reprochons, car plus le cœur est sensible, plus il susceptible de jalousie, de dépit, de vengeance, lorsqu'il offensé. Funeste à l'infortuné, qui pourtant refuserait de diquer dans l'ivresse de ses joies, présent fatal, même au e, qui devrait n'y puiser que de nobles jouissances, la sen- lité est le don le plus précieux et sans lequel on n'éprou- it ni les enchantements du génie et de la vertu, ni la fé- é suprême dans ses éclairs rapides sur cette terre. Sans

cette sensibilité intime, profonde, point d'imagination, point d'essor de hautes pensées, ni d'actions éclatantes, point de savoir immense dans le vaste univers; sans les éclairs de sensibilité, l'homme croupirait en être stupide, à peine s'il relèverait sa tête au-dessus de la brute, puis se replongerait vers les plaisirs abjects qui l'énervent, le dégradent jusqu'à la fange.

Les femmes, en général, ont une sensibilité très-vive, très facile à émouvoir, sans cesse employée par des objets extérieurs, et très-peu susceptible de ces modifications profondes, de ces ébranlements prolongés, que nous appelons raisonnement, réflexion, méditation. Tous les organes de la femme sont d'une extrême mobilité, ce qui tient à la petitesse de sa stature et à la faiblesse de son organisation entière, comme nous l'avons déjà fait remarquer. Plus mobile que capable de s'émouvoir, elle possède toutes les qualités vitales dans le degré le plus étendu et le plus exquis, mais avec des forces physiques extrêmement bornées, de manière que son existence consiste plus en sensations qu'en mouvements corporels. On peut ajouter que l'extrême sensibilité dont jouissent les femmes est le principe de leurs qualités morales. La faiblesse, la mobilité et l'inconstance de ce sexe, duquel La Bruyère a dit que le caprice était tout proche de la beauté pour en être le contre-poison, tiennent à cette vive sensibilité, qui est due elle-même à la faiblesse de son organisation.

La sensibilité de la femme est inséparable de son sexe; l'impression vive que lui fait la vue d'un objet aimé ou odieux, une odeur forte ou désagréable, un bruit soudain, la mobilité de son caractère, de son humeur, de ses goûts, de ses penchants, la véhémence passagère de quelques passions, le rôle qu'elle a joué dans l'histoire des folies humaines; tout en e prouve des organes faciles à exciter...

it pas croire que la sensibilité soit un stérile avan-
est pour ceux qui en sont doués une source de
s inconnues aux autres hommes. Le plaisir trouve
un accès facile, et leurs sensations sont beaucoup
;. Cette précieuse qualité a d'autres conséquences:
ns la société le germe de toutes les vertus. L'homme
onnaît seul les douceurs de la pitié, le prix des bien-
pire de l'amitié et le charme de la confiance; il aime
ables, il abhorre l'injustice, il respecte les lois, et le
cit d'une bonne action ou d'un acte de générosité
t jusqu'aux larmes...
ımes nous offrent des modèles ravissants de cette
faiblesse et de cette exquise et délicieuse sensibilité.
ır, l'indulgence et la soumission sont des vertus es-
à leur sexe. On ne trouve jamais qu'en elles ce tendre
es soins délicats qui adoucissent les maux et font
: malheur. La douceur, la bonté, l'amour et toutes
ons d'humanité, de compassion, de charité tendre,
ation, qui entretiennent la société, lient ses divers
, resserrent les nœuds de la famille et forment le
ι apanage de la maternité, sont des qualités innées
эmme. C'est par la toute-puissance de tant et de si
.lités que la femme se montre si supérieure à l'homme.
n l'illustre Rousseau avait raison de dire: « L'empire
ıme est un empire de douceur, d'adresse et de com-
; ses ordres sont des caresses, ses menaces sont des
Madame de Maintenon avait aussi bien raison quand
t que pour les femmes la douceur était le meilleur
'avoir raison...
ıme est vraiment fille de Dieu, dit l'abbé Constant;
e miel entre les pétales d'une fleur, la douceur réside
lèvres d'une femme. Son souffle est un parfum qui

rafraîchit les âmes: son baiser est une couronne pour l'innocence, un pardon pour le repentir. O femmes, mes sœurs, mes beaux anges bien-aimés! respectez vos lèvres et ne les ouvrez plus au mensonge; ne les profanez point par des rires impurs, ne les souillez pas du poison de la calomnie. Tant que vous serez esclaves et que vous passerez souffrantes dans un monde qui ne vous rend pas justice, que vos soupirs montent vers le ciel du bord de vos lèvres encore sans tache, que vos paroles descendent sur la terre comme une rosée d'amour pour amollir le cœur de ceux qui vous persécutent, et l'on finira par comprendre que l'on a crucifié Dieu une seconde fois en vous, et l'on tombera à genoux avec des yeux pleins de larmes, et sous le baiser de vos lèvres, l'homme converti s'écriera : La femme est vraiment fille de Dieu!... La femme est deux fois notre mère. Je m'adresserai aux âmes adolescentes et j'interrogerai les amants qui aiment pour la première fois. Lorsque le regard d'une femme a illuminé leur vie d'une splendeur encore inconnue; lorsqu'un charme secret et tout-puissant dilate et fait palpiter leur cœur; lorsque Dieu tout entier s'est révélé à eux dans un sourire; lorsqu'ils ont entrevu le ciel dans l'extase d'un premier baiser d'amour; lorsque la bien-aimée qui leur est apparue est restée devant leur souvenir comme une vision toujours rayonnante, et lorsqu'ils se demandent en tremblant si tant de beauté n'est pas une illusion qui va s'évanouir; lorsque des larmes sont au bord de leur paupière en pensant à la bien-aimée, et lorsqu'ils songent en soupirant : Oh! je voudrais mourir pour elle ! Je leur demanderai : Qu'est-ce que la femme? Croyez-vous que ce soit un jouet d'un instant qu'on puisse jeter et briser? Croyez-vous que ce soit une femme sans pensées et sans amour, faite pour amuser nos regards? Et les amants me répondront, et les âmes adolescentes qui aiment pour la première fois me diront : La

nme est Dieu lui-même, révélé dans toute sa grâce, riant
ns toute sa beauté, parlant à nos cœurs dans tout son amour.
femme est la parole de consolation et d'avenir, rendue vi-
le, afin que nous ayons le courage de vivre. La femme est
elque chose de mystérieux, placé entre le ciel et la terre,
ur que la terre ne maudisse pas le ciel, et sa forme suave et
uce a seule fait rêver aux hommes malheureux les bons
nies et les anges consolateurs; un seul instant de l'amour de
femme est l'inséparation d'une longue vie; c'est par les
res de la femme que passe le souffle de Dieu.—Voilà ce que
a celui qui aime. Or, je vous dis en vérité que celui qui aime ne
trompe pas dans les intuitions de son cœur, car l'amour élève
me de l'homme au-dessus d'elle-même et la met en commu-
cation avec un monde supérieur. Écoutez maintenant, vous
is qui méprisez et opprimez la femme : Vous ne l'aimez pas !
, comme Dieu ne vous a donné qu'elle pour aimer, vous
s sans amour, vous êtes sans vie, vous végétez dans la
ne, comme des plantes empoisonnées! L'amour seul peut
nner à la pensée humaine sa sanction; le cœur est la pierre
touche des idées. Ne parlez donc pas, hommes sans cœur,
sque vous n'aimez pas ! Mais nous qui aimons, nous qui
ons, bénissons Dieu, et remercions la femme qui nous a donné
vie, car la femme est deux fois notre mère; et lorsqu'elle
is donne l'amour, elle nous donne une seconde fois la vie,
is une vie plus divine; elle nous sauve en nous blessant, et
us guérit des langueurs de la mort en nous faisant souffrir
doux tourments de l'amour. Tu as blessé mon cœur, ô ma
ur et ma fiancée ! tu as blessé mon cœur, et depuis ce
nps j'aspire à toi, comme le cerf qui traîne une flèche après
n flanc aspire à l'eau d'une fontaine. Je souffre et je te bé-
s de mes douleurs; je pleure et je vois le ciel à travers mes
rmes. Oh ! comment pourrait-on ne pas t'aimer? comment

peut-on vivre sans penser à toi? comment peut-on tourme ton cœur et chercher à te rendre malheureuse!

L'extrême sensibilité donne à la femme la sûreté du ta la finesse de l'esprit; il est rare que cette faculté, qu'elle sède au plus haut degré, la trompe jamais dans l'applic qu'elle sait en faire aux objets qui paraissent d'abord lui le plus étrangers; elle possède au plus éminent degré to qui tient au goût et aux sentiments des convenances. sommes obligés d'étudier longtemps dans ce genre ce q saisit sûrement au premier aspect. C'est à elle seule qu'i partient de soigner cette partie de notre éducation; ainsi, les relations les plus ordinaires de la société, un mot, u gard, qui nous auront presque toujours échappé ou dont n'aurons pas compris l'expression, lui ont déjà fait conn avec certitude ce que nous cherchons avec bien de la pe entendre par nos seuls moyens, et le plus souvent sans a succès. Ne doutons point que ce ne soit à l'influence habitue ce goût si sûr, que les hommes qui ont le bon esprit d'en pr et qui passent pour les mieux élevés doivent toute leur réput

Mais c'est surtout dans le commerce de la vie, de la rêve d'une ombre, selon l'expression poétique de Pindare surtout au sein de la société que les femmes brillent de leurs qualités et de tout leur éclat; c'est leur vrai don c'est leur empire, et là, nous sommes bien forcés de n naître toute leur supériorité et même de leur remet sceptre des vertus sociales, qui se briserait si vite ent mains inhabiles. A elles, en effet, cette gracieuseté qui dire qu'une femme qui n'était pas aimable n'était pas la nature; à elles cette douceur sans apprêt, qui donn manières un charme si séduisant; à elles cette indul qui vole au-devant de l'amour-propre et qui pardonne délicatesse et sans ostentation; à elles la sainte reco

ance du cœur; à elles enfin cette politesse distinguée qui ent de la bienveillance, qui se confond souvent avec elle, qui, sans être la vertu précisément, en est du moins l'image l'heureux mensonge. Disons plus : semées dans le monde ur en faire les délices et les honneurs, et naturellement rlées à observer avec soin ce qui s'y passe, pour conserver r empire ou pour l'étendre, les femmes deviennent promp- ment nos maîtres, en fait de tact et de prévisions délicates. les ne délibèrent pas, elles prononcent; elles ne regardent s, elles voient; et malgré toutes les précautions ingénieuses nt l'amour-propre sait s'entourer, elles découvrent sans ort les faiblesses secrètes, les fausses modesties et les fausses andeurs, chez ceux-là même qui ont le plus vécu. Ainsi, r exemple, un simple coup d'œil leur apprend ce qu'un omme est réellement et ce qu'il voudrait paraître; elles connaissent le vrai savant malgré sa modestie, et le sot algré son bavardage; elles assignent à la défiance sa vérita- le source, selon qu'elle révèle de la faiblesse ou du malheur; les montrent du doigt l'orgueil solitaire qui jouit naïvement ses rêves innocents, et l'orgueil impétueux que la plus gère contrariété révolte ou fait éclater; mais elles excellent rtout dans l'art difficile de faire naître l'opinion et de la riger, et c'est toujours avec un talent qui n'appartient qu'à les qu'elles manient cette arme puissante, lorsqu'elles la oient nécessaire à leur amour-propre ou à leur intérêt. Dans s petits comités ou dans les cercles, elles font changer la nversation au gré d'une idée qui folâtre dans leur tête, et i demande à expirer : c'est là une des meilleures ruses 'elles emploient pour se venger; c'est aussi leur plus grande ssource. Tantôt elles nous embarrassent par des compli- ents; tantôt elles nous font rougir par des éloges auxquels les ne croient pas le moins du monde, ou bien elles jettent

he à l'individu et se fixe à des objets particuliers. L'un se laît dans une courageuse indépendance, l'autre préfère un loux servage; celle-ci affecte de la finesse et des détours, où elui-là fait reluire la franchise et la simplicité. Chacun d'eux n'envisageant les objets qu'à sa manière ne les voit point en lous sens, et, par une relation admirable, les deux sexes ont besoin d'être unis pour acquérir une parfaite idée des choses. Tout ce qui s'y trouve de fort, de vaste, de sublime, est mieux perçu par l'un; tout ce qu'il y a de délicat, de gracieux et de fin, est mieux senti par l'autre. La femme, cette plus belle fleur de la terre et de la nature, et qu'on voit briller sur le parterre de la vie, rassemble tout ce qu'il y a de plus tendre, le plus séducteur, de plus ravissant sur la terre... Mais homme seul est capable des brûlants transports du génie; il ègne par la pensée : son empire est l'univers, son besoin est immortalité. « La pénétration de la femme, dit le spirituel egouvé, est sans égale pour juger les individus; les moinres mouvements du cœur, les ridicules les plus cachés, les rétentions les plus secrètes lui sont visibles comme des faits ctérieurs. » Tout le système de défense et de domination des ommes se fonde sur cette connaissance; et elle est si profonde u'elle leur suffit souvent pour contre-balancer l'empire des ois et les coutumes. C'est armée de cette science toute-puisante que l'épouse parvient quelquefois à s'affranchir, que la oquette gouverne; c'est appuyée sur cette ancre flottante et ependant inébranlable que Célimène ose dire à Alceste son ablime mot : « Il ne me plaît pas, moi ! » Mais là se borne la agacité féminine. La femme connaît admirablement les homnes qu'elle connaît, elle ne connaît pas l'homme; rien ne lui chappe dans l'individu, presque tout lui est obscur dans l'esèce. S'il s'agit donc de s'élever à la généralisation des idées u détail, s'il faut en tirer ou les lois philosophiques de l'âme

ratique constante de tous les siècles et de presque tous les
uples de la terre. Aristote, plus habile en cela que Platon,
n maître, sans porter atteinte en aucune sorte au solide
érite et aux qualités essentielles du sexe, a marqué avec
esse la différente destination de l'homme et de la femme
r la différence des qualités du corps et de l'esprit, que
uteur et le Créateur suprême a mise entre eux, en donnant
l'un une force de corps et une intrépidité d'âme qui le
ettent en état de supporter les plus dures fatigues et d'affron-
r les plus grands dangers, et donnant à l'autre, au contraire,
ne complexion faible et délicate, accompagnée d'une dou-
ur naturelle et d'une modeste timidité, qui la rendent plus
opre à une vie sédentaire, et qui la portent à se renfermer
ns l'intérieur de la maison et dans les soins d'une indus-
ieuse, prudente et sage économie. Xénophon pense comme
ristote, et pour relever les travaux de la femme qui se renferme
ns l'enceinte de sa maison, il la compare agréablement à
beille-mère appelée ordinairement le roi des abeilles, qui
ule gouverne toute la ruche et en a l'intendance; qui dis-
ibue les emplois, qui anime les travaux, qui préside à la
nstruction des petites cellules, qui veille à la nourriture et à
subsistance de sa nombreuse famille, qui règle la quantité
s mets destinés à cet usage, et qui, régulièrement, dans les
mps marqués, envoie en colonies au dehors les nouveaux
saims, pour décharger la ruche. Il remarque, comme
ristote, la différence de constitution physique et morale que
uteur de la nature a mise avec dessein dans l'homme et
ns la femme, pour leur marquer ainsi à l'un et à l'autre
ur destination particulière et les fonctions qui leur sont
ropres.

Ce partage, loin d'avilir et de dégrader la femme, l'élève et
honore véritablement, en lui confiant une espèce d'empire

et de gouvernement domestique, qui ne s'exerce que
douceur, la raison, l'équité et le bon esprit, et en lui d
bien souvent de cacher et de mettre en sûreté les plus
bles qualités sous le précieux voile de la modestie et
béissance. Car, il faut l'avouer de bonne foi, il s'est re
de tout temps et dans toutes les conditions des femm
par un mérite solide, se sont élevées au-dessus de le
comme il y a eu une infinité d'hommes qui ont désho
leur par leurs défauts; mais ce sont des cas particuli
ne font pas règle, et qui ne doivent point prévaloir con
destination fondée sur la nature et prescrite par le C
lui-même.

Les abstractions, les idées générales, les systèmes m
siques doivent être indifférents ou étrangers aux f
nous dit M. Legouvé, dans son livre si bien ecrit sur l'
morale des femmes; il n'est qu'un moyen de les int
dans leur intelligence, c'est de les faire passer par leu
Dépeignez aux femmes toutes les souffrances qui naisse
les individus de l'inégalité sociale, et alors, mais seu
alors, elles se passionnent pour les droits de l'homme
est pour nous l'injustice est pour elles la charité. Ain
de Dieu. Pour les hommes, Dieu est quelque chose; p
femmes, c'est quelqu'un. Nous l'expliquons, nous le co
tons, nous le créons quelquefois; elles, elles l'aim
femme peut donc, dans les idées complétement ab
s'élever par l'étude jusqu'à la raison qui comprend
qu'à la raison qui crée. Aucune découverte mathém
aucune théorie métaphysique n'est due à une fem
Grèce, où les disciples féminins se pressaient si arde
autour des grandes écoles de philosophie, où Pythagor
tait tout un peuple de femmes parmi ses adeptes, pas un
philosophique n'est sorti de la tête d'une femme. Intell

e interprètes, passionnées comme sectatrices, leur puis-
s'arrêtait et s'est toujours arrêtée là où la création com-
. Notre siècle nous en offre un exemple éclatant. Une
› s'est rencontrée parmi nous, que la nature a dotée
plume et d'un caractère virils; toutes les qualités qui
e semble, le philosophe : l'amour des idées générales, le
; des préjugés, le sentiment de la dignité humaine, elle
sède. Indignée contre les esclavages de toute sorte, contre
le l'ouvrier et contre celui du pauvre, aussi bien que
celui de l'épouse, sa pitié sympathique et réformatrice
mue de tous les problèmes sociaux et humains. A-t-elle
it une doctrine? Non, même dans son rôle de romancier
ste elle est restée femme, c'est-à-dire écho, miroir,
éolienne; elle a reflété successivement toutes les théo-
es théoriciens que le hasard ou son instinct lui faisait
ître. Derrière chacune de ses pensées, il y a un penseur.
seule chose dans ses systèmes lui est demeurée person-
son âme qui les sent et son style qui les exprime. Les
ıes ne sont philosophes que par le cœur...
st par la passion que les femmes arrivent à comprendre
lées et souvent à les rendre avec une éloquence supé-
e. Mais comme la passion est emportée, mobile, pleine
onséquences, les idées aussi, chez beaucoup de femmes,
brusques, heurtées, violentes; dans ces natures orageu-
les idées sont en quelque sorte des éclairs de l'âme.
› voyons-nous point aujourd'hui, nous dit l'illustre Lacre-
, que les belles-lettres viennent de perdre, les femmes
ancer d'un pas rapide dans toutes les carrières ouvertes
talents, malgré les barrières que leur opposent encore des
venances souvent tyranniques et des préjugés jaloux?
r juger de leurs progrès, observons si tout est égal dans
ivalité littéraire qu'elles supportent timidement avec nous.

La gloire leur est plus souvent importune, lors même qu' ne les distrait pas de leurs devoirs; elle compromet leur l heur, elle ajoute peu de chose à leurs charmes, et sou même en diminue l'effet aux yeux de la médiocrité. Il sei qu'on ne leur permette qu'une gloire de reflet, celle qu' reçoivent de leurs fils, de leurs époux, de leurs pères; car celle de leurs amants, elles ne peuvent guère en jouir dans le secret de leur cœur. Jusqu'à présent, du moin femmes qui s'illustrent dans les lettres sont mal secondée le sexe auquel elles fournissent de nouveaux titres d'hom Sa censure, et souvent la nôtre, surveillent et interprèten lignement leur conduite. Usent-elles de représailles; ell jettent sans bouclier sous une grêle de traits. Sont-elles v dans l'expression de leurs sentiments; on les accuse de t leur sexe. Montrent-elles de la crainte; au reproche de deur on mêle celui d'hypocrisie. Iraient-elles jusqu'à l'e gie, jusqu'au style brûlant; les femmes affectent une ro artificielle... Le roman de *Delphine* peut paraître un peu auprès de la *Nouvelle Héloïse*, et lors de l'apparition du mier, des femmes très-passionnées pour Saint-Preux ont que crié au scandale, et des journalistes eux-mêmes on semblant de rougir. Je sais qu'aujourd'hui cette rigueur o s'est adoucie : madame de Staël par l'élévation de son g madame Cottin, par un beau talent qu'inspirait la sens la plus vraie et qu'accompagna toujours la modestie la touchante, madame de Souza, par les grâces exquises d style, de son commerce et de sa personne, ont acquis pl liberté littéraire pour les femmes. Joignez-y madame Sé madame Valmore, et surtout madame de Girardin, qui jo talent poétique à tout l'esprit qui brille dans la convers Une autre femme a étendu plus loin, et quelquefois trop les limites de cette liberté conquise par ces dernières.

On ne peut contester à la femme de l'esprit, de la grâce, de lélicatesse, un tour fin et animé, du charme de son sexe, ns tout ce qui sort de sa plume, de son pinceau... Elle nous rpasse à cet égard, et il y a plus de femmes d'esprit que iommes d'esprit; car, d'après la manière dont nous concens cette qualité, le sexe y doit avoir l'avantage par sa vive isibilité extérieure, par sa mobilité, le piquant et la finesse ses réflexions. La femme sent mieux que nous les rapports s convenances et des disconvenances; elle observe de plus ès les détails; elle a plus d'aptitude à se plier à tout; mais fin, comme elle a moins de force d'organisation, elle doit der à l'homme la supériorité au moral comme au physique. même que sa voix est d'une octave moins grave que celle de iomme, de même ses idées semblent être plus aiguës et plus gères; et, selon la comparaison de Saint-Foix, elle a les idées les, tandis que celles de l'homme sont d'une teinte plus remunie, pour parler ainsi. Il faut dire cependant que madame Genlis ne partage point cette manière de penser, lorsqu'elle t : « L'organisation des femmes n'est point inférieure à celle s hommes. Le génie se compose de toutes les qualités qu'on e leur conteste pas et qu'elles peuvent posséder ou plus haut egré : l'imagination, la sensibilité, l'élévation de l'âme. » Le anque d'études et d'éducation ayant de tout temps écarté les mmes de la carrière littéraire, elles ont montré leur grandeur 'âme, non en retraçant dans leurs écrits des faits historiques, ı en présentant d'ingénieuses fictions; mais par des actions elles. Elles ont mieux fait que peindre, elles ont souvent par ur conduite fourni les modèles d'un sublime héroïsme. Nulle mme, dans ses écrits, n'a point la grande âme de Cornélie : ı'importe? puisque Cornélie elle-même n'est point un être naginaire. Et n'avons-nous pas vu de nos jours, dans la temte révolutionnaire, des femmes égaler les héros par l'énergie

de leur courage et par leur grandeur d'âme? Les grar
pensees viennent du cœur; et de la même source, quand
ne s'y oppose, doivent résulter les mêmes effets. Selon
pression du spirituel et savant Moreau de la Sarthe, l'esp
un sexe, et l'on peut regarder comme autant de carac
féminins la promptitude et la facilité de ses opérations
inconstance et sa pénétration, sa mobilité, sa grâce, sa
reté, son adresse, qu'une éducation vicieuse transforme
souvent en dissimulation et en fausseté. Rousseau, S
Lambert, Roussel, Cabanis, en signalant ces divers cara
de l'esprit des femmes, ont bien senti leurs rapports a
nature du sexe, et n'ont point méconnu l'influence de la
stitution physique sur ces différences. « S'agit-il de com
les talents et l'esprit dans les deux sexes, dit Thomas, i
drait distinguer l'esprit philosophique qui médite, l'esp
mémoire qui rassemble, l'esprit d'imagination qui crée
prit politique et moral qui gouverne. Il faudrait voir e
jusqu'à quel degré ces quatre genres d'esprit peuvent
venir aux femmes : si la faiblesse naturelle de leurs org
d'où résulte leur beauté, si l'inquiétude de leur caractèr
tient à leur imagination, si la multitude et la variété de
sations qui font une partie de leurs grâces, leur perm
cette attention forte et soutenue qui peut combiner de
une longue chaîne d'idées, attention qui anéantit to
objets pour n'en voir qu'un et le voir tout entier; qui
seule idée en fait sortir une foule, toutes enchaînées à la
mière, ou d'un grand nombre d'idées éparses extrait un
primitive et vaste, qui les rassemble toutes. » On ne peut
pêcher de convenir qu'il manque quelque chose même
plus brillantes productions du sexe. On n'y trouve point
sublimité, cette énergie virile, cette élévation ou cette pr
deur de pensée, empreinte ineffaçable du vrai génie. Ce g

: est rare même parmi les hommes, je le sais, mais
l y a plusieurs grands hommes qui l'ont eu, ce sont
ii se sont élevés à la hauteur de la nature, pour la con-
ils ont montré à l'âme la source de ses idées, assigné à
›n ses bornes, au mouvement ses lois, à l'univers sa
:; ils ont créé des sciences en créant des principes, et
i l'esprit humain en cultivant le leur. Si aucune femme
: mise à côté de ces hommes célèbres, est-ce la faute de
lion ou de la nature?
elligence appartient aux femmes comme aux hommes,
ıvec des qualités qu'en des proportions différentes. « Si
x quelque chose, dit un célèbre philosophe de notre
, M. Cousin, c'est par l'admiration de ce qui est beau,
:ette tendre et profonde admiration pour ce qu'il y a
beau au monde après un grand homme, c'est-à-dire
nme digne d'avoir une place à côté de lui, selon le
ı de la divine Providence; je voudrais la marquer, je
is la rendre, s'il était possible, contagieuse par toutes
ısources de l'art, et d'une érudition sobre et bien
. »
ıore infiniment une femme d'esprit et j'ai peu de goût
ne femme auteur. Ce n'est pas que je sois de l'école de
:, sur les femmes; l'homme et la femme ont la même
a même destinée morale, un même compte leur sera
dé de l'emploi de leurs facultés, et c'est à l'homme une
ie et à la femme un opprobre de dégrader ou de laisser
er en elle ces dons que Dieu lui a faits. Les femmes ne
t-elles pas savoir leur religion, si elles veulent la suivre
ratiquer comme des êtres intelligents et libres? Et dès
nstruction religieuse leur est, non pas permise, mais
commandée, quel genre d'instruction, je vous prie,
paraître trop élevé pour elles? Encore une fois, ou la

'elle disait révélait son âme et son talent; l'un était aussi ır que l'autre: c'était madame Tastu. Sa vie se passait dans ille soins affectueux de fille, d'épouse et de mère. Pour les rier, elle avait une lyre (car la lyre était encore de mode ors), et de loin en loin, des accords harmonieux, des vers du us suave parfum charmaient ses loisirs et ses lecteurs. Mais vie amena pour elle de profonds chagrins; elle perdit des res qu'elle avait droit d'aimer tendrement, et sa vue, déjà ible, s'éteignit dans les larmes. Où est maintenant cette mme, qui a ce rapport de trop avec trois grands poëtes?.... le vit très-loin, au pays des fées, à Bagdad, auprès d'un fils, nsul dans ce pays, où régnaient des princes, épris des plus antes fictions. Que n'y sont-ils encore!... Et cependant rès de ceux qu'elle enchanterait, s'ils venaient, madame Testu rait toujours trop loin de nous. Mais si Paris regrette de ne us la voir, de ne plus l'entendre, on est heureux du moins à la relire dans un charmant volume, consacré à des vers hers au cœur et doux aux oreilles de tous les gens de goût. »

Quant aux prétentions, que les femmes doivent éviter, leur on goût leur en dira sûrement plus sur ce point que nos leons, et le leur dira beaucoup mieux.

Le ridicule et la morgue de la pédanterie ne sont pas si sentiellement attachés à l'étude qu'elles ne puissent s'en garantir. On essayera donc en vain de nous persuader que l'ignorance est un bien qu'elles aient tant d'intérêt à conserver: ce que quelques-unes, qui ne doivent qu'à la seule nature ut ce qu'elles ont d'agréments, soient plus recherchées et éritent plus de l'être que quelques autres qui ne doivent ce u'elles sont qu'au travail de l'art, on ne peut tirer de là ucune conséquence raisonnable en faveur de l'ignorance tre l'instruction. Tout ce que l'on doit seulement en conlure, c'est que les premières plairaient davantage si elles

avaient plus cultivé les dons qu'elles tenaient de la natur que les autres ont eu très-grand tort de les déparer en cultivant mal.

A une pénétration rapide les femmes peuvent aussi joi la sagesse des vues et la prudence des conseils. Qui de dans les affaires les plus sérieuses, n'a eu occasion de le sulter avec succès? Que d'embarras dans l'intérieur d familles dont il nous serait impossible de nous tirer leur secours! Ils n'est pas de question difficile où elles r sissent le vrai point qu'il faille saisir, et dont elles n'éc avec la même facilité tout ce qui leur est étranger. En gé les affaires peuvent bien ne pas leur convenir; mais il très-faux de dire que leur esprit ne convient pas aux af à celles même de la plus haute importance et qui par demander la plus grande étendue de moyens.

Ne refusons pas le courage aux femmes; elles ont le comme nous le nôtre, et certes, il n'est ni d'une impo moins grande, ni d'une application moins utile et moins mune. « S'agit-il de braver un péril, dit M. Legouvé, pandre son sang, l'homme s'élance et la femme tremble le courage actif et extérieur. Mais l'homme ne sait ni s ni se résigner; les maladies l'abattent, les pertes de f l'écrasent; c'est là que triomphent les femmes. Douces la mauvaise fortune, non-seulement elles supportent maux, mais elles portent les maux des autres. » La moit hommes ne se soutiennent qu'appuyés sur la main femme. Ce sont les femmes qui raniment le comm abattu, l'artiste découragé; la mort dans le cœur, elles so pour le faire sourire. Elles représentent à la fois la Ré tion et l'Espérance; elles représentent surtout cette q fondamentale, le cœur.

C'est le cœur en effet, qui fait de ces créatures si frêles

;ables garde-malades; une femme prolonge alors ses les pendant plusieurs nuits successives, tandis que l'homme plus robuste, épuisé par quelques heures sans sommeil, ıdort près de celui qui meurt. C'est le cœur qui leur inspire délicatesses sublimes que nous ne connaîtrons jamais. ıdame de Chantral, nous dit M. Legouvé, au moment de ›nir mère, voit son mari, qu'elle adorait, mortellement pé à la chasse par l'imprudence d'un de leurs jeunes nts. Désespéré, ce jeune homme veut se tuer, madame de ıtral l'apprend. Soudain, elle lui fait dire par le prêtre du ;e qu'elle l'a choisi pour tenir sur les fonts du baptême ınt qu'elle doit mettre au monde... »

e pauvre ouvrière est transportée dans un hôpital, pour paralysie du larynx qui lui ôte l'usage de la parole. La ›ur, qui passe toute mesure, éclate en sanglots et en tor- de larmes. Le médecin soumet la malade à un traitement ıreux et longtemps inutile. Enfin un jour qu'elle essayait, sa coutume, de faire mouvoir son gosier rebelle, un mot échappe, elle parle, elle est sauvée! Que va-t-elle faire? doute appeler ses compagnes d'infortune et leur dire : Je ; le leur dire pour entendre elle-même le son de sa propre Non! elle se tait. Six heures, sept heures sonnent; les s gardiennes lui apportent sa nourriture : elle se tait urs, et seulement parfois, cachant sa tête sous sa cou- re, elle s'assure de sa guérison par quelques syllabes oncées tout bas. Enfin, la porte s'ouvre, le médecin entre ıpproche de son lit. Alors, avec un sourire plein de ›s : « Monsieur, lui dit-elle, je parle, j'ai voulu garder ma ière parole pour mon sauveur. » Une femme seule ait dire un tel mot, car l'empire du cœur est à elle... ıjoute le spirituel M. Legouvé, qui pèse le plus dans ılance divine et dans la balance humaine, qui compte

le plus pour le perfectionnement de l'homme et le bon de la terre, l'intelligence ou le cœur? Aimer, c'est pe penser, n'est pas aimer. Que sont tous les systèmes de sophie, toutes les utopies sociales, toutes les utopies politi toutes les créations du génie, œuvres souvent passagère sublimes aujourd'hui, seront peut-être stériles ou ridicul main, que sont-elles auprès de cette admirable et imn vertu qui n'a ni âge, ni date, et qui seule nous rapproch lement de Dieu, la tendresse? Demain le génie disparaît monde, que le monde resterait toujours digne des rega son créateur; mais si la tendresse, si la charité étaient a la terre serait l'enfer même. Sainte Thérèse a dit dans role sublime: «Que je plains les démons, car ils n'aiment p

O femmes! c'est bien de vous qu'on peut dire : La pe rajeunit en vous observant, et l'âme pour vous reconquiert la fraîcheur des premières années et des pr désirs!...

Il est pour la femme une sorte de courage qui lui e ticulièrement propre, qui doit s'allier avec sa timidit faiblesse, jamais avec l'audace, qui fait le premier tr courage de l'homme. Elle a donc ce courage qui l capable, non de prévenir par l'attaque, mais de souffr une longue patience et une fermeté bien supérieure au de celle où l'homme peut s'élever. Celui-ci tombe souvent de fatigue et de désespoir près des obstacle n'a pu vaincre; la femme s'y range avec tranquillité, tourmenter d'efforts inutiles, et surtout sans désespérer dans cette qualité si précieuse que l'homme vient les consolations qu'il ne peut trouver en lui-même d'exemples de l'emploi de cette qualité bienfaisante les f ne nous ont-elles pas donnés, dans ces temps affreux plus faible souvenir nous glace encore d'horreur! Av

: mélange de douceur et de constante fermeté n'ont-
ouffert et appris aux hommes à souffrir! Tendres et
npagnes, jamais elles ne les ont délaissés; partout,
ers et jusque sur les échafauds, elles ont appelé du
t descendre dans leur âme, avec le doux calme de
e, la puissante résignation de la vertu. Cette éton-
dération, dont nous sommes si rarement capables
us sommes abandonnés à nous seuls, se lie sans
r elles, dans les rapports physiques, à la flexibilité,
esse de leur organisation? Elle est de plus continuel-
nue en exercice par les fonctions qu'elles ont à rem-
r les souffrances habituelles auxquelles la nature les
Nous ne citerons que celles des temps où les devoirs
ernité leur en fait éprouver de tant de sortes diverses,
vives douleurs et en pénibles fatigues, remplissent
de partie de la durée de leur existence. Oui, elles ont
nent reçu dans une mesure très-étendue, et beau-
encore pour nous peut-être que pour elles, le don
e ce courage, de cette patience qui s'accordent d'une
si parfaite avec toutes les autres vertus. Malgré la
et la faiblesse, si essentiellement attachées à leur
'elles semblent ne pouvoir jamais en être séparées,
moments où l'extrême sensibilité qui est leur faculté
e peut recevoir des impressions assez vives pour
irer tout à coup la plus étonnante témérité, et leur
er les plus effrayants périls... Et nous dirons aussi
etelle : « N'est-ce pas le sexe faible qui supporte le
s douleurs aiguës, poignantes, prolongées, entre
it la nature a fait exclusivement son partage? » Com-
forces physiques des femmes avec celles que le senti-
r donne auprès du lit de souffrance de leurs enfants,
nère, de leur père, de leurs époux et de leurs frères.

ire coupable, il lui suffit de se laisser aller un peu au delà
'emploi juste de ses facultés; il ne trouve point en lui-
ne d'obstacles qu'il ne puisse vaincre aisément, et qui, dès
premiers pas, l'avertissent assez vivement, par la peine
l aurait à les surmonter, du danger d'aller plus loin;
i, ce n'est plus très-souvent que lorsqu'il est déjà dans le
ger qu'il le voit et que sa réflexion l'arrête. Quelquefois il
encore temps pour s'en tirer et rentrer dans l'ordre, parce
l n'a pas encore, en cela seul, dépravé avec dessein sa mo-
é; parce qu'il n'est encore coupable que de l'imprudence
laquelle il a négligé de se contenir. Mais il n'en est pas
i de la femme. Non contente de tracer autour d'elle les li-
s de l'ordre dans lequel elle doit rester, la nature y a élevé
barrières presque insurmontables à sa faiblesse. Si elle
ient à s'élancer au delà elle tombe, et roule ainsi de chute
hute sans pouvoir retrouver jamais assez de force, je ne dis
pour les repasser de nouveau et revenir au point d'où elle
partie, mais même pour se relever. Ces barrières sont les
de sa constitution et les vertus qui leur sont si étroitement
s. Il faut pour qu'elle arrive à ce point d'une faute grave,
nier degré du crime, qu'elle perde ses qualités de pudeur,
imidité, de commisération, de douceur; il faut que dès cet
ant même elle change absolument de nature pour en
ndre une dont il est impossible désormais de fixer le carac-
. Bientôt ce n'est plus ni une femme, ni un homme, c'est
être effrayant, capable de tous les excès, sur lequel la mo-
ité n'a plus de prise. L'homme le plus dépravé lui est infé-
ur alors en férocité; il recule à son aspect et devient sen-
le, pour la première fois peut-être, à l'horreur qu'inspire
rime. Telles sont, hélas! pour les femmes les suites épou-
ntables de tout oubli volontaire de leurs premiers devoirs.
Une fois le voile de la pudeur déchiré, certaines femmes en

:, à Rome, à Venise, à Londres comme à Paris, on a jugé
al plus ou moins nécessaire, mais partout on l'a jugé
ssaire (*Journal de Paris*, 1786). Les écrivains sacrés pei-
t la ville de Babylone comme le séjour de la plus hon-
: prostitution, et les auteurs profanes avouent qu'il n'y
amais de ville plus corrompue. On a attribué cette licence
e cérémonie religieuse observée de temps immémorial
les Babyloniens. Par une loi fondée sur un oracle, il était
nné à toutes les femmes de se rendre une fois dans leur
au temple de Vénus, pour s'y prostituer à des étrangers
la connaissance de cet usage et le goût de la débauche y
aient en grand nombre. Chaque étranger pouvait prendre
mme qui lui plaisait le plus. Lorsqu'il abordait l'objet de
choix il lui offrait quelques pièces de monnaie, et disait
résentant cet argent: «J'implore en votre faveur la déesse
lta;» il l'emmenait ensuite hors du temple dans un en-
l retiré, et contentait sa passion.

s femmes romaines furent les premières qui exercèrent
leur ville natale le métier de prostituée. Il paraît que
le-là, et dès les premiers temps de l'antiquité, les prosti-
qui s'établissaient chez les différentes nations étaient
ue toutes des étrangères qui abandonnaient leur pays.
trouvons, en effet, dans l'Écriture sainte qu'étrangère et
ituée sont synonymes. C'est dans ce sens que Salomon
nmande à son fils de ne point exténuer ses forces avec
rangères. Les femmes grecques, malgré la dépravation
ale, se respectèrent encore assez pour ne pas souffrir
cune d'elles se prostituât dans son propre pays. Il n'y eut
Rome où, bannissant toute espèce de honte, les femmes
stituèrent dans leur ville natale.

arlemagne bannit toutes les prostituées de Paris; mais elles
trèrent et formèrent un corps que l'on chargeait de taxes,

et qui avait des juges et des statuts. Tous les ans elles faisa une procession solennelle le jour de la Sainte-Madeleine. leur assigna leurs demeures. Voici le portrait que nous trouvons dans le livre de MM. Bescherelle et Larché : « Mol turbulente, bavarde par complexion, paresseuse par état, i gnesse et menteuse par intérêt, bienfaisante sans disce ment, se vendant froidement à tous les instants, mais n donnant qu'au misérable que son cœur a choisi, et dont se montre excessivement jalouse; orgueilleuse, envie gourmande, voleuse, superstitieuse, colère et surtout vi cative, telle est la femme dans les yeux et sur le front de laq on lit : prostituée. » Une courtisane n'aime personne, son est dévoré par la cupidité et son esprit ne s'occupe que embûches qu'elle tend à ses adorateurs. « Défiez-vous, sage, d'une femme impudique, dont la voix enchanteres capable de vous séduire, elle a quitté son père ou son mari a oublié le Seigneur, et toute sa conduite penche vers la toutes ses démarches aboutissent aux enfers. Ceux qui la vent ne la quitteront pas pour rentrer dans le chemin vie. »

Ce sont les femmes qui ont fait naître parmi nous ce ment inconnu chez tous les peuples anciens et auquel, on le dire, la nation doit l'ancien éclat de son nom; ce les femmes qui ont créé pour nous cet honneur qu compose avec aucun genre de lâcheté, qui les poursuit jusque dans les replis du cœur les plus profonds, qui d à la parole la vérité de la pensée et la solidité de l'acte le authentique; qui est le seul garant de notre fidélité dan rapports délicats que les lois ne peuvent ni mainteni même saisir; cet honneur qui rassemble en un seul tant d'autres sentiments, qui étend son lien sur tous devoirs, qui prête un charme nouveau à la jouissance de

, droits, qui porte avec lui sa récompense, mais que blesse
plus léger soupçon et qu'un souffle détruit; cet honneur
in qu'un instinct secret attache, pour chaque sexe, aux
alités qui le distinguent le plus éminemment, c'est-à-dire
ar l'un, à la valeur, pour l'autre, à la pureté.

L'influence des femmes se porte sur tout ce qui tient à la
ire, de quelque genre qu'elle soit. Quoique nous ne nous
rendions pas compte dans chacun des instants où elle se
t sentir, pour peu que nous voulions réfléchir sur ce qui se
sse en nous, il nous sera facile de reconnaître que le désir
obtenir leurs suffrages se mêle toujours à nos désirs de
ccès. Quelque carrière que nous parcourions, c'est ce désir
i, à notre insu même, nous anime et nous soutient, et notre
e n'est parfaite qu'autant qu'elles applaudissent à nos succès.
yons de bonne foi, savants, poëtes, artistes, moralistes
ême, il n'est pas un de nous qui n'ait ce désir de mériter
ur approbation, et d'y trouver le premier dédommagement
ses veilles. C'est à nous de mériter la gloire, c'est à elles de
us inspirer et d'en combler le désir; mais ces avantages de
ice, de goût, qu'elles nous apportent en dot, ne sont pas les
ils dont nous devions, pour elles et pour nous, remercier la
ture. Elle ne s'est pas uniquement occupée de nos plaisirs,
e leur en a donné qui sont d'un plus grand prix encore, et
i doivent assurer notre bonheur. Sous ces charmes dont
le les a revêtues, elle a caché des qualités solides qui souvent
us manquent; elle a en même temps ajouté quelques degrés
e plus en perfection à quelques-unes de celles qu'elles par-
gent avec nous. Telles sont cette sensibilité aux plus légères
ines des autres, cette douce bienfaisance qui semble être en
les un instinct nécessaire, cette grâce dans la manière d'obli-
ger, cette attention à ne charger le bienfait de rien qui puisse
n diminuer le plaisir pour celui qui le reçoit; enfin, ce senti-

ment exquis des égards les plus scrupuleux, même dans
plus petites choses. Non, la nature ne nous a trompés en
de ce que nous pouvions attendre des soins qu'elle a mis à
former. Aux charmes de ces images que nous nous faisons
êtres célestes elle a uni en elles toutes les douces vertus
nous pouvons avoir l'idée. Elle leur a prodigué tous les mo
de calmer, d'adoucir le sentiment de nos maux. Elle le
confié, et à elles seules, le soin de nous diriger dans
premiers sentiers de la vie, de nous en alléger le travail
fatigue au milieu de notre course, et d'en rendre encore
nous la sortie moins douloureuse. Arrêtons-nous un insta
les contempler dans l'exercice de ces augustes et si int
santes fonctions ; nous ne pouvons tous qu'y gagner :
en nous rappelant les droits qu'elles ont à notre recon
sance ; elles, en se pénétrant de l'importance des devoir
la satisfaction desquels leurs titres sont fondés. Consid
la femme comme mère. Ce n'est pas à notre seule cons
tion que se réduisent pour nous les avantages que nous t
des soins de sa tendresse active, dès notre entrée dans la
non, c'est elle encore qui développe, qui éclaire les pre
essais de notre intelligence, qui fait germer dans nos
les semences de ces généreux sentiments, d'où naîtro
jour toutes nos vertus. Ses douces leçons toujours do
par l'amour, plus puissantes mille fois que celles d'une
tère philosophie, nous pénètrent avec tous leurs charm
répriment nos défauts naissants, avant même que nous
pu avoir l'intention de nous en corriger. C'est au sein
rapports continuels de tendresse et de reconnaissance que
nous formons sans effort aux habitudes de nos devoirs
nous apprenons à modérer, à contenir dès l'enfance les
de cette impétuosité qui tient à la force de notre constitu
La crainte de lui déplaire est le seul moyen qu'elle em

r nous nous conduire, et jamais ce moyen n'a trompé son
nte. Il agira encore avec une égale vivacité sur les temps
s éloignés. Ah ! quel est l'homme qui, dans l'âge même de
orce, puisse soutenir, sans éprouver les plus vives peines,
regard mécontent de sa mère, et dont le cœur ne se brise à
vue d'une seule de ses larmes? Quel homme se sentira
ne de peindre la femme, mère de famille, uniquement
upée de ses devoirs, et reversant sur tout ce qui l'approche
jouissances que lui fait éprouver sa félicité à les remplir?
yez-la au milieu de ses nombreux enfants; elle cherche
ns chacun d'eux, pour s'en recomposer l'image, les traits
rs d'un époux adoré dont elle attend le retour; elle lui
pare le récit de leurs jeux et de leurs progrès; elle va l'ac-
illir avec l'annonce ravissante d'un nouveau rayon d'intel-
ence qui a brillé dans l'un, de quelque nouveau germe
vertu qu'elle a saisi dans l'autre, au moment où il venait
lore. Tout ce que l'homme apporte de dehors, en agita-
s, en inquiétudes, en fatigues, se calme à son approche.
sentiment de la peine la plus vive cède à son seul aspect.
c quelle charmante prévoyance elle sait aller au-devant
tout ce qui peut lui plaire! Quelle attention à éloigner de
l'occasion de la plus légère contrariété! Quelle délicatesse
s tous ses soins! que de douceur dans tous ses avis! C'est
jours dans ses pensées, dans son langage, la pureté de
ge unie à tous les charmes de la femme.

ans le premier âge, timide et sans appui, la fille est plus
chée à sa mère; ne la quittant jamais, elle apprend plus à
mer; tremblante, elle se rassure auprès de celle qui la
tége, et sa faiblesse, qui fait sa grâce, augmente encore sa
sibilité. C'est toujours auprès de sa mère qu'elle se réfugie,
'elle se console et qu'elle se retrouve, et c'est encore auprès
lle qu'elle apprend à souffrir, à aimer et à pardonner. Plus

tard, elle répand, avec un goût et une grâce admirables, l ce qu'elle a amassé dans ce commerce délicieux de deux â qui ne se touchent que pour se confondre; elle se fait a pieuse, dévouée. Devenue mère, elle a d'autres devoirs, et l'invite à les remplir. Alors l'état des deux sexes est bien d rent. Au milieu des travaux, et parmi tous les arts, l'hom déployant sa force et commandant à la nature, trouve des sirs dans son industrie, dans ses succès, dans ses ef mêmes; la femme, plus solitaire, a bien moins de ressour ses plaisirs doivent naître de ses vertus, ses spectacles so famille. C'est auprès du berceau de son enfant, c'est en v le sourire de sa fille et les jeux de son fils qu'une mèr heureuse. Et où sont les entrailles, les cris, les émotions santes de la nature? Où est le caractère tout à la fois tou et sublime qui ne sent rien qu'avec excès? Est-ce da froide indifférence et la triste sévérité de tant de pères? c'est dans l'âme brûlante et passionnée des mères. Leur s tude et leur amour doivent-ils subir des épreuves; leu rage grandit avec le danger et s'accroît avec les obs elles sont capables de tous les sacrifices. Ce sont elles qu un mouvement aussi prompt qu'involontaire, s'élancen les flots pour en arracher leur enfant; ce sont elles (jettent à travers les flammes pour enlever du milieu incendie leur enfant qui dort dans son berceau; ce son qui, pâles, échevelées, embrassent avec transport le c de leur fils, mort dans leurs bras, collent leurs lèvres s lèvres glacées, tâchent de réchauffer par leurs larmes ce insensible. Ces grandes expressions, ces traits déchiran nous font palpiter à la fois d'admiration, de terreur tendresse, n'ont jamais appartenu et n'appartiendront qu'aux femmes. Elles ont, dans ces moments, je ne sai qui les élève au-dessus de tout, qui semble nous découv

elles âmes, et reculer les bornes connues de la nature.
tendresse conjugale a ses héroïnes, on ne connaît pas ses
. Quels modèles les hommes peuvent-ils opposer à
te, à madame de La Vallette? Cet amour est même si
el au cœur des femmes que, fût-il éteint par une autre
on, il s'éveille souvent quand le mari court un danger.
oit des femmes infidèles s'établir au chevet de l'époux
le et trompé, lui consacrer leurs jours, leurs nuits, et
ger celui qu'elles aiment et qui ne souffre pas, pour celui
es n'aiment plus et qui souffre. Que de mères, hélas! n'a-
pas vues se précipiter au milieu des incendies et des eaux
sauver leurs enfants! Que d'amantes et d'épouses n'a-t-on
nes encore se jeter au-devant d'une mort certaine pour en
tir les objets de leur amour! Mais ce qui est à remar-
dans les différents traits que l'on pourrait citer des actes
surprenant courage, c'est qu'il doit toujours leur être
é par un intérêt étranger à celui de leur propre conser-
n; elles en seraient peu capables s'il ne s'agissait que
s seules. Il faut que leur sensibilité, pour les exalter à ce
, soit profondément émue par la vue d'un danger qui
ce les personnes qui leur sont chères. Ce n'est qu'alors,
accessibles à toute espèce de crainte, elles tombent dans
i le plus profond d'elles-mêmes.

ttes sortes de pensées douces, délicieuses, sublimes, se
hent à l'idée que nous nous formons, soit d'Éponine, qui
gea pendant neuf ans un affreux souterrain avec son mari
rit, et qui le rendit père plusieurs fois, pour augmenter
s de l'empereur le nombre des suppliants; soit de Pau-
femme de Sénèque, qui se fit ouvrir les veines pour
ir avec son mari, condamné à se donner lui-même la
. Et ici, nous pouvons le dire bien haut, sans jamais
dre d'être démenti, ces pieux sacrifices, qui respirent

l'héroïsme, ces grandes expressions, qui élèvent l'âme e soutiennent, et tant d'autres traits déchirants qui nous f pent à la fois d'admiration et de stupeur, ne sont et ne se jamais que le propre et le partage des femmes, qui en naissent seules le secret et toute la magie...

Combien leurs sentiments les rendent magnanimes! On saurait penser sans attendrissement et sans reconnaissan l'attachement courageux, à la persévérance infatigable les femmes, en général, montrèrent, à l'époque de la terr pour les proscrits qui leur étaient attachés par les nœud la nature, du cœur ou de l'hyménée. D'abord, au nombr quinze à seize cents, elles présentèrent à la Convention pétition en leur faveur. Depuis, dans toutes les villes où emprisonna, où l'on égorgea, il n'est pas de périls qu femmes ne bravèrent, pas de sollicitations qu'elles ne fi pas de sacrifices qu'elles ne s'imposèrent pour sauver ou voir et consoler les objets de leur affection, et plus d'une lorsqu'elles ne purent ni obtenir leur liberté ni les défe elles partagèrent volontairement leur captivité et leur tr Il m'eût été bien doux de rendre hommage à toute héroïnes, en rappelant leurs noms et les monuments de magnanimité, mais comment rassembler des faits innom bles? J'en ai du moins recueilli quelques-uns; ils suffiront attester la bonté de ces anges consolateurs, qui, dans jours de crime, ont remplacé la Providence. Madame Le tremblait pour son mari, incarcéré comme conspirateur. acheta la permission de le voir. Au déclin du jour, elle trouver avec des vêtements doubles, elle obtient de lui c changeront d'habillements, et qu'ainsi déguisé il sortir la prison et l'y laissera. Le projet réussit; l'époux s'écha Le lendemain, on découvre que sa femme a pris sa p Le représentant lui dit d'un ton menaçant: « Malheure

'avez-vous fait? — Mon devoir, répond-elle; fais le tien. »
adame Roland, femme du ministre, le défendit à la barre
la Convention, avec autant de fermeté que d'éloquence.
rêtée, et ne pouvant plus lui être utile, elle lui légua
xemple d'une mort intrépide par le calme avec lequel elle
onta à l'échafaud. Madame Davaux n'avait contre elle aucun
andat d'arrêt, et, libre, elle s'élança sur la voiture qui con-
isait à Paris les prisonniers des départements, et où était
. Davaux, son mari. A leur arrivée, elle fut enfermée comme
ix, et périt quelques mois après sur l'échafaud à côté de son
oux, qu'elle tenait embrassé.

Si l'hymen, dans un temps horrible, fit tant pour les mal-
ureux, on juge que l'amour, plus exalté, plus impétueux, ne
 laissa pas vaincre en générosité. Un homme bien honorable
it condamné par la commission révolutionnaire; il était
uit lorsque l'on prononça son arrêt, l'exécution fut donc
mise au lendemain. Sa maîtresse apprend ce délai et se dis-
se à en profiter pour le soustraire aux bourreaux. Une
aison non habitée touchait au lieu où il devait passer la
uit; cette femme qui, dans le cours de l'affaire, avait tout
ndu pour répandre l'or en sa faveur, achète sur-le-champ
tte maison, et s'y renferme suivie d'une femme de chambre
nt elle était sûre. Elles percent toutes deux le mur contigu
la prison, et y font une ouverture assez grande pour donner
sue au captif qu'elles voulaient délivrer. Mais les environs
aient remplis de gardes, comment le dérober à leurs yeux.
n déguisement militaire, que cette prévoyante amie avait
pporté, favorise l'évasion. Elle-même, vêtue en gendarme,
e guide parmi les sentinelles; ils traversent ainsi la ville
ans être reconnus, et passent même devant la place où l'on
dressait déjà l'instrument qui devait trancher des jours que
l'amour sut conserver. La tendresse fraternelle inspira aussi

des sacrifices dignes d'être placés à côté de ceux de l'amour et de l'hymen. Madame Elisabeth pouvait échapper aux dangers qui menaçaient les Bourbons, en rejoignant ceux de ses frères qui sortirent de France ; elle aima mieux s'oublier elle-même, pour ne pas abandonner le plus malheureux. Elle mourut bientôt après lui, avec le calme d'une âme douce et pure. Dans la voiture qui la menait au supplice, son fichu tomba. Exposée en cet état aux regards de la multitude, elle adressa au bourreau ce mot mémorable : *Au nom de la pudeur, couvrez-moi le sein !*

L'estimable Rabaud fut mis hors la loi après le 31 mai. Madame Payssac vint lui proposer un asile dans sa maison. En vain il lui fit sentir l'étendue des dangers où il la jetterait en acceptant ; elle insista avec toute l'énergie d'une belle âme, et parvint à triompher de son refus. Cependant il fut découvert chez elle, et bientôt après elle le suivit au supplice avec le courage qu'elle avait montré lorsqu'elle en affronta le péril.

Le célèbre Condorcet était poursuivi à cette affreuse époque. Une femme de ses amies lui fit également la proposition de le coucher, il refusa en s'écriant : « Vous seriez hors la loi. — Eh ! reprit-elle, suis-je hors l'humanité ? »

Les annales révolutionnaires nous apprennent que plusieurs femmes furent obligées, pour racheter la vie d'un père ou d'un mari, de s'abandonner à la lubricité des tyrans ; et je crois que rien ne mérite plus le nom de vertu que ce sacrifice de la vertu même, que ce supplice effroyable d'assouvir, pour le salut d'un objet chéri, les transports de monstres souillés de meurtres, et de forfaits. Ces monstres,

Ils mêlent sous leurs coups les sexes et les rangs,
Ils jettent morts sur morts et mourants sur mourants.
Tout frémit.... Une fille au printemps de son âge,
Sombreuil vient, éperdue, affronter le carnage :

C'est mon père, dit-elle, arrêtez, inhumains !
Elle tombe à leurs pieds, elle baise leurs mains,
Leurs mains teintes de sang ! C'est peu, forte d'audace,
Tantôt elle retient un bras qui le menace
Et tantôt, s'offrant seule à l'homicide acier,
De son corps étendu le couvre tout entier.
Chaque âge, chaque peuple ont eu leur héroïne :
Thèbes eut une Antigone, et Rome une Eponine;
Mais chaque jour nous rend ces modèles fameux.
Rome, ne vante plus tes triomphes pompeux !
Ah ! que la Grèce antique, école des vertus,
Cette mère héroïque, d'un âge qui n'est plus,
Ait des filles de Sparte admiré le courage !
Mais vous, charme d'un peuple éloquent et volage,
Qui, dès vos premiers ans, entendîtes toujours
Le son de la louange et le luth des amours,
Sans le faste imposant de l'âpreté stoïque,
Où donc aviez-vous pris cette force héroïque ?

. . . .

:es douze filles de Verdun également intéressantes par leur
tu et leur beauté, toutes immolées dans un même jour et
it la mort prématurée rappelle d'une manière touchante ce
it charmant d'un Grec, après une bataille où la jeunesse
iénienne périt en foule : *L'année a perdu son printemps.*

O vierges de Verdun ! jeunes et tendres fleurs
Qui ne sait votre sort, qui n'a plaint vos malheurs ?
Hélas ! lorsque l'hymen préparait sa couronne,
Comme l'herbe des champs le trépas vous moissonne;
Même heure, même lieu, vous virent immoler,
A des yeux maternels que de pleurs durent couler ?
Mais vos noms sans vengeurs ne seront pas sans gloire
Non, si ces vers touchants vivent dans la mémoire,
Ils diront vos vertus ; c'est peu, je veux un jour
Qu'un marbre solennel atteste votre amour.
Là je veux qu'on célèbre une fête touchante;

Aimable comme vous, comme vous innocente.
De là j'écarterai les images de deuil,
Là ce sexe charmant, dont vous êtes l'orgueil,
Dans la jeune saison reviendra chaque année
Consoler par ses chants votre ombre infortunée.
« Salut objets touchants ! diront-elles en chœur ;
Salut, de votre sexe irréparable honneur !
Le temps qui rajeunit et vieillit la nature
Ramène les zéphyrs, les fleurs et la verdure;
Mais les ans dans leur cours ne ramèneront pas
Une vertu si rare unie à tant d'appas.
Espoir de vos parents, ornement de votre âge,
Vous eûtes la beauté, vous eûtes le courage.

. . . .

Adieu, touchants objets, adieu ! puissent vos ombres
Revenir quelquefois dans ces asiles sombres !
Pour vous, le rossignol prendra ses plus doux sons,
Zéphyre suivra vos pas, Echo dira vos noms !
Adieu ! Quand le printemps reprendra ses guirlandes,
Nous reviendrons encor vous porter nos offrandes,
Aujourd'hui recevez ces dons consolateurs
Nos hymnes, nos regrets, nos larmes et nos fleurs. »

Et vous sexe charmant, nourri dans les délices,
Que vous faites à Dieu de touchants sacrifices!
Votre zèle pieux donne l'exemple à tous,
Affronte les dangers, surmonte les dégoûts,
Visite des souffrances les demeures obscures,
Vient soigner une plaie ou fermer des blessures
De cette même main dont l'amour eût fait choix
Pour tisser sa couronne et remplir son carquois.
La loi, l'humanité sont partout sur vos traces,
Et le lit de douleurs visité par les Grâces.

Quant à la charité, nul n'y dispute la supériorité aux femmes; elles en ont le génie. Un homme qui donne ne donne que son or; la femme y joint son cœur. Un louis aux mains d'une femme bonne soulage plus de pauvres que cent francs

ıx mains d'un homme. La charité féminine renouvelle chaque ur le miracle de la multiplication des pains. A tous les âges, la mme garde au fond de son cœur l'idéal qu'elle s'est créé, est toujours cet idéal qu'elle pense reconnaître, alors qu'elle me. L'amour prend si profondément racine dans l'âme des mmes, qu'il la remplit tout entière et même la régénère. u'une femme coquette aime, plus de coquetterie; qu'une mme légère aime, plus de légèreté! On a vu des femmes étries parmi le désordre retrouver tout à coup, dans une ssion profonde, jusqu'à la pudeur, jusqu'aux délicatesses e l'affection... Mais qu'un homme corrompu se prenne de assion pour une jeune fille pure, que fait-il? Au lieu de se urifier comme elle, il la corrompt comme lui. Les femmes rouvent toutes les vertus dans leur amour, nous introduisons rop souvent nos vices dans le nôtre. Si le hasard, un caprice, vre à un homme épris d'une femme une autre femme qu'il 'aime pas, mais dont la beauté ou même le rang flatte sa anité, il bénira la chance et en profitera; une femme qui ime véritablement repoussera avec horreur un semblable artage, fût-il question d'un héros ou d'un souverain. Il en st qui ont préféré la mort à ce supplice; l'histoire en cite même plus d'une qui s'est livrée à l'objet de sa haine pour sauver l'objet de son amour.

Si donc il est un fait incontestable, c'est l'influence des femmes, influence de la vie entière, qu'elles exercent sur la piété filiale, la volupté et l'amour. Si la femme cède parfois à des considérations de vanité, d'amour et de haine; si un crime est moins impardonnable à ses yeux qu'un ridicule; si le clinquant la séduit; si l'esprit de jalousie peut la rendre injuste quelquefois; si elle préfère souvent un sémillant petit-maître à l'homme simple et modeste; enfin si la coquetterie est le fond essentiel de son caractère, par combien d'aimables

qualités ne rachète-t-elle pas ce qui nous paraît des défau
En effet, au lieu de cette agréable frivolité, de cette ad
agaçante, de cette timide pudeur, premier ornement d
charmes; au lieu de ces douces faiblesses, qui donnent
de prix à ses faveurs, qui les assaisonnent de piquantes
tances et de tendres *nenni*, comme dit Marot; au lieu d
parures légères qu'elle ne prend que pour nous séduire, de
politesse qui attire et retient tant de téméraires emporten
qu'une femme paraisse à nos yeux avec des qualités v
une franchise audacieuse, une austérité repoussante, un
négligence qui dégoûte de la beauté même, une insens
refrognée, une raison âpre et sévère, alors nous redem
rons à la nature celle dont les charmants défauts sen
formés exprès pour nous subjuguer et nous plaire. Oui, :
nous est pas donné de vivre parfaitement heureux avec
existe encore bien moins de bonheur sans elle.

L'un des principaux ressorts de l'esprit féminin est ce
inépuisable de vanité qui perce dans toutes ses actions
pensées. Chez l'homme domine plutôt l'orgueil, une o
superbe de lui-même; le péché de la femme est véniel
plus mignon, plus approprié à sa constitution. Comme e
destinée à plaire, il faut bien qu'elle ait soin de sa person
sa parure; il faut en elle un principe qui l'excite à rasse
tous ses moyens pour les jours de combat et de gloi
milieu de tant de rivales ardentes à conquérir les cœ
leurs soupirants. Mais la vanité dans ses justes borne
point blâmable chez la femme, et sans cet amour-prop
serait bien moins parfaite. Est-ce toujours sa faute
encens universel l'étourdit, si notre idolâtrie l'enivre,
hommages lui donnent une trop haute opinion de son
et de sa beauté? Quel homme résiste toujours aux sédu
de l'orgueil? Quel concert enchanteur pour un être

ne celui des louanges! Quelle chose ravissante pour une jeune lle de voir l'homme superbe, ce fier vainqueur, prosterné à es genoux, et soumis à son empire! Et ne voyons-nous pas es rois, les princes les plus superbes et les plus magnanimes e laisser doucement captiver par les adorations de leurs courisans?

Les femmes sont, si j'ose le dire, une seconde âme de notre être, qui, sous une autre enveloppe, correspond intimement à outes nos pensées qu'elles éveillent, à tous nos désirs qu'elles ont naître, à nos faiblesses qu'elles peuvent plaindre sans en être atteintes. L'homme est-il malheureux; il demande à son âme une force dont il a besoin pour résister aux souffrances physiques, aux douleurs morales, encore plus difficiles à supporter. Mais ce secours ne venant que de lui se ressent nécessairement de l'abattement qui se communique à tout son être. Appelle-t-il sa seconde âme; c'est alors qu'il retrouve ces femmes si dignes d'être adorées, ces femmes qui, sous des formes enchanteresses, lui apportent un calme inattendu, lui font sentir par tous les points de son existence que, paraissant d'autres que lui, elles sont encore lui. Sans cesse il retrouve à ses côtés ces anges de la terre qui font pressentir la consolation avant même de l'avoir offerte, que l'on croit d'avance avant d'être persuadé, et qui semblent un asile contre le malheur.

Après cela on se demande par quel inconcevable oubli on a pu négliger un moteur aussi universel; comment les moralistes, au lieu d'appeler à leur aide la plus douce et la plus énergique des puissances, ont travaillé à l'affaiblir; et comment les législateurs de toutes les époques se sont ligués pour nous la rendre funeste! Car, on ne saurait trop le remarquer, tout le mal que les femmes ont fait vient de nous, et tout le bien qu'elles font vient d'elles. C'est malgré nos séductions stupides qu'elles ont des pensées, une intelligence, une âme; c'est

malgré nos préjugés barbares qu'elles sont aujourd'hui la gloire de l'Europe et les compagnes de notre vie. Dans des temps qui ne sont pas encore très-éloignés, de graves docteurs leur refusaient une âme. Comme si la Providence avait pris soin de venger un tel outrage, alors vivait au Louvre cette Isabeau qui livra la France à un roi d'Angleterre; et dans une pauvre cabane, sur les confins de la Lorraine, cette Jeanne d'Arc qui sauva sa patrie, battit les Anglais et mourut de la mort des martyrs après avoir vécu de la vie des héros.

Sublime législateur, il est temps d'y songer; ces femmes que tu oublies, elles forment la moitié du genre humain; tu veux avoir des magistrats, des guerriers, des citoyens; tu veux faire fleurir un royaume, adresse-toi aux femmes, car si elles n'attachent notre âme à tes institutions, ces œuvres de ton génie resteront inertes au milieu des peuples. Mais quoi! En écrivant tes lois, en traçant tes codes, as-tu daigné te souvenir qu'il existe des femmes? Sais-tu ce que c'est que l'amour d'une mère? T'es-tu rappelé que sa voix est le premier son qui frappe nos oreilles, son regard la première clarté qui réjouit nos yeux; ses chansons, nos premiers concerts; ses caresses, nos premiers plaisirs? As-tu pesé cette influence de toutes les heures, de tous les jours, de tous les moments, et les impressions ineffaçables qui vont en sortir? Eh bien! ce n'est encore là qu'un des fils dont la nature ourdit la toute-puissance des femmes. Enfants, elles nous élèvent; hommes, elles nous inspirent : l'amour d'une mère nous appelle au bien ou au mal; l'amour d'une maîtresse ou d'une épouse achève notre destinée. Travailler à leur éducation, c'est donc travailler à la nôtre; leur donner de hautes et de nobles pensées, c'est tuer d'un seul coup nos petites passions et nos petites ambitions. Nous en vaudrons d'autant mieux qu'elles seront meilleures, et elles ne peuvent nous rendre meilleurs sans devenir plus

›s. Aujourd'hui encore, on peut le dire, l'existence des
finit ou finissent les hommages : leur jeunesse est un
eur vieillesse un abandon. Eh bien! ces années si
et si tristes peuvent devenir des années d'enchante-
y a une puissance supérieure à celle de la beauté,
le que donne l'accomplissement éclairé d'un devoir.
moyen d'être toujours jeune et belle qui mérite bien
sayé. Ce n'est pas tout encore. Une femme qui vit
iée de sa famille, qui s'instruit pour l'instruire, qui
son âme pour exercer toute son influence, devient par
ait inaccessible à la séduction. Les prévisions de la
ont pleines de grâce; elle a placé dans le cœur de la
source des vertus de l'enfant; et, par un doux retour,
que l'innocence de l'enfant soit la sauvegarde de la
é la mère.

ure semble n'avoir doué la femme d'un peu d'incon-
ins ses goûts que pour donner plus de vivacité à nos
plus de force à nos jouissances. De combien, en effet,
'une faveur ou même d'un simple acte de bienveil-
est-il pas augmenté par la crainte qu'on a de voir le
r motif devenir la cause d'une disgrâce ou d'un entier
! Buffon a dit que les femmes avaient plus gagné par
e faire désirer et rechercher, que par le don même de
, dont les hommes jugent si différemment. Les douces
es et la pudeur qui forment la base de ce prétendu
out aussi naturelles que la beauté elle-même, avec
elles concourent évidemment au même but; ce sont
aiguillons dirigés vers nos désirs. Oui, adroite coquet-
nocents détours, et toi-même, pudeur mystérieuse,
nez par votre réunion le plus puissant aiguillon de
car vous n'êtes réellement au fond qu'une heureuse
te combinaison de l'instinct qui répond au désir,

'abe possède des secrets admirables, il y vole : l'histoire dit qu'il y apprit beaucoup de choses, qu'il trouva même rre philosophale ; mais c'est le spécifique du cancer qu'il llait, et c'est ce qu'il ne trouva point et ce qu'on n'a pas e trouvé.

:lle que soit la nature du sentiment de pudeur, ce senti- ressemble à la modestie lorsqu'il résiste, et à la complai- lorsqu'il cède. La coquetterie est un autre sentiment natu- ıais opposé à la pudeur : c'est un désir vague de plaire et ptiver l'attention de tous les hommes, sans se fixer à au- Ce sentiment est si inhérent au sexe que rien ne peut :er : ce qui a fait dire au duc de La Rochefoucault que les ıes peuvent moins surmonter leur coquetterie que leurs ɔns. La coquetterie paraît tenir à ce caractère mobile et ıstant qui naît de l'extrême sensibilité des organes de la ne, comme la pudeur tient sans doute à la timidité qui re de leur faiblesse...

re aimée, nous dit madame Romieu, constitue pour les nes leur plus grande ambition : pour les unes, c'est ten- se de cœur ou entraînement des sens; pour les autres, vanité. Cette pensée existe chez toutes les femmes, même lus indifférentes en apparence : dans les âmes frivoles, elle aduit en coquetterie, profanation du sentiment, négation rai. La coquetterie c'est le masque des cœurs froids qui ıt avec l'amour dont ils ne sont pas dignes, de ces cœurs ı'ont jamais envahis les puissantes émotions, que nul mot langue humaine ne saurait traduire, émotions que ceux ment qui les ont éprouvées peuvent comprendre.

› le médecin philosophe étudie donc la femme, qu'il re comment la nature a disposé cette timide et coquette e : sa pudeur, ce charmant attribut de la beauté aimante, int de refuser ce qu'elle brûle d'accorder; cette aimable

vanité qui, se complaisant dans les mondanités fémin
s'affecte du nouvel ornement qui pare une rivale, et qui pl
secrètement la perte d'une grâce. Qu'il observe les profc
racines de cet amour-propre entretenu, exalté par tant d'l
mages séducteurs : quelles vives démangeaisons de coque
de voir et d'être vue ! Qu'il remarque cette veuve da
tristesse : les sentiments tendres naissent sous ses pl
un consolateur se fait aimer : le deuil sert bientôt de pa
L'amour qui, d'après madame de Staël, n'est qu'un ép
dans la vie de l'homme, devient pour la femme un roma
entier. Jeune, elle aime sa poupée ; dans l'âge nubile, elle
un époux et ses enfants ; dans la vieillesse, cessant de
aux hommes par la beauté, elle se voue à son Dieu : ell
rit un amour par un autre sans en être jamais désabusé
trouve dans la religion une diversion, une consolation
tant plus douce qu'en aimant Dieu elle aime encore. O
nait ce mot de sainte Thérèse : *L'enfer est un lieu où l'on*
plus. La femme peut commencer par aimer son amant
ensuite elle aime l'amour pour lui-même, c'est-à-dire p
plaisir... Que l'observateur attentif et judicieux remarqu
jeune et vive élégante des cercles les plus brillants : c
enfant gâté par l'adulation et rassasié de fadeurs. La d
tion, les spectacles, les bals ajoutent à ses minauderie
gracieuse impertinence ; ils impriment à son système n
une mobilité, une sensibilité extraordinaires. Il faut d
peurs, des migraines, des nerfs agacés, à cette jolie n
élevée dans la molle oisiveté et les délices. Tout sour
moindres caprices : elle est blasée sur tout ; mais lors
temps, cet insigne larron, lui dérobe ses charmes, lors
voit décroître les hommages et les plaisirs, quel méc
dans sa fierté ! quelle humiliation cruelle pour l'amour-p
quels trompeurs éloges indignement démentis ! Qu'il en

se résoudre à ne plus pouvoir plaire, et que les miroirs ennent perfides! On accuse en vain les hommes de faus- et d'ingratitude; on vante en vain l'antique politesse nos aïeux : il s'élève au fond du cœur je ne sais quel et chagrin qui ronge la vie et sillonne les joues!..... reuse alors la femme modeste et sensée qui sait se soumet- à sa destinée, et réparer par des soins importants ceux des les de sa beauté!... Combien ne faut-il pas au médecin de aution et de prudence pour gouverner la santé d'une nisation aussi frêle et aussi mouvante que celle de la me dans tous les états de sa vie! Combien de saccades dans affections, de jeu et de détours dans les ressorts de cette nstante sensibilité! Comment enchaîner cette imagina- flexible et toujours ondoyante? Dans quels abîmes du r le médecin doit descendre, tantôt avec discrétion, tantôt une imposante fermeté! Un dépit, un chagrin, une bles- d'amour-propre renfoncée, une tendresse déguisée, le n d'une jalousie secrète, une espérance déçue, une crainte ou prolongée, une joie immodérée, un désir trop concen- une douleur ou une volupté trop poignantes; tantôt des es forcément retenues, tantôt un caprice frustré : voilà de exciter des spasmes, des secousses désordonnées dans l'économie de la femme.

DE LA PUBERTÉ.

De la Fille non nubile et de sa nubilité.

ur arriver de la naissance à la mort suivant l'ordre de la re, tous les êtres vivants parcourent diverses périodes, pen- la série respective desquelles elles offrent des phases et des lutions plus ou moins remarquables. Ces périodes, que appelle des âges, se succèdent dans un espace de temps

plus ou moins rapide, et, considérés sous ce rapport, les vivants présentent de nombreuses différences. Ainsi, é s'élever, achever son accroissement, se charger de fleu de fruits, décroître ensuite et périr, sont pour plusieurs tes, que l'on nomme plantes annuelles à cause de leur c durée, des événements organiques, des changements de s qui se succèdent dans l'espace d'une seule et même a Plusieurs animalcules traversent la vie d'une manière e plus rapide ; et, parmi tous ces êtres éphémères, on doit ver sans doute, selon le mot de Bernardin de Saint- « des jeunesses d'un matin et des décrépitudes d'un soir, dis que les grands végétaux, le chêne de nos forêts, le des Alpes, les cèdres du Liban, parcourent avec lent longues saisons d'une vie de plusieurs siècles.

Les êtres placés à une certaine élévation de l'échelle an tels que l'homme, le cheval et la plupart des grands q pèdes, présentent leurs divers âges pendant un espace de six ou sept fois plus considérable que celui employé à le veloppement. Les changements d'état qui font époque servent à séparer les uns des autres les divers âges, ne noncent pas avec la même expression parmi les an Les variations de l'organisation humaine en général, e de l'organisation de la femme en particulier, n'inc pas d'une manière aussi tranchée les saisons de la vie. ceptibles dans les détails et signalées par de grands trait époques très-éloignées et dont plusieurs phénomènes son remplissent les intervalles, ces variations se tienn succèdent, et la vie se développe et s'éteint par degrés. dit Roussel, ne peut pas suivre toutes les nuances par les passe un arbre, depuis le moment où la chaleur f du printemps vient le ranimer et le rendre à la végé jusqu'à celui où les premières rigueurs de l'hiver vien

épouiller des bienfaits de la première saison et le replonger ans l'inertie et l'anéantissement; mais il est aisé d'apercevoir :s circonstances les plus frappantes de son développement; n saisit avec d'autant plus d'avidité l'instant où les bourgeons ommencent à entr'ouvrir l'écorce de cet arbre et à mêler :ur tendre verdure au frond brun ou grisâtre de ses branches, u'on était las du froid repos où la nature était depuis long- :mps ensevelie; ils donnent le signal de son réveil, ils nnoncent que tout va revivre et prendre une face riante, et, 'ils sont encore peu précieux en eux-mêmes, ils intéressent ar les avantages qu'ils promettent. Notre cœur s'émeut en les oyant, il semble recevoir lui-même un surcroît de vie et par- ciper à l'impulsion qui les fait naître. Cette impression ;réable, en détournant notre vue des progrès insensibles u'ils font tous les jours jusqu'au moment où les feuilles con- ndues avec leurs fleurs viennent frapper tous nos sens et vrer notre âme à une douce extase, à l'aspect d'un concours ngulier de beautés ravissantes : cet éclat se dissipe aussi :omptement que les causes qui l'avaient produit; les feuilles :quièrent bientôt une couleur plus foncée, et prennent une inte moins tendre et moins touchante; les fleurs se ternis- nt et font place aux fruits, qui doivent leur succéder et nous nsoler de leur perte. Cette troisième époque ouvre notre ne à un nouveau genre de sensations; la vivacité des pre- ières s'émousse; mais elle est remplacée par cette satisfac- n moins impétueuse et plus permanente qui accompagne le paisible jouissance. On la savoure avec un plaisir plus vif, le remplit l'âme sans l'agiter. Enfin, les fruits disparaissent leur tour, et ce vide annonce que cet arbre, qui nous a char- és quelques mois auparavant par son agrément autant que ır sa fécondité ne sera plus qu'un tronc stérile. Cependant ı se hâte de jouir de l'ombrage imparfait qu'il fournit

encore, mais on envisage sa décrépitude prochaine avec une amertume qui n'est adoucie que par le souvenir des plaisirs passés que nous lui devons...

Telle est l'image de la femme. Quoiqu'elle change depuis sa naissance jusqu'à son dernier moment, il n'est guère possible de s'arrêter que sur quelques époques principales de sa vie, aussi remarquables par le différent caractère avec lequel elle s'y montre que par les diverses impressions qu'elle fait sur nous dans ces différents temps.

Si quelque chose est capable de nous donner une idée de notre faiblesse, c'est l'état où nous nous trouvons immédiatement après notre naissance. Incapable de faire encore aucun usage de ses organes et de se servir de ses sens, l'enfant qui naît a besoin de secours de toute espèce; c'est une image de misère et de douleurs; il est dans ces premiers temps plus faible qu'aucun des animaux : sa vie incertaine et chancelante paraît devoir finir à chaque instant; il ne peut se soutenir ni se mouvoir; à peine a-t-il la force nécessaire pour exister, et pour annoncer par des gémissements les souffrances qu'il éprouve, comme si la nature voulait l'avertir qu'il est né pour souffrir, et qu'il ne vient prendre place dans l'espèce humaine que pour en partager les infirmités et les douleurs. Ne dédaignons pas de jeter les yeux sur l'état par lequel nous avons tous commencé. Voyons-nous au berceau; passons même sur le dégoût que peut donner le détail des soins que cet état exige, et cherchons par quels degrés cette machine délicate, ce corps naissant et à peine vivant, vient prendre du mouvement, de la consistance et des forces...

La femme, créée par le caprice d'une imagination sublime, n'est cependant point placée hors des limites de la nature humaine; bien qu'elle ne ressemble à aucune femme, ses perfections appartiennent à son sexe. Fille du génie, elle en

exerce tous les prestiges; objet d'enthousiasme et d'amour, cette indéfinissable merveille apparaît comme un de ces songes ravissants qui, en l'absence de nos impressions habituelles, nous abreuvent de délices que les voluptés de la terre ne produisent pas. Les perles de la rosée suspendues au feuillage tremblant, la neige éblouissante qui voltige dans l'air, n'échappent pas plus à l'analyse de l'art que le caractère de la femme n'échappe à l'analyse de la pensée. Son cœur a deviné tout ce qui est juste et louable; il est devenu le sanctuaire de tous les sentiments généreux. Avant d'avoir connu les infortunes, l'instinct de la vertu lui enseigne à les secourir. De l'obscurité qui enveloppe sa naïve jeunesse remontant aux grandeurs, sans altérer sa candeur ravissante, elle prouve que la simple vertu, la touchante beauté forment le plus précieux ornement de la femme et le plus digne cortége de la beauté... Pure comme le plus frais bouton que nul souffle n'a effleuré, aussi naïve que Galatée cessant d'être de marbre, et n'étant pas encore amante, la jeune fille ne connaît que son père. Il est pour elle le monde entier; le reste de l'espèce humaine ne lui est révélé que par la pensée, elle ne le redoutera point, elle ne le fuira point. S'il est en péril, elle tentera de le secourir; son front ne rougira que d'une chaste et touchante émotion dont elle ne se rendra pas compte à elle-même; elle ne craindra pas plus de s'offrir à ses regards que la fleur ne craint de s'épanouir, que l'arbre n'hésite à se couronner de fruits... Des trésors de bonté, de raison, de grâce, de noblesse, brillent dans cet être divin et enchanteur; tout germe du mal en a été banni; cependant, ce n'est pas un ange que le génie a voulu créer; ce n'est pas une de ces fictions où la poésie associe ses charmes fabuleux aux dons de la nature : cet objet adoré n'est qu'une femme, et c'est précisément ce qui la rend admirable, car l'idéal étonne et flatte l'esprit, le vrai seul touche et charme le cœur...

La jeune fille, devant le premier homme qui lui apparaît, est une autre Ève prodigue à force d'innocence, imposante à force de candeur. Livrée à un doux étonnement, entraînée par un instinct curieux, elle interroge à la fois sa propre pensée, et l'étranger qui lui-même la contemple. Est-ce un compagnon, un ami, donné par le destin? Elle le souhaite : c'est encore Ève s'éveillant à la vie couchée parmi des fleurs, demandant à tout ce qui l'environne : Qui suis-je? Où suis-je? et cherchant l'appui, le guide que lui indique la nature. La jeune fille, pure comme Ève, éprouve un sentiment ennobli par la bienfaisance; elle se plaît à échanger des regards de sympathie avec son hôte mystérieux; mais surtout elle veut écarter les périls et les maux dont il est menacé. Elle n'a aucune idée de la beauté, et pourtant elle le trouve beau. Est-ce un esprit descendu des cieux, un être insaisissable? Son cœur lui fait espérer davantage. Comme l'aveugle que l'art rend soudain clairvoyant sent que la lumière lui est désormais indispensable, la jeune fille ne croit pas qu'il lui soit maintenant possible de vivre sans celui qui l'a charmée; elle reçoit une nouvelle existence, ou plutôt elle acquiert à la fois la vie et l'amour. Docile à ce Dieu qu'elle ignore, comme Ève ignorait ce divin Adam, elle se soumettra à son empire. La mère des hommes, la main dans la main de son ami, le suivait au berceau nuptial, sans autre voile que le nuage embaumé et exhalé de l'haleine des fleurs, et la jeune vierge est prête à confier sa pudeur à l'hymen, à prendre pour témoins de son auguste mystère le silence des nuits et la pompe des astres...

Dans l'espèce humaine, tous les goûts des femmes se rapportent à leur destination spéciale; elles n'ont en général que des passions exhalantes, qui toutes se lient à la conservation de l'espèce; ces passions les caractérisent même dans toutes les époques de leur vie. La petite fille s'amuse avec des poupées;

la vierge rêve d'amour; la femme parvenue à l'âge mûr fait son bonheur de la maternité; les vieilles s'attachent aux enfants, et les soins qu'elles leur prodiguent sont une occupation délicieuse pour leurs derniers jours.

Dans la première enfance, les petites filles ne diffèrent pas autant des petits garçons qu'à une époque plus avancée : car à mesure que les uns et les autres s'accroissent, la diversité sexuelle se prononce davantage. Si l'on n'avait égard en effet ni à la différence des parties naturelles, ni à celle des vêtements, on pourrait également réunir sous le nom commun d'enfants les garçons et les filles qui n'ont encore que quelques années d'âge.

Cependant il se décèle déjà à des regards attentifs quelques traces des différences dans la constitution physique et dans le caractère moral de chacun de ces sexes. Communément, la petite fille est plus délicate, plus mince, plus molle, plus blonde que le petit garçon; ses cheveux sont plus longs, plus déliés et ses muscles plus flexibles; son teint est moins vif ou plus blanc, sa complexion plus humide; elle a des goûts plus sédentaires; elle préfère des occupations moins bruyantes, des travaux légers appropriés à son tempérament et à sa destination : elle s'amuse beaucoup de sa poupée, de sa parure, de son petit ménage. Voyez-la sérieusement occupée, près de sa mère, à coiffer, décoiffer, vêtir cette poupée, tandis que le petit garçon, en s'éloignant, court et saute, ou bâtit des maisonnettes, ou s'arme et bat de la caisse, etc., comme s'il préludait à de plus périlleuses destinées. Tel enfant croît ainsi quelquefois pour le bouleversement des empires.

Les petites filles se montrent au contraire plus tendres, plus affectueuses que leurs frères, et l'on remarque aisément dans leur esprit une finesse, une pénétration plus vives et plus avancées que chez les garçons du même âge : elles ont donc

urs amitiés mutuelles ne sont plus que des trêves : leur oide politesse, leur contrainte entre elles décèlent assez ces rdentes et secrètes jalousies dont les plus belles deviennent artout les victimes : c'est que l'amour fait toute la destinée de femme.

A mesure que la jeune fille grandit et que son organisation : développe, son caractère devient plus réservé, plus modeste, omme si elle prévoyait les conséquences de ses attachements ; le se retire et recule d'effroi, pour ainsi dire, à la vue de la rrière de la vie où l'ardent jeune homme se précipite, au ntraire, avec toute la fougue de son tempérament.

L'intervalle qui sépare l'âge de dix ans de la puberté contue une époque de transition et une sorte de passage de l'ennce à l'adolescence qui semble être le temps le plus heureux s femmes. Leur extrême mobilité nerveuse les empêche ors d'être longtemps impressionnées par les sentiments pénies qui pourraient s'opposer à leur bonheur. Cette période ant pour elles l'âge des joies naïves et de la gaieté la plus anche, il résulte que leur imagination leur montre alors tous objets sous des couleurs riantes, et que leur existence se ouve agréablement variée par une piquante étourderie et ne grande mobilité de goûts et d'affections. A cet âge exempt peines et de soucis, elles chantent, elles pleurent, elles ent au même instant; et comme leurs joies, leurs plaisirs, urs chagrins, comme toutes leurs impressions sont éphéères, elles arrivent par une route de fleurs à l'âge où la ture les appelle à payer le tribut qu'elles doivent à l'espèce.

La jeune fille, qui jusque-là n'était en quelque sorte qu'un re équivoque et sans sexe, devient femme par sa physionoie et toutes les parties de son corps, par l'élégance de sa lle et la beauté de ses formes, par la finesse de ses traits, par structure, par le timbre plus sonore et plus mélodieux de sa

voix, par sa sensibilité et ses affections, enfin par son caractère, ses penchants, ses goûts, ses habitudes et même par ses maladies. Bientôt tous les traits de similitude qui existaient entre les deux sexes se trouvent effacés ; le bouton nouvellement épanoui figure parmi les fleurs, et cette brillante métamorphose est signalée par les fraîches couleurs et le complet développement qui annoncent la puberté.

Telle est, à bien considérer, l'époque la plus orageuse de la vie des femmes, celle où leur sensibilité est le plus étrangement tourmentée en sens contraire. A ce moment solennel, l'innocence de la jeune fille, ce guide tutélaire dont le magique pouvoir veille sur elle du fond de sa ténébreuse solitude, la transporte sur le trône où l'accompagnent la vertu, l'amour et le bonheur... Heureuse alors la jeune fille qui sait montrer de la modestie, cette qualité charmante qui donne un nouveau prix à tous les trésors qu'elle cache !...

Les filles sont plutôt pubères que les garçons ; si l'on demande pourquoi les filles arrivent plus tôt à l'état de puberté que les garçons ; et pourquoi dans tous les climats, froids ou chauds, les femmes peuvent engendrer de meilleure heure que les hommes, nous croyons pouvoir répondre que comme les hommes sont beaucoup plus grands et plus forts que les femmes, comme ils ont le corps plus solide, plus massif, les os plus durs, les muscles plus fermes, la chair plus compacte, on doit présumer que le temps nécessaire à l'accroissement de leur corps doit être plus long que celui qui est nécessaire à l'accroissement de celui des femelles ; et comme ce ne peut être qu'après cet accroissement pris en entier, ou du moins en grande partie, que le superflu de la nourriture organique commence à être renvoyé de toutes les parties du corps dans les parties de la génération des deux sexes, il arrive que dans les femmes la nourriture est renvoyée plus tôt que dans les

.mes, parce que leur accroissement est fait en moins de ps, puisqu'en total il est moindre, et que les femmes sont lement plus petites que les hommes. La puberté, qu'on a élée le moment du bonheur, est cet âge de la vie où la ıre, après avoir donné aux principaux organes de l'économie la plus grande partie du développement qu'ils doivent ıérir, accorde à l'individu de chaque sexe les moyens res-ifs par lesquels il doit concourir à la propagation de son ce.

Ton seizième printemps et ton cœur vient d'éclore ;
L'inconstante Phébé, te marquant ses retours,
Dans les fastes des mois te fait suivre son cours.
Ton front s'est coloré d'une rougeur timide,
Tes regards sont voilés d'une langueur humide,
Ta voix tremblante laisse expirer ses accents.

(LEBRUN.)

la puberté, cette brillante époque de la vie, nommée par on le printemps de la nature et la saison des plaisirs, l'en-perd sa nullité, il devient homme ou femme ; son sexe se ıonce et lui révèle le secret de sa puissance. Un sentiment veau s'élève au fond des cœurs et leur apprend qu'ils ne rent plus demeurer indifférents sur la terre, que le corps a de vie qu'il ne lui en faut pour lui seul, et que celle-ci à se répandre au dehors.

ous n'existons, à vrai dire, que pour notre espèce, et non nous-mêmes. Car dans notre enfance nous ne vivons qu'à e, nous ne possédons qu'une demi-vie ; et dans la vieil-nous traînons avec chagrin les débris et les ruines de e existence ; mais lorsque nous jouissons d'une vitalité ne et entière, elle n'est plus pour nous, elle cherche sans e à s'en séparer pour former de nouveaux êtres. L'âge de

leur communiquer la vie. Ainsi nous sommes tous ani- par l'amour; c'est de lui seul que nous tenons la semence ›tre existence.

cette époque, la plus remarquable et la plus importante de ;, la compagne de l'homme, qui jusque-là semblait à peine ·er de lui, sort de la vie commune aux deux sexes, et revêt mportantes attributions de l'espèce; ce n'est plus un ıt n'existant que dans le présent et pour lui-même, mais un membre intéressant de la grande famille. Dès lors les simples de l'enfance ne suffisent plus aux jeunes filles; vainement qu'elles tâcheraient d'y retrouver les moyens issiper ce trouble naissant dont elles se sentent affectées: 'ont plus le pouvoir de les intéresser, et cette indifférence nd même jusque sur les rapports qu'elles ont avec des es amies moins âgées qu'elles, mais dont la société et la 'ersation avaient naguère pour elles tant d'attraits. Elles entent d'abord dans leur cœur un vide qu'elles cherchent ain à remplir. Inquiètes d'une foule de désirs vagues et urs dont elles se sentent tourmentées, elles se plaisent dans lence, évitent les regards, et recherchent directement la ude, espérant d'y retrouver le calme qu'elles ont perdu. ant d'être amusées par le plaisir, elles cherchent le bon- r; une inquiétude remplie de charmes, une mélancolie ie et sans objet caractérisent ce nouvel état, dont Voltaire bien décrit les premières nuances et les préludes dans les ıx vers suivants:

Isabelle inquiète, en secret agitée,
Et de ses dix-sept ans doucement tourmentée,
Respirant dans la nuit sous un ombrage frais,
En ignorait l'usage et s'étendait auprès;
Sans savoir l'admirer regardait la nature;
Puis se levait, allait, marchait à l'aventure,

d'avoir du charme pour elles. Cependant cette pénible rtitude ne tarde pas à se dissiper, la jeune fille commence trevoir clairement l'objet de ses désirs. Elle sent même lle chercherait vainement à résister au besoin de se rap-:her d'un sexe que son imagination ardente lui présente ; les couleurs les plus belles et les formes les plus sédui-es. Ne s'abusant plus sur la nature des rapports qu'elle doit ir avec ce sexe, elle ne se dissimule plus qu'il faut aimer, lle s'aperçoit déjà qu'elle aime. Le besoin de l'exprimer, ésir d'être payée d'un tendre retour éclatent dans ses yeux brillent du feu le plus pur, et se manifestent dans toutes actions que dirigent un naïf enjouement, une innocente s adroite coquetterie.

a pudeur, une honte ingénue, dont l'ascendant irrésistible marqué par un embarras charmant, par le développement ənt des grâces admirables qui se répandent dans toutes ses nières, viennent mettre un frein à la vivacité des désirs elle se reproche mille fois d'avoir eu la témérité de former. qui semble surtout l'effrayer dans cette lutte intérieure, c'est crainte de ne pouvoir résister à ses désirs, et la rigueur des yens qu'elle devra employer pour éluder les contradictions s nombre dans lesquelles ils vont à chaque instant la cer, relativement à toutes les conventions sociales. Il est, t un auteur, une influence plus violente que durable, mais quelle personne ne peut échapper : c'est l'époque de l'ado-scence, lorsque la vie nous apparaît comme une suite de s, dont les perspectives se prolongent dans le ciel; alors ère tout à coup cette révolution qui change les destinées l'homme. Une image céleste vient se fondre dans toutes ses sées; elle l'inquiète et le charme en même temps. L'ami du mier choix, la tendresse dont sa mère l'environne ne lui ent plus; il veut une affection plus intime et plus exclu-

sive, la moitié de lui-même, la compagne que Dieu a créé
lui, l'ange qu'il doit aimer uniquement, éternelleme
veut le bonheur des élus. Cette moitié de lui-même
découvre enfin ! et voilà que tous ses désirs se conce
sur ce seul objet. Hier encore sa volonté était de fer, a
d'hui il n'a plus ni caprice ni volonté; quelque chose
roïque s'éveille dans son cœur à côté de l'amour, et la
lui est chère que parce qu'il peut la donner. Voulez-vo
l'enchanteresse qui produit tous ces ravages ? Tourn
yeux : c'est cette jeune fille dont le regard exprime l
cence ! Surprise du sentiment qu'elle inspire, interdite e
sive, elle incline son front et rougit; mais en rougissa
observe sa conquête et l'enchaîne. Et qui donc lui a rév
secret que son amant voudrait cacher au monde entier
son amant lui-même : ce silence, ce respect, cette s
sion, cette adoration timide qui le retient immobile et
blant, tout cela est un langage universel; sous les fe
tropique comme sous les glaces du pôle, l'innocence e
ce langage, elle l'entend sans l'avoir appris, car c'est u
générale de la nature qu'à l'heure où la beauté s'accom
faut qu'elle devienne maîtresse d'une volonté qui n'est
elle..... Ainsi cette jeune fille qui ne se connaît pas e
qui jusqu'à ce jour n'a su qu'obéir sans réfléchir, à qu
n'a rien appris de ce qui se fait dans le monde, cette jeun
sans science, sans expérience, devient tout à coup puissa
[illegible]raine. Elle dispose de la vie et de l'honneur d'un ho
[illegible] passion entraine. Elle souhaite, et ses souhaits
[illegible] Elle veut, et soudain elle est obéie. Sa volonté
[illegible] héros à la patrie ou un assassin à la fa
[illegible] de son âme ou l'aveuglement de sa pa
[illegible]colique saison de douleurs et d'am
[illegible] enfant agaçante et folâtre, devient

mbre, rêveuse, triste; elle s'inquiète, elle soupire, e ou elle rit tour à tour; le moindre bruit la tour- l'impatiente; tout la surprend et tout l'émeut; elle qui se passe en elle, et chaque jour apporte encore de épreuves et d'autres doutes. En vain elle s'examine en n vain elle s'interroge ou elle s'écoute, toute sa péné- t mise en défaut; il n'y a que la présence d'un être pèce, mais d'un sexe différent, qui puisse, sans le lui faire connaître ou plutôt lui laisser deviner le secret uis, la source mystérieuse de ses tourments et de ses embarras.

près bien des combats, la nature satisfaite arrive en nnocente victime; une crise se prépare, bientôt elle la jeune fille, devenue à son tour tributaire souffre- ne nouvelle et importante fonction, sent chaque jour sès inquiétudes et ses douleurs, à mesure que l'appa- eilleux auquel le gage de la génération future vient ifié prend lui-même plus d'extension et de force. A e moment tout rentre dans l'ordre, la révolution est e, et celle qui en était l'objet, devenue alors femme t, jouit à ce titre de la plénitude de ses facultés et de nce, et se trouve parvenue à ce moment heureux pelle le triomphe de la vie.

lieu des perplexités fatigantes dans lesquelles se jeune pubère, on peut entrevoir la teinte du carac- lle portera plus tard et qu'elle conservera toujours. point par des transitions brusques et accidentelles, des nuances successives, même régulières pour l'œil rvateur, qu'elle arrive à ce point que l'espace de qua- nq années sépare ordinairement de l'époque du pre- ible; aussi elle ne se contente plus de renoncer pour à cette franchise et à cette cordialité qu'elle apportait

oses ont à nos yeux, indépendamment de une valeur relative à la peine que nous r et de les conserver. Cette manière de tours et des refus continuels aux désirs itent les formes gracieuses et séduisantes devient plus sensible encore lorsqu'elle a elle déploie avec adresse tous les ressorts dissimulation. L'objet aimé est-il présent, disparaître la préoccupation, le trouble nne, sous l'apparence d'une distraction, erie et d'un timide embarras. Est-il éloi- ses qualités ou de celles qu'un amour pose est la plus délicieuse idée dont elle chaque instant du jour elle le voit, et lui ensations qu'elle éprouve; il est le héros nt l'amour est l'intrigue, le bonheur, le la lecture a pour elle tant d'attrait y livrer à la plus scrupuleuse surveil- ui accorde quelques instants de repos, se peint encore plus vivement à son se plaît à refléter sur lui les couleurs risme enchanteur.

ysiques de la puberté.

it extérieure de la jeune fille n'a moins remarquables que l'en- u intellectuelles. Les organes me d'une manière directe et la reproduction n'attendent perdre la nullité dont sem- dant la première période : l'amour s'exprime avec

ıules, et se prolongent vers les bras pour leur donner ces rmes moelleuses, qui se continuent jusqu'aux extrémités des ıins. Les productions qui partent de l'autre centre vont ɔdifier à peu près de la même manière toutes les parties érieures. Le principe actif ou la force intérieure qui opère développement imprime en même temps aux humeurs un ɔuvement de raréfaction qui donne à toutes les parties de consistance, de la chaleur et du coloris. Tout s'anime alors ns la femme : les yeux, auparavant muets, acquièrent de l'é-it et de l'expression; tout ce que les grâces légères et naïves t de piquant, tout ce que la jeunesse a de fraîcheur brille ns sa personne. De ce nouvel état résulte une surabondance vie qui cherche à se répandre et à se communiquer; elle t avertie de ce besoin par de tendres inquiétudes et par des ins qui ne sont que la voix tyrannique, mais douce, de la lupté. Pour intéresser puissamment toute la nature à sa ution, elle semble appeler les plaisirs à son secours. Tout nbrase, tout vole au-devant de la beauté, pour la servir et guer le bonheur de recevoir ses chaînes.

Les muscles de la glotte reçoivent aussi un accroissement et modifications sensibles, qui donnent de l'éclat et de la au timbre de la voix. Les yeux acquièrent une expression u'alors inconnue, et semblent communiquer cette étincelle rique, cette flamme amoureuse, ce besoin d'aimer enfin, t ils expriment si bien l'ardeur.

qu'alors le système des organes de la reproduction était dans une sorte d'apathie et participait peu à l'accroisse-t et à la sensibilité générale; maintenant la matrice se de fluides, et devient le siége d'une concentration puis-d'excitabilité, qui semble diriger vers elle toutes les e la vie. Cet excès de vitalité se transmet aux parties qui sont sympathiquement liées à la matrice et aux

sent, se moulent et s'élèvent gracieusement, en for- au-devant du thorax des saillies bien prononcées, qui, issant avantageusement le premier vœu de la nature, ussi un des premiers ornements de la beauté. Tous ces mènes sont les avant-coureurs du flux menstruel, signe éristique, ou mieux, complément de la puberté.

Première apparition du flux menstruel.

L'écoulement menstruel est le signe de la santé; sans lui la beauté ne naît point, ne brille que d'un faible éclat ou s'efface ; un voile de souffrance et de tristesse ensevelit tous les charmes, l'âme tombe dans la langueur et le corps dans le dépérissement.

; la constitution actuelle de l'espèce humaine, la femme ette à un écoulement de sang qui revient exactement s mois, et dont les retours périodiques sont depuis la é, c'est-à-dire depuis l'âge de quatorze ou quinze ans ı celui de quarante-cinq ou cinquante, une fonction ristiquement nécessaire au sexe, à laquelle toutes les fonctions semblent subordonnées, et que la périodicité retour a fait désigner sous le nom de règles, mois, etc. que les femelles des animaux entrent en chaleur, les de la génération sont le siége d'une irritation bien ée. Les forces vitales de ces parties s'exaltent, il sur- n gonflement, une augmentation de sécrétion et par n écoulement séreux, ou même sanguinolent, avec on d'une humeur qui attire le mâle par un charme ible.

eau besoin, celui de l'amour, répond constamment position des organes ; un phénomène du même ordre s lié à des circonstances d'amour physique se a femme à l'époque de la puberté, et, se renou-

de l'utérus et des autres parties de la
ıt alors un des principaux centres de
ibilité.

ıstances, la menstruation, loin de pro-
əvient la crise et le moyen de guérison
chroniques. Cette révolution d'ailleurs
ercle d'une nouvelle existence, et, dans
ait naître et développe ensuite à chaque
; une aptitude toute particulière à la
que les femmes éprouvent alors con-
ɔu moins de force, lorsque des causes
naladie ne les empêchent pas d'en res-
ıpression.

rition de ces phénomènes, l'écoule-
·. Le premier jour il survient par le
nt séro-sanguinolent, qui ne paraît
ɜ. Le deuxième jour, le fluide qui
et paraît d'une manière presque
r c'est du sang qui s'écoule sans
jour le sang sort en moindre
ɪrvalles. Le cinquième et dernier
ɪuide, séreux, sanguinolent, peu
que par intervalles.
génitaux ne cesse que lorsque
ɪe à décroître. Les symptômes
ɔit du côté des organes internes
t sont complétement terminés
ıifestation de l'hémorrhagie.



ıses variations suivant la
·, le climat qu'il habite,

son éducation et son genre de vie. La première menstruation est d'autant plus précoce qu'on avance plus vers le Midi, et à mesure qu'on s'éloigne de l'équateur l'époque des règles est plus tardive. Les filles des climats qui avoisinent l'équateur, tels que l'Éthiopie, l'Égypte, l'Inde, sont réglées dès l'âge de dix ans et même plus tôt, comme le prouvent plusieurs exemples remarquables. On lit dans la vie de Mahomet qu'il épousa Cadisja à cinq ans et l'admit à sa couche à huit ans, tandis que dans les contrées septentrionales, telles que la Suède et une grande partie de la Russie, la menstruation n'a lieu qu'à une époque déjà avancée de la vie des filles, qui le plus ordinairement ne sont réglées qu'entre seize et dix-huit ans ; mais loin que cette tardive apparition des règles nuise à la fécondité des femmes du Nord, elle semble au contraire en multiplier les heureux produits. On assure que les Suédoises ont assez communément de dix à douze enfants, et qu'il n'est pas rare qu'elles en fassent jusqu'à trente.

Également éloignées des passions fougueuses des peuples du Midi, du flegme et de la stupide tranquillité de ceux du Nord, les habitants des zones tempérées paraissent plus heureusement partagés, car ils n'ont à supporter ni l'intensité des chaleurs équatoriales, ni la rigueur des glaces polaires. En général, la puberté, moins précoce qu'au Midi, moins tardive qu'au Nord, n'a lieu qu'à une époque de la vie où les organes ont reçu le développement et la force nécessaires pour supporter les fatigues inséparables de la grossesse et de l'accouchement; c'est vers la quatorzième année que, dans nos climats, la menstruation se manifeste le plus communément, mais cette époque est loin d'être invariable, non-seulement pour la France entière, par exemple, mais même pour une seule ville. Souvent entre deux hameaux séparés seulement par de hautes montagnes, dont l'une regarde le midi et l'autre le

rd, on remarque de très-grandes différences pour la pre-
ière irruption des règles ; aussi est-ce dans les pays tempé-
s qu'il existe le plus de variétés. Il n'est pas rare à Paris,
r exemple, de rencontrer des filles réglées dès l'âge de onze
s, lorsqu'on en voit qui ne le sont qu'à quinze, seize, et
me dix-sept ans, quoique chez le plus grand nombre la
mière irruption des règles ait constamment lieu entre la
ième et la quatorzième année.

On a vu des jeunes filles de neuf à dix ans, réglées dans les
es orientales, transportées en Europe et surtout en Angle-
rre, chez lesquelles cette fonction cessait jusqu'à quatorze et
inze ans sans que la santé souffrît pendant tout ce laps de
mps.

Un grand nombre de faits remarquables nous démontrent
possibilité de certaines menstruations très-précoces, même
s nos pays. Un médecin rapporte avoir connu à Orléans
e jeune personne de onze ans qui était devenue enceinte
œuvres d'un jeune homme qui n'en avait pas plus de seize.
a vu à Paris une personne âgée de onze ans qui était
se. On lit dans l'*Histoire de l'Académie des sciences* qu'une
ite fille fut réglée huit jours après sa naissance, et à l'âge de
torze ans elle avait trois pieds et demi de haut et des
mbres proportionnés à sa taille, les organes de la généra-
 et les mamelles étaient aussi prononcés qu'à dix-huit ans,
un mot, rien ne lui manquait pour être apte au mariage.
professeur Velpeau rapporte l'exemple d'une jeune fille de
Havane, dont les règles ont paru pour la première fois à
e de dix-huit mois et ont continué depuis à se montrer ré-
ièrement tous les mois.

'existence des règles hâtives est donc un fait désormais
sacré, mais il faut aussi reconnaître que ces cas sont des
ptions fort rares ; plus ordinairement, c'est un état maladif

ıtes espèces d'exercices journaliers, la première est la plus
uente. Ses résultats sont tels, que les jeunes filles élevées
s les cités populeuses, où tout ce qui les environne tend
xciter prématurément l'organe de l'intelligence, sont
stamment réglées trois ou quatre ans plus tôt que celles qui
sent leur enfance dans la douce tranquillité de la vie cham-
re; ainsi, il n'est pas rare de rencontrer à Paris, et cela sur-
t dans les rangs élevés de la société, des jeunes filles qui
ouvent à treize ans les premiers signes de la puberté et qui
uatorze sont tout à fait capables de devenir mères; tandis
on observe fréquemment dans nos campagnes des jeunes
s qui ne sont réglées qu'à dix-sept et même dix-huit ans,
ui jouissent néanmoins d'une santé robuste avant et après
e hémorrhagie. Ces dernières trouvent encore, il est vrai,
cause de retard dans la frugalité de nourriture et dans le
re d'exercices habituels auxquels elles se livrent. En effet,
ravaux en plein air et au soleil fixent longtemps les forces
les sur les organes de la locomotion et excitent vivement
ranspiration insensible, qui remplace jusqu'à un certain
ıt ou diminue le flux menstruel.

es filles qui usent d'une nourriture succulente, de liqueurs
itueuses, celles qui fréquentent les bals, les sociétés, les
ctacles, sont nubiles plus promptement. Toutes ces circon-
ces qui excitent fortement l'imagination exercent une
uence spéciale sur les organes utérins, augmentent leur
sibilité, et déterminent une menstruation précoce et trop
vent laborieuse.

e toutes les influences individuelles, celle qui doit être
ntionnée la première, c'est l'éducation morale et physique.
s cette influence se confond trop généralement avec celles
milieu social dans lequel on vit, et avec celles de la con-
ion à laquelle on appartient, pour pouvoir se prêter à une

; et environ dix mois; que l'âge moyen auquel les femmes
; villes ont été réglées était de quatorze ou de quatorze ans
neuf mois. Il a encore noté que dans la capitale les mens-
ations se montraient de très-bonne heure, de treize à
nze ans, et même à dix ans chez les personnes des classes
hes, tandis qu'elles faisaient leur apparition beaucoup plus
'd, à quatorze ans et dix mois, et même à quinze, à seize, et
ême à dix-huit ans dans les classes pauvres, qui sont soumises
une foule d'influences fâcheuses.

Source et qualité ou nature du sang des règles.

Les auteurs ont longtemps été divisés sur la nature du sang menstruel : les uns le faisaient venir du col de l'utérus seulement, d'autres des parois du vagin, et d'autres enfin de la totalité de l'utérus et principalement de son fond. Cette dernière opinion a prévalu, et les physiologistes modernes s'accordent à regarder la menstruation comme une simple exhalation sanguine, qui s'opère à la surface de la membrane muqueuse qui tapisse l'intérieur de l'utérus.

Le sang des règles est aussi pur que celui de la masse en général. Cette évacuation est absolument de la même nature que toutes les hémorrhagies actives des membranes muqueuses, et n'a par elle-même aucune des qualités malfaisantes et merveilleuses que la plupart des auteurs anciens lui avaient accordées, et que le vulgaire lui attribue encore aujourd'hui. Quelque respect que l'on ait pour les anciens, on est presque porté à croire qu'on lit des contes et des romans en parcourant les longs et curieux détails de toutes les qualités bénignes et malfaisantes qu'ils ont attribuées au sang menstruel. Qu'on ouvre pour s'en convaincre les livres d'Aristote, de Pline, de Columelle. Hippocrate comparait le sang des règles à celui des victimes qu'on immole aux dieux. Suivant lui, il se coagulait

nombre et parmi celles qui sont à la surface de l'ovaire, il en est qui sont plus développées; ce sont ces vésicules qui prennent un accroissement dont la dimension excessive et l'ouverture coïncident avec la période menstruelle. L'ovule, ainsi dégagé de la vésicule qui le contenait, est reçu dans le pavillon et conduit par la trompe dans la matrice, où la fécondation a lieu. M. Rasiborski a donné le nom de ponte spontanée à cette émission de l'ovule, indépendante de toute approche sexuelle. Développement de la vésicule de Graaf dans l'ovaire et émission de l'ovule antérieurement à la fécondation, telles sont donc les données principales de la théorie enseignée par les novateurs.

La menstruation est donc pour eux le résultat d'un travail qui a son point de départ dans l'ovaire au moment du développement, de la distension et de la rupture des vésicules de Graaf. Elle consiste dans une congestion active de tout l'appareil générateur de la femme et spécialement de la matrice, analogue à l'orgasme qui a lieu à l'époque du rut dans les organes sexuels des mammifères. L'hémorrhagie n'est autre chose que la terminaison critique de cette congestion, qui dans beaucoup de cas d'aménorrhée se dissipe sans écoulement. Telle est la donnée fondamentale de la théorie nouvelle de la menstruation, qui, comme on le voit, est étroitement liée à celle de la fécondité.

A cette donnée on oppose, ajoute le docteur Cerise : 1° les observations d'hémorrhagie périodique qui ont lieu en l'absence des règles par la muqueuse de l'estomac, des bronches, des fosses nasales, par la peau des mamelles, les doigts eux-mêmes, etc. Les médecins qui regardent la pléthore comme la cause des règles insistent surtout sur cette objection. Le fait qui y est signalé peut se produire sous l'influence de l'habitude; une évacuation habituelle supprimée sur un point peut se re-

duire sur un autre. 2° La persistance dans quelques cas de nenstruation pendant la grossesse, durant laquelle, suivant observateurs, le développement des vésicules de Graaf est ıéralement suspendu. Le développement d'une vésicule ıt se produire exceptionnellement durant la grossesse, nme on l'a vu se produire peu de mois après la naissance et ıdant la veillesse. 3° Les cas de fécondité observés chez les ımes non réglées. Ainsi qu'il a été dit plus haut, la conges- ı périodique peut avoir lieu et se terminer sans hémorrha- . Il arrive souvent que tous les symptômes précurseurs des les se font sentir sans résultat.

Les objections reposent sur des faits exceptionnels auxquels une théorie, aucune loi générale en physiologie ne saurait soustraire complétement, et qui ne suffisent point pour in- ner les données positives sur lesquelles repose la loi de ncidence fonctionnelle de la ponte spontanée et de la mens- ation.

Pour bien comprendre le phénomène de la congestion qui produit chez la femme aux époques menstruelles, il suffit bserver le phénomène analogue qui a lieu à l'époque du rut la plupart des mammifères. Il est certain que cette épo- est pour les animaux une période de surexcitation, pendant uelle les organes génitaux acquièrent un accroissement olite. « Sur les femelles, dit M. Pourchet, les trompes de ope et l'utérus se tuméfient, puis le sang afflue dans tout pareil sexuel et y occasionne la turgescence manifeste qui de à l'harmonie nécessaire pour l'accomplissement d'un ortant phénomène. Appelé à fournir à l'œuf les éléments nutrition, il fallait que l'utérus présentât les conditions pensables au développement du premier et qu'il s'établît dalité indispensable entre la matrice et le produit des qu'elle est destinée à nourrir, modalité sans laquelle

peu près tous les mois. La science est ici impuissante à répondre, c'est probablement là un de ces mystères impénétrables de la nature. Pourquoi d'ailleurs s'étonner de notre ignorance sur ce point? Savons-nous pourquoi certains arbres produisent chaque mois des fleurs nouvelles, pourquoi tel animal est apte à la fécondation tous les deux ou trois mois, tandis que tel autre n'entre en rut qu'une fois par an?

Pendant tout le temps de la menstruation, les femmes sont plus faibles, plus délicates, plus impressionnables, car la moindre émotion morale arrête et suspend chez elles l'écoulement menstruel. L'observation apprend aussi que les femmes ne sont jamais plus disposées à devenir grosses qu'après chaque révolution menstruelle. On rapporte que Fernel, consulté par Henri II sur les moyens de faire cesser la stérilité de la reine, lui conseilla de ne l'approcher qu'immédiatement après ses règles, ce qui eut un succès complet, la reine Catherine de Médicis, après onze ans d'une attente prolongée, ayant mis au monde un enfant et comblé par là les vœux et les espérances de la France. Tous les organes participent plus ou moins à l'affection de l'utérus, et il n'est pas difficile à un observateur un peu exercé de reconnaître cet état, non-seulement au rythme du pouls, mais encore à l'altération du visage et même au son de la voix. En effet, les femmes présentent extérieurement un aspect de souffrance, un air de langueur qui se montre dans leurs traits et qui se caractérise surtout par une teinte bronzée autour des yeux, qui sont, comme on dit vulgairement, cernés; les rides du visage sont plus prononcées, les yeux plus ternes; le regard est comme languissant; les mouvements sont plus lents et moins énergiques. Le système nerveux éprouve presque toujours l'influence de la fonction menstruelle; on le reconnaît à la susceptibilité nerveuse extrême qui rend les femmes plus sensibles à toutes les im-

son, vieilles et impuissantes de bonne heure, tandis es dont la puberté est lente et tardive conservent leur leur jeunesse et leur force génératrice jusque dans vancé. Chez les Orientaux, les femmes, qui sont réglées à treize ans, cessent de l'être à l'âge de trente ; elles nt déjà cassées, ruinées, toute leur beauté se fane et se s l'âge le plus tendre, ainsi qu'une jeune fleur dont est atteinte d'une langueur mortelle. Les femmes du devenant pubères qu'à une époque plus reculée, leur end tout le temps de se fortifier, aussi conservent-elles gtemps la faculté d'engendrer ; il n'est pas rare d'y er des femmes qui conçoivent après l'âge de cinans.

ésulte surtout la confirmation de cette loi générale que eunesse des femmes est courte et rapide sous les cieux iques, plus leur vieillesse est communément longue ; *ubescunt, citiùs senescunt.* Semblables aux fleurs des contrées, à peine écloses le matin, elles sont flétries par l'ardeur du jour.

e que soit d'ailleurs la durée du deuxième âge, la femme court cette période présente au médecin philosophe un en important d'observations et de méditations. La révo- menstruelle s'établit avec difficulté en se compliquant leurs symptômes qui annoncent un dérangement nota- sensibilité. C'est alors que le moment des crises, des s paniques, des caprices, des appétits et des fantaisies est arrivé, et que le médecin doit savoir les respecter cherchant à connaître la marche à suivre pour apaiser le et rappeler la nature à une bonne direction. Pen- cette deuxième saison, les habitudes de la jeune ent aussi : les jeunes filles sont réservées ; leur ille et devient plus active ; le besoin d'émotions

r objet d'en masquer les contours et le dessin. Ont-elles mains de Niobé, elles multiplient leurs gestes ; si leur be est d'une forme heureuse, les accidents de la draperie eront voir; les défectuosités seront dissimulées; les attraits iqués, relevés de mille manières. La belle Ninon de l'Enclos iit au philosophe Bernier : « Nous savons tirer parti de tous avantages. Est-ce par la taille que nous sommes recommdables, tous nos mouvements se feront remarquer; avons-is de belles mains, nous multiplions nos gestes; une belle ibe, sans blesser absolument la pudeur, trouve toujours le yen de se faire voir; une femme qui a de belles dents ne pas comme une autre. Nous découvrons bientôt quelle èce de beauté vous plaît davantage, et nous savons ou la ntrer, ou l'affecter; nous faisons bien plus, nous savons ndre la sorte d'esprit qui peut vous amuser ou vous séduire. c vous, mon cher ami, je suis philosophe; je chante et je des vers avec Charleval. Arrie et Porcie n'ont été stoïcien- que pour plaire à Caton et à Pétus. »

es femmes choisissent alors d'une manière plus ou moins reuse l'objet de leur première affection; c'est dans cette e partie de leur seconde saison qu'elles ont plus de sensi-té, que leurs qualités morales, inhérentes au sexe, la pitié urable, la douce bienveillance, sont plus actives; qu'elles uièrent tous les talents, toutes les grâces; qu'elles devien-it des Sapho, des Héloïse, ou que, plus sensibles et plus tées à la méditation, elles se teignent en quelque sorte des surs de leur amant et contractent des habitudes qui doivent luer puissamment sur leur bonheur ou leur malheur, dans âge plus avancé.

O femmes! c'est à tort qu'on vous nomme timides;
A la voix de vos cœurs vous êtes intrépides.
Jeanne d'Arc, Orléans tremblait pour ses murailles;

Au terme de sa course, il s'applaudit toujours
De voir à ses côtés l'épouse tendre et sage
Avec qui de la vie il a fait le voyage,
Et la fille naïve à qui, pour le chérir,
Il ouvrit le chemin qu'il vient de parcourir.
Grâce aux soins attentifs dont leurs mains complaisantes
S'empressent à calmer ses peines renaissantes,
De la triste vieillesse il sent moins le fardeau :
Il cueille quelques fleurs sur le bord du tombeau;
Et lorsqu'il faut quitter ces compagnes fidèles,
Son œil en se fermant se tourne encor vers elles.

(*Mérite des femmes.*)

Jeune fille dans la maison paternelle.

le fils, dit M. Legouvé, représente l'espérance sous le toit el, la jeune fille a pour mission d'y figurer la pureté et la » A sa présence, comme dit l'Indien dans son poétique e, le père participe à la vie des vierges. Quand la mère , est-ce le fils qui la console? Quand le père souffre, est-ce qui le soigne? Le père revient le soir, brisé de fatigue, e de préoccupations. Qui court au-devant de lui jusque seuil? qui le délivre des incommodes vêtements de la qui essuie son front soucieux? Sa fille. Et soudain, fa- t soucis se dissipent. De même pour l'éducation : à peine fils est-il sorti de l'enfance que l'éducation publique le e et vous l'enlève; vous l'envoyez à cent lieues de vous, s demeurez en province; à l'extrémité de Paris, si vous z Paris; puis, selon la distance, deux jours par mois ou s par an vous êtes père. Votre fils vous revient, mais outumé de vous, formé par un autre et ne cherchant souvent sous votre toit que le plaisir de l'oisiveté, de la et du bien-être. Ses études achevées, ce sont les pas- les plaisirs, le jeu qui vous le disputent; la maison pa-

eillard s'aperçoit de ce renversement des rôles, et un demi-
urire plein de mélancolie et de tendresse va dire à la fille :
 sont des enfantillages, je le sais, mais je suis heureux d'être
n enfant !...

Amour, piété filiale. — O temps antiques ! ô siècles où tant de
ertus et de nobles sentiments brillèrent, quel trait admirable
e piété filiale vous retracez encore ! Les magistrats de Rome
ondamnent un père au supplice déchirant de la faim. Il est
troitement renfermé; les ordres sont donnés, les mesures
rises pour qu'il ne reçoive aucun aliment. Par respect pour
es dieux, sa fille seulement obtient de le voir une fois par jour,
près avoir été scrupuleusement examinée avant de pouvoir
énétrer dans son cachot. Le terme nécessaire à la faim pour
lévorer sa victime approche ; il s'écoule, il est passé !... Le
ieillard cependant existe toujours; ses traits ne sont point
ltérés. La surprise fait redoubler les précautions, la fille du
risonnier est secrètement observée, et... la vertu découverte !
a piété filiale et la religion, couvrant de leur voile tutélaire
t sacré le front de la pudeur, déliaient chaque jour son sein;
e sang d'une pieuse enfant retournait chaque jour à sa
ource, le malheureux père y repuisait la vie qu'il y avait jadis
léposée... Que ne peut la vertu? Elle avait prolongé les jours
lu vieillard, elle les lui conserve, il ne mourra point, il a sa
grâce : qui la lui eût refusée? On fait plus, l'action de Péro,
c'est ainsi que se nommait cette vertueuse fille, est trouvée si
belle et si sainte qu'on lui accorde, en outre, à elle-même une
récompense.

Durant nos crises révolutionnaires, la France presque entière
était devenue une arène sanglante où tous les sentiments se
disputaient le dangereux honneur d'être utiles à l'infortune;
mais la piété filiale, en se dévouant à sa défense, acquit peut-
être un nouveau degré d'intérêt par le contraste de l'héroïsme

avec la jeunesse et l'innocence. On eût dit que la sollici paternelle et maternelle avait passé tout entière dans l de mademoiselle Delloglace, de cette fille si sensible. père, envoyé d'un cachot de Lyon à la Conciergerie, p pour Paris; elle ne l'avait pas quitté, elle demande au co teur d'être admise dans la même voiture. Elle ne peut l' nir, mais le cœur connaît-il des obstacles? Quoiqu'ell d'une constitution très-faible, elle fit le chemin à pied; suivit pendant plus de cent lieues le chariot où M. Dello était traîné, ne s'en éloignant que pour aller dans c ville lui préparer des aliments, et le soir mendier une co ture qui facilitât son sommeil dans les différents cacho l'attendaient. Elle ne cessa pas un moment de l'accomp et de veiller à tous ses besoins jusqu'à ce que la Concie les eût séparés. Habituée a fléchir les geôliers, elle ne d péra point de désarmer les oppresseurs. Pendant trois elle implora tous les matins ceux des membres du Com salut public qui avaient le plus d'influence, et finit par v leurs refus. Elle reconduisit son père à Lyon, fière de l' délivré; mais le ciel ne lui permit pas de jouir de son ouv Elle tomba malade dans la route, épuisée de l'excès de f à laquelle elle s'était livrée, et perdit la vie qu'elle avai vée à l'auteur de ses jours...

Sombreuil vient éperdue affronter le carnage. — Cette action de mademoiselle de Sombreuil, au milieu des m tres, est aussi une preuve de son dévouement. Un des briers mit à la délivrance de M. de Sombreuil la con qu'elle boirait un verre de sang. L'amour filial lui don force de céder à cette horrible proposition. Depuis cette que, mademoiselle de Sombreuil eut des convulsion quentes et dont le retour était régulier. Elle n'en fu ns attentive pour son père; elle partagea ses fers lor

·éincarcéré pendant la terreur. La première fois qu'elle
it devant les autres prisonniers, tous les yeux se fixèrent
elle et se remplirent de larmes; elle reçut de tous les cœurs
rix que l'on doit à la vertu. Madame de Rosambo lui adressa
mot qui les honore l'une et l'autre. Elle sortait de la prison
: le vénérable Malesherbes pour paraître au tribunal, elle
çoit mademoiselle de Sombreuil. « Vous avez eu, lui dit-
la gloire de sauver votre père, et moi j'ai la consolation
mourir avec le mien. »

uelques jours avant le 2 septembre, mademoiselle Cazotte,
e à l'Abbaye avec son père, fut reconnue innocente, mais
ne voulut pas l'y laisser seul et sans secours, elle obtint la
ur de rester auprès de lui. Arrivèrent ces journées effroya-
qui furent les dernières de tant de Français. La veille,
lemoiselle Cazotte, par le charme de sa figure, la pureté
on âme et la chaleur de ses discours, avait su intéresser
Marseillais qui étaient entrés dans l'intérieur de l'Abbaye;
furent eux qui l'aidèrent à sauver le vieillard. Condamné
ès trente heures de carnage, il allait périr sous les coups
1 groupe d'assassins; sa fille se jette entre eux et lui, pâle,
evelée et plus belle encore de son désordre et de ses larmes:
us n'arriverez à mon père, disait-elle, *qu'après m'avoir*
cé le cœur! Un cri de grâce se fait entendre, cent voix le
ètent. Les Marseillais ouvrent le passage à mademoiselle
otte, qui emmène son père et vient le déposer dans le sein
sa famille...

Jeune fille considérée comme sœur.

l est dans la famille, telle que les cœurs épris de l'idéal peu-
it la rêver, il est un être qui joue un rôle tout à fait à part
dont l'influence morale a sur le jeune homme quelque
ose de charmant: c'est la sœur.

lit, et n'en peut trouver pour se délasser, je lui donnerai le n et coucherai sur la dure. » François Ier mourut, et Marrite le suivit de près.

De la femme considérée dans l'union du mariage.

> Il n'est pas bon que l'homme soit seul, dit le livre de la Genèse, faisons-lui une compagne qui lui ressemble. Quand la perpétuité de l'espèce n'exigerait pas le concours des deux sexes, il ne serait pas bon que l'homme restât seul.

La maison tout en fête avec amour décore
L'heureux char des moissons, qui s'est rempli pour nous;
La maison tout en fête, et plus joyeuse encore,
A vu l'épouse entrer et sourire à l'époux.
Dieu fait mûrir les blés, c'est la femme économe
Qui mélange le sel au pain de chaque jour;
C'est elle en souriant qui donne au cœur de l'homme
Son aliment sacré d'allégresse et d'amour.

Ainsi que la jeune fleur aspire la rosée et les doux rayons soleil, et devient par leur tendre influence plus belle et odorante; ainsi que de beaux fruits succèdent sur la tige brillante parure du printemps, et la rendent encore plus s, plus précieuse à son heureux possesseur; de même la e fille aspire l'amour et la maternité, s'embellit de ce doux que montre en elle la bienveillance de la Providence, et pense par ses charmes, sa grâce et ses vertus, son époux s. L'épouse belle et sensible s'embellit encore de tout que donne l'hymen à une jouvencelle. Son cœur son sein sont vivifiés par l'amour. La douce reconnce d'une mère et sa touchante fierté se montrent tous ses regards, et l'époux, au milieu de cette félicité due, ne demande au ciel que l'accomplissement de

consacre cette sainte et innocente intimité. Que celui qui mène la jeune fille loin du toit paternel songe bien qu'il r que le dépositaire du trésor qu'on lui confie! Qu'il se souvie qu'il l'a arrachée aux larmes d'une mère qui s'en est sép avec déchirement. Trompera-t-il la foi de ce tendre père l'a conduite à l'autel, qui s'est privé pour lui du soutien (vieillesse, et qui désormais va s'ensevelir dans une accabl solitude? Vouera-t-il à la douleur la vierge pure qui est v embellir sa maison de tout le charme des vertus domestic

Ah! qu'il soit plutôt l'ami constant de celle qui, comm tige féconde, vient fertiliser sa famille par un nouveau s Qu'il partage son amour! Qu'il n'empoisonne pas sa jeun Qu'il l'entoure de soins et d'une inaltérable félicité!

Le mariage est un lien sacré que l'espoir embellit, (bonheur conserve et que le malheur fortifie. Les épou venablement assortis se payent réciproquement un tril condescendance; ils s'attirent par la sympathie et s'e nent par l'estime. L'accord de leurs âmes n'a besoin p maintenir ni d'illusion ni de mystère. L'amour conju un amour sans fièvre, sans trouble, sans égarement; c'e affection paisible et enchanteresse dont l'influence se pr dans un riant avenir. Elle a pour cortége l'amitié, l'e le dévouement, l'abnégation de soi-même, et mille vertus conservatrices. Un pareil sort est digne d'envie; (seul qui puisse charmer les loisirs du sage et semer de ques fleurs la carrière de l'homme de bien.

L'homme brille dans son ménage par la force de son par l'étendue de son esprit; le courage est en lui l'orn de l'amour; son dévouement est d'autant plus pur et pl intéressé qu'il est l'apanage de la puissance. La femme i à ces hautes qualités par tous les tendres sentiments (nature lui donne; il semble qu'elle ne veuille enchaîn

: que par les sacrifices qu'elle s'impose; elle ajoute plus
ortance au contrat qui la lie; elle sait mettre d'ailleurs
ses rapports habituels une réserve, une sorte de tempé-
, un parfum de vertu qui prolonge la jeunesse de ses
ıes ainsi que le bonheur de sa situation.

!uand on songe, dit l'illustre Chateaubriand, que le ma-
est le pivot sur lequel roule l'économie sociale, peut-
ıpposer qu'il soit jamais assez saint? On ne saurait trop
rer la sagesse de celui qui l'a marqué du sceau de la reli-
Sa pompe est grave et solennelle : l'homme est averti
commence une nouvelle carrière. Les paroles de la béné-
ın nuptiale, en frappant le mari d'un grand respect, lui
t qu'il remplit l'acte le plus important de la vie, qu'il va
ıir le chef d'une nouvelle famille, qu'il se charge de tout
deau de la condition humaine. La femme n'est pas moins
ıite. L'image des plaisirs disparaît à ses yeux devant
des devoirs. Une voix semble lui crier du milieu de l'au-
« O Ève! sais-tu bien ce que tu fais? Sais-tu qu'il n'y a
pour toi d'autre liberté que celle de la tombe? Sais-tu ce
'est que de porter dans tes entrailles mortelles l'homme
ırtel et fait à l'image de Dieu?» Chez les anciens, un
née n'était qu'une cérémonie pleine de scandale et de
qui n'enseignait rien des graves pensées que le mariage
'e : le christianisme seul en a rétabli la dignité. L'homme
ınissant à la femme ne fait que reprendre une partie de
xistance; son âme ainsi que son corps sont incomplets
elle : il a la force, elle a la beauté; il combat l'ennemi et
re le champ de la patrie, mais il n'entend rien aux dé-
domestiques, il a des chagrins et sa compagne est là pour
oucir. Sans la femme, il serait rude, grossier, solitaire.
mme suspend autour de lui les fleurs de la vie, comme
anes des forêts qui décorent le tronc des chênes de leurs

homme se fait à son image. Ce mot est vrai pour l'époux mme pour l'épouse. Au début de l'union, la force éducatrice , tout entière dans les mains de l'homme; Dieu lui envoie te jeune âme pour qu'il se perfectionne par l'amour qu'il spire, comme elle par l'amour qu'elle éprouve. C'est en s'é- rant pour ainsi dire à la pureté de sa compagne qu'il doit la ider, l'élever jusqu'à ce que, parvenue à l'âge de la femme ec les vertus de la femme et devenue guide à son tour, elle verse sur lui en salutaires influences, en conseils, en bon- ur, tout ce qu'il a su lui conserver en qualités natives. Plu- rque dit d'une façon charmante dans sa lettre à Pollianus : Mon ami, la chambre nuptiale doit être un gymnase d'hon- eur et de savoir. Ornez donc votre esprit de toutes connais- nces, en fréquentant ceux qui peuvent vous être utiles; massez de tous côtés pour votre femme, ainsi que font les beilles, lui apportant vous-même et en vous-même tout ce ue vous penserez lui pouvoir profiter; devisez avec elle et lui endez familiers les meilleurs livres et les meilleurs propos ue vous pourrez trouver, car vous lui êtes maintenant omme mère et comme père, et il n'est pas moins honorable 'ouïr une femme qui dit à son mari : Tu es mon régent et on maître en toutes belles sciences, que si elle l'appelle : Mon ien-aimé. » Mais, ajoute le philosophe, il y a des hommes si maladroits qu'ils ne peuvent monter sur leurs chevaux, quand eux-ci restent droits et qu'ils leur enseignent à se mettre à enoux; ainsi, il se trouve des maris qui, ayant épousé des emmes nobles et de haute maison, ne s'étudient pas à les endre plus honnêtes et meilleures; mais ils aiment mieux les abaisser là où il faut au contraire maintenir la dignité de la emme comme la juste hauteur du cheval. (PLUTARQUE, *Pré- ceptes du mariage*.)

Plutarque ne semble-t-il poit parler de plus d'un mari de

:trange, va chercher une jeune et belle servante qu'elle it et qui se nommait Bala; puis l'amenant à Jacob: « Alla, lui dit-elle, afin qu'elle conçoive de vous, que je entre mes bras ce qu'elle produira et que j'aie des d'elle! » Jacob accepte: Bala conçoit, Rachel triomphe, ia vient d'apprendre cette nouvelle; elle sollicite Jacob isiter une seconde fois. Son second fils naît, la gloire le! Je l'emporterai! s'écrie encore à son tour Rachel ie; et ayant ramené sa servante Bala à Jacob, ayant un second enfant, une sorte de joie triomphale la et elle chante dans son orgueil: « Le Seigneur m'a fait en combat avec ma sœur, et la victoire m'est demeu-Un pareil duel dit tout. Cette lutte d'enfantement, nour de maternité sans amour maternel, cette pas-l'avoir des enfants, non pour eux, mais pour soi, ces és haineuses, cette identification de l'épouse et de la ıte, font ressembler à une condamnation l'accomplis-ıt du plus touchant des devoirs. Voilà le premier ana-·éalisé.

·nd est plus déshonorant encore: *Ta concupiscence* · *mari*, avait dit Moïse. L'arrêt s'accomplit. Enivrée ure luxuriante de l'Orient, enflammée d'ardeurs ·· cette atmosphère toute chargée de parfums, ıse par son oisiveté même à tous les délires de ·me aspire sans cesse après son époux et son ner Rouge jusqu'à l'Himalaya, le feu de la ·e sur tout ce monde oriental, comme la ·odome. « La femme, s'écrie le législa-·rde pas si un homme est jeune, ni s'il ·opié; il est homme, cela lui suffit: ·asiée de rivières, le feu de bois, la femme d'hommes.... Dès lors le

gua à la civilisation occidentale comme l'image de

:leva ce type avili, et le seul mot de matrone exprime
;randeur de l'épouse romaine. Plus tard, nouveau
ous l'influence de la religion chrétienne, l'idée de
énétra dans le mariage, et l'idée de tendresse spiri-
ns le cœur de l'épouse; mais cependant, en dépit
éliorations, l'essence même de l'union conjugale,
orale de la femme aimée demeura longtemps un
)ix siècles après Jésus-Christ, sous la féodalité, le
concevait pas encore l'idée du mariage; rien ne le
eux que l'opinion que s'en formaient les cœurs les
es à la comprendre. Si une seule femme peut nous
r l'épouse dans toute sa grandeur, c'est Héloïse.
ıs bornes, passion sans mélange, enthousiasme pour
'Abailard, soin jaloux de sa renommée, force d'es-
ınte instruction pour s'associer à ses travaux, tout
ı elle la femme du grand homme. Cependant elle
crainte, c'est de le devenir. Quand Abailard demande
son oncle le chanoine, elle seule résiste et refuse:
: les saints et les apôtres qui défendent le mariage
les philosophes païens qui l'interdisent aux philo-
le lui représente en termes pleins d'une vivacité
ous les embarras qu'une femme et des enfants appor-
udes sérieuses : « Est-il un homme porté aux médi-
dit-elle, qui puisse supporter les vagissements des
és, les niaiseries de la nourrice qui les console, les
et l'agitation des valets? » Elle se jette à ses pieds
iant avec larmes de ne pas l'épouser : « Le nom de
, ou plutôt, si vous ne vous en indignez pas, le nom
aîtresse, voilà tout ce que je veux, et Dieu m'est
si Auguste, maître de l'univers, m'offrait l'honneur

:orps humain avait comme déshonoré la nature humaine, sectes le déclarèrent boue et fange et appelèrent honteux s ses désirs. De là à déconseiller le mariage il n'y avait un pas; ce pas fut franchi. Saint Paul avait dit, dans son :re aux Corinthiens : « Celui qui marie sa fille ne commet un péché, mais celui qui ne la marie pas fait une bonne vre. Qu'il la marie pourtant si elle ne peut pas garder la inence, car il vaut mieux se marier que de brûler. » Voilà la pensée de l'apôtre : le mariage n'est pas l'état idéal iture humaine, l'accomplissement le plus parfait de la , c'est la satisfaction acceptée d'un besoin matériel soif ou la faim. Tertullien va plus loin que saint n *Traité de l'ornement des femmes.* Une indigna- t sainte s'empare de lui à la vue de la femme. tement, qui calomnie même les caresses ma- ématise tout ce qui vient de l'épouse, tout, rmants qu'on aime avant de les connaître, 'enfants, dit-il, les enfants seront un faudra avoir les pieds libres; et quand le l'ange sonnera, il n'y a que les ans gêne à sa voix, car elles n'au- l qui tressaille dans leur sein ou (TERTULLIEN, *les deux livres à sa*

Tertullien. Ce fougueux mar- t souffert par la chair que, u sur la terre nue, et demeu- ire; saint Jérôme, dans son e cette chair maudite avec ithème sur le mariage! il s'écrie-t-il, la main à la bre stérile du mariage.

:ME.

. Ailleurs que sur la terre!

:iel!

plus intéressants et les plus

:s; nous l'avons déjà indiqué.

:ur âme, et leur ouvrit cette vie

:nème est comptée comme un

: de lui que date une affection

:le, l'amour de Dieu. Cette opi-

: blasphème; elle n'est pourtant

. juives tremblaient devant Jéhova;

:aient le front sous la foudre de Jupi-

:nnes aimèrent Jésus. Relisez le naïf et

: Luc; vous voyez les femmes toujours

: mort du Sauveur. A peine paraît-il

:ieu dans ce Dieu du cœur. Marthe, sœur

: le soigne; Marie se couche à ses pieds et

:'il laisse tomber de sa bouche angélique

:ude qui éclaira tout le point de la question

: *Marie a choisi la meilleure part, et cette*

: pas ôtée. C'est une femme qui, au milieu

:ion de Jésus, s'écrie tout à coup avec une ten-

:nnée : « Heureuses les entrailles qui vous ont

: mamelles qui vous ont nourri! » Ce sont les fem-

qui, après sa descente au sépulcre, viennent observer où

: enseveli, et préparent des aromates et des parfums pour

:baumer. N'a-t-il pas absous la femme adultère, relevé

:leine noyée de larmes, conversé avec la courtisane égyp-

: Aussi quand, le troisième jour, Marie Madeleine

: sépulcre avec les apôtres, et qu'ils voient tous que le

:levé, les apôtres s'éloignent, mais Madeleine reste.

. en dehors du tombeau et pleure, elle se penche

:cre vide et pleure encore. Puis apercevant deux

iage se présentent aux âmes élevées comme deux frères nciblement liés l'un à l'autre, incomplets l'un sans l'autre ut-puissants l'un par l'autre. En effet, en passant de la resse à l'épouse, cette influence de la femme moralisa- trouve soudain le caractère si nécessaire qui lui man- t alors, la continuité. L'empire de l'amante ne survit pas jeunesse qui le fait naître, et souvent il a la frivolité de ge, comme il a sa grâce éphémère; le mariage seul lui ne du sérieux et de la durée; il fait un devoir de ce qui un jeu, une règle pour la vie de cette loi d'un jour, une rité calme de cette impétueuse domination. La femme ne avoir d'action salutaire sur l'homme que dans le mariage, mariage seul peut faire de l'homme un être complet.

ns doute ce n'est encore que par couples isolés que Dieu luit à nos regards l'image de ces unions idéales, mais le commence toujours par être une exception avant de nir une règle, et nous pouvons, sans crainte d'être appelé ur, tracer le portrait de ces rares élus qui nous doivent ir de modèles.

ntre de tels époux pas de commandement, pas d'inférieur le supérieur, aux yeux du mari surtout; car son seul vœu d'apprendre la liberté de sa femme et de lui ordonner de loir. Dans cette sainte alliance, le mélange des qualités se sforme en échange; elle devient plus forte auprès de lui, vient meilleur auprès d'elle; la tendresse, ce divin senti- it qui joint à toute l'ardeur de la passion la douceur péné- te de la sympathie, la tendresse s'insinuant entre leurs s les fond pour ainsi dire en un seul. Ils ont sans doute tres objets bien chers d'affection, des enfants, une mère; s rien n'est pareil à ce qu'ils éprouvent l'un pour l'autre. y a qu'elle qui soit lui, il n'y a que lui qui soit elle; les nes pensées arrivent sur leurs lèvres aux mêmes moments;

ns, la mémoire de cette vie commune si pure et si tendre, onscience de s'être perfectionnés l'un l'autre, la certitude mmortalité que donne une affection qui n'a jamais faibli, iront pour défendre leurs âmes du contact glacé de l'âge. e affection s'empreindra même d'une mélancolie solen- e à la vue de la terre qui s'éloigne, de Dieu qui s'approche, s s'aimeront à la fois comme des êtres qui vont se quitter omme des êtres qui se retrouveront !

« Il n'existe pas d'époque si reculée qu'elle soit, dit madame arin, où l'esprit humain n'ait dirigé ses investigations sur ractère et sur la mission des femmes. Longtemps on s'est nté d'un coup d'œil rapide, jeté de haut en bas, et ne rapportait à l'observateur qu'une image superficielle, reinte de préjugés autant que de vérité. En émancipant mmes, en donnant plus de liberté, plus de spontanéité à s mouvements, le progrès des lumières leur a fait une grande place dans la société, et les a rendues l'objet des plus sérieuses. »

rant tout le règne du paganisme, les femmes furent dans onde comme n'y étant pas, exclues de la famille, ou n'y plissant qu'un rôle subalterne; exclues des œuvres litté- es, ou y apparaissant seulement avec leurs attraits physi- s. Traitées en esclaves, se courbant individuellement sous lonté sèche et rude de leurs maîtres ou de leurs maris, ne virent qu'un but à leur vie : plaire et obéir. Comme affections n'avaient pas subi l'influence régénératrice du stianisme, comme les volontés ne s'étaient pas veloutées, ainsi dire, dans l'atmosphère d'une religion sainte, la ité resta dure, farouche, et le but, au lieu de purifier e de la femme, tendit à la corrompre en développant ses passions sensuelles. Loin de considérer les femmes rs, en amies destinées à partager les peines, les joies de

leurs visages, par l'habitude des senti
tractent une sorte de ressemblance, et
entendre, on sent entre eux une pare
celle du sang, la parenté de l'âme.

Une telle union ne craint pas mê
ravages. C'est le misérable emploi de
leur oisiveté et toutes les mesquines
qui flétrissent leur visage avant le ten
bonheur avec leur visage. Tant que d
nesse, le plus charmant des mensonges
de la figure dissimule tout, et si un r
l'âme y imprime un pli délateur, ce
l'élastique ressort de cette chair juvé
l'âge, chaque pensée habituelle creuse
qui contracte les lèvres; c'est l'envie
et le désenchantement de l'époux suit
turé de la femme. L'épouse dont no
trait n'a rien à redouter de pareil
reprochait un jour à Michel-Ange d'
Marie encore belle dans un âge qu
« Ne voyez-vous pas, répondit-il
âme qui a conservé celle
vraiment épouse ;
longue carrière
pensé de pu
physionomi
finesse de
et parf
port

ı célébrait aussi chez les courtisanes, et dont la Grèce posséder les types les plus séduisants : voilà ce que e le paganisme.

ı foi chrétienne naquirent d'autres besoins, d'autres 'autres faits. Un de ses premiers actes fut de rendre à la n influence et sa dignité. Appelées au salut, les femmes le germe de l'immortalité se réchauffer en elles. Les arrachés à leurs emportements par une loi précise et onscience, qui se réveillait pour sanctionner cette loi, es se tournèrent vers celle qui doit être leur compagne voyage d'ici-bas. Ils lui demandèrent autre chose que dons physiques, autre chose que l'obéissance forcée; ent d'elles le renoncement que dicte la tendresse, prête l'union dans une même et divine croyance. divine de la loi juive avait produit la gravité de ıjugale et son élévation dans une mesure inconnue s païens. La pureté et la puissance du christianisme la pureté et la puissance du mariage dans des pro- ıt fois plus parfaites et plus grandes; la femme, use et comme mère, exerça sur l'humanité une ;, et dans le cercle de la famille un apostolat dont es annales chrétiennes nous révèlent l'importance. ouleversements qui accompagnèrent l'établissement nouvelle, le reste du paganisme dont ne purent it se dépouiller les nations qui en avaient si long- t les règles, l'opposition naturelle de cette chair, qui mmencement est en inimitié avec Dieu, tout cela, i qu'une fumée épaisse, ternit bien vite l'éclat du

Des devoirs des époux.

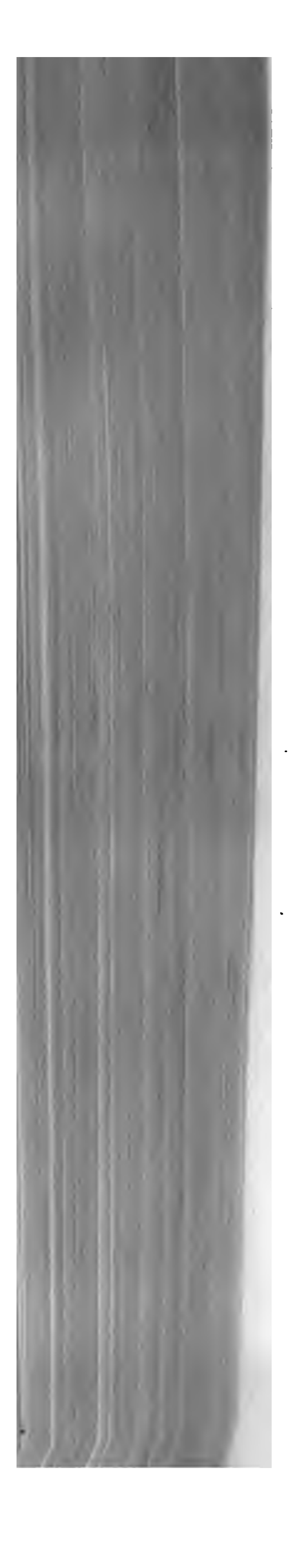
doivent mutuellement fidélité secours et assis-

ɔspérez plus pour la fin de la vie le reflet de ces premiers ɣons; quand le crépuscule n'a plus rien qui rappelle l'aurore qu'il est pâle et décoloré comme un spectre livide, avant-ɯreur de la nuit, notre cœur se révolte; il nous semble ɑ'on l'a privé des dons de Dieu sur la terre; et si vous aimez ɩcore celui qui vous traite en esclave, puisqu'il ne vous ap-ɩrtient que parce qu'il dispose de vous, le désespoir s'empare ɂ toutes les facultés, et la conscience elle-même se trouble à ɾce de malheurs.

Tant qu'il ne se fera pas dans les idées une révolution qui ɪange les opinions des hommes sur la constance que leur ɑpose le lien du mariage, il y aura toujours guerre entre les ɜux sexes, guerre secrète, éternelle, rusée, perfide, et dont la oralité de tous les deux souffrira.

La pureté de l'âme et de la conduite est la première gloire ɜ la femme. Quel être dégradé ne serait-elle pas sans l'une et ns l'autre! Mais le bonheur général et la dignité de l'espèce ɪmaine ne gagneront pas moins peut-être à la fidélité de ɩomme dans le mariage. En effet, qu'y a-t-il de plus beau ns l'ordre moral qu'un jeune homme qui respecte cet guste lien? L'opinion ne l'exige pas de lui, la société le laisse ɪre : une sorte de plaisanterie barbare s'attacherait à déjouer squ'aux plaintes du cœur qu'il aurait brisé; car le blâme tourne facilement contre les victimes. Il est donc le maître, ɪis il s'impose des devoirs; nul inconvénient ne peut résulter ɑr lui de ses fautes; mais il craint le mal qu'il peut faire à le qui s'est confiée à son cœur, et la générosité l'enchaîne ɪutant plus que la générosité le dégage.

La fidélité est commandée aux femmes par mille considéra-ns diverses; elles peuvent redouter les périls et les humilia-ns, suites inévitables d'une erreur. La voix de la conscience la seule qui se fasse entendre à l'homme; il sait qu'il fait



l'opinior
qu'il fau
de l'escl
admirabl
sur la ter
genre de
cun autr
des préju
société le

On a r
civiles : r
tout ce q
hommes.
acte conti
pense de
qui en est

La relig
époux ; m
rence nais
les homm
sans vòulo
de bonne
sement la
la religion
l'homme s

Il y a dai
dépasse to
femme rep
sort, s'avar
sans qu'un
de l'Arabie
trésor de v

mariage est envisagé uniquement sous ses rapports civils, et le divorce, la répudiation, sont des droits reconnus aux époux et surtout aux hommes qui firent trop souvent les lois à leur avantage. L'impuissance acquise après le mariage, la stérilité, [illegible] donnèrent de fréquents prétextes d'user de ces droits. Sous l'influence de la religion chrétienne, ces lois et ces mœurs furent modifiées. Le mariage fut regardé comme indissoluble et sacré; le divorce fut aboli.

L'indissolubilité me semble le sceau suprême de l'institution matrimoniale; c'est vraiment le doigt de Dieu imprimé sur l'union humaine; c'est la grande idée de l'immuable introduite dans cette vie où tout change; c'est l'espérance de l'infini déposé dans ces cœurs où tout s'éteint, et l'on peut mettre au défi poëtes et philosophes de représenter le type parfait du mariage et d'y placer le mot de divorce. Sublime comme principe éternel, la théorie de l'indissolubilité a joué en outre un grand rôle dans le monde comme institution temporaire et comme instrument social : elle a sauvé, dans les mains de l'Église, le mariage et la femme.

Quand le christianisme parut, le mariage périssait à Rome par le divorce. On sait tous les excès de la Rome impériale. « Telle Romaine, dit Sénèque, compte ses années, non par le nombre des consuls, mais par le nombre de ses maris : Va-t'en, tu te mouches trop ; j'en veux épouser une qui ait le nez sec. »

Chez les barbares, le mariage périssait par la répudiation. La répudiation est le droit qu'a le mari de renvoyer sa femme, comme le divorce le droit commun aux deux époux de se séparer et de se remarier.

La Nial-Saga rapporte un exemple remarquable de ce pouvoir despotique. Un des hommes de la haute terre arrive avec sa femme à un festin nuptial. Le hasard place le mari auprès

e jeune fille d'une beauté rare; ses yeux ne la quittent Sa femme le raillant sur l'ardeur de ses regards : « Cette me m'est insupportable, s'écrie-t-il, je la répudie et j'épouse e jeune fille! » Il l'épousa.

ne fallut pas moins, nous dit le spirituel Legouvé, que la le de Jésus-Christ, que Dieu lui-même pour lutter contre monde romain et contre le monde barbare, pour renverser e servitude et guérir cette dépravation.

e combat, ce duel de plusiers siècles entre l'Eglise et la été se trouvent résumés avec toutes leurs dramatiques rnatives dans l'histoire de Philippe-Auguste et d'Agnès de 'anie. Rien de plus touchant, non pas qu'Agnès, mais Ingeburge, la première et véritable épouse. Rien de plus el que Philippe; rien de plus noble qu'Innocent III. Ce st pas une femme, un mari, un prêtre : c'est l'épouse, oux et le civilisateur.

ngeburge était jeune, belle, fille de roi; si élégante qu'on omparait à Diane, si pure qu'on l'assimilait à Marie. Phi-e-Auguste la veut pour femme. Le roi de Danemark, re d'Ingeburge, la lui accorde. Elle arrive précédée de sa ommée et la dépassant encore. Philippe la reçoit à Amiens, assion brille sur son visage : le jour du sacre est fixé, et la hédrale d'Amiens reçoit bientôt les royaux fiancés. Tout à p, au milieu de la cérémonie, la figure du roi s'altère, il it; il détourne les yeux de la belle Ingeburge. Ce qui se se dans l'âme violente de ce demi-barbare, personne ne it le dire; mais il trouve repoussant ce qui lui semblait lime de beauté; il abhorre ce qu'il adorait : Ingeburge lui araît comme un monstre. Le soir, la chambre nuptiale uvre. L'heure de minuit venue. Philippe y pénètre; puis un ment après il en sort, et jure qu'il ne sera jamais le mari cette femme, que Satan est entre elle et lui. De là à un

mariage est envisagé uniqu[illegible] [illegible]mande, il l'app[illegible]
divorce, la répudiation, [illegible] et d'astuce [illegible]
surtout aux hommes qu[illegible] [illegible]ut pour cette répudi[illegible]
tage. L'impuissance [illegible] Ingeburge est sa parent[illegible]
donnèrent de fréquem[illegible] [illegible] qui le prouve ; on choisi[illegible]
l'influence de la [illegible] trois mois après cette uni[illegible]
furent modifiées. L[illegible] rompre. La triste fille du [illegible]
et sacré ; le divo[illegible] [illegible]as un de ses parents autour d'el[illegible]

L'indissolubi[illegible] même la langue de France, et pe[illegible]
matrimoniale : [illegible] suit, pleine d'angoisses, sur la p[illegible]
l'union humai[illegible] les regards des prélats, et comme à l[illegible]
duite dans [illegible] qui se prononce parfois, ce dram[illegible]
fini [illegible] [illegible]nfin la décision est rendue, et cette d[illegible]
[illegible] on la communique par un interprète à
[illegible] [illegible]vant, et éperdue de douleur, elle s'écr[illegible]
[illegible] [illegible]ntable : *Mala Francia! Mala Francia*
[illegible] [illegible]attendue, l'emploi même de cette langue
[illegible] [illegible]gnait si vivement sa détresse et son impossib[illegible]
[illegible] [illegible]rent reculer les juges devant leur sentenc[illegible]
[illegible] força de signer. Que fait Ingeburge ? Elle
[illegible] pénétrant encore à son premier cri, et se [illegible]
[illegible] ainsi dire vers un sauveur absent, mais [illegible]
Roma! dit-elle. Rome répond. Philippe ne fléc[illegible]
[illegible]hasse sa femme de son lit, il la jette dans un c[illegible]
[illegible] dans une prison. Le Danemark la réclam[illegible]
[illegible] saint-siége la défend, il le brave. Il épouse
[illegible]nt une autre femme, Agnès de Méranie, et cep[illegible]
[illegible] légitime, la reine légitime, une fille de roi, q[illegible]
[illegible] en dot la valeur d'une province, meurt de fai[illegible]
[illegible]raite, forcée pour vivre de vendre ses habits, ses m[illegible]
[illegible]encore, d'accepter des aumônes d'un de ses juges
[illegible] [illegible]ait. Est-ce tout ? Non. Le pape Innocen[illegible]

orce et provoqué une enquête sur la prétendue
aux époux, Philippe renonce à ce moyen : il parle
e ; il n'a pas honte d'en appeler à Ingeburge elle-
r attester que jamais elle n'a été sa femme, et voilà
e créature obligée de jurer solennellement, devant
évêques, que Philippe est entré dans son lit ; il faut
e le jour et l'heure, qu'elle raconte les circonstances,
nne les preuves ; il faut enfin que l'épouse ouvre
la chambre nuptiale aux yeux de toute l'Europe.
'oyant encore cette ressource lui échapper, en invente
: c'est d'Ingeburge elle-même que partira la de-
divorce, c'est elle qui le voudra, qui l'implorera.
mence contre la triste prisonnière tout un ensemble
ue de tortures morales et physiques pour la pous-
demande : sa nourriture est irrégulière, insuffi-
tombe malade, on lui refuse le médecin ; il pénètre
le, on refuse de suivre ses ordonnances ; la captive
'Innocent des lettres consolatrices, elles sont toutes
es ; les envoyés de son frère, ses compatriotes, sont
sa présence. Séparée des hommes, on l'isole de Dieu
lui compte les jours où elle doit entendre la messe,
terdit absolument les instructions religieuses, les
nême la confession (retirer la confession à cette âme
c'était lui faire craindre la damnation) ; aucun être
pproche d'elle, que des hommes stipendiés qui l'ac-
'injures, lui reprochent le malheur de la France
interdit à cause d'elle, et l'accusent en termes bles-
légoût de Philippe pour sa personne.
l, dans son désespoir, elle s'écrie en s'adressant au
lon père, je meurs tous les jours dans mon corps et
a âme. Oh ! qu'elle me paraîtrait bonne, douce,
moi malheureuse femme désolée et rejetée de tous,

'e, et parce qu'on peut aisément nourrir une famille à se de la frugalité et de la simplicité des mœurs. Dans les es riches et pleines de luxe et d'oisiveté, on se marie rarent, par des raisons contraires. Voyez qui peuple le plus, à is, par exemple, des riches ou des pauvres. Les quartiers plus misérables fourmillent d'enfants et de ménages; les rtiers où règne l'opulence paraissent presque déserts.

. mesure qu'une nation marche vers la décadence, le ibre des mariages diminue, et la quantité des célibataires mente; aussi la population s'y affaiblit sans cesse, tandis lle se multiplie chez les peuples dans la jeunesse et la ieur de leurs institutions. Voyez Rome sous la sagesse de consuls, et Rome abattue sous le despotisme de ses féroces ereurs. Voyez la Grèce au temps des Aristide, des Léoniet la Grèce corrompue du Bas-Empire. Les États despoti; sont remplis de monastères, de mendiants, de religieux aires, d'hommes retirés du monde; tous fuient une société laquelle pèsent la main des tyrans et le joug de l'arire. Ce fut à la chute de l'empire romain que s'établirent ; l'Orient et dans l'Europe des milliers de monastères.

insi les hommes sont portés au mariage dans les pays es, pauvres, et où les mœurs sont respectées; ils sont porau célibat là où les mœurs sont corrompues, où règnent uxe et toutes les superfluités de la vie. Les misérables se erchent et s'unissent; les heureux et les voluptueux aspi- t à la variété des jouissances, redoutent les devoirs austères ère de famille. Le mariage protége et soutient les mœurs, ciété et ses lois; le célibat engendre le libertinage, dissout liens sociaux et soustrait aux lois. Le premier domine ni les peuples sobres, laborieux et peu policés; le second mente de plus en plus à mesure que les gouvernements riment davantage les hommes, que les lois et la morale

mières, et à vingt-cinq ans chez
ont à tort considéré la puberté,
subits qui s'opèrent à un certain
'un et de l'autre sexe, comme le
énération. Ces phénomènes sont
ition organique qui commence à
tout à coup au degré qu'il lui est
manifester tous ses effets. Il suffit
s jeunes gens et des jeunes filles,
iés, qui ont à peine dépassé cette
re de la justesse de cette assertion. En
s sans de graves inconvénients qu'on
ne cohabitation continue. Les actions
ent les divers actes de la génération
'accroissement dont toutes les parties
n effet non moins fâcheux de ces unions
nous le verrons dans la suite, la pro-
iles. « Pour que la femme soit la vraie
e, dit Cabanis, pour qu'elle puisse s'as-
ire de la famille, dont la nature a voulu
ır, il faut que toutes ses facultés aient eu
, par l'observation, par l'expérience, par
que la nature lui ait fait parcourir toute
essions dont l'ensemble forme, si je puis
les provisions véritables du voyage de la
sant d'une adolescence prématurée à une
ématurée encore, il n'y a presque point d'in-
le entre l'enfance du premier âge et celle du
ns toutes deux elle reste également étrangère
ns de la vie humaine; elle n'en connaît que l'a-
les douleurs. »

l'époque légale du mariage, l'apparition du

..ts, leur constitution en
..heux. Ainsi l'on voit sou-
.. qui ont reçu les principes
..re à dix-huit ou dix-neuf ans
..lles n'ont brillé qu'un mo-
..orces musculaires diminuent,
chlorotiques et cette foule de
..cèdent et accompagnent l'hys-
..ujours les accès convulsifs qui
..en prononcée. Leur constitution,
donc à se détériorer, si on ne les
..es dont elles éprouvent l'influence.
..qui rend la grossesse et l'accouche-
..es femmes même bien conformées,
.. elles se marient. Tous les praticiens
..s femmes qui conçoivent pour la pre-
..ne où leur fécondité doit naturellement
.. un autre âge exposées à l'avortement et
..euses d'un accouchement laborieux.
..le société, où la liberté individuelle est la
..tion, le législateur français n'a pu exiger
..t la loi va consacrer l'union d'autre condi-
..que celle d'avoir atteint l'âge où la puberté est
.. assurée, dix-huit ans pour les hommes et quinze
..mmes; de n'être point affectés de démence qui exclut
..té morale, tout libre consentement; enfin de ne
.. certains degrés de parenté qu'il est inutile d'indi-
..core cette dernière condition, qui se lie à des
..rement morales, peut être rachetée par ce qu'on
..spense.

. . . .

..n secret lui rendant ses soupirs,

vierge. Une femme fait une demande en divorce, fondée sur l'impuissance de son mari, qu'elle prétend n'avoir pu réussir à la déflorer. Si elle offrait des signes non équivoques de virginité, cet état physique bien constaté légitimerait sa demande en séparation ; tout comme si elle offrait des signes non équivoques de défloration, cet état physique ferait rejeter la demande en divorce... Quoique la membrane de l'hymen soit un être réel et physique, et quoiqu'elle se rencontre chez la plupart des jeunes filles, son existence n'est qu'une preuve équivoque de la virginité, comme son absence ne prouve pas qu'une jeune fille ait perdu son pucelage. Plusieurs faits établissent qu'une fille peut avoir souffert l'approche d'un homme, sans que l'hymen ait été détruit. L'hymen a pu permettre la conception et rester dans son intégrité, au point qu'il existait encore au moment de l'accouchement, et opposait un obstacle à la sortie de l'enfant.

D'autres faits prouvent incontestablement que l'absence de l'hymen ne fournit pas une preuve de la perte antécédente de la virginité, car la fille ne l'apporte pas toujours en naissant, il peut se rompre dans les premiers jours de la naissance, et plus tard par une infinité de causes.

L'effusion de sang était regardée anciennement comme un signe infaillible de virginité ; on sait que les Israélites exposaient en public, le lendemain des noces, la chemise de la mariée, pour prouver qu'elle était tachée de sang. Cette pratique est en vigueur encore chez les Arabes Bédouins ; mais, dans le cas même où il y a effusion de sang, dans le congrès, l'imagination d'un époux jaloux de primautés, et qui attache une espèce de félicité à jouir des premières faveurs d'une jeune fille, ne devrait pas en être rassurée davantage. Une petite vessie de sang peut se crever à propos et l'empêcher de se trouver en défaut. Les femmes qui savent que la nature ne les

risera pas de l'effusion du sang lors des premières appro-
s du mari, parce qu'elles ont été plusieurs fois séduites,
un moyen assez sûr de n'être pas prises en défaut. Une
qui n'est plus vierge, sans user d'aucun expédient, peut
ndre du sang lors de la consommation du mariage, tandis
celle qui est pucelle n'en répand souvent pas. *Attamen* *ma venus debet esse cruenta,* cependant, en général, les
mières approches doivent être sanglantes. Ce phénomène
relatif aux proportions respectives des parties sexuelles
deux sexes, ou à d'autres circonstances qui tiennent à l'âge,
santé, à la constitution plus ou moins lâche de la fille.
e interruption assez longue dans le coït permet aux parties
se resserrer et de reprendre leur premier état; des filles qui
ient eu plus d'une faiblesse, dont quelques-unes étaient
venues mères, n'ont pas laissé, en suspendant à temps
sage des jouissances, de donner à leurs maris des preuves
virginité par l'effusion de sang, soit par le bénéfice seul de
nature, si elles avaient la fibre ferme et rigide, soit au moyen
certaines applications astringentes qui procureraient le res-
rement et la rigidité des parties.

On a prétendu reconnaître la défloraison à l'aspect général,
physionomie, à la nature des émanations et à un grand
mbre d'autres signes plus ou moins ridicules: Démocrite
tendait à cette profondeur et à cette finesse d'observation
devaient craindre un grand nombre de femmes. Ayant
jour salué une jeune fille, il la salua le jour suivant comme
nme, parce qu'il reconnut à sa physionomie qu'elle avait
rdu sa virginité. On a aussi rapporté le talent merveilleux
n moine de Prague et d'un aveugle de Paris, qui reconnais-
ient par l'odorat les traces du plaisir.

D'après ce qui vient d'être dit, on peut assurer qu'il n'existe
un caractère, aucun signe qui puisse donner des marques

ents sans lui en laisser connaître les motifs. Vaincue par importunité, elle céda à ses transports. La facilité qu'il avait dans ses plaisirs et le souvenir de la résistance qu'on avait opposée vinrent troubler ses jouissances; il dissimula inquiétudes. Forcé par des raisons d'intérêt de s'absenter ès son mariage, il revint bientôt avec le désir de veiller à conduite de sa femme.

Elle le reçut avec bonté, mais il fut bien surpris de trouver obstacles à ses désirs; ce ne fut qu'après des efforts péni- et douloureux qu'il rentra dans ses premiers droits. Il sulta un médecin sur la différence de cet état : ce dernier en fit concevoir la cause; et comme l'époque qui corres- dait à celle de son mariage était prête à reparaître, il fut vaincu de l'influence qu'elle avait eue sur les facilités de premières caresses.

dit plus haut qu'une femme qui avait vécu en satisfaisant goûts pouvait verser du sang à l'approche de son mari. st ce qui arrive fréquemment aux jeunes filles qui ont eu jouissances précoces. Si elles quittent pour un temps leurs itudes et que la fibre élémentaire ait conservé sa vertu que et son élasticité, l'orifice externe du vagin se rétrécit même, et reprend, à quelques égards, sa première sion. Des femmes qui ont eu des enfants ont éprouvé ives douleurs dans les embrassements de leurs époux en avoir été longtemps séparées. Il est d'observation que ques-unes ont été ensanglantées par ces caresses, comme l'avaient été dans les premières jouissances du mariage. était cependant le fondement d'une loi barbare, qui, les Juifs, condamnait une épouse à la mort si elle ne trait pas à des juges impitoyables ces signes illusoires de Arrachée du sein de sa famille en pleurs, traînée ment au supplice, à la vue d'une foule de spec-

tateurs dont la présence augmentait sa honte, elle étail duite aux portes de la ville comme un sujet de scan Entourée d'un peuple qui ne respirait que le sang, elle n pour témoin de son innocence que la pureté de son cœu regard du ciel. Bientôt son corps était déchiré par les p qui l'accablaient de toutes parts, et ses membres épars n sentaient plus que les marques sanglantes de la crua ses persécuteurs. Quel était le père de famille qui pût so sans horreur la vue d'un spectacle aussi abominable? mouvements d'indignation devaient s'élever dans son en pensant que la main la plus impure avait souvent la première pierre qui devait accabler la victime ! Quels donc le caractère, l'âme et les mœurs de ces Israélites q naient à l'envi l'odieux emploi d'exterminer leur race que les scélérats cherchent à effacer le souvenir des qui les tourmentent; c'est qu'ils se persuadent que la céleste, satisfaite du sang qu'ils ont répandu, laisse tranquillement la foudre qui devait les frapper.

Hommes présomptueux qui dictez des lois sur la terr sidérez un moment les funestes effets de votre ignoran un théâtre d'horreur et de mort s'est élevé par votre inhumain ; l'innocence y a été immolée à vos principe songers, et la vertu s'est trouvée couverte d'ignomini des familles entières ont traîné dans la désolation et la une vie languissante, sans espoir de consolation. Eh ! qu vous choisi pour exercer votre aveugle furie? Presque to un sexe faible, dont la vie s'est trouvée embarrassée à pas par les entraves que vous avez multipliées pour so heur. Jaloux de tout posséder exclusivement, votre ty s'est exercée de toutes les manières ; une jeunesse sur la vous n'aviez aucun droit, vous avez voulu qu'elle se co pour vous... Mais à qui une jeune fille qui ne soupçonn

ne l'existence de l'homme qu'elle serait forcée de recevoir
r époux devait-elle rendre compte de sa conduite secrète?
Dieu, qui lisait dans son âme comme il voyait ses actions
s l'obscurité des ténèbres. Est-ce par une gêne continuelle
e vous avez pensé rendre son cœur plus pur? Hommes vains
de mauvais conseil, vous avez forcé sa bouche à prononcer
mensonge, et vous avez effacé la rougeur de son front en
treignant à une dissimulation qui aurait toujours été étran-
re à son sexe! Si son esprit perverti a fait une étude de la
sseté, c'est vous qui l'y avez contraint par vos maximes
ensées; il est juste que vous soyez puni d'un crime dont
us êtes les premiers auteurs. Quels étiez-vous enfin au
moment où vous fûtes unis à cette femme que vous voulez
ns tache? souvent épuisés par un libertinage longtemps con-
ué; l'épouse qui attendait de vous l'empressement, les soins
la tendresse d'un amant, n'a été que l'esclave d'un malade
ité par les souffrances. Heureuses encore quand vous n'avez
s introduit dans son sang un vice destructeur qui l'exposait
perdre la vie, et d'autant plus dangereux que, se masquant
uelquefois sous les apparences d'une maladie fréquente à son
xe, il détruisait les principes de son existence avant qu'elle
t soupçonner le désastre de sa santé.

L'idée qu'on s'est formée de l'hymen et l'importance que
l'on y a attachée ont varié suivant les climats, et ont donné
u à des pratiques plus ou moins ridicules et contraires aux
onnes mœurs. Il est certain toutefois que la femme s'attache
eux à l'homme qui lui a donné la première leçon du plai-
r amoureux, et qu'elle en devient une épouse plus fidèle.
ns certains pays du Nord, dont les habitants ont l'imagina-
on froide comme leur climat, et où les passions sont aussi
u énergiques que les objets de leurs désirs sont nuls, on
'a vu dans l'hymen que ce qu'il est réellement, un embar-

s de la vulve par une couture, mais le plus souvent par un neau, de manière à ne laisser que l'espace nécessaire pour coulement des règles; chez les filles l'anneau ne s'ouvre , et à l'époque du mariage, il faut diviser ces mêmes par- qui se sont soudées; tandis que celui des femmes peut être vé par le mari, qui a la clef de la serrure, qui la ferme... Les idées orientales, parvenues de proche en proche jusqu'à us, avaient aussi réduit en art dans nos climats la manière découvrir la virginité. Il y a eu pendant longtemps une ju- prudence fondée sur cet art, dont il nous reste encore des ces. On peut voir dans Joubert et dans le *Tableau de l'amour jugal*, par Venette, des rapports juridiques conçus dans les mes techniques, et selon le grimoire ridicule que les ma- ones emploient. Elles emploient quatorze signes auxquels pouvait, disaient-elles, reconnaître si une fille avait été dé- rée; mais nous renvoyons le lecteur et les matrones à ce nous avons dit, et aux *Proverbes* de Salomon ; lorsque ce nd roi, fils de David, dit : *Tria sunt difficilia mihi, et quar- penitus ignoro : Viam aquilæ in cœlo, viam colubri super ram, viam navis in medio mari, et viam viri, in adoles- tia.*

DE LA GÉNÉRATION OU DE LA REPRODUCTION.

la vie est courte, si elle est fatalement bornée, si l'immor- té a été refusée à l'homme sur la terre, un principe mysté- ux conserve éternellement son espèce, comme toutes celles la création ; sa race se perpétue par la génération ; le règne eux des sociétés se maintient par une passion non moins euse, qui est l'amour.

mour pénètre tout ce qui circule dans la création; c'est souffle générateur qui fait frissonner tous les êtres; il vit

re le physique et le moral.
ıge ou l'union des deux sexes
ciel qui établit cet heureux
du cœur et de l'âme, qui aide
. de la vie, qui lui fait partager
procure, et qui offre enfin un
ıpressés, affectueux, de secours
de douces consolations qui font
re sur cette terre égoïste.
ste influence sur les facultés in-
:ar, dans tous les établissements
:s ou femmes non mariées est plus
:s.
ıis l'heureuse métamorphose que le
ıme d'Ariston : « Jeune fille, elle était
et hystérique ; dès qu'elle fut devenue
.it pu entrer en concurrence avec celle

gant physiologiste des passions, nous
ne jeune demoiselle que sa famille, égarée
gion, voulait faire religieuse contre son
elle, douée d'un tempérament utérin,
une profonde langueur, puis passa par
hystérie, de l'érotomanie et de la nym-
ıccomber aux ardeurs qui la dévoraient,
é ordonna pour unique traitement un
oyen réussit complétement. Aujour-
remarquable par la douceur de son
lme et pleine de santé.
oyen de coordonner l'instinct gé-
ut moral ; lui seul peut régler et

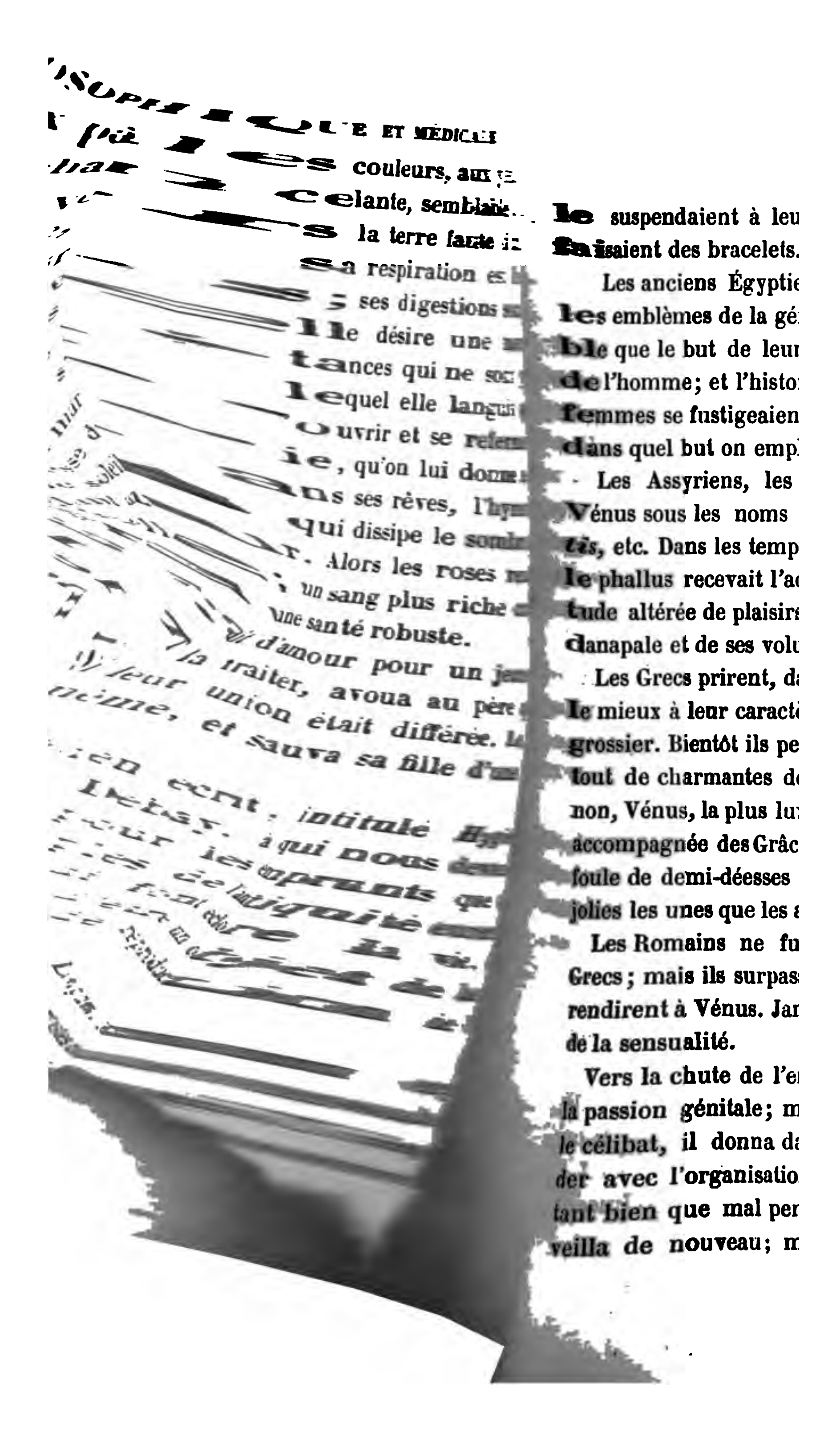
pports qui doivent exister entre le physique et le moral. On doit donc regarder le mariage ou l'union des deux sexes mme un don, un présent du ciel qui établit cet heureux mmerce du corps, de l'esprit, du cœur et de l'âme, qui aide couple à supporter le fardeau de la vie, qui lui fait partager s peines et les plaisirs qu'elle procure, et qui offre enfin un hange journalier de soins empressés, affectueux, de secours utuels, de tendres caresses, de douces consolations qui font oire à la sainte amitié, si rare sur cette terre égoïste.

Le célibat exerce une funeste influence sur les facultés intellectuelles de la femme, car, dans tous les établissements 'aliénés, le nombre des filles ou femmes non mariées est plus rand que celui des hommes.

Pausanias nous a transmis l'heureuse métamorphose que le mariage opéra sur la femme d'Ariston : « Jeune fille, elle était ès-laide, boutonneuse et hystérique; dès qu'elle fut devenue mme, sa beauté aurait pu entrer en concurrence avec celle Hélène. »

Alibert, cet élégant physiologiste des passions, nous onne l'histoire d'une jeune demoiselle que sa famille, égarée ar une fausse religion, voulait faire religieuse contre son gré. Cette demoiselle, douée d'un tempérament utérin, omba d'abord dans une profonde langueur, puis passa par ous les degrés de l'hystérie, de l'érotomanie et de la nymphomanie; elle allait succomber aux ardeurs qui la dévoraient, orsque Alibert consulté ordonna pour unique traitement un rompt mariage. Ce moyen réussit complétement. Aujourd'hui mère de famille, et remarquable par la douceur de son ractère, cette dame vit calme et pleine de santé.

Le mariage est le seul moyen de coordonner l'instinct génital, et de l'assujettir à un but moral; lui seul peut régler et érer les appétits vénériens.



… couleurs, aux
… élante, sembla…
… la terre faite
… sa respiration es…
… ses digestions
… lle désire une
… tances qui ne so…
… lequel elle langui…
… ouvrir et se refer…
… ie, qu'on lui donne
… ns ses rêves, l'hy…
… qui dissipe le sombr…
… r. Alors les roses
… un sang plus riche
… une santé robuste.
… d'amour pour un je…
… la traiter, avoua au père
… leur union était différée.
… même, et sauva sa fille d'un…
… écrit, intitulé
… à qui nous
… les emprunts que
… de l'antiquité

le suspendaient à leu…
faisaient des bracelets.
Les anciens Égyptie…
les emblèmes de la gé…
ble que le but de leur…
de l'homme; et l'histo…
femmes se fustigeaien…
dans quel but on emp…
Les Assyriens, les…
Vénus sous les noms…
tis, etc. Dans les temp…
le phallus recevait l'a…
tude altérée de plaisirs…
danapale et de ses volu…
Les Grecs prirent, da…
le mieux à leur caract…
grossier. Bientôt ils pe…
tout de charmantes d…
non, Vénus, la plus lu…
accompagnée des Grâc…
foule de demi-déesses…
jolies les unes que les a…
Les Romains ne fu…
Grecs; mais ils surpas…
rendirent à Vénus. Jan…
de la sensualité.
Vers la chute de l'e…
la passion génitale; m…
le célibat, il donna da…
der avec l'organisatio…
tant bien que mal per…
veilla de nouveau; m…

Qu'y a-t-il de plus honteux, en France, que l'impuissance, que la froideur, que l'absence de toute passion, que la niaiserie?... triste et hideux assemblage, exécrable suicide moral, pour le genre humain !

Le seul roi de France qui n'étoufferait pas de rire, nous dit Balzac, serait peut-être Louis XIII ; mais quant à son vert-galant de père, il aurait peut-être banni un tel jouvencel, soit en l'accusant de n'être pas Français, soit en le croyant d'un dangereux exemple.

Mais c'est en vain que la jeune femme a satisfait ses désirs et que, dans la joie de son triomphe, elle a dérobé à tous les regards quelques ornements, dont la couleur attestait naguère sa condition de vierge ; la nature n'est point encore satisfaite : la réunion des sexes et les jouissances qu'ils y trouvent ne sont qu'un moyen qu'elle emploie pour arriver à la reproduction de l'espèce, objet exclusif, terme même de toutes ses vues. Ce rapprochement n'est pourtant pas toujours suffisant pour opérer la fécondation ; il est encore nécessaire : 1° que les organes générateurs jouissent d'un certain état de développement et de vigueur ; 2° qu'il n'existe aucun vice de conformation qui mette obstacle à l'union des sexes ; 3° que les produits fournis par chacun d'eux soient dans des conditions favorables ; 4° qu'il y ait une certaine harmonie entre l'homme et la femme ; 5° que les parties de celles-ci destinées à recevoir l'embryon jouissent d'un état de santé convenable ; 6° enfin qu'elles ne puissent nuire à la transmission du produit excitateur fourni par l'homme, ni contrarier le séjour et le développement du fruit de la conception.

Les vices de conformation des organes génitaux de la femme, qui peuvent la rendre inhabile à la génération, sont très-nombreux, et doivent être distingués en ceux qui mettent obstacle au congrès, ce qui forme l'impuissance, et en ceux qui nui-

lu premier empire, ainsi qu'une foule d'autres femmes iqueuses, offraient des imperfections génitales et n'étaient ıt réglées.

a génération ou la reproduction est un devoir imposé par stinct tout-puissant que le Créateur a mis en nous pour péluer son ouvrage, nous chargeant de réparer les ravages la mort par une continuelle transmission de la vie.

a génération est tout à la fois l'opération la plus impénétra- et la plus importante de la nature. Elle n'occupe qu'une tie de l'existence des êtres doués de la vie; elle ne s'accom- bien que quand les individus ont acquis leur summum de eloppement, d'accroissement, de perfection; elle paraît être ut que la nature s'est proposé d'atteindre en leur donnant ie; car aussitôt qu'elle est accomplie, les individus languis- t, se détériorent et meurent : c'est ce que nous observons s une foule de végétaux et d'insectes.

ans la génération, les corps organisés n'auraient qu'une tence éphémère, momentanée. Quelque nombreux, quelque iés que soient ces corps, ils auraient bientôt disparu de la ace du globe ! C'est par elle que la vie se forme, se déve- e, s'entretient, se propage; c'est par elle que les êtres ints couvrent la surface du sol que nous habitons, pénè- ıt dans les cavités qui s'y trouvent, s'élèvent, se dissémi- t dans l'atmosphère qui nous enveloppe et nous presse; t par elle que les individus, les races se perpétuent; c'est qui, luttant sans cesse contre les efforts destructeurs du ps, répare les pertes que la mort entraîne; c'est elle enfin , rallumant sans cesse le flambeau de la vie, maintient uilibre nécessaire pour l'harmonie de ce monde.

es anciens, en déifiant l'amour, le représentaient les yeux verts d'un bandeau, un flambeau à la main, parcourant le nde qu'il embrase de ses feux; ils n'ont fait qu'exprimer,

que peindre sous le voile d'une ingénieuse
immuable que le professeur Marceau expri
ration, plus de vie.

Les fonctions qui font l'objet de la r
point nécessaires à la vie de l'individu : m
humaine périrait bientôt, privée de la facu
et comme la perpétuité des espèces vivant
principal de la nature, il s'ensuit que les phé
et sublimes de la reproduction sont pou
importance à ceux qui ont fait l'objet de l'
la plus belle, la plus noble et la plus in
l'espèce humaine, puisqu'elle en est la dépo

Tous les actes qui composent la géné
rapportés à cinq groupes. Rapprocheme
la femme qui concourent à la reproducti
pour but d'appliquer le principe fécond
germe fourni par la femme ; la concepti
qui en résulte; la grossesse, qui s'enten
l'œuf fécondé dans l'utérus et des prem
qu'il y subit; l'accouchement, qui consiste
de l'œuf, son excrétion et la naissance de
enfin l'allaitement et la nourriture de l'e
l'aide du lait qu'il puise dans son sein.

La copulation est le seul acte génital
volonté, tous ceux qui suivent s'effectuen
sans que nous en ayons la conscience;
préparatoire de la génération, amenant
chement des matières, quelles qu'elles so
l'un et l'autre sexe pour la formation de l

Il existe chez certaines personnes un
dentelle, occasionnée par l'excès d'un
alors que l'imagination poétise l'objet a

ı ; le cœur palpite violemment, le corps tressaille, la
ûle et délire, mais l'organe reste muet... Dans un pareil
, c'est en vain que l'homme s'efforcerait de donner
euve physique de son amour. Il y a effervescence au
ı, où tout le feu de la vie s'est concentré ; mais l'or-
iril est comme frappé de stupeur.

Il faut savoir, près de celle qu'on aime,
Donner un frein aux transports du désir,
La folle ardeur abrége le plaisir,
Et trop d'amour peut nuire à l'amour même.

eption, fécondation. L'histoire de ce phénomène est en
e sorte celle de la génération tout entière. Les physiolo-
ɔnt émis des assertions différentes, selon le système
ɔnt adopté sur l'essence de cet important phénomène.
es uns, la matière qu'on nomme sperme, sécrétée et
par l'homme, ne parvient qu'à la partie supérieure du
et c'est parce que les vaisseaux du vagin l'absorbent et
ent par les voies de la circulation jusqu'à l'ovaire, ou
u'elle dégage une émanation spiritueuse appelée *aura*
lis, qui se propage jusqu'à cet ovaire, qu'elle accomplit
ıdation. Quel que soit, en effet, le trajet que parcourt le
, il faut qu'il agisse sur l'ovaire. Selon d'autres auteurs,
ne est dardé jusque dans l'utérus, mais il ne va pas au
'autre part, arrive dans cet organe la matière quelle
soit que fournit la femme, pour que de leur mélange
l'individu nouveau, et que se fasse la fécondation.
dans une troisième opinion, une portion de ce sperme
duite par une action propre de la trompe à l'ovaire, et
ectuer la fécondation.
s diverses opinions, la dernière paraît la plus vraisem-
en effet, c'est à l'ovaire que se fait la conception : les

rs la matrice, sollicité par les mouvements contractiles de trompe elle-même. Il est aujourd'hui bien démontré que chez la femme il faut quatre ou cinq jours pour que l'œuf parcoure tout le trajet de la trompe et tombe dans la matrice.

Il est prouvé aussi qu'à la suite du coït, la liqueur séminale de l'homme, que le savant Réveillé-Parise a nommé le *fluide de la vie*, le sperme pénètre dans la matrice; les animalcules qu'il contient s'introduisent par un mouvement instinctif dans les trompes utérines, où ils cheminent jusqu'aux deux tiers supérieurs. Arrivés à cet endroit de la trompe, les animalcules se fixent à la membrane muqueuse et attendent l'œuf au passage.

Lorsque l'œuf mûr se détache de l'ovaire, lorsque, aspiré par le pavillon de la trompe, il s'engloutit dans l'oviducte et descend, alors seulement les zoospermes s'accrochent à lui, pénètrent sa substance, et la fécondation est opérée. L'œuf fécondé continue pendant quatre ou cinq jours à descendre par l'oviducte et tombe enfin dans la matrice, à la paroi de laquelle il se greffe et prend racine. De ce moment commence la vie embryonnaire d'un nouvel être.

La première évolution de l'œuf se fait dans les trompes, durant les jours qu'il met à les parcourir. Arrivé dans la matrice, l'œuf humain est cinq fois plus gros qu'au moment de sa fécondation.

Les œufs non fécondés suivent la même marche, tombent également dans la matrice, mais n'y prennent pas racine, ils s'y dissolvent et sont rejetés au dehors par le sang menstruel.

Tel est le mode employé par la nature pour la reproduction de l'espèce humaine.

Ajoutons que la copulation, pour être bien faite, veut la complaisance, la tranquillité, le secret; la crainte, le bruit, comme la malpropreté, la répugnance, lui sont des obstacles.

t telle autre devient enceinte à chaque rapproche-
nême ignorance où l'on est sur les phénomènes qui
lors de la fécondation s'étend aux circonstances qui
e a lieu ou n'a pas lieu. Il paraît que la féconda-
autant plus probable que les deux individus éprou-
le rapprochement le même spasme. La grossesse
si plus facilement quand le rapprochement a lieu
ment après les règles, soit parce que tout l'appa-
ervé un reste d'excitation, soit parce que l'orifice de
, qui est plus entr'ouvert, admet plus facilement la
L'histoire nous apprend que grâce à un semblable
nné par le célèbre Fernel, son médecin, un roi de
enri II, rendit mère la reine Catherine de Médicis,
stérilité de dix années.

ılement c'est irrésistiblement que la conception a
ı pas lieu, mais la volonté ne peut rien sur ses pro-
le sexe de l'enfant, par exemple, sur ses qualités
et morales futures.

ité quelques philosophes et médecins anciens avaient
testicule et l'ovaire droits fournissaient les rudi-
garçons, et que les organes du côté gauche fournis-
ıx des filles; il est d'observation que des hommes
l'un des testicules ont engendré à la fois des garçons
es, et qu'il en a été de même de femmes qui avaient
aires détruit par une maladie. Tous ceux qui fon-
cette idée l'art de procréer les sexes à volonté sont
s une erreur complète. Cette particularité de la
n est comme toute autre, heureusement, soustraite à
e de la volonté. Il en est de même du nombre des
de la conception; bien que l'espèce humaine soit le
ent unipare, cependant on observe quelquefois des
s doubles, même triples, quadruples.

s et de fréquents vomissements, la jeune femme conçoit
: si doux et si flatteur pour elle d'être mère, et la sup-
n totale du tribut mensuel, jointe à l'augmentation
tre et au gonflement des seins, vient accroître tous les
ntiments que les mouvements de l'enfant, vers la fin du
ème mois, peuvent seuls cependant tourner en certitude.
u'ici nous avons vu la femme présenter au médecin
phe un vaste champ d'observations, sous quelque point
et dans quelque circonstance qu'on se plaise à l'envi-
mais dans aucune époque de la vie elle n'offre un
plus profond et plus général que pendant la gestation,
dire durant les neuf mois qui s'écoulent depuis l'instant
a conçu jusqu'au moment où elle livre à la société le
e ses amours. Quelle touchante position ! Peut-il en
une plus intéressante dans l'ordre naturel ? En est-il
ui soit plus digne de devenir l'objet de toutes les idées
thropiques, puisqu'elle se rattache aux intérêts de la
, à l'espoir et au bonheur d'une famille, et qu'elle
t l'objet des plus chères affections d'un époux?
aime surtout à voir les peuples de l'antiquité faire de la
: enceinte l'objet d'un saint respect, de la vénération
ue, et quelquefois même d'un culte religieux, consacré
s usages particuliers. A Athènes, à Carthage, le meur-
échappait au glaive de la justice s'il parvenait à se réfu-
ans la maison d'une femme enceinte, on n'osait pas faire
son sang coupable, comme s'il se purifiait au voisinage
nocence, qui reposait dans le sein d'une mère. Chez les
lle pouvait manger des viandes défendues; et les lois de
portaient la rigueur jusqu'à prononcer la peine de mort
tous ceux qui, par de mauvais traitements ou tout autre
violence, faisaient avorter une femme. Lycurgue assimi-
mères victimes de l'enfantement aux braves morts sur le

champ d'honneur et leur accordait des inscriptions sépulcrales. Apollonius rapporte que dans le royaume de Pannonie, les femmes enceintes étaient en telle vénération que celui qui en rencontrait une sur son chemin était obligé sous peine d'amende de l'accompagner et de la reconduire jusqu'au lieu où elle se rendait. A Rome, où tous les citoyens étaient obligés de se lever et de se ranger au passage d'un magistrat, les femmes enceintes étaient dispensées de leur rendre cette marque de respect, dans la crainte sans doute que la précipitation ordinaire en pareil cas ne portât quelque préjudice à leur état de grossesse. Enfin l'Église catholique a de tout temps exempté des jeûnes les femmes enceintes. De nos jours, une femme coupable peut suspendre les coups du glaive de la justice, si elle déclare qu'elle est enceinte. Pourquoi donc, dans les nations modernes, même chez les peuples les plus civilisés, et chez nous surtout qui affichons extérieurement une sorte d'exagération dans tout ce qui tient à la galanterie, s'est-on totalement relâché de cette vénération et de ce respect, pour ainsi dire religieux, qui semblaient avoir signalé les premiers pas de l'homme vers la civilisation, et qui n'étaient pas moins dictés par l'intérêt public que par les lois de la bienséance et de la morale? Sans doute l'expérience, les progrès de la civilisation et de toutes les connaissances ont dû nécessairement nous faire surmonter des préjugés auxquels les anciens étaient soumis; mais n'avons-nous pas été trop loin en ne conservant rien de toutes ces lois et de tous ces usages qui ordonnaient le respect pour les femmes enceintes, et qui punissaient sévèrement ceux qui osaient les outrager? Sommes-nous assez sages ou assez prudents pour ne jamais oublier l'étendue des soins et des égards auxquels elles ont droit? Je voudrais pouvoir répondre par l'affirmative; mais trop d'exemples viendraient démontrer le contraire.

rossesse on désigne communément et l'état où se
ne femme qui a conçu, et le temps qu'elle porte dans
le produit de la conception, depuis l'instant de sa for-
jusqu'à celui de sa sortie. Les médecins sont sou-
ısultés par les femmes qui ont quelque crainte sur
ce d'une grossesse, parce qu'elles espèrent qu'ils pour-
siper leurs doutes. En effet, il serait de la dernière
ıce pour elles de reconnaître de bonne heure, dans une
de cas, l'existence d'une grossesse; mais il n'est pas
possible au médecin, quelque instruit qu'il soit, de
liser leur esprit par une décision positive.
·iosité n'est pas ordinairement le seul motif qui porte
nes à consulter, le plus souvent la décision qu'elles
ent leur serait utile pour régler leur conduite et
eur réputation à couvert, en s'éloignant à temps, après
t naître des prétextes plausibles pour s'absenter, si la
e qu'elles soupçonnent doit être ignorée du public;
ıt alors agitées, inquiètes, tant que le médecin dont
lament les lumières n'a pas dissipé leurs doutes. D'au-
, c'est une nourrice dont on soupçonne la grossesse,
ı'elle a toujours habité avec son mari, et que l'enfant
est confié éprouve quelques accidents qui pourraient
suite de cet état : les parents, qui ne veulent pas lui
on nourrisson sur un simple soupçon, exigent ordi-
nt qu'elle se soumette à l'examen d'un médecin,
sse fixer leur irrésolution par le jugement qu'il

nme peut être intéressée pour le rétablissement de sa
s'assurer dès le commencement si elle est enceinte ou
uvent on ne peut employer les remèdes qu'exigerait
t, sans avoir auparavant déterminé si les accidents
éprouve tiennent à la grossesse, ou s'ils lui sont étran-

dans le cas où la décision est demandée par les juges, pour qu'ils puissent ensuite appliquer la loi.

Il est aussi difficile de reconnaître une grossesse dans les commencements, dit Gardien, qu'il serait important d'acquérir cette connaissance. Dans le cas même où la femme n'a aucun intérêt à tromper, on doit en général accorder peu de confiance à sa déclaration pour porter un jugement. Les femmes parlent presque toujours selon ce qu'elles désirent : les unes taisent et déguisent ce qui pourrait prouver une grossesse, dont elles craignent d'acquérir la certitude; d'autres, par la joie qu'elles éprouveraient d'être mères, étant parvenues à un âge avancé sans avoir eu d'enfants, se plaisent à accumuler tout ce qui peut les confirmer dans l'idée où elles sont que leur grossesse est réelle, quoiqu'elle ne le soit pas. Si l'on doit se méfier de l'aveu fait par les femmes dans les cas ordinaires de la vie, il serait encore plus inconséquent d'en profiter en médecine légale, puisqu'en pareil cas différentes circonstances peuvent les porter à feindre une grossesse. Si, dans les cas ordinaires, on ne doit prononcer qu'avec la plus grande circonspection sur l'existence d'une grossesse commençante, en médecine légale le doute est toujours le parti le plus prudent, comme le dit Mahon, et l'on doit engager les juges à différer l'application de la loi.

Signes de la grossesse.

Les signes de la grossesse sont de deux espèces : les uns sont rationnels et les autres sensibles. Les signes sensibles sont ceux qui font reconnaître que la femme est enceinte par le témoignage de quelques-uns de nos sens, mais spécialement par celui du toucher. Les signes rationnels, qui sont une conclusion que la raison tire en faveur de la grossesse des acci-

dents qu'éprouve la femme, sont bien plus nombreux, mais, en même temps plus incertains.

Signes rationnels de la grossesse.

Dès qu'une femme a conçu, elle éprouve dans son physique et dans son moral des changements sensibles, qui paraissent dus à l'action prédominante de l'utérus, vers lequel les mouvements de la nature sont dirigés. On dit qu'elle éprouve un sentiment vague de froid, une espèce de frisonnement et de tressaillement universel non ordinaire, de légers spasmes, un vif chatouillement vers les organes de la génération, et une sensation de chaleur et de plaisir qui se prolonge quelque temps. Cet état n'était pas inconnu à Hippocrate, qui dit : *Mulier ubi concepit, statim inhorrescit et incalescit, et dentibus stridet, et articulum reliquum corpus convulsio prehendit*

A cet état d'érotisme succède bientôt la langueur, quelquefois un invincible assoupissement; la femme tombe dans un léger abattement qui n'est pas sans volupté. Il se forme au moment de l'imprégnation une décomposition de tous les traits difficile à rendre : le brillant des yeux s'éteint, les prunelles se resserrent; les paupières, moins fermes et comme pendantes, deviennent jaunes et livides; les traits de la face perdent de leur fraîcheur; la pâleur se répand quelquefois sur toute la figure; d'autres fois, les joues se colorent d'un incarnat plus vif, mais plus irrégulier. Hippocrate avait observé des taches plus ou moins étendues sur le visage de quelques femmes; cette espèce de masque n'est pas très-ordinaire : plus souvent on voit des femmes brunes blanchir, et les taches de rousseur disparaître ou être moins apparentes; le tissu cellulaire se gonfle et s'infiltre.

Le coït fécond, la conception a lieu, suivant quelques au-

rs, ou peut être présumée quand l'homme et la femme ont
i en même temps avec une émission simultanée des deux
ıences, quand tous deux ont ressenti pour lors un plaisir
s vif qu'à l'ordinaire, par le contact plus immédiat des par-
sexuelles, et un spasme mutuel, instantané, isochrone,
peut le faire distinguer du sentiment qui est ordinairement
uite de la copulation infructueuse. Ovide a dit :

Ad metam properate simul; tunc plena voluptas
Cum victi pariter femina virque jacent.

'lusieurs femmes assurent, à la vérité, qu'elles ressentent
mouvements intérieurs d'une manière assez marquée pour
r faire connaître, de façon à ne pouvoir s'y méprendre,
stant où elles conçoivent; mais il en est un bien plus grand
ıbre qui ne les éprouvent pas.

a même ignorance où l'on est sur les causes de la fécon-
ion existe sur les causes qui s'opposent à son accomplisse-
ıt. Car si les vices de conformation ou de position de l'uté-
, les oblitérations du colon, des trompes, font comprendre
téritité de quelques individus, il est tout à fait impossible
pliquer pourquoi certaines femmes sont stériles lors-
elles sont bien conformées; pourquoi quelques autres,
iées plusieurs fois, n'ont pu avoir des enfants pendant leur
nier mariage lorsqu'elles sont devenues enceintes plus
; quand surtout, comme cela a été observé, le premier
i avait eu des enfants d'un premier lit.

u moment où une femme conçoit, dit Galien, il se fait en
un mouvement de resserrement. Toutes les femmes ne
entent pas non plus ce mouvement de resserrement; ce
e, comme le précédent, est particulier à un petit nombre
emmes.

a femme qui a conçu ne tarde pas à éprouver une espèce

l'engourdissement ou une sensation de lassitude vers l'organe utérin, de l'embarras dans les reins, quelques coliques; elle exhale, dit-on, une odeur particulière; les enfants qu'elle allaite refusent le sein ou ne le prennent qu'avec répugnance; les organes mammaires acquièrent du volume, de la consistance, de la sensibilité; un cercle brun en distingue l'auréole; le mamelon se prononce, et quelques jeunes femmes doivent à cette circonstance le développement d'un genre d'attraits; l'écoulement menstruel se supprime; et à cet égard Hippocrate nous dit : *Si mulieri purgationes non prodeant, neque horrore, neque febre superveniente, sibi autem fastidia ipsi accidant, hanc in utero gerere putato.* A ces signes on peut ajouter les lésions qu'éprouvent la plupart des organes et des fonctions de la femme. Que d'irrégularités, par exemple, dans les fonctions digestives! Presque toutes les femmes sont sujettes à une salivation plus ou moins abondante, à des maux de dents. La plupart sont tourmentées, au commencement de leur grossesse, par des nausées et des vomissements quelquefois continuels, des douleurs d'estomac. Quelques-unes éprouvent du dégoût, une répugnance pour les aliments succulents, mais un désir très-prononcé pour les substances les plus extraordinaires et inusitées comme aliments. D'autres sont incommodées par une soif vive. Chez quelques personnes, la grossesse s'annonce au contraire par le besoin ou le désir d'ingérer dans leur estomac une grande quantité d'aliments. Ces phénomènes et d'autres qui se manifestent dans le reste de l'économie sont dus, soit à l'action mécanique que l'utérus exerce sur les parties voisines, soit à son influence sympathique sur les autres organes.

L'estomac, lié avec l'utérus par d'étroites sympathies, est un des organes qui reçoivent le plus promptement et le plus profondément l'influence de la grossesse. On a vu des femmes

prises de vomissements dès l'instant même de la concep-
Comme nous l'avons déjà vu, la plupart des femmes sont, le commencement de leur grossesse, affectées d'inappé-;, de dégoût, surtout pour la nourriture animale; quel-unes de ptyalisme, de nausées, de vomissements. Ces omènes cessent ordinairement vers le troisième ou le ;ième mois et sont, le plus souvent, remplacés par un d appétit et des digestions promptes et faciles. Quelquefois, la fin de la grossesse, les digestions deviennent pénibles ntes, les vomissements reparaissent : ce qui paraît tenir ;ompression que l'estomac éprouve : car souvent il suffit rendre de la nourriture en petite quantité et plusieurs lans la journée pour éviter cet inconvénient.

volume et le poids de l'utérus, en comprimant les vais-t, gênent la circulation dans les viscères abdominaux et les membres inférieurs, entravent surtout la circulation ;use et le cours de la lymphe, d'où résultent souvent des es et des œdèmes de ces membres et des parties sexuelles. ıng se porte avec plus d'abondance vers les parties supé-'es. Suivant Galien, le pouls des femmes enceintes est plus d, plus fréquent, plus vif. Bordeu dit qu'il est ordinaire-t fréquent, assez égal, fort et comme fiévreux.

puis Démocrite, on a donné comme un signe de la concep- le gonflement du cou, au moyen duquel ce philosophe jue, nous dit Galien, retiré dans un tombeau auprès d'Ab-, reconnut, comme le rapporte Diogène Laërce, qu'une e fille qui était en la compagnie d'Hippocrate venait de re sa virginité. Cette influence des organes génitaux sur u était généralement répandue parmi les anciens, comme : voit par ces deux vers de Catulle :

Non illam, oriente luce, revisens,
Externo collum poterit circumdare filo.

ıjugales; d'autres fois, elles manifestent du dégoût, de la ré-gnance pour le coït. Quelques-unes se plaignent de vertiges, blouissements, et peuvent même présenter des symptômes ıystérie. Le moral et les sentiments de la femme peuvent ssi recevoir des modifications par la grossesse, qui développe ns quelques cas un penchant à la cruauté, à la jalousie, à la ine. On connaît des exemples de femmes attachées à leur ari, à leurs enfants, qui pendant leur grossesse leur por-ient une haine implacable. On en a vu quelques-unes avoir penchant au vol, et même être altérées de sang humain. Le ofesseur Petitot a connu une femme qui devenait maniaque ndant sa grossesse, et Chambon parle d'une dame qui deve-ait aveugle toutes les fois qu'elle était enceinte : elle recou-ait la vue lorsqu'elle était accouchée. L'âme communique ıelquefois au corps, dans l'état de grossesse, une force extra-dinaire. Labre rapporte avoir connu une jeune personne ı'un homme avait séduite; la crainte de l'ignominie arma n faible tempérament contre les accidents d'une grossesse, autant plus pénible qu'il fallait la cacher au milieu d'une mille nombreuse. Au bout du terme, lorsque de vives dou-urs lui annoncent l'instant de sa délivrance, elle va seule ıez la sage-femme, où elle accouche; elle rentre chez elle eux ou trois heures après en être sortie; elle paraît à table soir même, et les jours suivants elle vaque à ses occupa-ons ordinaires sans laisser apercevoir aucun dérangement ans sa santé.

La peau des femmes enceintes, d'une température plus ou ıoins élevée, est tantôt sèche, rugueuse, bourgeonnée, tantôt mie, couverte de moiteur : quelquefois elle prend une teinte rune, jaune, ictérique. Lecat a vu la peau de quelques emmes enceintes se colorer en noir. On trouve dans les ou-rages de notre illustre Bordeu des exemples de femmes deve-

nues jaunes ou même parfaitement noires pendant la grossesse. Valmont de Bomare parle d'une dame de distinction, d'un beau teint, qui, dès qu'elle était enceinte, commençait à brunir, et vers la fin de sa grossesse elle devenait une véritable négresse. Après ses couches, la couleur noire disparaissait, son enfant n'avait aucune teinte de noir,

On a observé en général dans tous les traits de la face une décomposition qu'il est impossible de rendre ; le nez, dit-on, est plus allongé, l'ouverture de la bouche plus grande. Plusieurs femmes se vantent de reconnaître une grossesse dès le commencement, par cet air seul de décomposition que l'on observe dans tous les traits.

Les signes que je viens d'exposer ne se rencontrent ni chez toutes les femmes, ni dans toutes les grossesses, et, pouvant même être occasionnés par une infinité de causes différentes, doivent être considérés comme très-équivoques et nullement propres à caractériser la grossesse. Les anomalies nerveuses, si ordinaires au sexe, les altérations organiques, la suppression des règles, donnent souvent lieu à une série d'accidents semblables à ceux qui se manifestent lorsque la femme est enceinte, et il est des femmes qui n'éprouvent aucun accident, ignorent absolument qu'elles sont devenues enceintes, et ne commencent à s'en douter qu'après l'époque du retour des règles.

Le défaut d'évacuation menstruelle n'est pas un signe certain de grossesse, comme sa présence n'est pas toujours une preuve négative. La cessation des règles ne doit pas être un signe certain de grossesse, puisqu'il y a des affections qui suspendent cette évacuation : d'ailleurs, plusieurs femmes sont réglées pendant les premiers mois de la gestation. Mauriceau raconte qu'une femme qui fut pendue à Paris portait un fœtus de cinq mois dans son sein, ce dont on s'assura par l'ou-

verture du cadavre; elle avait déclaré sa grossesse, mais on ne crut pas à la véracité de sa déclaration, parce qu'elle était réglée. Riolan et Haller rapportent aussi des exemples de femmes condamnées à mort, et que des chirurgiens et des sages-femmes avaient déclaré n'être pas grosses, parce qu'elles étaient réglées, chez lesquelles, à l'ouverture du cadavre, on a trouvé un enfant. Quelques femmes ne payent ce tribut que pendant la grossesse. Baudelocque, Chambon et Petitot ont rencontré dans leur pratique des femmes qui n'avaient été réglées que pendant leur grossesse. Enfin, l'observation prouve, comme nous l'avons déjà remarqué, que des femmes qui n'ont jamais été réglées peuvent devenir enceintes.

Dans le cas où la suppression des règles est l'effet de la grossesse, les symptômes vont en diminuant à mesure qu'elle avance; lorsqu'ils sont au contraire la suite d'une suppression morbifique, on observe que les accidents, qui sont d'abord peu prononcés, deviennent de jour en jour plus intenses.

Certaines femmes, quoique grosses, n'éprouvent aucun gonflement aux seins, tandis que d'autres non grosses ont les organes mammaires très-volumineux, que cela tienne, ou à une disposition individuelle, ou à un état de maladie. Chez les femmes faibles, ces organes ne se gonflent que le troisième mois, et encore d'une manière peu sensible. Si le gonflement des seins dépend d'une simple suppression des règles, ils reviennent à leur état primitif au bout de quelques jours; mais dans le cas de grossesse, leur volume persiste et augmente graduellement.

La présence du lait dans les mamelles n'est pas un signe toujours sûr de grossesse. On a vu, au rapport de Primerose, la simple suppression des règles donner lieu à la sécrétion du lait. On lit dans la *Médecine légale* de Foderé un fait bien propre à prouver que la sécrétion du lait dans les mamelles

›nt les deux ou trois premiers mois de la grossesse, succède
appétit très-prononcé et quelquefois tellement impérieux
le sommeil en est interrompu : nous avons vu des femmes
obligées de se lever pendant la nuit pour prendre des
ments. Les digestions sont alors faciles, promptes, souvent
compagnées de constipation, d'hémorrhoïdes, et sympathi-
ıement encore de céphalalgie plus ou moins intense.

De tous les signes rationnels de la grossesse, celui qui d'abord
eille l'attention des femmes et auquel nous accordons le plus
valeur est sans aucun doute la cessation du flux menstruel.
effet, toutes les fois qu'une femme bien constituée, habi-
ellement bien réglée, s'est mise dans le cas de concevoir, et
'ensuite elle éprouve, sans autre cause connue, une sup-
ession des règles qui n'est suivie d'aucune altération no-
ble dans la santé, il y a pour nous, sinon certitude, du
oins une très-grande probabilité en faveur de l'état de gros-
sse.

De tous les changements produits par l'état de grossesse,
plus remarquable, à notre avis, est la modification qui sur-
ent dans le système nerveux. Cette modification est telle
'elle exalte la sensibilité, rend les femmes plus susceptibles,
us impressionnables à l'action des agents physiques et mo-
ux ; c'est elle qui change le caractère : de bonnes, confiantes,
uces, enjouées qu'elles étaient, en rend quelques-unes em-
rtées, colères, jalouses, acariâtres, taciturnes ; chez d'autres,
e donne plus d'activité aux facultés intellectuelles, les dis-
se toutes au développement des affections nerveuses ; c'est
e qui imprime un cachet particulier aux maladies des
mmes, ou, en couches, en rend la marche plus rapide, les
sordres plus nombreux, plus profonds et d'autant plus
aves qu'on a moins de temps pour les prévenir, les juger
les combattre ; c'est elle qui constitue cet état particulier

-ticulièrement après la conception et dans le temps de la
ossesse que la matrice nous offre les phénomènes les plus
éressants : alors elle prend une nouvelle forme, et, pour
isi dire, une nouvelle vie ; les facultés vitales acquièrent plus
densité et plus d'énergie, les relations du cerveau avec ce
scère semblent plus intimes. Je me rappelle qu'une femme
s-nerveuse me disait un jour : « Toutes les fois que je suis
ceinte, je ne sens et ne pense que par la matrice. » Alors
n volume, sa figure, sa situation, ses mouvements ne sont
as les mêmes, et ce sont ces différences qu'il est important
examiner avec la plus scrupuleuse attention. Ce n'est pas
le l'acte profondément mystérieux de la conception soit
voilé clairement à nos yeux, non plus que les changements
nperceptibles qui en résultent d'abord dans l'organisation
la matrice ; mais des conjectures fondées peuvent nous
urnir quelques données plus ou moins certaines sur ce
int, d'ailleurs assez incompréhensible.

On conçoit, par exemple, que la matrice s'entr'ouvre au
oment où le mâle darde au sein de la femelle la liqueur pro-
ique ; mais cet organe imprégné se ferme-t-il aussitôt pour
nbrasser étroitement et conserver le germe conçu, ainsi que
innonce Hippocrate, lorsqu'il dit : *Quæ in utero gerunt, rum os uteri clausum est;* ou bien est-il bouché par un
ucus épaissi, qui diffère de celui de la matrice et du vagin
r sa consistance, son odeur et par une plus grande blan-
eur, ainsi que le soutient Chambon, qui regarde la présence
ce mucus dans l'orifice de la matrice comme le signe le
us certain de la grossesse ? Nous dirons avec Maigrier que
n n'est plus douteux, plus incertain et plus obscur que
tat et les changements de la matrice dans les premiers
stants de son imprégnation ; que ce nuage est même assez
ngtemps à se dissiper, car il s'écoule presque toujours deux

: le corps arrondi qui s'offre sous la main est la matrice; is ce développement ne surpasse pas le volume que prend viscère dans quelques maladies.

Au quatrième mois aussi les vomissements sont moins fré-ents et cessent même pour l'ordinaire à cette époque. Le d de la matrice paraît au-dessus du détroit supérieur, :upe à peu près le milieu de l'espace compris entre le pubis l'ombilic, et peut être aisément senti au travers des parois lominales dans la région hypogastrique. Son orifice est en néral plus élevé que pendant les trois premiers mois; le ven- prend plus de saillie. C'est vers la fin de ce mois que les ouvements de l'enfant se font sentir; dès lors l'existence de grossesse n'est plus un problème : ce sont, en effet, les mou-ments de l'enfant qui sont les signes caractéristiques de la ossesse. On acquiert la conscience de ces signes par le tou-er, opération qui consiste dans l'introduction du doigt dans organes génitaux, pour reconnaître l'état du col de l'utérus des parties environnantes, souvent même de tout l'organe des corps qu'il contient.

Les mouvements de l'enfant sont actifs ou passifs; le mou-ment actif dépend de l'action musculaire; aussi la femme ressent ce mouvement que lorsque les organes de la loco-otion du fœtus ont acquis une certaine énergie : les mem-es, à travers une plus ou moins grande quantité de liquide, nt heurter les parois de la matrice. Ce choc, d'abord faible léger, devient quelquefois si fort et si brusque dans les ois suivants, qu'il se manifeste à travers les enveloppes du ntre et les vêtements. Les mouvements actifs du fœtus ont caractère si décidé, que ni les vents renfermés dans les testins, ni les autres mouvements qui ont lieu dans la capa-té du ventre n'induiront en erreur aucun accoucheur exercé. n peut provoquer les mouvements actifs de l'enfant en appli-

Le mouvement passif du fœtus est connu sous le nom de llottement. Cette espèce de mouvement, qui n'est déterminé ue par la pesanteur spécifique, a lieu avant et après la mort e l'enfant, et est par conséquent indépendant de l'action usculaire. La femme éprouve alors des sensations qui lui aient inconnues. Dès qu'elle se remue, elle sent un corps ranger plus ou moins pesant qui tombe ou se repose sur la gion la plus déclive de l'utérus. L'accoucheur acquiert la nnaissance de ce signe au moyen du toucher. Il faut une ande habitude pour sentir le ballottement entre le quatrième le cinquième mois de la gestation; mais ce caractère est rai, certain : aucun corps contenu dans la matrice, autre que enfant, ne peut ainsi nager et ballotter dans les eaux de l'am- ios; aussi lorsqu'on l'a trouvé, on peut assurer que la femme st grosse; mais la non-existence ne devrait pas cependant ire prononcer que la femme n'est pas enceinte. Le mouve- ent passif de l'enfant n'est quelquefois appréciable qu'à une poque beaucoup plus avancée de la gestation; il faut donc ien prendre garde de se tromper, d'affirmer, par exemple, u'il n'y a pas grossesse, lorsqu'elle existe, comme dans un s rapporté par Devaux : deux sages-femmes avaient déclaré u'il n'y avait aucune marque de grossesse chez une femme riminelle; elle fut exécutée en conséquence, et néanmoins lle se trouva grosse de quatre mois. Au cinquième mois, le llottement est plus aisé à reconnaître; le col de l'utérus s'é- oigne de plus en plus de la vulve et se porte en arrière et en aut. La région hypogastrique est saillante, arrondie, tendue. e fond de la matrice n'est guère éloigné de l'ombilic que de eux travers de doigt; son élévation non interrompue la orte au niveau de cette cicatrice, ou même un peu au-dessus ers le sixième mois ou dans son cours. Au septième mois, elle este dans la région épigastrique, qu'elle occupe en totalité

ger la nature longtemps avant qu'elle daigne parler. rrait, à cet égard, s'épargner les tourments d'une nce inutile, puisqu'elle ne saurait en accélérer ni en r l'objet. Il serait d'autant plus dans l'ordre d'attendre llement que les signes naturels annonçassent eux-la grossesse, que les tentatives par lesquelles on se flatte révenir peuvent incommoder les femmes assez faciles soumettre, sans les éclairer davantage sur le motif qui t recourir. Ces tentatives sont l'ouvrage d'un charlata-ffronté qui les sollicite, et qui se joue de l'honnêteté et cence pour établir son empire sur les débris d'une vertu le le sexe doit les plus solides fondements du sien. Nous oyons obligé de dire aux femmes que ceux qu'elles nt à cette sorte d'essais les trompent en affectant des sances qu'ils ne sauraient avoir. Tous les éclaircisse-irés du toucher sont très-incertains : on ne peut comp-sur le concours des signes extérieurs et sensibles, tels grosseur du ventre, le gonflement du sein, précédés ies de vomir, des dégoûts et de la suppression des mens-lais le plus décisif de tous, de l'aveu même de tous les eurs, le seul démonstratif, consiste dans les mouve-e l'enfant, qui se font sentir vers le quatrième mois de esse. Ainsi les femmes peuvent elles-mêmes, mieux onne, connaître si elles sont enceintes. Cependant on ait dans de graves erreurs si l'on s'en rapportait à cet dire de toutes les femmes qui croient et qui affirment nti remuer. Tout le monde connaît l'histoire de cette Angleterre qui, croyant avoir senti remuer son enfant, des courriers pour aller porter cette heureuse nou-ans les cours étrangères : elle était au début d'une sie. De semblables erreurs sont très-fréquentes : aussi cin doit-il ne pas s'en rapporter sur ce point au récit

·s variétés, car non-seulement l'œuf
oint quelconque du conduit compris
il et l'ouverture utérine de la trompe,
développé en partie dans la trompe et

e interstitielle, on n'en connaît qu'un
emples.

ude enveloppe les causes des grossesses
étendu qu'une vive commotion morale
ie au moment même de la copulation,
ieure ressentie par elle peu de temps
t, pouvait troubler l'action de l'organe
et à le transporter dans l'utérus. Cette
ire raison de toutes les grossesses extra-

pour ainsi dire impossible de recon-
xtra-utérine durant les premiers mois,
ègles ne discontinuaient pas de couler,
s sujette aux vomissements, que la sé-
ablissait pas dans les mamelles; ces
it tous illusoires.

le que la durée des grossesses extra-
de quelques semaines seulement, ou
iombre d'années. On cite des femmes
de vingt-cinq, trente et même jusqu'à
lans la plupart des cas, elle n'atteint

ordinaire des grossesses extra-uté-
ste qui remplit l'orifice de l'utérus à
cette rupture a lieu d'une manière
up, d'un chute, d'un effort; tantôt
e lente et graduelle.

usement prostituée à des animaux; je sais encore que s hommes dépravés et brutaux se livrent, dans un pays de Europe que l'on dit policé, aux excès les plus honteux et les us désordonnés avec des chèvres, etc., et que le gouvernement lère ces monstruosités; mais ce que la raison, ce que le bon ns repousse, ce que la philosophie ne peut admettre, c'est 'il puisse naître de ces copulations antiphysiques des êtres imés; c'est que la nature ait permis que de ces alliances poussantes sortent de nouvelles races. Elle n'a pu ni dû les conder de ses facultés reproductrices, parce que le chaos nt elle a tiré les espèces sont immuables, éternelles, et en açant la ligne de démarcation entre les différentes espèces, le en a fait une barrière insurmontable qu'il ne leur est pas rmis de franchir, et leur a adressé ce mot sublime mis r Moïse dans la bouche de l'Éternel assignant des bornes à mer : *Non ultrà progredies*, tu n'iras pas plus loin. En leur cordant la faculté de se reproduire, elle l'a bornée à la race ule ou à des races peu éloignées; partout ailleurs il n'y a que érilité et mort.

Terme, durée de la grossesse ou gestation.

L'époque de l'accouchement est-elle fixée d'une manière llement invariable, que la nature ne reste jamais en deçà es limites qu'elle s'est prescrites et ne lui arrive-t-il jamais e les dépasser? Neuf mois, en un mot, forment-ils dans tous s cas l'intervalle qui sépare le moment de la conception de instant de la délivrance? Cette question qui a de si grands apports avec l'intérêt public et particulier, cette question sur quelle reposent si évidemment l'honneur des familles, les itres de l'enfant légitime et la validité de ses droits à la succession, a dû être de tout temps l'objet des recherches des médecins et des législateurs. Un grand nombre de médecins,

pourrait guérir si elle devenait enceinte. Dans cet espoir il l'approche une seule fois, et il en note exactement l'époque. Cette dame devint effectivement enceinte et fut séquestrée pendant tout le temps de sa grossesse; elle ne voyait uniquement que les femmes qui la servaient et M. Chaussier, son médecin ; elle n'accoucha cependant que le deux cent quatre-vingt-dix-septième jour, à partir de celui qu'avait noté le mari. On lit dans une thèse qu'une dame âgée de vingt et un ans, d'une susceptibilité très-vive, fit deux fausses couches à six mois de distance pendant l'an VIII, elles furent accompagnées de pertes très-abondantes. Le 3 ventôse an IX, elle conçut pour la troisième fois, et en acquit la certitude par les phénomènes qui déjà deux fois s'étaient manifestés. Le cours de la grossesse ne présenta aucune circonstance remarquable. Le 29 brumaire an X, les douleurs de l'accouchement se manifestèrent à une heure après minuit; elles augmentèrent jusqu'à sept heures du matin. La résistance du col de la matrice et les douleurs atroces qu'elle occasionna engagèrent l'accoucheur à pratiquer une saignée; aussitôt les contractions musculaires cessèrent presque subitement, et un sommeil paisible vint dissiper jusqu'aux traces de la douleur ; le col de la matrice se resserra insensiblement et ne pouvait admettre le surlendemain que l'extrémité des deux doigts. Quarante-huit jours s'écoulèrent sans aucune douleur. Madame *** ne prit d'autre exercice que celui qu'elle faisait en vaquant à ses affaires domestiques. Le ventre acquérait de jour en jour un volume considérable. Enfin de légères douleurs s'annoncèrent le 18 nivôse à onze heures du soir, et persistèrent jusqu'à dix heures du matin du 21, époque où l'accouchement fut entièrement terminé, trois cent dix jours après celui de la conception.

Maygrier rapporte qu'une demoiselle d'une bonne santé n'ayant jamais quitté sa mère et jouissant d'une réputation

Dieu va comme renouveler le plus grand de tous les
ères, celui de la création de l'homme. Les fonctions de la
rnité à cet instant suprême se révèlent dans toute leur
mité ; Dieu s'y montre en quelque sorte face à face ; les
s les plus indifférents songent à lui ; la prière est sur
s les lèvres, et l'encens du sacrifice monte comme une
r agréable vers le ciel.

est un phénomène bien imposant et bien digne d'admira-
que l'acte par lequel l'homme reçoit le jour ; c'est pour
édecin une fonction bien importante à étudier que celle
en départissant à la femme une attribution presque divine,
ujettit en même temps à la triste nécessité de la douleur.
e fonction, la plus pénible de toutes et désignée sous le
d'accouchement, est définie l'expulsion de l'enfant et de
dépendances hors du sein de sa mère.

e désir de trouver les causes déterminantes de l'accouche-
t naturel a donné naissance à une infinité d'hypothèses,
lupart ridicules, mais toutes fausses. Les uns ont cru que
im excitait le fœtus à se débattre et à s'échapper de la
rice ; les autres ont attribué sa sortie au besoin de respirer ;
lques-uns au besoin d'uriner. On sent le vide de toutes
explications, pour peu qu'on fasse attention que l'enfant
mort dans le sein de sa mère sans que l'accouchement se
e avec plus de difficulté, et ce seul fait démontre que le
s est ou peut être absolument passif dans cette opération
relle.

contestablement, c'est à la matrice qu'est confiée l'action
mière de l'expulsion du fœtus, et pour remplir cette fonc-
, la matrice survit quelquefois à la femme à laquelle elle
partenu. Des exemples d'enfants nés spontanément après
ort de leur mère sont nombreux. Or, comme ces enfants
ent morts avant que leur mère eût succombé, on ne

saurait expliquer ces faits par l'intervention active du fœ
Voici un fait qui a été observé : le troisième jour après la
d'une jeune femme enceinte de dix mois, la garde ent
un grand bruit se faire dans le cadavre. Un médecin a
tout de suite trouva que la morte venait d'accoucher de
jumeaux encore renfermés dans les membranes. Les
n'offraient aucune trace de putréfaction, le placenta seul
sentait un commencement d'altération.

Le premier rôle appartient évidemment à la matri
second aux contractions des muscles abdominaux dirig
concentrées par la volonté. Par quelle stimulation, par
force la matrice se contracterait-elle ainsi à une époque
minée? « En présence de cette question si souvent posé
diversement résolue, nous dit le spirituel docteur Cerise
tentons-nous de dire avec Avicenne : Au temps fixé, l'
chement se fait par la grâce de Dieu. » L'expulsion de l'
et de ses dépendances hors du sein de sa mère dépend
directement de l'organe dans lequel le fœtus est conten
effet, cet organe, nous dit Roussel, au terme marqué
nature, combine ses mouvements de manière que l'
qu'il tient en dépôt, pressé de tous côtés, est nécessair
forcé d'en sortir par l'issue qui lui est offerte, comme
le noyau d'un fruit dont l'écorce aurait la faculté de s
tracter dans tous les points de son étendue. La matrice, c
une écorce active et sensible, en s'agitant et en se contr
rompt les faibles adhérences par lesquelles les mem
qui enveloppent le fœtus tiennent à la partie concave, et
ses secousses non-seulement jusqu'à ce que les memb
fant et les eaux dans lesquelles il nage soient sortis
ore jusqu'à ce qu'elle soit débarrassée des humeurs
s superflues dont elle se trouve encore engorgée
couchement.

l'appui de ce qui précède, nous rapporterons encore le qui vient de se passer à Paris, le 12 février 1856, au faubourg du Temple. Madame***, âgée de vingt-quatre ans, était morte des suites d'une fièvre typhoïde, et après l'accomplissement de toutes les constatations et formalités légales de son décès, son inhumation devait se faire à midi; mais au moment les employés des pompes funèbres enlevaient le cercueil pour le placer sur le char, on s'aperçut qu'il s'en échappait du sang en assez grande quantité.

Sur l'ordre de l'inspecteur du convoi, l'inhumation fut suspendue, le cercueil fut remonté au domicile de la défunte, et commissaire de police vint aussitôt, avec un médecin, procéder à une information. On put alors constater que Madame *** était enceinte de quatre mois, et l'accouchement était opéré dans le cercueil quarante-huit heures après la mort. C'est ce qui avait causé un épanchement considérable de sang.

Sans chercher à expliquer la cause déterminante de l'accouchement, comme l'ont fait quelques écrivains, par des hypothèses qui n'ont même pas le sens commun, nous dirons que la nature, si admirable et si digne d'être étudiée, semble tout préparer quinze jours et même un mois avant l'accouchement. Un des premiers phénomènes qui dénotent la proximité du travail consiste dans un état d'anxiété et d'abattement, des pressentiments sinistres, des frissons irréguliers, l'aplatissement du ventre, l'écoulement plus ou moins grand de mucosités par le vagin et par la vulve, la constipation ou la diarrhée, l'incontinence d'urine ou une difficulté d'uriner, une pesanteur incommode vers le siége. Ces signes se changent presque en certitude quand indépendamment on sent les frémissements dans le col utérin, et un peu de tension dans les membres. Enfin le travail est hors de doute et même

caractérisé lorsqu'on observe les quatre phénomènes vants : 1° la douleur ; 2° la dilatation du col ; 3° l'écoule des glaires sanguinolentes ; 4° la formation et la rupture poche des eaux.

La douleur est tout à la fois le plus sensible et le plu portant phénomène du travail : elle dépend des contra de la matrice. Dans le commencement, elle est faible, c et passagère, ne se fait sentir qu'à de grands interval jusque-là elle n'est que préparatoire : on est dans l'usage qualifier du nom de mouches. Plus tard elle augmente tensité, elle est durable, les instants de repos sont plus c la femme se livre alors à des agitations plus ou moins données ; elle pousse des cris perçants ; le travail est av mais il ne faut pas confondre ce premier symptôme de l'e tement avec ce qu'on nomme fausses douleurs. Ces dern ne dépendent jamais des contractions de l'utérus ; on les r naît en ce qu'elles ne laissent jamais de calme parfait, qu tourmentent la femme et la jettent dans un état d'abatte qui lui fait craindre pour son existence. Elles diffèrent e des vraies douleurs en ce qu'elles vont se perdre vers le bril et non vers le siége, et qu'elles ne coïncident pas a roideur et la dilatation du col utérin. Elles tiennent l souvent à une suppression d'urine, à une constipation opin à des gaz qui distendent les intestins, quelquefois mêm tiraillements des ligaments ronds de la matrice.

La dilatation du col utérin est un effet immédiat de la leur et des contractions utérines ; toujours en rapport avec leur intensité, elle en est l'image représentative et sible. C'est la grandeur de cette ouverture qui, jointe à l vité des douleurs et au degré de résistance des parties femme, nous fait juger que le travail sera plus ou moins Nous savons en effet par expérience que l'orifice de la m

quiert beaucoup plus lentement la largeur de quinze à lignes, qu'il n'acquiert le reste de l'ouverture nécessaire r le passage de l'enfant, surtout si les eaux se sont écoulées bonne heure ; aussi ne doit-on jamais abandonner la femme tte époque du travail.

es glaires sanguinolentes qui constituent le troisième phéène caractéristique du travail proviennent, d'une part, mucosités abondantes qui lubrifient les parties génitales la fin de la gestation, et d'autre part, de la petite quantité ng qui s'écoule de quelques vaisseaux du placenta, rom-dans les contractions de l'utérus. C'est alors que l'on dit la femme marque.

La formation et la rupture de la poche des eaux sont des nomènes concomitants de l'accouchement, qui en dénotent fin prochaine; ils sont un effet immédiat des douleurs. matrice en se resserrant diminue sa cavité et tend à comimer les eaux qu'elle contient; mais celles-ci étant incomessibles tendent toujours à s'échapper vers le col de ce scère, qui est l'endroit le moins résistant. Le toucher fait connaître alors qu'une poche est formée, qu'elle se gonfle se durcit pendant la douleur, qu'elle devient molle ou disraît pendant le calme. Il faut alors observer qu'elle s'accroît aduellement et augmente de volume à mesure que le travail ance; qu'il arrive un moment où, à force de se distendre le se rompt; que cette rupture est toujours brusque et intendue, et accompagnée d'une explosion plus ou moins uyante. Cette solution de continuité peut se faire au centre à un endroit plus ou moins éloigné de l'orifice. Dans le preier cas, les eaux s'écoulent ordinairement d'un seul jet, et nt bientôt suivies de la sortie de l'enfant. Dans le second s, ce liquide ne s'échappe qu'en partie; la poche, au lieu de sparaître complétement, se distend et durcit de nouveau à

chaque douleur; l'accouchement languirait et se compliquer peut-être d'accidents si l'accoucheur ne procédait lui-mêm la rupture de cette nouvelle poche.

D'après ce que nous venons de dire, le travail de l'enfa ment n'est qu'une suite de contractions dont la durée et l tensité augmentent depuis le commencement jusqu'à la et dont les effets deviennent de plus en plus sensibles, et la femme qui souffre, et pour l'accoucheur qui observe. que de changements ne s'opèrent-ils pas en même temps tout l'organisme ! C'est cet assemblage de phénomènes sy thiques et auxiliaires que nous allons esquisser, pour n faire comprendre la marche et les périodes du travail.

Dans le premier temps du travail, la femme éprou resserrement intérieur, un frémissement qui la troubl légères douleurs se font sentir du côté des reins et se di vers l'hypogastre et le siége; elles sont éloignées et peu bles; on observe en même temps que le globe utérin se d que le col se roidit et se dilate, que les membranes com cent à se distendre, que le pouls se ralentit, qu'il survie gêne dans la respiration, des anxiétés, des nausées, des semenls, des faiblesses générales, une pâleur du v des pressentiments sinistres, en un mot une commoti nérale.

Au second temps, les douleurs deviennent plus fortes fréquentes; le col, parvenu à son dernier degré d'amin ment, se trouve dilaté de la largeur de quinze à dix-huit l la poche des eaux commence à déborder son orifice; la t est remarquable pendant les contractions utérines; le pèse et fait éprouver à la mère des tourments et des fréquentes d'uriner.

Le troisième temps est remarquable par la succession des douleurs; elles sont fortes, longues; la femme che

rendre fructueuses et semble ne plus les craindre; le vagin
reuve d'humidités sanguinolentes; la poche des eaux est
. te formée, et le col entièrement dilaté. C'est alors qu'il s'o-
e une réaction générale, et qu'on observe de la fréquence et
l'élévation dans le pouls; la respiration est difficile, le visage
oré, les yeux animés; on remarque une chaleur générale et
ne de la sueur, souvent de l'incohérence dans les idées, et
état de somnolence mêlé d'agitation. Au milieu de cet
ge une douleur forte rompt ordinairement les membranes;
eaux s'écoulent, le ventre s'affaisse un peu, l'orifice utérin
inue d'étendue, et la femme goûte un instant de repos.
Bientôt le quatrième temps s'annonce par de vives douleurs;
fœtus s'engage dans l'orifice, il s'avance dans l'excavation
bassin; de là des crampes qui se font sentir à l'une et à
utre cuisse; la circonférence du col est épaissie, dure et ten-
e; bientôt le doigt ne découvre que son bord antérieur, et
partie qui se présente, qui est le plus souvent la tête, le fran-
it, et se trouve dans l'excavation du bassin : c'est alors que la
mme éprouve des tiraillements dans les cuisses, les jambes,
i se propagent même jusqu'aux pieds, et qu'elle a de fré-
ents besoins d'aller à la garde-robe. Sur ces entrefaites la
atrice continue de se contracter avec force; le fœtus va
anchir le détroit inférieur; le coccyx est refoulé, le périnée se
nd, le vagin s'entr'ouvre, les grandes et les petites lèvres se
doublent par l'ampliation de la vulve. La mère se livre à
dernier effort; elle se cramponne, s'arc-boute, jette un cri
rçant et lance successivement hors de son sein le nouvel être
teur de toutes les douleurs qu'elle vient d'éprouver. Cette
ération terminée, elle jouit d'un repos inexprimable; elle
mmence à goûter la joie d'être mère. Cependant, quelque
mps après, plus tôt ou plus tard, selon les circonstances, ce
oment de repos est troublé par de nouvelles douleurs, mais

chaque douleur; l'accouchem ; ce sont les contraction
peut-être d'accidents si l'ar . rière-faix, autrement dit le
la rupture de cette nou elles constituent ce qu'on appe
D'après ce que n
ment n'est qu'u succincte des phénomènes qui anno
tensité augm le travail de l'enfantement nous cr
et dont le des considérations d'histoire philosop
la fem dans l'ouvrage de Roussel. Aux approcl
que doit se faire l'accouchement et s'opérer une r
t sible dans l'état physique et moral de la femm
s'affaisse et présente moins de saillie. On préte
changement est l'effet de la culbute de l'enfant, qui
avoir été tout le temps de la grossesse situé la tête en h
visage tourné vers le ventre de la mère, et les membres
sés en forme de peleton, tombe à la fin du neuvième n
tête en bas et la face dirigée vers le dos de la mère, sur
tie de la matrice qui doit s'ouvrir pour le laisser passer
apparence que cette espèce de chute de l'enfant est p
produit des premières oscillations de cet organe qui com
à s'ébranler, et qui, semblable à un vase agité, change
sairement la situation des objets qu'il contient, qu'un
des lois de l'hydrostatique, dont il serait aussi difficile d
ver ici l'application, que de toutes les autres lois de la
nique qu'on invoque souvent si mal à propos. Soit que
chute il résulte une secousse qui, de la matrice, se c
nique à toute la machine, soit que les premiers mouv
de cet organe aillent de proche en proche réveiller la s
lité de tous les autres, la femme souffre alors moins de
de malaise qu'auparavant; elle éprouve au contraire c
ment de légèreté, de courage et de force, qu'on mont
les commencements d'une grande entreprise; mais cet
reuse disposition s'évanouit aux premières atteintes de

'a suite des premiers efforts un peu considé-
et des autres parties auxiliaires qui influent
. A mesure que ces efforts augmentent, les
les contorsions qu'ils nécessitent faisant aux
iolence proportionnée à leur délicatesse, la douleur,
est peut-être de la part de l'âme qu'une crainte extrême
s voir détruire, redouble, devient plus vive et plus conti-
elle devient quelquefois si forte que la femme succom-
it à l'épuisement qui l'accompagne, si la nature ne pre-
le parti de la faire cesser de temps en temps en suspen-
les efforts qui la produisent : elle fait même succéder
juefois les douceurs du sommeil pour réparer plus efficace-
t les forces perdues. Ce sommeil néanmoins est bientôt
rompu par de nouvelles douleurs, qui annoncent que la
re reprend son ouvrage.

ndant ces alternatives de travail et de repos plus ou moins
tés, le sac membraneux où le fœtus est enfermé et dont la
re sollicite l'expulsion s'engage dans l'orifice de la ma-
; se trouvant de plus en plus comprimé par les secousses
binées du fond et des parois de cet organe, il se rompt, les
qu'il contient s'échappent du moins en partie et sont
tôt suivies de l'enfant. O Rubens! je laisse à ton pinceau
in de rendre cet état touchant où les dernières impres-
d'une douleur qui s'éteint se mêlent encore dans la
ne à la sérénité de la joie la plus pure, où l'abattement
uit par des souffrances qui viennent de cesser n'est point
re effacé par les plus doux sentiments qui viennent rem-
'âme, où la crainte, assez naturelle quand on souffre, de
re le jour vient faire place au plaisir délicieux de l'avoir
ié à un nouvel être!...

is pourquoi faut-il que cet état soit le prix d'une suite
ommodités et d'une gradation de douleurs souvent insup-

portables? Et pourquoi sommes-nous encore ici réduits à envier le sort des animaux, chez lesquels la grossesse est sans embarras et l'accouchement presque sans souffrance, ou du moins exempt des suites fâcheuses ou funestes qu'il a si souvent dans l'espèce humaine? On aurait tort cependant d'accuser et de taxer la nature d'injustice et d'être mauvaise mère. La *Genèse*, livre très-philosophique, dit que Dieu condamna la femme qui avait goûté le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal à un accouchement douloureux. L'allégorie, si c'en est une, comme l'ont pensé plusieurs Pères de l'Église (saint Jérôme, etc.), est belle et juste. C'est la vie sociale qui a rendu la femme sujette à ces maux, puisque les femmes de tous les peuples sauvages, les négresses, les Américaines, les Sibériennes, les insulaires de la Polynésie accouchent presque sans douleurs, tandis que les femmes des nations civilisées sont précisément celles qui éprouvent des accidents funestes dans leurs couches. Plus on se tient près de la nature, plus elle nous favorise; plus on s'en écarte, et plus elle nous punit. On trouve encore des peuples en qui son empreinte primitive n'a point été détruite par les abus d'une société raffinée, et chez lesquels les femmes jouissent presque du même privilége que les femelles des animaux. On lit dans l'*Histoire générale des Voyages* que les femmes des Ottiaks n'ont aucune inquiétude sur le temps de leur accouchement, et ne prennent aucune de ces précautions que la délicatesse des Européennes leur rend presque indispensables. Elles accouchent partout où elles se trouvent sans être embarrassées, elles ou les personnes qui les aident plongent le nouveau-né dans l'eau ou dans la neige, et les mères reprennent aussitôt leurs occupations ordinaires ou continuent leur marche si elles sont en voyage. Les femmes des sauvages n'interrompent pas même leurs occupations pour accoucher.

Sans aller chercher des exemples aussi éloignés que ceux ue nous venons de rapporter, on se désabuserait peut-être 'une erreur si dangereuse, si on comparait les femmes de la ampagne avec celles des villes. Les femmes laborieuses des ampagnes accouchent sans peine et se rétablissent au bout le quelques jours. On en a vu en Suisse et en Russie prendre lès le lendemain leur nouveau-né sur le dos, et retourner à eurs pénibles travaux dans les champs. Une Hottentote se lélivre elle-même en plein champ, coupe avec ses dents le ordon ombilical et rapporte l'enfant à sa hutte comme un aquet. Quelle différence entre nos robustes paysannes et les petites-maîtresses si délicates de nos grandes villes ! Aussi combien de celles-ci périssent ! Les premières, continuellement distraites par des occupations nécessaires, se trouvent souvent au milieu de leur grossesse sans presque s'en être aperçues, et c'est déjà beaucoup de gagné. Ce nouvel état, sans rien changer dans le cours de leur santé ou dans leur manière de vivre, ne les oblige qu'à quelques ménagements plus nécessaires pour l'enfant que pour elles. Parvenues à la fin du neuvième mois, comme elles ne sont pas pressées d'accoucher, elles n'aggravent point les peines qui accompagnent cette fonction par les inquiétudes d'une attente chagrinante. La nature les surprend quelquefois au milieu des travaux rustiques qui les ont occupées pendant leur grossesse et qui n'ont fait que les disposer à mieux supporter celui de l'accouchement.

Trouvant en elles des organes robustes et une âme calme, elle opère sans contradiction et les délivre par conséquent avec moins de souffrances et plus de célérité. Les suites de l'accouchement, qui sont en partie une maladie réelle pour le plus grand nombre des femmes de la ville, et en partie une espèce d'étiquette et de convention qui les assujettit pendant

effrayante de leur état, et semblent les disp
de leurs propres forces et par là les rendre
et l'inertie de leur âme passant jusqu'à leur
vent que les disposer à une grossesse orageus
un accouchement laborieux et quelquefois f
veille à la conservation de nos jours, qui sa
ger des ressources dans les maux les plus g
blir et se perdre dans la foule des secours
quelquefois les malades. Qu'aurait-il à fai
gens agissent pour lui ?

C'est donc réellement pour avoir goûté le
science que la femme accouche avec dou
femmes sauvages et nos austères et robustes
vivent que des fruits d'ignorance, se déliv
grande facilité.

L'accouchement, par sa nature et par toute
qui caractérisent cette fonction, est une d
l'espèce humaine, demandent le plus spécial
vertes d'un voile. La nature, lorsqu'elle ag
ment combiner et graduer son action, qu'el
qu'elle doit faire. Eh ! comment ne viendrait
à bout d'une opération pour laquelle elle a
bien disposé ? Il est d'ailleurs des opératio
exécuter dans le silence et dans le secret. Il
qu'on ne secondât la nature d'une manière p
femmes en couches avaient le bonheur de n
dées par une cour nombreuse, et si le nomb
qui doivent l'aider se bornait à deux ou trois
mes amies qui, par un air ouvert et gai, fisse
souffrances ou calmassent ses frayeurs par
assurée, et à une sage-femme dont le sang-fr
réserve et la sécurité lui servissent de gar

quilliser, il n'est pas douteux, dis-je, qu'on ne secourût plus utilement une femme par ce moyen que par l'assistance tumultueuse d'un grand nombre de gens effarés, tristes, impatients, dont les soins multipliés et souvent déplacés grossissent à son imagination le mal qu'elle peut souffrir et le danger qu'elle craint, et surtout par l'aspect imposant d'un homme toujours prêt à opérer, toujours armé d'instruments suspects, et redoutable par son sexe.

Il faut l'avouer, quoique la fonction d'accoucheur tienne à l'art de guérir, elle n'est pas faite pour être exercée par les hommes. Le caractère de cette fonction, les connaissances peu étendues qu'elle demande, la confiance la plus entière et la plus absolue que doivent naturellement avoir les unes pour les autres des personnes du même sexe, enfin tout y appelle les femmes ; cet emploi semble leur être propre ; elles ont tous les avantages nécessaires pour le remplir avec succès ; on sait avec quelle adresse et quelle dextérité leurs mains petites et souples se glissent, s'insinuent partout sans inconvénient, savent pénétrer jusqu'à la source du mal sans l'augmenter, et porter le remède sur une partie malade sans y réveiller les douleurs assoupies. Ce sont ces talents précieux, ainsi que cette attention délicate qui sait deviner les besoins, qu'on n'a pas la force d'exprimer, et cette sensibilité éclairée qui sait respecter jusqu'aux caprices de la maladie, qui ont donné lieu à ce proverbe honorable pour le sexe, que « partout où il y a un être qui souffre, ses soupirs appellent une femme pour le soulager. » *Ubi non est mulier, ibi ingemescit æger.*

Quoique la facilité de l'art d'accoucher pût être chez les anciens un motif pour le confier à des femmes, ils avaient sans doute aussi égard à la convenance naturelle qu'il y a que l'enfant en venant au monde soit reçu dans les mains d'une sage-femme, pour passer dans celles d'une nourrice

mains d'une nourrice dans celles d'une gouvernante, lispose à recevoir l'éducation mâle des hommes. Un i faible et si délicat eût peut-être trouvé dans la ten- ıustère et roide de ceux-ci des secours moins conve- à son état; il lui fallait un appui doux, flexible et qui lier comme lui pour mieux le défendre; enfin, le soin 'ance est la destination des femmes, c'est une tâche ıature leur a assignée. C'est une femme qui doit porter pendant neuf mois dans son sein; c'est une femme lui faciliter les moyens d'en sortir; c'est une femme lui fournir la première nourriture dont il a besoin; est une femme qui doit veiller sur les premiers déve- nts de ses organes et de son âme, et les préparer aux [ui doivent l'élever à l'état d'homme.

a principale raison qui ne permettait pas aux anciens r que la fonction d'aider l'accouchement pût convenir es personnes qu'à des femmes, excepté dans les cas es où tout cède à un pressant danger, c'est le grand les mœurs. C'est un objet que les anciens gouverne- e perdaient jamais de vue; ils savaient qu'elles sont le toute législation, et qu'en vain ferait-on de bonnes e bonnes mœurs n'en assuraient l'exécution. Aulu- ous apprend que la cruauté des opérations chirurgi- ırchagathus fit chasser les médecins de Rome; elle ıussi de son sein les sophistes et les orateurs grecs, cusait d'y avoir introduit et d'y nourrir le goût des s vices de la Grèce. Vraisemblablement elle n'y eût é subsister longtemps un art qui, exercé par des , aurait, sous une vaine apparence d'utilité, menacé ıaire du mariage, et qui, en portant atteinte à la le sauvegarde des familles, eût bientôt attaqué les de l'État; un art qui, à force d'alarmer la pudeur des

femmes, les eût bientôt accoutumées à ne rougir de rien, et leur eût peut-être fait perdre jusqu'au souvenir de cette vertu sévère qui leur avait mérité l'estime et la vénération des Romains, et qui avait été jadis le principe des plus grandes révolutions. Caton, qui dégrada un sénateur pour avoir embrassé sa femme en présence de sa fille ; Caton, toujours attentif à repousser la corruption du cœur des citoyens, n'eût jamais permis que leurs femmes, en donnant des enfants à la république, ternissent ce bienfait par l'oubli de la première de toutes les bienséances.

Toutes les nations se sont accordées, jusque vers le milieu du dernier siècle, à ne point admettre le ministère des hommes dans les accouchements. Il faut toutefois excepter les Athéniens, à cette époque où ils avaient interdit tout exercice de la médecine et de la chirurgie aux femmes. Comme les Athéniennes avaient beaucoup de répugnance pour se soumettre à une loi qui violait la pudeur en les forçant de se faire accoucher par des hommes, une d'entre elles plus courageuse, et, comme un autre Curtius, se dévouant pour son sexe, se travestit en homme pour avoir le droit, à la faveur de ce déguisement, d'exercer la profession d'accoucheur. Toutes les femmes qui étaient dans le secret eurent recours à elle, et les autres accoucheurs perdirent leurs pratiques. Une grande réputation est un crime aux yeux de l'envie. Elle arme donc bientôt contre Agnodice (c'était le nom de l'accoucheur femelle) tous les jaloux que la fortune lui faisait. Elle eut recours à ses armes favorites, à la calomnie. Heureusement ses imputations sont pour l'ordinaire concertées avec plus de méchanceté que d'adresse, et celle qu'elle employa contre Agnodice étaient de nature à pouvoir être aisément démentie. On l'accusa de séduire les femmes des citoyens. Par le seul aveu de son sexe elle confondit l'imposture. Les Athéniens

ent les inconvénients de leur loi et prirent le parti d'en difier les dispositions.

Astruc prétend que ce n'est qu'en 1663 qu'on a commencé a cour de se servir d'un accoucheur, et ce fut, dit-il, dans une ces occasions où l'honneur en danger ne prend conseil e du trouble qui l'égare et viole une partie des règles pour uver l'autre. Qui le croirait! Ce fut la honte qui fit pour la emière fois recourir à des hommes. Un roi qui connaissait pouvoir de l'exemple sur le trône, et qui voulait cacher ses iblesses et ménager la délicatesse de celle qui les partageait, ut ne pouvoir remettre en de meilleures mains un secret si er. Ce fut, dit Astruc, aux premières couches de mademoille de la Vallière et pour mieux s'assurer du secret. On craiit que la présence d'une sage-femme dans le palais, où les upçons régnaient déjà, ne fournît un nouvel aliment à la aligne curiosité des courtisans. On se servit, pour leur donr le change, d'un chirurgien que son ministère attachait à cour.

C'est ainsi que Jupiter confiait quelquefois à des dieux subternes plutôt qu'à des déesses son embarras et le soin de rober aux yeux de Junon les fruits de ses infidélités.

Quoi qu'il en soit, ce ne fut pas sans doute dans un moment inquille qu'une femme dut, pour la première fois, se résoue à s'abandonner à la merci d'un homme pour accoucher. s premiers exemples ayant été donnés par ces personnes nt le rang et l'état forcent l'opinion, l'usage des accoueurs s'est étendu et répandu depuis avec cette rapidité qu'ont ites les inventions du luxe.

DE L'ALLAITEMENT.

De la bonté céleste un rayon éternel
Semble se réfléchir dans le cœur maternel :
Et la Divinité, nous offrant son image,
Sous les traits d'une mère appelle notre hommage.
MILLEVOIE.

« Après que le petit enfant est né, une vraie mère le doibt nourrir et alaicter de sa mamelle, qui est la belle fontaine que dame nature, sage et provide, a préparée à cet effet.... Et quel passe-temps plus grand pourroit avoir une femme en ce monde que celui qu'elle en ha en alaictant ses petits enfants, desquels le petit patois et gergon gracieux, la difficulté de la prolation de leurs mots, le rys sonef amoureux, la joyeuseté qu'ils donnent à la maison passent tous les badins du monde. » (*Le Livre de la Police humaine*, par Patrice de Sénès, évêque de Gaëte, page 75.)

La nature envoie nu et sans puissance dans le monde celui qui doit un jour dompter les animaux les plus féroces et commander à tous ; cependant il n'a pas comme eux la faculté de satisfaire son plus pressant besoin.

A l'instant où l'enfant entre dans la carrière de la vie, il n'a point d'autre appui que sa mère : c'est elle qui répand sur lui les premiers bienfaits; c'est elle qui la première lui donne les marques de l'affection la plus sincère, en le portant à son sein, au sortir de ses flancs ; c'est sa sensibilité morale qui entretient l'existence de son enfant en prévenant ses besoins : sans son amour pour lui, il mourrait presque aussitôt qu'il est né, car il ne peut trouver la mamelle de sa mère.

Remercions donc l'Être des êtres d'avoir donné aux mères .e affection sans bornes pour leurs créatures, de les avoir uées d'une patience et d'un courage à toute épreuve. Il les ɔétries d'une tendresse et d'une sollicitude sans fin ; il a acé dans leur âme un sentiment qui tient du prodige, car, ıelque faible que soit une mère, il n'est point de fatigue ıi l'arrête, point de soins qui la rebutent, point de dangers ı'elle ne brave pour la conservation de ses enfants. Ce sentient surpasse et maîtrise tous les autres. L'idée des plaisirs, désir de plaire, les illusions de la coquetterie, tout se tait ıvant lui, et ce silence est l'effet de l'amour maternel ; c'est ıns le cœur d'une mère que se trouve l'amour par excellence : y règne en souverain, sans opposition et sans rivaux.

On a vu des mères à moitié épuisées résister encore à l'imırieux besoin du sommeil, pour provoquer celui de leurs ıfants, et ne goûter de repos que quand elles étaient parveıes à les calmer. Dormaient-ils, elles les contemplaient dans sommeil ; attentives à tout, elles chassaient l'insecte dont le ıl menaçait d'interrompre le repos de ces intéressantes éatures ; elles craignaient encore de hâter leur réveil par un ıuffle ; à peine tranquilles, elles se couchaient l'oreille attenve, elles écoutaient même le silence de la nuit ; et si le som.eil suspendait momentanément leur tendre vigilance, au ıoindre bruit elles couraient au berceau. Nous ne pouvons ɔnc trop répéter leur apologie, en disant : O femmes ! objets .vins ! vous qui par vos vertus et votre bonté avez deux fois ıçu la beauté, vous nous fûtes données par l'Être suprême ıur aimer comme pour être aimées !...

Comme l'enfant est incapable immédiatement après sa naisınce de faire usage des aliments solides dont la mère se nourt, il fallait qu'il trouvât encore en elle des organes propres lui fournir une nourriture analogue à celle qui l'avait sub-

stanté pendant qu'il était dans son sein; ces divers organes, que nous avons décrits sous le nom de mamelles, n'exercent à cet égard que la même fonction dont la matrice s'acquittait pendant la grossesse. Après l'accouchement, celle-ci n'a plus rien à faire qu'à écarter les débris de l'échafaudage qui y soutenait l'enfant et à reprendre sa première assiette. La nature semble transporter toute son activité et diriger la somme des forces qu'elle y employait vers les organes qui doivent lui succéder dans sa principale tâche. Enfin les mamelles deviennent alors le seul objet de son attention, parce que c'est d'elles qu'elle a essentiellement besoin pour le soutien du nouveau-né.

La position extérieure et élevée des organes mammaires chez les femmes était la plus convenable à un nourrisson, qui, ne pouvant plus puiser sa subsistance au dedans de sa mère ni la prendre de lui-même au dehors, était destiné à être porté vers elle, position admirable qui, en tenant l'enfant sous les yeux et dans les bras de la mère, établit entre eux un échange intéressant de tendresse, de soins et de caresses innocentes, qui met l'un à portée de mieux exprimer ses besoins, et l'autre de jouir de ses propres sacrifices en en contemplant continuellement l'objet. Nous croyons apercevoir, dit un auteur, dans la situation des mamelles, une intention morale de la part du Créateur, car la position de ces fontaines lactifères, nouvelles sources de la vie de l'enfant, est telle que cet objet de tendresse se trouve sous les yeux de sa mère; par cette conformation de la femme, on voit que le sublime et divin auteur de la nature a voulu établir entre la mère affectueuse et celui auquel elle a donné le jour un commerce constant de caresses, qui la dédommageassent des nombreux sacrifices qu'elle lui fait; car c'est en vain que des plaisirs variés appellent la bonne mère qui allaite : sourde à leur voix, son amour pour son

ırrisson les remplace tous, et le besoin de remplir un tel
oir envers lui est le plus vif et le plus doux qu'elle puisse
ouver.

Cette disposition des mamelles a de plus l'inappréciable
antage de faire jouir les véritables mères des premières
resses dont elles sont à la fois si fières et si jalouses, et de
cueillir les premiers fruits d'un amour qu'elles ont fait
clore dans l'âme de ces intéressantes et charmantes créa-
ures. Quoi de plus touchant que le sourire d'un enfant qui
uitte le sein de sa mère, qu'il caresse encore de sa main,
près qu'un lait abondant, riche et sain, a facilement cédé à la
uccion !

Dulcia quis primi captabit gaudia risus,
Et primas voces, et blœsæ murmura linguæ?

« Qui aura le plaisir de voir les premiers rires, d'entendre
es premiers cris de joie et les premiers murmures d'une
ngue peu exercée? »

L'organe mammaire est symétriquement disposé sur la
artie antérieure de la poitrine, il entre essentiellement dans
idée de la beauté, de sorte qu'en consommant et en perfec-
onnant l'ouvrage de la génération, il sert en même temps à
arer la femme et à augmenter ses attraits naturels; cela vient
l'appui du principe que nous avons établi ailleurs, que la
eauté n'est que l'aptitude à bien remplir un objet utile et
rand, fondée sur des rapports exacts et sensibles; cela est
l'autant plus incontestable par rapport à l'organe dont il s'agit
ci, que sa forme, que le seul agrément fait rechercher en lui,
st aussi celle qui est la plus propre à effectuer et à remplir
vantageusement les intentions de la nature. Un trop grand
olume, une forme aplatie ou trop petite s'éloignent également
les justes rapports que sa destination exige.

La nature n'attend pas le terme de l'accouchement pour

disposer les mamelles à la fonction qui leur est propre: y forme ou transporte du lait quelque temps avant que époque arrive, par une espèce de prévoyance, mais lor l'accouchement est terminé, elle conduit par torrents liqueur précieuse, aussi agréable à la vue que flatteu goût.

Il y a sans contredit entre l'organe de la lactation matrice un commerce manifeste de sensibilité, qui fait se partagent ou se communiquent réciproquement leurs tions. Mais ce commerce est moins fondé sur les liens ques qui les unissent que sur l'objet de destination com qui les assujettit tous deux à des fonctions presque semb et en vertu duquel l'un ne saurait éprouver une se sans exciter une sensation analogue dans l'autre. Ils par tous les deux propres à former du lait, et lorsque l' surchargé ou n'en a plus que faire, ce qui peut arriver avantageux c'est que l'autre s'en saisisse. Ainsi la bien ordonnée et qu'on ne contrarie point lui perr rarement de s'égarer dans les autres organes, où il ser étranger et plus nuisible que dans ceux qui sont desti reproduire.

Un physiologiste célèbre dit : Rien n'est plus génér connu en physiologie que l'étroite sympathie qui unit aux mamelles; connexion intime en vertu de laqu deux organes entrent en exercice à la même époque d se développent ensemble et cessent en même temp fonctions, lorsque la femme devient incapable de con la reproduction de l'espèce. L'allaitement se lie donc chaîne avec la génération dont il fait partie; ces deu tions doivent concourir absolument au même but. comme les mamelles se redressent, se gonflent et s'af sent pendant la grossesse; ce travail préliminaire n'i

pas qu'elles participent aux changements du système
-in et qu'elles se disposent d'avance à une des plus impor-
es fonctions? Voyez aussi comme, après l'accouchement,
propriétés vitales se dirigent et font affluer les liquides vers
organes où s'élaborent et se perfectionnent les matériaux
lait. Tout annonce donc que cet appareil glanduleux est
iné à préparer le premier aliment de l'homme qui vient
naître.

a matrice lui sert de réceptacle et d'asile après la concep-
; elle lui transmet ensuite les sucs nécessaires pour son
eloppement jusqu'au terme de sa viabilité et de sa parfaite
turité. Mais tout change après qu'il a reçu le jour; dès lors
onction de la matrice finit et celle des mamelles com-
ice. Cet appareil d'organes devient à son tour le centre et
ime le rendez-vous de toutes les forces et de toutes les puis-
ces de la vie de la femme. Les mamelles, qui avaient déjà
udé pendant les derniers mois de la grossesse au rôle
ortant qu'elles doivent jouer après l'accouchement, devien-
t les dépositaires des éléments propres à l'entretien de la
du nouveau-né: admirable prévoyance de la nature, qui
pas voulu que la conservation de l'espèce fût abandonnée
hasards et aux incertitudes d'une nourriture étrangère,
ui prépare dans le silence tout ce qui lui est nécessaire
r assurer son existence! Pour arriver à ce but si important,
dépose dans les mamelles une humeur douce, sucrée,
ndante, riche, analogue à la délicatesse des organes du
veau-né, susceptible de s'échapper avec la plus grande
lité des canaux qui la renferment, et dont la quantité ainsi
la qualité nutritive augmentent par degrés jusqu'après
parition des dents, époque où le système de la dentition
ge quelque chose de plus solide. Tel est l'ordre que la
ure suit pour jeter, s'il est permis de parler ainsi, les pre-

miers fondements de l'homme, et pour l'habituer d'une manière insensible à une nourriture plus substantielle ; tel est aussi l'ordre que la femme ne saurait intervertir sans se rendre coupable et sans risquer de compromettre sa santé.

Il ne faut pas seulement une action immédiate du principe vital pour conduire ou former le lait dans les mamelles, il faut encore qu'une secousse de sa part en opère l'excrétion ou la sortie. Le lait ne coulerait jamais dans la bouche du nourrisson, ni ne céderait jamais aux autres moyens par lesquels on sollicite son écoulement, sans une disposition active de la part de l'organe qui se redresse et se roidit pour exprimer la liqueur qu'il contient. On peut déterminer cette disposition par des frottements proportionnés à la sensibilité de la partie. L'instinct, l'expérience ou le hasard apprennent à l'enfant à chatouiller avec sa tête ou avec ses mains les mamelles qu'il suce pour en tirer une plus grande abondance de lait. Les irritations légères et même agréables produites par là sur cet organe se trouvant répétées plusieurs fois par jour y entretiennent et fixent pendant tout le temps de l'allaitement un courant d'humeurs qui fait diversion pour l'ordinaire aux autres évacuations particulières de la femme. Cette diversion est nécessaire et montre combien il serait préjudiciable au nourrisson que la mère écoutât des désirs capables de rappeler ailleurs une influence dont il ne peut se passer. Il est d'ailleurs contre la nature qu'elle puisse s'occuper avantageusement de plusieurs objets à la fois, et qu'elle entreprenne un nouvel ouvrage avant d'avoir mis la dernière main à celui qui captive actuellement son attention.

La continence n'est pas la seule vertu convenable à une nourrice ; toutes les passions vives ou tristes ont plus ou moins de pouvoir sur l'élaboration du lait. C'est ce que nous exposerons dans le second volume de notre ouvrage,

traitant de l'hygiène appliquée à la femme qui nourrit. Quant à la patience qui doit lui faire supporter sans murmure les fréquentes importunités de l'enfant, la nature y a urvu en lui donnant un fond de tendresse qui ne se rebute nais. Ici se manifestent d'une manière bien sensible le but et effets de ce caractère mobile qu'on dit être particulier à la nme, et qui semble si peu fait pour admettre des sentiments clusifs. Elle est destinée à produire plusieurs enfants, à les urrir et à les défendre contre toute atteinte. Chacun exige s mêmes soins, la même vigilance, la même sollicitude, rce qu'ils sont tous également faibles. Si la femme eût été op susceptible de ces attachements durables qui ne permettent int à l'âme de perdre un instant leur objet de vue, qui se idissent contre les obstacles, et que le temps même fortifie, tte disposition eût peut-être contrarié cet instinct qui veut l'après avoir prodigué la tendresse dont elle est capable à n de ses enfants, elle la transporte successivement sans rtage à tous les autres, et qu'elle montre pour chacun cette blime chaleur de sentiment qu'il semble qu'on ne puisse oir qu'une fois. Le docteur Cerise fait observer avec raison 'il ne faut pas croire que l'affection qu'on a pour ses enfants, sqn'ils sont grands, soit de la même nature que celle qu'une ère a pour l'enfant qu'elle nourrit. La première est un sentient factice, fondé sur l'habitude et surtout sur l'amouropre, qui nous fait envisager ceux qui doivent hériter de s biens et de notre nom comme une extension de notre être ur nous soustraire au trépas. La tendresse d'une mère pour n nourrisson ne doit rien à la réflexion, et porte dans sa inte énergie les traits de ce délire qui caractérise toutes les npulsions naturelles. Cette tendresse, comme celle que les oules et d'autres animaux ont pour leurs petits, doit finir vec les besoins de l'enfant.

L'enfant nouveau-né, rapproché des organes mammaires, applique sa bouche au mamelon qui les surmonte, et retirant sa langue, en même temps qu'avec ses lèvres il en embrasse exactement le contour, il attire à lui le liquide, dont l'écoulement est facilité par le redressement des conduits mammaires. Ces canaux, au nombre de douze à quinze, non-seulement se déploient lorsque le mamelon, qui en est principalement formé, s'allonge par les tiraillements que l'enfant exerce, mais encore, excités par ses attouchements, ils entrent dans une véritable érection, se contractent, et dardent au loin le liquide.

Nous avons dit que l'irritation qu'exerce l'enfant sur le mamelon est la cause la plus puissante de la fluxion laiteuse sur les mamelles; cette irritation, ou toute autre de la même espèce, suffit pour provoquer la sécrétion du lait hors des temps marqués par la nature. C'est ainsi que des vierges ont pu allaiter l'enfant d'une autre mère; que des petites filles qui n'avaient pas encore atteint l'âge de la puberté ont offert la sécrétion du lait assez bien établie pour fournir une certaine quantité de cette liqueur. On a vu des hommes chez lesquels un chatouillement longtemps continué avait tellement déterminé l'abord des humeurs sur les mamelles, que celles-ci laissaient suinter un liquide blanc, laiteux, sucré et peu différent du lait de la femme.

Avantages qu'une femme retire d'allaiter elle-même son enfant.

Ce n'est point assez qu'une femme conçoive et porte l'enfant neuf mois dans son sein; ce n'est pas même assez qu'elle le mette au monde, il faut encore qu'elle le nourrisse de son propre lait après la naissance. Marc-Aurèle a dit: « La femme n'est qu'à moitié mère pour avoir enfanté, » et Jean-Jacques

ajoute : « La mère qui nourrit son enfant en est plus mère par nature que celle qui le conçoit et le met au monde. » *Quæ lactat mater magis quem quæ genuit.* C'est la même idée que M. Moisy a rendue par ces deux vers dans son drame intitulé *la Vraie Mère* :

Partout à haute voix la nature le dit,
La véritable mère est celle qui nourrit.

C'est là ce devoir sacré que la nature inspire, que l'honnêteté réclame et que l'intérêt physique et moral de la femme elle-même commande. Au moment de la naissance de son enfant, les devoirs d'une mère, loin de cesser, augmentent et s'agrandissent. La nature et son propre intérêt lui imposent l'obligation de le nourrir elle-même de son lait, à moins qu'elle n'en soit dispensée par des raisons légitimes ; c'est là une de ces vérités qui ont été reconnues par les peuples les plus anciens, les habitants de toutes les contrées, et si nous consultions l'histoire nous verrions les poëtes chanter les douceurs de l'allaitement maternel, les naturalistes et les philosophes en démontrer l'importance et la nécessité, les médecins en conseiller sans cesse l'usage, enfin la plupart des législateurs en faire une loi ; mais cette loi existait dans la nature, tous les animaux s'y soumettent : notre espèce seule a pu dédaigner de subir les douceurs de son joug, ou s'est mise en maintes occasions dans la triste nécessité de s'en affranchir.

Loin de moi cependant l'idée d'exagérer, comme on l'a fait tant de fois, les inconvénients attachés à la transgression de ce devoir. Je dois seulement faire sentir que si une femme peut et doit, dans le plus grand nombre de cas, nourrir son enfant, il existe néanmoins de nombreuses exceptions à ce précepte et qu'un allaitement étranger devient quelquefois indispensa-

que la conséquence d'un déplacement de fonctions est alors aussi peu sensible, quelquefois même n'a pas lieu. Enfin cette accumulation de lait qui se fait toujours dans les mamelles après l'accouchement, et qui a une issue naturelle lorsque la mère allaite, ne distend jamais aussi douloureusement ces organes et ne les irrite pas au point d'y déterminer des inflammations, dont la suite la plus ordinaire est la formation d'abcès longs et si cruellement douloureux. « Chez une femme qui vient d'accoucher et qui n'allaite pas, dit Lachaise, la somme de vitalité que la glande mammaire, dans l'ordre naturel, doit alors s'approprier pour une nouvelle fonction, peut être facilement déversée ou attirée sur un organe qui n'est point apte à recevoir ce surcroît d'excitation; son mode d'action alors augmenté, ou son rhythme naturel troublé, le fait passer de l'état normal à l'état pathologique. Toutes les maladies que les personnes étrangères à l'ordre médical et que le vulgaire même des praticiens désignent sous le nom de métastases laiteuses doivent être expliquées par cette théorie toute physiologique. Elles ne sont que le résultat d'un changement de destination de l excitation qui doit précéder la formation du lait. Mais jamais l'effet de la présence de ce liquide en matière transporté des mamelles sur les organes accidentellement affectés, quelque analogie qu'on ait cru découvrir entre lui et le contenu de certains abcès, survenus ailleurs que dans les seins à la suite de l'accouchement, car le lait, de même que tous les fluides du corps, résorbé, comme l'a fort bien observé Bichat, ne peut conserver sa nature primitive, après avoir passé par le torrent de la circulation.

Lorsque l'allaitement ne succède pas à la grossesse, et qu'il existe dans l'économie un organe qu'une maladie quelconque, ancienne ou récente, rend le siége d'une irritation ou d'un afflux sanguin habituel, cet organe se charge presque toujours

de la vitalité qui abandonne la matrice après l'accouchement. C'est ce qu'on remarque dans la marche rapide qu'affecte la phthisie pulmonaire après la couche, chez une femme antécédemment atteinte de cette maladie. Si l'expérience et la raison veulent qu'on regarde l'allaitement comme un des meilleurs moyens d'arrêter la marche des maladies aiguës de la nouvelle accouchée, elles permettent donc certainement, ainsi qu'on le pense, de croire que dans la plupart des cas, l'exécution libre et régulière de la lactation, employée avant leur apparition, aurait également pu prévenir leur développement chez la femme qui n'allaite pas, et dont les différents organes se trouvent dans un état d'équilibre tel, qu'aucun ne reçoive immédiatement la vitalité exubérante; elle pourra persister sur la matrice et y fixer un point d'irritation qui rendra ce viscère tellement susceptible que la cause la plus légère pourra l'affecter : de là la fréquence des ménorrhagies, des ulcérations et même de sa dégénérescence cancéreuse, et de ces écoulements leucorrhéiques opiniâtres, que les femmes regardent comme l'effet d'une déviation de leur lait. La nature heureusement est assez prévoyante elle-même pour tendre sans cesse à rétablir l'équilibre dans l'économie, en activant les fonctions de quelque organe, tel que, par exemple, les exhalants cutanés; aussi les sueurs sont-elles très-abondantes chez une femme qui n'allaite pas.

Quelquefois aussi les femmes qui ne nourrissent point tombent longtemps après leurs couches dans un état de langueur et de dérangement qui annonce que quelque humeur hétérogène trouble en elles l'exercice ordinaire de la sensibilité, et qui leur enlevant leur fraîcheur, leur éclat et les autres agréments qu'elles voulaient conserver, les prive du fruit même de leur faute.

On sent bien cependant que l'obligation de nourrir ne s'é-

tement, dit Gardien, opposés aux maux auxquels s'exposent les femmes en ne nourrissant pas, doivent achever de les convaincre de la nécessité de suivre le conseil que leur dicte la nature. Celles qui allaitent leurs enfants n'ont que peu de vidanges, elles ont rarement la fièvre de lait, dont les suites sont si terribles chez celles qui n'allaitent pas; leurs couches sont ordinairement heureuses; sans s'assujettir aux précautions que les autres sont obligées de prendre, elles sont exemptes des dépôts, des rhumatismes et des incommodités rebelles qui tourmentent les femmes des années entières, quelquefois toute leur vie. Les femmes qui ont suivi le vœu de la nature, arrivées à l'âge de quarante-cinq ou cinquante ans, perdent ordinairement leurs règles sans s'en apercevoir et sans que leur santé en soit altérée.

Telles sont les raisons déduites des véritables lois de l'organisme et de l'enchaînement naturel des fonctions qui devraient imposer à la plupart des femmes l'obligation de nourrir elles-mêmes leurs enfants; mais les raisons d'une haute moralité doivent les astreindre encore plus à l'accomplissement de ce devoir sacré. Quels motifs en effet ne trouveront-elles point de se livrer à ce soin si naturel, dans le plaisir que leur procure ce sentiment exquis dont la nature les a douées pour leurs enfants, dans cet attachement véritable et dans ces complaisances continuelles auxquelles cette soumission aux lois de la nature conduit les époux, dont les soins augmentent sans cesse à la vue de ce vrai lien de l'union conjugale!

Qu'elle est heureuse cette mère qui, fière de ses droits et comme dans un transport de jalousie, enlève ce fils chéri et le dérobe aux embrassements de son époux! Disons mieux encore: est-il pour une femme raisonnable un moyen plus puissant de resserrer le lien du mariage, que d'avoir à toute heure un enfant à offrir aux caresses d'un père ou à opposer à

quelques traits de vivacité ? Qu'elle est intéressante la mère qui ne répond aux emportements de son époux qu'en présentant son enfant suspendu à son sein ! Peut-elle espérer une plus douce récompense de ses soins que le calme qui survient à l'aspect de ce tableau ? Le sourire de cet enfant triomphe du courroux de son père, qui finit par embrasser l'un et l'autre. La femme qui nourrit est bien plus sûre de l'attachement de son époux, qui est pour ainsi dire commandé par le spectacle d'une famille naissante ; rien n'est plus propre à réveiller le naturel prêt à s'éteindre dans le cœur, à soutenir l'amour et à rendre cet attachement solide et constant.

L'oisiveté étant le principe et l'origine de tous les désordres de la société, nos élégants, nos corrupteurs de jeunes femmes ne peuvent se complaire avec une nourrice comme avec une femme qui vit dans un dénûment complet d'occupation. Toute mère de famille, spécialement celle qui allaite, a nécessairement des occupations qui lui laissent peu de loisirs pour autre chose ; d'ailleurs les enfants sont des liens qui resserrent le premier, plus encore dans cette circonstance que dans toute autre. Que de femmes prêtes à faillir se sont retenues en entendant crier leur nourrisson, au secours duquel elles accourent, malgré les efforts du séducteur ! La couche nuptiale allait être déshonorée ; l'amour maternel a triomphé des espérances du vice, l'hymen applaudit et les mœurs reprennent leur empire.

Nous avons déjà vu dans notre Introduction ce que les femmes étaient pour nous dans cet âge brûlant de la vie où nous semblons n'avoir plus d'existence que celle qu'il leur plaît de nous donner. Nous avons été frappé de cet éclat que les désirs même qu'elles savaient nous inspirer ajoutaient à nos plus belles qualités, et de cet essor si rapide qu'elles donnaient à nos talents ; nous avons admiré comment à leur voix,

dans un cœur agité de la plus tumultueuse des passions, s'élevaient l'amour de la vraie gloire et le sentiment épuré de la vertu. Mais c'est après avoir ainsi ennobli toutes nos affections comme amantes, qu'elles doivent comme épouses les fixer à jamais. Quel homme se sentira digne de peindre la femme, mère de famille, uniquement occupée de ses devoirs et reversant sur tout ce qui l'approche les jouissances que lui fait éprouver sa fidélité à les remplir? Voyez-la au milieu de ses nombreux enfants : elle cherche dans chacun d'eux, pour s'en recomposer l'image, les traits épars d'un époux adoré dont elle attend le retour; elle lui prépare le récit de leurs jeux et de leurs progrès. Elle va l'accueillir avec l'annonce ravissante d'un nouveau rayon d'intelligence qui a brillé dans l'un, de quelque nouveau germe de vertu qu'elle a saisi dans l'autre au moment où il venait d'éclore. Tout ce que l'homme apporte du dehors en agitations, en inquiétudes, en fatigues, se calme à son approche. Le sentiment de la peine la plus vive cède à son seul aspect. Avec quelle charmante prévoyance elle sait aller au-devant de tout ce qui peut lui plaire ! Quelle attention à éloigner de lui l'occasion de la plus faible contrariété! Quelle délicatesse dans tous ses soins! Que de douceurs dans tous ses avis! C'est toujours dans ses pensées, dans son langage, la pureté de l'ange unie à tous les charmes de la femme.

Ah! c'est de là, c'est de cette source de vertus et de bonheur dont les femmes fidèles à leur destination comblent l'intérieur de nos familles que naissent toutes les vertus sociales sans lesquelles il ne peut exister de prospérité publique. C'est sous ce rapport qu'elles influent encore avec tant de puissance sur la durée même des empires. Là où elles n'ont pas les vertus d'épouses et de mères, là il n'y a plus de familles, là il n'y a plus de nations. Quelle sera la destinée et des parents et des

enfants, si ce lien d'amour que la femme seule peut former et resserrer vient à se rompre? Livrés à de coupables excès, les premiers traîneront de désordre en désordre, dans de continuels regrets, la vie misérable à laquelle ils se seront condamnés. Hélas! abandonnés, délaissés, au lieu des secours de cette tendresse que réclame dans leur sein la nature trompée, les autres iront mendier ceux d'une pitié étrangère et chercher au dehors les exemples de vertu que leur refuse la maison paternelle; leurs parents vivent encore et ils sont orphelins. C'est, et on ne peut trop le redire, de cette conduite intérieure des femmes comme mères et comme épouses que dépend le sort des familles, et par suite nécessaire celui de la société entière. Cette influence qu'elles doivent et peuvent ainsi exercer par leurs vertus est bien autrement importante encore pour nous que celle de leur goût et de leurs charmes sur les progrès de nos arts d'agrément et le développement de nos talents.

Ce n'est donc pas seulement dans cet art de multiplier nos plaisirs qu'elles doivent contribuer à nous perfectionner, c'est encore dans celui de bien vivre; c'est à cela qu'elles sont particulièrement destinées. Voilà l'emploi que nous avons à leur demander de tous leurs moyens : ce n'est qu'en le remplissant exactement qu'elles peuvent s'acquérir de justes droits à nos hommages.

L'allaitement maternel influe tellement sur les bonnes mœurs, que tant qu'il fut en vénération à Rome, où il dura près de six cents ans, il n'y eut qu'un seul exemple de divorce, car, quoique permis par la loi, il était proscrit par les mœurs; mais dès que l'allaitement mercenaire fut généralement établi, le vice n'eut plus de frein et la débauche redouta la fécondité; on apprit alors à tromper la nature.

La dépravation des mœurs fit dégénérer l'espèce humaine et

la dépopulation s'ensuivit assez sensiblement pour que I dore et Strabon s'en plaignissent déjà. Strabon, qui voya sur terre et sur mer du levant au couchant et du nor midi, pour observer les usages et les coutumes des differ peuples, dit que nulle part les hommes ne sont aussi gra aussi forts qu'en Géorgie, où l'allaitement maternel est en u depuis des siècles, et les femmes de ces contrées sont les belles de toute la terre.

L'histoire de la Grèce nous apprend que du temps de Dé thène, autant on considérait les mères qui allaitaient enfants, autant on méprisait celles qui se louaient pour ter l'enfant d'une autre. On lit dans l'histoire de la Cl qu'une des principales conditions, pour admettre une fe dans un emploi considérable, est d'avoir nourri ses enfan son lait. Il est évident que chez ce peuple une femme n'a à la considération de la grande famille, quoiqu'elle en fa plus bel ornement, qu'autant qu'elle a rempli les obliga qui l'unissent à cette famille, en complétant son vœu pa enfants sains et robustes.

O femmes ! vous qui êtes créées pour le bonheur des hon comment exprimer à quel point vous êtes intéressantes, q vous remplissez vos devoirs de mères !... S'il est sous le un objet qui mérite de fixer les regards de la divinité, sans contredit une mère qui allaite son enfant !

. . . . Avec notre existence
De la femme pour nous le dévouement commence.
C'est elle qui, neuf mois, dans ses flancs douloureux
Porte un fruit de l'hymen trop souvent malheureux,
Et, sur un lit cruel longtemps évanouie,
Mourante, le dépose aux portes de la vie.
C'est elle qui, vouée à cet être nouveau,
Lui prodigue les soins qu'attend l'homme au berceau.
Quels tendres soins ! Dort-il ; attentive elle chasse

L'insecte dont le vol ou le bruit le menace ;
Elle semble défendre au réveil d'approcher.
La nuit même d'un fils ne peut la détacher :
Son oreille de l'ombre écoute le silence ;
Ou si Morphée endort sa tendre vigilance,
Au moindre bruit rouvrant ses yeux appesantis,
Elle vole, inquiète, au berceau de son fils,
Dans le sommeil longtemps le contemple immobile,
Et rentre dans sa couche à peine encor tranquille.
S'éveille-t-il ; son sein, à l'instant présenté,
Dans les flots d'un lait pur lui verse la santé.
Qu'importe la fatigue à sa tendresse extrême?
Elle vit dans son fils, et non plus dans soi-même ;
Et se montre aux regards d'un époux éperdu,
Belle de son enfant à son sein suspendu.
Oui, ce fruit de l'hymen, le trésor d'une mère,
Même à ses propres yeux est sa beauté première.

LEGOUVÉ.

e toutes les opérations maternelles l'allaitement est la plus itoire, parce qu'elle est la seule désintéressée et volontaire; t le gage le plus précieux de la tendresse d'une mère; c'est ninistère le plus saint, puisqu'il influe sur le moral comme le physique, et que c'est de cette fonction que nous reces l'influence de nos destinées. La femme qui aurait une apprécié le plaisir délicieux qu'une mère éprouve à être le ioin des premiers sourires et d'objet des premières caresses son enfant renoncerait pour toujours à partager avec une ıngère le droit de mère ; elle s'éviterait par là la douleur de r son enfant aimer une autre femme autant et plus qu'elle, e regret de sentir que la tendresse qu'il conserve pour sa pre mère est une grâce, et que celle qu'il a pour sa mère ›ptive est un devoir. Si une mère, dit un auteur, est assez ıaturée pour fermer l'oreille aux cris de son enfant qui lui t la vie, si elle refuse son sein à cet être faible qui lui tend les

je ne crois pas qu'il y ait une femme sensée qui, en recevant son enfant des mains d'une nourrice mercenaire, soit restée indifférente et n'ait été vivement émue au moment de leur douloureuse séparation ; il n'en est pas une qui n'ait éprouvé une secrète jalousie capable de lui faire payer bien cher l'oubli de ses devoirs, l'espoir chimérique de conserver la fraîcheur de ses vains appas, et la crainte qu'elle a éprouvée de ne pouvoir s'abandonner librement aux travers et à la folle dissipation de la vie. Telle a été quelquefois la force de ce sentiment de jalousie, qu'on a vu des femmes faire un crime à leurs enfants et même les punir de pleurer la mère qui les a nourris, et de fuir celle qui leur a donné la vie. La vie, insensées! Eh! que doit un enfant à la mère qui ne lui a encore donné que cela? Sait-elle quand elle la lui a donnée? Prétend-elle lui rendre un service important alors qu'elle ne connaît pas même l'être qu'il plaira à la nature de lui envoyer, et dont elle a mille fois regardé le fardeau comme un malencontreux accident pendant la durée de la grossesse! Ah! le bonheur répandu sur le moment le plus pénible de la vie est seul un bienfait; les soins prodigués à un enfant forment seuls des droits positifs à son attachement.

Les mères qui n'ont point nourri leurs enfants n'ont point connu la force que donne le plaisir de remplir un devoir aussi sacré. Et combien cette force acquiert d'énergie, combien elle se multiplie et rehausse toutes les facultés morales et physiques, quand une mère tient dans ses bras et presse sur son sein le fruit de son chaste amour, dont les premiers mouvements, lorsqu'elle ne pouvait le voir, la faisaient tressaillir de joie! La femme alors m'a toujours paru un être au-dessus de son sexe.

Quoique affaiblie par le travail qu'elle vient d'essuyer, elle ne sent plus de faiblesse à l'instant où on lui présente

de tous les autres accidents auxquels sont exposées les mères qui ne nourrissent pas.

Avantages que l'enfant retire de l'allaitement maternel.

Si les femmes qui chérissent leur santé et qui désirent être exemptes d'infirmités ont le plus grand intérêt de nourrir, les avantages que retire l'enfant d'être allaité par sa mère sont encore plus grands et plus réels que ceux qu'en retire la mère elle-même.

Avant de naître, l'enfant jouissait dans le sein de sa mère d'une chaleur douce et bienfaisante; mais lorsqu'il a vu le jour, il ne lui reste plus qu'une chaleur au-dessous des besoins de sa vie, et il périrait infailliblement si sa mère ne suppléait à ce défaut en lui transmettant de sa propre chaleur. Elle le presse doucement contre son sein, le réchauffe de son haleine, et par cette sorte d'incubation maternelle, elle lui continue pour ainsi dire son influence calorifique, à laquelle elle le soumettait pleinement pendant le temps qu'il faisait encore partie d'elle-même; elle l'éloigne de tout danger, devine ses moindres besoins, se prête évidemment à son langage; et cette communication morale si touchante qui s'établit entre eux supplée aux liens seulement relâchés, mais non détruits, de la communication physique. C'est cette sympathie qui a pris naissance dans son sein et qui doit durer jusqu'au moment où l'enfant devenu plus fort peut se passer d'elle, qui établit ce commerce de doux sentiments, d'affections, de prévenances continuelles qui sont indispensables au nouveau-né, et auxquelles une mère seule peut fournir.

Comment après cela une mère oserait-elle, sans de puissants motifs, déposer ce fardeau précieux entre les mains d'une nourrice étrangère, et confier à un devoir gagé l'existence

frêle et délicate d'un enfant auquel elle vient de donner le jour? Au lieu de rencontrer cette prodigalité de soins, de tendresse et d'attentions qui sont des sentiments innés dans une mère, abandonné à l'intérêt précaire d'une nourrice salariée, il ne trouvera qu'un genre d'affection qui, s'il existe réellement, ne peut être que l'effet de l'habitude, puisque la nature n'en a pas fait les premiers frais.

Mais en supposant qu'une nourrice étrangère, comme on en rencontre quelquefois, possédât toutes les qualités morales nécessaires pour soigner convenablement l'enfant qui lui serait confié, elle pourrait très-souvent ne pas se trouver dans toutes les conditions physiques pour l'allaiter. C'est ainsi qu'elle peut être affectée, même à son insu, de plusieurs maladies inapparentes qui peuvent avoir une influence fâcheuse sur la nature de son lait. Plusieurs circonstances peuvent faire ainsi qu'une nourrice qui a du lait pendant quelque temps n'en ait bientôt plus ou que d'une très-mauvaise qualité; c'est ce qui arrive à celle qui devient enceinte en nourrissant.

Il existe encore une raison physiologique assez importante à elle seule pour condamner l'allaitement étranger; c'est le défaut de rapport qui se trouve entre les premiers besoins du nouveau-né et la nature du lait que peut lui offrir une femme accouchée depuis fort longtemps. L'enfant, en effet, apporte dans ses intestins en naissant une mucosité visqueuse connue sous le nom de méconium; le séjour prolongé de cette substance peut être suivi d'accidents, lorsqu'il ne la rejette pas naturellement; rien n'est plus propre à remplir cette importante indication que le lait formé immédiatement après l'accouchement. On ne peut rencontrer cette qualité de lait dans une nourrice étrangère que lorsqu'elle prend un enfant immédiatement après être accouchée elle-même...

Il est donc certain que le lait seul de la mère est dans tous

les temps tel qu'il doit être. Subissant des changements et acquérant de la consistance à mesure que l'enfant croît, il a toujours les qualités régulières, soit qu'on le considère au commencement, au milieu ou à la fin de la nourriture, comme nous le verrons en parlant de l'hygiène de la nouvelle accouchée ou de la femme qui allaite, dans le second volume de cet ouvrage.

S'il est avantageux pour la mère d'allaiter, l'intérêt de son enfant doit l'y engager encore plus que le sien propre. L'allaitement maternel est le plus sûr moyen de fournir à l'État des hommes robustes et d'améliorer les mœurs, comme nous l'avons déjà dit plus haut; mais étendre avec Jean-Jacques Rousseau la nécessité de l'allaitement maternel à toutes les femmes indistinctement, ne reconnaître aucun obstacle qui puisse et qui doive les empêcher de se livrer à cette fonction, c'est donner, comme l'a judicieusement observé Moreau de la Sarthe, dans une erreur qu'on peut lui pardonner parce qu'il n'était pas médecin, mais contre laquelle celui qui fait de la médecine le sujet de ses méditations doit s'élever avec force. Il serait dangereux d'adopter cette assertion de Rousseau, qui prétend que l'enfant ne peut pas avoir de nouveau mal à craindre du sang dont il est formé.

Pour nous, malgré l'opinion contraire, il est démontré qu'il existe une infinité de circonstances qui s'opposent formellement à l'allaitement maternel, et qui imposent au médecin le devoir rigoureux de le défendre complétement et toujours. Et quel lait et quelle vie pourrait donner et entretenir une mère continuellement en souffrance, ou atteinte d'une affection humorale ou contagieuse? Quelle ressource et quel appui un malheureux enfant jeté au monde sans défense pourrait-il trouver dans les bras d'une mère qui ne lui offrirait qu'un sein mollasse, aride ou mal conformé, et qui aurait elle-même à

lutter, avec des forces inégales, contre une sensibilité morbide, contre des causes morales, profondes et sans cesse renaissantes, ou même contre les seules épreuves infligées aux mères par les sots usages du monde et tous les caprices de la mode.

Puisqu'il existe des cas où une véritable mère doit confier l'allaitement de son enfant à une nourrice étrangère, nous dirons que, dans l'opinion de nos urologues, l'inspection microscopique et l'analyse chimique des urines doivent jeter une vive lumière sur les qualités d'une bonne ou mauvaise nourrice. Il est bon que celle-ci soit accouchée seulement quelques jours avant la mère ; il faut qu'elle soit jeune, exempte de tout vestige de vice vénérien. On exige aussi qu'elle fasse jaillir un lait blanc et sucré ; on préfère les brunes aux blondes, et l'on s'informe de la douceur de leur caractère et de la pureté de leurs mœurs.

Pendant l'allaitement, la nourrice fera usage d'aliments substantiels et de facile digestion ; elle évitera l'abus des boissons alcooliques, les passions tristes et violentes qui donnent au lait une qualité nuisible et ne s'exposera point au développement d'une nouvelle grossesse.

On a cru de tout temps et certains auteurs ont des raisons légitimes pour croire que le lait est capable de modifier le corps et l'esprit des enfants. Non-seulement Hippocrate était de cet avis, mais Galien prétend que le fœtus est sujet aux passions dans le sein de sa mère, et que lorsqu'elles sont vives, il s'inquiète et se remue au point de rompre ses membranes et d'occasionner lui-même son avortement. Platon voulant expliquer pourquoi Alcibiade était si hardi, au lieu d'être timide comme un Athénien, dit : Ce phénomène provient de ce qu'il fut allaité par une Spartiate. On connaît la belle métaphore de Virgile, dans laquelle Didon, outrée de la fuite d'Énée, apos-

trophe ce héros et lui reproche sa perfidie en lui disant qu'il est né sur les rochers du Caucase, et qu'il a sucé le lait d'une tigresse d'Hyrcanie.

Nec tibi Diva parens, generis nec Dardanus auctor,
Perfide, sed duris genuit te cautibus horrens
Caucasus, Hyrcanœque admorunt ubera tigres.

Suivant le docteur Robert, l'esprit et la stupidité des nourrices, leurs vices comme leurs vertus se communiquent à leurs nourrissons. Rosen prétend aussi que l'enfant prend le caractère et les goûts de sa nourrice. Il rapporte que des chiens allaités par des louves ont dégénéré en animaux féroces et cruels, et que des lionceaux allaités par des vaches sont devenus privés comme leurs nourrices. Diodore dit que la nourrice de Néron était adonnée au vin, aussi était-ce après des orgies que ce prince se montrait dans toute sa férocité. Mais sans examiner ici jusqu'à quel point ces opinions que nous venons de rapporter sont fondées, il est au moins de fait que le moral des nourrices influe sur le physique des enfants. Les célèbres Deyeux et Parmentier n'ont-ils pas observé que les vives affections de l'âme troublaient la sécrétion du lait et le rendaient plus fluide, plus fade et plus jaunâtre? Ne sait-on pas aussi que des nourrissons qui tettent des femmes colères ou emportées sont sujets aux convulsions et à la diarrhée bilieuse?

Levret rapporte qu'une femme était dans l'usage, pour former les bouts, d'avoir recours à la bouche d'un petit chien.

Un jour elle se livra à un violent accès de colère, mais avant de donner à teter à son enfant elle eut recours à son chien, qui fut atteint d'une attaque d'épilepsie. Une mère s'exposerait donc à devenir coupable d'infanticide en nourrissant,

ɜtte force n'est qu'un sentiment animal, un instinct
ui appartient à la plante, à l'insecte, au quadrupède,
ıx comme à la femme : loi immuable de la nature,
servation, penchant irrésistible auquel nul être sur
peut se soustraire, auquel la nature a confié la vie !
force puissante qui prépare dans la plante le lait qui
graine, le duvet qui la réchauffe, les gousses et les
ui l'abritent. Dans les êtres plus parfaits, cette force
te s'associe aux passions, double leur puissance et
usqu'à l'industrie. Tous les animaux veillent avec
sur le fruit de leur accouplement ; c'est même chez
rs qu'il est intéressant d'étudier l'instinct maternel,
l n'est point altéré, comme chez l'homme, par les
ıs sociales.

ıe supplée par la ruse à la lenteur de ses mouve-
ıgressifs ; elle cache ses œufs dans les endroits les
és et les plus inaccessibles ; la femelle du caïman,
r recélé les siens dans du sable, ne les perd pas de
défend de tout son pouvoir contre l'avidité des
'oiseau tresse son nid avant de savoir qu'il va pro-
lque chose dont il prendra grand soin ; il l'environne
t délicat avant de connaître la délicatesse de sa cou-
ıve, c'est-à-dire que l'être le plus actif reste immo-
ınt plusieurs semaines sur une coque froide et insen-
ıt de savoir qu'elle renferme des êtres semblables
ponte étant commencée, il change absolument de
de caractère ; son affectueuse sollicitude ne s'ex-
lors que par un tendre et mystérieux silence ; enfin
ɜtant éclos, le père et la mère apportent leur nour-
ırtent leurs ennemis ; ils chantent, ils s'inquiètent,
ıuissent, ils se désespèrent : si l'on entend quelques
l'intérieur du nid, ce sont ceux des petits qui arri-

t que le Créateur lui a fait don de son auréole protectrice, lutôt il semble qu'elle ait transporté son existence dans un e être; rien de personnel ne se glisse dans ce qu'elle uve; elle a cessé de vivre pour elle; c'est sa fille qui la mmence.

n a raison d'avancer que l'amour maternel est un penchant nitif, fondamental dans l'économie animale. La femme otée par l'homme sauvage nourrit toujours ses enfants de propre lait; dans des marches longues et pénibles elle en e jusqu'à deux sur son dos, où ils se trouvent doucement nus par une couverture de laine ou de coton nouée sur sa rine; elle se délecte sous ce doux fardeau. La femme sau- e ne maltraite jamais son fils. Est-il malade, elle ne l'aban- ne plus, elle le comble de soins et de caresses. Meurt-il, la voit s'agenouiller sur son tombeau et pleurer amère- nt le trésor qu'elle a perdu. Souvent elle reste immobile dant plusieurs jours sur la terre qui couvre une aussi chère ouille. L'anniversaire de ce trépas est constamment pour un jour de deuil.

'amour maternel communique un courage qu'on croirait lessus des forces de la nature, et ce courage subsiste pen- t tout le temps que les petits ont besoin de la protection de r mère; on a vu les plus timides volatiles braver des dan- s et surprendre les spectateurs par des actes de hardiesse e témérité; mais l'instinct de la maternité, qui donne tant courage à des oiseaux et à des êtres d'une complexion faible imide, frappe au contraire les bêtes les plus féroces d'une le de crainte et de pusillanimité. On lit dans un voyage un it touchant, et relatif à la femelle d'un ours blanc pour- vie par quatre chasseurs : lorsqu'elle vit le danger qui la naçait, on raconte qu'elle poussa des cris lamentables, et elle embrassa affectueusement ses deux petits : elle les pla-

çait ensuite sur son dos, les couvrait de caresses, et s'efforça de les dérober à l'ennemi par la fuite. Les premiers chasseurs, touchés par ses plaintes, se retirèrent; d'autres moins humains les remplacèrent, et lui tirèrent une balle dans la poitrine. Elle périt, ne cessant de regarder ses oursons avec le plus vif regret.

Dans l'espèce humaine l'amour maternel acquiert une plus intéressante énergie; c'est un sentiment qui se perfectionne par l'étendue des rapports au milieu desquels il se développe. Comme l'instinct de relation embellit tout, rien n'égale le charme que l'éducation imprime à ce genre particulier de sensation; tous les projets qu'il suggère sont des plaisirs, toutes ses fatigues sont des jouissances. La femme née dans les classes supérieures de l'ordre social ne borne donc point sa tâche aux soins matériels qu'exige la conservation corporelle de son enfant : elle agrandit la sphère de son intelligence; elle coordonne son existence morale; elle lui inculque tous les attributs de son esprit; elle lui imprime toute la sensibilité de son âme; elle le revêt en quelque sorte de son caractère en lui transmettant son idiome; elle forme seule le doux son de sa voix et jusqu'au jeu innocent de sa physionomie naissante; il n'est pas un seul de ses mouvements dont elle ne facilite la grâce, dont elle ne modère la précipitation; c'est ainsi qu'elle influe sur ses destinées futures.

Le véritable amour maternel, l'amour humain, commence donc ou finit l'instinct animal; les femmes ne seront mères, suivant la loi morale de la nature, que lorsqu'elles travailleront à développer l'âme de leurs enfants. Leur mission sur la terre n'est pas de procréer un bipède intelligent, c'est un homme complet que le monde leur demande, un homme dont toutes les passions participent du beau et de l'infini, qui sache choisir sa compagne, inspirer ses enfants, et, s'il le faut, mourir

r la vertu. Il y a donc pour la femme un double devoir, ıme il y a pour l'homme une double naissance : naître à ie, ce n'est rien que naître au plaisir et à la douleur ; naître amour de Dieu et des hommes, c'est là véritablement naî- et cette seconde naissance notre mère nous la doit, si elle t jouir d'un autre bonheur que de nous voir respirer et érer ; de ce bonheur que Shakspeare exprime si bien lors- il fait dire à la mère de Coriolan : « J'éprouvai moins de à sa naissance que le jour où je lui vis faire une action omme ! » Il est beau de surprendre, comme le fait Plutar- e, dans le cœur du fils l'origine de cette joie de la mère. a fin qui lui faisait aimer la gloire, dit-il en parlant de riolan, était la joie qu'il voyait que sa mère en ressentait. s deux âmes s'étaient entendues pour le bien de la patrie et l'humanité. »

Il n'y a rien de réfléchi, tout est spontané dans l'amour ıne mère. Il fallait bien que la nature environnât son tendre nistère de toutes les illusions du bonheur, car si l'on son- ıit d'avance à tous les écueils dont l'existence est menacée, elle est celle qui ne frémirait de la périlleuse tâche qu'elle pose ?

Tout Paris se souvient de cette soirée désastreuse qui fut si neste à l'amour maternel. Un ambassadeur d'Allemagne nnait une fête à l'occasion du mariage de l'illustre conqué- nt qui a rempli la France et le monde entier de l'éclat de son nie et de sa gloire ; mille flambeaux éclairaient un palais agique élevé avec autant de célérité que d'imprévoyance. us les arts avaient uni leurs merveilles pour enchanter ce au lieu ; les colonnes étaient couvertes de festons, de guir- ndes, de chiffres enlacés et autres ornements symboliques ıxquels un vernis combustible avait imprimé les plus fraîches ouleurs....

e veuve inconsolable, si jalouse de la mémoire pieuse de illustre époux; cette mère tendre, si soigneuse de l'honır et du bonheur de ses enfants, qui, dans des temps d'af-ıse mémoire et dans un moment suprême où ses jours ient en danger, belle de son courage, belle de la beauté et la grandeur de son âme, belle de ses enfants qu'elle tenait la main pour les montrer aux députés de la nation, qui raient les respecter et les honorer, mérita, au péril même sa vie, la triple couronne d'épouse, de veuve et de mère, en omplissant dignement et religieusement les pieux et saints roirs d'épouse, de veuve et de mère...! Aujourd'hui, 20 mai 18, nous sommes tous consternés, en apprenant la mort si ttendue qui ravit la meilleure des mères à ses pauvres en-ts...!

Voici ce que nous lisons dans un journal du jour, à l'occa-ı de cette affreuse mort : « Une nouvelle aussi imprévue douloureuse nous arrive d'Angleterre : Madame la du-sse d'Orléans vient de mourir subitement dans sa rési-ıce de Richemond, près Londres. Le cœur de la France est noble, trop généreux, pour refuser l'hommage d'une res-tueuse émotion au malheur de cette famille qui a régné elle, et dont la tempête révolutionnaire a emporté si rapi-nent la haute fortune. Depuis cette grande chute, cette fa-le n'a compté que des deuils, et un des plus sensibles sera ıt-être celui que la Providence vient de lui envoyer de nou-ıu....

Madame la duchesse d'Orléans, qui, jeune encore, va rejoin-dans la tombe l'infortuné prince dont une affreuse cata-ophe la sépara si vite, était une femme d'une haute distinc-n de cœur et d'esprit. Elle était le conseil et l'inspiration ses fils. Le courage qu'elle avait montré le 24 février avait rélé en elle un caractère plus grand que les épreuves du

pendant toute sa vie qu'elle s'est montrée vraiment ...çaise par l'esprit et le courage. Continuant dans l'exil la ieuse tâche commencée près du trône, elle s'était vouée tout ntière à l'éducation de ses enfants; elle a voulu, et elle a su tre à la fois leur père et leur mère; leur éducation était la onsolation et l'espoir de son âme généreuse. La mort l'a frappée à son poste et faisant son devoir; brusquement enlevée au espect et à l'affection des siens, elle laisse à tous ceux qui, de oin ou de près, ont pu la connaître et l'admirer, un souvenir t des regrets que le temps n'effacera point.

Ah ! qu'il nous soit du moins permis de saisir cette occasion ouloureuse pour témoigner nos regrets de la perte d'une rincesse vertueuse qu'il a plu à la Providence de soustraire ux luttes et aux anxiétés du monde !...

Voici ce que dit le spirituel et savant Cuvillier-Fleury sur ette vertueuse princesse : « La duchesse d'Orléans, quel que oit le jugement que l'histoire équitable réserve à sa noble vie, vait une grande vertu, rare dans le siècle où nous sommes, a constance dans ses convictions, la fidélité à ses amis. Malheureuse exilée, elle était restée ce que sa généreuse nature et la lus illustre alliance l'avaient faite : Française par le cœur, libérale jusqu'au fond de l'âme, pleine de l'esprit de son temps, ttachée sans réserve à la cause que la révolution de 1830 vait fait triompher et qu'une volonté chère, obéie avec passion, avait recommandée à son culte exclusif. Toute vertu a on excès. Le dévouement d'une mère n'en connaît pas, dans a mère du comte de Paris les idées du duc d'Orléans survivaient; idées qui remontaient par leur date, écrite sur un testament, à près de dix ans en deçà de la catastrophe de février, mais qu'un pieux amour entretenait en elle, comme le souvenir du prince lui-même, dans une inaltérable jeunesse... ...nçant l'oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre

ıvons infiniment sublime et supérieure à
:, le bruit le plus faible, la vue d'un insecte
erge; devenue mère, elle est pleine d'un
e de tout danger; elle ne craindra pas d'aller
ın lion et de lui demander son fils.
'est développée une nouvelle puissance, une
qui lui étaient inconnues. Désormais, même
; aimera la vie plus pour son enfant que
:ar maintenant, peu lui importe qu'elle soit
rvu qu'elle puisse voir son enfant heureux.
, les privations, les souffrances, pourvu que
nque de rien et se porte bien.
ut en lui, ses défauts comme ses qualités.
:l l'aveugle et sur elle-même et sur son
ent absorbe toutes ses idées, toutes ses sensa-
dans le monde que lui et rapporte tout à lui
sur sa jeune tête toute sorte de vœux et d'es-
t en lui un grand magistrat, un général d'ar-
peut-être un empereur : car la mère entoure
enfant des plus beaux rêves. Une apparence
trembler pour ses jours, et si une maladie
ler l'harmonie de ses fonctions vitales, avec
ıt ne réclame-t-elle pas les secours du méde-
: cherche à lire dans ses yeux la crainte ou
semble que tout au monde doit s'intéresser
ature. Avec quelle ferveur elle invoque la
ivinité et des puissances célestes ! Ah ! si le
x pendant la tempête, la mère aussi n'est
ue pendant la maladie de son enfant.
s l'amour maternel; mais quelque péni-
ques, elles sont souvent bien douces au
ı a vu à Paris une malheureuse femme

dont l'enfant succombait aux plus cruels symptômes d'une variole confluente : il est dans le cours de cette maladie une affreuse période qui réclame les soins les plus attentifs. Cette tendre mère, s'abandonnant à tous les mouvements de son cœur, suçait avec ses propres lèvres l'éruption hideuse qui consumait son malheureux enfant : elle veilla pendant plusieurs nuits près de son lit sans que sa santé en éprouvât la moindre atteinte : elle l'arracha des bras de la mort. Que de douleurs elle lui épargna! Elle aurait voulu lui donner son âme!...

J'en ai dit assez sur ce sentiment inépuisable auquel le monde doit sa durée, sur cet amour qui est le premier auquel on répond, sur cette passion attractive, la plus naturelle, la plus riche en émotions, qui ne connaît ni les refroidissements ni les caprices, qui s'accroît par les contrariétés, qui ne cesse qu'avec l'existence : l'amour s'envole, l'amitié s'altère, l'ambition s'affaiblit; mais il y a quelque chose d'impérissable dans l'instinct maternel qui se soutient toujours au même degré. L'enfant moissonné dans son aurore conserve toujours son culte dans le cœur de celle qui l'a conçu : elle ne veut pas être consolée...

Si Dieu réserve à l'âme maternelle
Un bonheur pur qu'il n'a point fait pour nous,
Il mêle aussi, parmi ces biens si doux,
D'affreux chagrins qui ne sont que pour elles.

Dans la première quinzaine de février 1856, deux femmes sont assises l'une près de l'autre à l'audience du tribunal correctionnel, sixième chambre, présidée par M. Dubarle. Toutes deux sont vieilles, faibles, chétives, pauvrement vêtues, et leur préoccupation est vive, car l'une d'elles, la plus âgée, doit bientôt avoir à répondre du délit de mendicité : ces deux

femmes sont comme la mère et la fille. Quelle est la mère? Quelle est la fille. On peut s'y tromper : la vie a pesé sur elles du même poids, et si l'une a plus d'années, l'autre est plus affaiblie. A chaque condamnation qu'elles entendent prononcer, elles échangent un serrement de mains, et chacune d'elles essuie les gouttes de sueur tombant du front de l'autre.

On appelle la cause de la veuve Destrois; la mère va se placer à la barre du tribunal; sa fille a voulu se lever pour l'accompagner, mais elle tombe sur son banc en fondant en larmes.

Le président à la prévenue. — Vous avez mendié et vous savez que la loi punit la mendicité?

La mère. — J'ai tendu la main, oui, monsieur, pourquoi mentir? Mais si vous saviez pourquoi!

La fille, de son banc et d'une voix brisée. — Dis-le, mère, dis pourquoi à ces messieurs : c'est parce que j'étais malade, messieurs, parce qu'elle voulait me guérir qu'elle a demandé. Je lui avais bien défendu, pourtant; mais, quand je suis malade, il n'y a pas à la retenir.

Le président à la prévenue. — Déjà, il y a trois ans, vous avez été condamnée pour mendicité : cette première condamnation aurait dû vous empêcher de recommencer?

La mère. — Il y a trois ans, oui, c'est possible (*se tournant vers sa fille*). C'est pendant ta première maladie, tu sais.

La fille, se rapprochant de la barre. — Ah! oui, messieurs, pour sûr, c'est vrai! Ma mère n'a jamais rien demandé à personne que quand j'ai été malade.

Le président. — Demeurez-vous ensemble?

La fille. — Toujours, monsieur, toujours, nous ne nous quittons jamais; nous sommes veuves toutes les deux; je n'ai pas d'enfants et elle n'a que moi.

Le président.—Vous paraissez toujours souffrante, malade, vous ne pouvez soutenir votre mère?

LA FILLE, *vivement*.—Non, non, je ne suis pas malade; à présent je travaille, je gagne trente sous par jour, et avec ça nous n'avons besoin de personne. Oh! je vous en prie, messieurs, ne l'envoyez pas au Dépôt, je ne pourrais plus travailler sans la voir, et nous serions malheureuses toutes deux.

Il faut renoncer à peindre la mère regardant sa fille, les mains jointes et s'associant mentalement à sa prière. Le tribunal s'était hâté de l'excuser, et Monsieur le président, en prononçant l'acquittement de la mère, a, dans quelques paroles touchantes, félicité la seconde prévenue de sa piété filiale, et l'a encouragée à persévérer dans ses excellents sentiments.

Ce double trait d'amour maternel et d'amour filial est trop significatif et trop touchant pour avoir besoin de commentaires.

De la Maternité dans le monde physique et moral.

La maternité vient encore agrandir l'influence de la femme, et compléter le cycle de son existence, en lui assignant la vraie mission que la Providence lui a destinée. Il est certain que nous sommes bien plus les enfants de notre mère que ceux de notre père.

L'article qu'on va lire, par les faits neufs et intéressants qu'il présente et par les considérations historiques et philosophiques qui l'accompagnent, nous a paru des plus importants. Nous l'avons puisé à une très-bonne source; nous l'avons tiré de l'ouvrage très-bien pensé et très-bien écrit de M. Ernest Legouvé, à qui nous offrons ici un juste tribut de reconnaissance, pour les nombreux emprunts que nous lui avons faits.

Lorsque par la pensée on évoque devant soi le personnage maternel, lorsque l'on prononce ce seul mot de mère, soudain tous les souvenirs de bienfaits et de dévouement qui s'atta-

chent à ce nom comme un cortége nous pénètrent d'un tel respect, que l'on doute d'abord qu'il puisse rester aucun droit légitime à réclamer pour elle. Parler de son émancipation, c'est calomnier, ce semble, la conscience publique. Regardons en effet autour de nous, descendons dans les cœurs les plus incrédules, nous y trouvons une sorte de culte pour ce titre de mère. Dites à ce jeune homme sceptique dont toute la verve se dépense en satires contre la vertu des femmes, et qui rit de cette vertu même comme d'un préjugé, dites-lui que sa mère a été faible un jour ! Le voilà qui bondit d'indignation. Il vous démentira, il vous provoquera peut-être; tous les sentiments purs se réveillent en lui dès qu'il s'agit d'elle. Quel homme, si grossier qu'on se le représente, ne s'écarte avec déférence pour faire place à une femme grosse ? Plusieurs peuples absolvent la femme enceinte qui vole pour nourrir son enfant, et la maternité épurant jusqu'à la nudité même, la vue d'une mère jeune et belle qui allaite son nouveau-né n'inspirera jamais à un honnête homme d'autre sentiment que celui d'une chaste vénération. Enfin la nature semble comme les hommes laisser tomber une couronne sur la tête devenue mère, la couronne de la beauté et de la santé. Un illustre savant moderne a démontré que la femme qui n'a point porté un être humain dans ses flancs demeure un être incomplet, frappé même souvent de langueur maladive. Il ne suffit pas que la femme soit amante, il ne suffit pas qu'elle soit épouse, il faut qu'elle soit mère. Pareil à l'âme qui n'arrive à toute sa force qu'en passant à travers les épreuves de la vie, le corps des femmes ne trouve que dans les fatigues de la gestation toute sa puissance de développement. L'allaitement même, ce rude office, renouvelle les organes qu'il semblerait devoir épuiser, la poitrine s'élargit, les épaules s'ouvrent, la tête se relève sur le cou plus souple et plus fort; la femme enfin ne se montre

à nos yeux comme une créature achevée qu'avec un enfant dans ses bras. Aussi la fiction théâtrale elle-même n'a-t-elle jamais osé porter atteinte à ce personnage de la mère. Le théâtre a représenté des épouses adultères, des frères ennemis, des fils qui tuent leur mère ; mais une mère qui tue ses enfants, il n'en existe qu'une dans l'histoire poétique : c'est Cléopâtre... La mère est ici-bas le seul Dieu sans athée.

Le croirait-on cependant? En dépit de cet accord de toutes les âmes, la science pendant quatre mille ans, c'est-à-dire jusque dans notre siècle, a refusé à la femme le titre de créatrice ! Les savants ont prétendu que la mère n'était pas mère.

Ce fait aussi curieux qu'important demande un examen approfondi, car toute la question de l'affranchissement des femmes est là, avec Dieu même pour juge.

Je parcourais un jour les monuments primitifs de la législation orientale, et j'y cherchais ce qui regarde la mère, quand tout à coup mes yeux tombèrent sur une phrase qui me fit tressaillir d'étonnement. Cette phrase, la voici : « La mère n'enfante pas, elle porte. »

La mère n'enfante pas! Qu'est-ce donc que la mère? Qu'est-ce donc que l'enfant ? Je courus aux lignes suivantes pour chercher le sens de ce blasphème énigmatique, et je lus ce qui suit : « Lorsque vous choisissez la saison convenable et que vous semez dans un champ bien préparé des graines mûres, ophiques s se développent bientôt en une plante de la même tants. Nou u importe que ce soit des semences de riz ou de le champ vous rendra ce que vous lui aurez donné, car n'est pour rien dans la nature des plantes u'à leur nourriture, et la semence dans éploie aucune des propriétés de la terre. a reproduction des êtres humains femme est le champ. La femme

e l'enfant, elle donne ce qu'elle a reçu, et le fils naît toujours doué des qualités de celui qui l'a engendré. » (*Lois de Manou.*)

Ces idées, contre lesquelles protestait le seul bon sens, me parurent d'abord si monstrueuses, que je les rejetai comme un des mille contes fantastiques de l'Orient, et pour absoudre l'antiquité d'une telle doctrine, je m'adressai au prince des naturalistes grecs, à Aristote. Que trouvai-je dans ce grand homme? ces mots : « Le père seul est créateur. » Je cherchai refuge dans le moyen âge, et je fis appel à cette science qui comprenait alors presque toutes les sciences, la théologie. Saint Thomas, dans son chapitre *de l'Ordre de la Charité,* me dit : « Le père doit être plus aimé que la mère, attendu qu'il est le principe actif dans la génération, tandis que la mère y est seulement le principe passif. » J'interrogeai les savants des siècles suivants, presque tous répétaient cette doctrine de Manou : « Le pouvoir procréateur est le pouvoir mâle... » Enfin, des naturalistes illustres de nos jours, prenant à la fois exemple et appui sur la Genèse indienne, et lui empruntant ses comparaisons comme ses raisons, ont été plus loin encore, et ils ont dit : « Il y eut un premier chêne ; ce premier chêne couvert de glands contenait en lui, non-seulement les chênes auxquels il a donné naissance, mais les chênes issus de ceux-là et ceux qui leur ont succédé ; toutes les générations à venir des chênes renfermées dans ces premiers glands avec leurs puissances latentes, sous forme de germes, emboîtés les uns dan[illegible] autres, en sont sorties à leur tour et conti[illegible] épouse, il [illegible] semblab[illegible] qu'on déplie sur [illegible] à toute sa[illegible]. Telle est l'[illegible] Adam [illegible] tenait en lui [illegible] tous les êtres hum[illegible] du monde et qui naîtr[illegible] part à la

perpétuation de la race humaine fut celle de la terre, qui a reçu et alimenté les fruits du chêne. Ève est la nourrice. »

Si ce fait est vrai, si Dieu lui-même a prononcé, si l'œuvre qui semble le plus complétement l'œuvre de la femme ne lui appartient pas ; si l'enfant qu'elle porte neuf mois dans ses [illegible] n'est pas sa créature, mais son fardeau ; si le sein ma-[illegible], ce divin berceau qui, pareil à un être, semble tressaillir, [illegible] et aimer, pour ainsi dire, n'est qu'un réceptacle inerte, [illegible] influence et sans droit de création sur l'être qu'il a reçu, la femme ne joue plus dans le monde que le rôle d'une créature infime et secondaire ; c'est un accessoire utile, rien de plus, et toutes les servitudes qui l'assujettissent à l'homme sont consacrées par la nature elle-même.

Cette conséquence est si rigoureuse, que dans les pays où cette doctrine a prévalu, l'anathème sur la mère a passé de la science dans la loi et même parfois dans les mœurs.

La loi indienne dit : « Respecte ton père et ta mère ; » mais soudain elle ajoute : « Ton respect pour ton père t'ouvrira seul le monde supérieur de l'atmosphère. » L'amour pour le père était un devoir religieux ; l'amour pour la mère un acte de gratitude humaine. En Grèce, dans les temps héroïques, Agamemnon meurt tué par Clytemnestre. Soudain Apollon appelle son fils Orestre ; il lui met son poignard dans la main, il lui ordonne de frapper Clytemnestre ; et dans les *Euménides* d'Eschyle se pose cette doctrine monstrueuse qu'Oreste n'était point parricide, car il ne tuait que sa mère. C'est Apollon qui plaide lui-même la cause d'Oreste devant l'aréopage : « La mère, dit-il, *n'engendre pas ce qu'on appelle son enfant....* » Minerve, appelée à donner son suffrage, parle ainsi : « Je suis tout entière pour le père : *Oreste doit être absous.* » Et l'aréopage, ce tribunal suprême de la Grèce, ce tribunal qui représente, pour ainsi dire, la justice antique, s'inaugura par

olution d'un homme meurtrier de sa mère, c'est-à-dire a proclamation de ce principe : la mère ne crée pas son

ns le monde moderne, le nom seul de père passe aux endants. Quand la noblesse fut instituée, elle ne put, en générale, se communiquer que par les pères ; et au- i, dans toutes les classes, le droit de direction n'appar[pul-] ux pères.

oici ce que dit le poëte Victor de Laprade :

Dans le sein de la femme avant d'être enfermé,
De quels esprits divins le sien fut-il formé ?
S'était-il exhalé du souffle des fontaines ?
Avait-il voyagé dans les eaux souterraines,
Dans les grottes en prisme amassé de cristaux,
Condensé les vapeurs des liquides métaux ?
Sous l'écorce avait-il circulé dans la séve
Que la lune à son gré fait descendre ou soulève,
Et connu le bonheur des bourgeons entr'ouverts,
Et l'éveil du printemps, et dans les noirs hivers
Ces rêves dont la terre, en ses veines plus lentes,
Dans un triste sommeil berce l'âme des plantes ?
Fleur offrant son calice à la fleur de l'été,
Sous un rayon avide avait-il palpité ?
Avant ces blonds cheveux, ces bras roses et frêles,
Aviez-vous, Hermia, des plumes et des ailes ?
Aviez-vous fait des nids et sifflé des chansons
Et joué sous la feuille avec les gais pinsons ?
. . . .

Ou plutôt, tour à tour, source, oiseau, chêne et rose,
Vous avez recueilli l'esprit de toute chose,
Et des êtres divers, traversés jusqu'à nous,
Gardé ce qu'en chacun Dieu sema de plus doux.
Comme au seuil d'un tombeau, triste au moment
Devant l'humanité vous hésitiez peut-être,

Dis-nous, âme du lis et du cygne enchanteur,
L'homme sombre et pensif sans doute t'a fait peur ;
Et pour rester encor calme, ignorante et pure,
Tu voudrais prolonger ta première nature
Au sein de l'univers, heureux d'être toujours
Exempt de la pensée et débordant d'amour !

Une partie de la science en était encore parmi nous à théorie du premier chêne, lorsqu'une voix pleine d'aut est venue protester contre ce système impie. S'inspirant travaux inconnus ou méconnus de plusieurs savants des si derniers, un de nos plus éminents physiologistes vivant docteur Serres, attaqua énergiquement cette déchéance mère. Armé de toutes les ressources que l'industrie mod prête à la science, il est venu enfin réclamer pour la fe sa vraie place dans la création, en réclamant pour la mèr titre de créatrice.

La science du passé disait : Le sein maternel reçoit tout créé, et l'apparition successive des divers organes de fant n'est que le développement des parties déjà existant nous dérobait seule la faiblesse de notre vue. La scienc derne a répondu, guidée par l'analyse : Non, l'enfant n'e dès le premier jour dans le sein de la mère une créature plète, qui ne diffère de l'homme fait que par sa petitesse. la mère n'est pas le sol insensible qui n'a plus qu'à le no Regardez l'enfant pendant toute la gestation avec les nouveaux que vous donne l'industrie nouvelle, et vous qu'il passe successivement par tous les degrés de l'être; d'abord mollusque, puis poisson, puis reptile, puis o puis mammifère, puis homme ; il se construit, pour dire, pièce à pièce ; dès lors s'écroule la théorie de la supé du père. Ce n'est pas lui seul qui crée l'enfant, puisqu fant n'est pas encore créé comme homme quand l'actio

nelle cesse. La reproduction demande donc un second ent, c'est-à-dire la mère. La mère qui assiste l'enfant dans cquisition de chacun de ses organes; la mère qui lui donne e à une toutes ses armes; la mère qui l'élève progressivement squ'au type humain! La mère, contrairement à la vieille ctrine orientale, a donc une part au moins égale à celle du re dans la création de sa postérité. A lui, il est vrai, l'impulon première, mais à elle la véritable formation.

Plusieurs exemples intéressants tirés de l'histoire naturelle s plantes, des animaux et des hommes, nous démontrent tte puissante action maternelle. Les fleurs hybrides sont, mme chacun le sait, des fleurs produites par le croisement e deux espèces différentes, mais appartenant au même enre.

Prenez par exemple un géranium rouge et le géranium apelé le roi des noirs, introduisez le pollen de l'un dans le pistil e l'autre, il en résultera une espèce nouvelle, une hybride. Eh ien ! presque toujours cette fleur hybride reproduira le type naternel plutôt que le type paternel, c'est-à-dire que si le géranium rouge est la fleur femelle, l'hybride tiendra du géranium rouge, et les fleurs qui naîtront d'elle tendront toujours retourner de plus en plus à cette espèce.

De même dans les animaux. Croisez un cheval et une ânesse, l en résulte le bardeau, qui tient plus de l'âne que du cheval. Croisez, au contraire, un âne et une jument, vous obtenez le nulet, qui reproduit plutôt le cheval que l'âne.

De même enfin dans les races humaines. Un peuple conquérant vient s'établir violemment sur une terre étrangère, comme, par exemple, les Francs sur la Gaule. En général, que résulte-t-il de leur alliance avec les femmes indigènes? Qu'après quelques générations, le peuple formé de ce croisement reproduit les caractères, non de la race con-

mais de la race conquise : les mères ont absorbé le type p
nel. De là le mot profond d'Etienne Pasquier : « La Gaul
des Gaulois. »

Ce pouvoir réservé aux mères de transmettre à leur p
rité leur caractère typique prouve sans réplique leur a
dans la genèse humaine, et de ce pouvoir naît pour el
prérogative magnifique de ramener toujours les types d
de la nature chacun à son individualité propre. Elles so
conservatrices de toutes les races d'hommes créés par
c'est-à-dire de tout ce qu'il y a d'original, de caractéris
de varié dans la nature humaine.

Dans nos considérations anatomiques, nous avons vu
femme possédait l'appareil respiratoire le plus parfa
effet, l'homme respire comme les espèces inférieures,
partie basse du poumon, la femme par la partie élevée, e
donc en communication plus directe avec l'atmosphère r
ratrice ; elle est comme placée à la source de l'aliment
et mystérieux. On a souvent remarqué avec surprise q
femmes mangent moins que les hommes ; c'est qu'elles
surtout par la poitrine ; elles vivent d'air.

Toutes les langues ont rendu hommage à la préém
de cet organe de la respiration sur les autres organes,
empruntant plusieurs des termes qui expriment les
qualités morales.

Spirit, en anglais, signifie noble ardeur, le mot de
tualisme vient de *spirare*. Esprit veut dire tout à la
partie la plus énergique, la plus insaisissable du vin, e
qualité charmante de l'intelligence qui est à la pensée
la flamme est au feu, ce que l'éther est à l'air, ce que l
est à l'arbre. Cherche-t-on à peindre le génie poétiqu
toute sa puissance, on dit qu'il est plein de *souffle*. Enfin
Augustin, dans son beau langage si pénétrant et si pr

A poussé ce cri du cœur qui dit tout : *Orare, spirare;* « Prier, c'est respirer. » La prière est le souffle de l'âme s'élevant jusqu'à Dieu ! Respect donc à la conservatrice de cet organe, qui représente ce qu'il y a de plus incorporel dans le corps, et sert comme de transition entre le monde de la matière et le monde de la pensée. Après de telles lettres d'émancipation, il n'est plus permis de déclarer la mère inférieure au père. Elle porte son premier titre à l'égalité écrit sur sa personne même de la main de son créateur, et, retournant contre nos adversaires l'argument avec lequel ils ont pendant quatre mille ans relégué la mère à la dernière place, nous pouvons leur dire à notre tour : Elle est notre égale par droit divin.

Tel est le rôle de la maternité dans la nature physique ; la nature morale nous le révèle plus grand encore.

Chez les animaux, la maternité seule ressemble à un sentiment ; leur amour paternel n'est qu'une exception ; leur amour sexuel qu'un instinct ; mais la maternité leur donne la prévoyance, la tendresse, le dévouement, l'héroïsme même. La lionne à qui l'on a enlevé ses petits devient terrible comme un lion ; le lion s'éloigne. J'ai été témoin du courage d'une jeune mère fauvette. Elle avait bâti son nid dans un buisson à hauteur du regard. Le père et la mère, selon la coutume de ces jolis oiseaux, se tenaient tour à tour sur le nid pour couver les œufs : or, si je m'en approchais au moment où le mâle était le gardien, le mâle s'enfuyait dans les branches supérieures, volant, criant, s'agitant, mais il s'enfuyait. Etait-ce la femelle, au contraire, elle restait. En vain m'avançais-je au point de la toucher, elle restait. Je voyais son petit cœur battre sous ses plumes, son œil noir s'arrondir et briller de terreur : n'importe ! elle restait. Il y avait certainement là un sentiment. Il y avait vaillance, puisqu'il y avait peur ; il y avait dévoue-

ment, puisqu'il y avait sacrifice. Par l'amour maternel, l'animal touche presque à la nature humaine, et la nature humaine s'élève jusqu'à la nature divine !

Quel père, en effet, oserait comparer sa tendresse à la tendresse d'une mère ? A Dieu ne plaise que je veuille nier l'affection paternelle, mais la paternité pour un homme est un accident, et, pour ainsi parler, une fiction; pour les femmes, la maternité est la vie même. Ceux qui leur contestent encore leur rang de créatrices n'ont donc jamais vu une mère recevoir dans ses bras son enfant nouveau-né ? Ils n'ont donc jamais contemplé ce divin premier regard qui a inspiré pour un jour au fougueux Rubens, dans la figure de Marie de Médicis, le tendre génie de Raphaël ? Ils n'ont donc jamais vu une mère suivant le premier pas de son enfant, écoutant sa première parole, et recevant, hélas! son dernier soupir? Quand un enfant meurt, le père pleure; mais le temps ne respecte pas plus en lui cette douleur que les autres douleurs; pour la mère, c'est une blessure qui ne guérit pas. On rencontre parfois des figures de femmes marquées d'un sceau particulier de désespoir : leur pâleur, leur douceur, l'accent découragé de leur voix, leur front incliné sur la poitrine, trahissent en elles je ne sais quoi d'irréparablement brisé qui vous serre le cœur; même quand elles sourient, on voit qu'elles sont près de pleurer. Informez-vous de la cause de leur peine, on vous dira presque toujours que ce sont des mères qui ont perdu quelque enfant à la fleur de l'âge. Une femme atteinte d'une maladie mortelle qui lui avait enlevé son fils dix ans auparavant s'écria, au milieu des angoisses de l'agonie : « Ah ! comme mon pauvre fils a dû souffrir ! » Torturée par son propre mal, elle ne pensait qu'à celui de son enfant. Tel est l'amour maternel. Sans égal dans la création, il naît en un instant, immense, sans bornes, sans calcul ! Si

puissant qu'il transporte celle qui l'éprouve au delà des lois de la nature, qu'il fait de la douleur un plaisir, de la privation une jouissance, et cela non pas accidentellement, par accès comme dans l'amour, mais toujours et sans relâche. Le temps ne l'éteint pas, la vieillesse ne le glace pas, car pour lui pas plus de décadence que de progrès, cet autre signe d'imperfection ! Il est né le premier jour du monde aussi complet qu'aujourd'hui, et Ève en savait sur ce point autant qu'Hécube et que la reine Blanche. Est-ce assez dire? Non. Pour dernier miracle, il renouvelle tout entier l'être qui l'éprouve et il lui sert d'éducateur. Par lui la femme coquette devient sérieuse; l'imprévoyante réfléchie; il éclaire, il épure; il veut dire vertu et intelligence, comme dévouement et amour; c'est le cœur humain tout entier !...

Enfin rien ne saurait mieux peindre la force et l'instinct de l'amour maternel, que cette réponse sublime que fit une mère qui venait de perdre son enfant, à son confesseur, qui, pour la consoler, lui représenta qu'Abraham avait fait à Dieu le sacrifice de son seul fils Isaac: *Dieu n'eût jamais exigé ce sacrifice d'une mère!...*

De la veuve.

Jusqu'au moment où le christianisme parut, toutes les lois avaient pesé tyranniquement sur la veuve. La loi chrétienne commença la première à peser moins despotiquement sur la destinée de la veuve. Elle ne la condamna pas, comme Manou, à mourir quand son mari meurt; elle ne la condamna pas, comme Moïse, à épouser le frère de son mari; elle ne permit pas, comme la loi grecque, qu'un mari léguât sa femme, par testament, à un ami; mais elle imposa à la veuve, ou, du moins, lui conseilla la réclusion et la retraite : « La veuve vraiment veuve, dit saint Paul, est un être délaissé sur la terre, passant les nuits et les jours dans la prière, n'ayant plus

qu'à ensevelir tout amour humain avec les cendres de son époux. Si elle se livre encore aux plaisirs, c'est une morte vive (*vivens mortua est*).

La veuve vit tomber toutes les tyrannies qu'on exerçait sur elle, à l'apparition du code qui veut qu'elle soit maîtresse d'elle-même et maîtresse de ses enfants; qu'elle soit administratrice, tutrice, directrice.

Tant que le mari est vivant, la femme, épouse et mère, disparaît complétement devant lui. Mais qu'il meure, et soudain un changement fondamental s'opère...

Comme si ce titre de veuve la douait subitement de qualités nouvelles, la loi la jette, sans préparation, sans éducation, d'une dépendance presque absolue dans une absolue domination sur elle-même et sur les siens, etc, etc. Au reste, pour bien comprendre ce que c'est que la condition de veuve, et ce qu'elle peut être, il faut lire les paroles de la mère de saint Chrysostome à son fils : « Mon fils, Dieu vous rendit orphelin, et me laissa veuve plus tôt qu'il n'eût été utile à l'un et à l'autre. Il n'y a point de discours qui puisse vous représenter le trouble et l'orage où se voit une jeune femme qui ne vient que de sortir de la maison paternelle, qui ne sait point les affaires, et qui, le jour même où la volonté divine la plonge dans la plus grande désolation qui soit au monde, se voit forcée de prendre de nouveaux soins, dont la faiblesse de son âge et celle de son sexe sont peu capables. Malgré tout, mon fils, je ne me suis point remariée, je suis demeurée ferme parmi ces orages et ces tempêtes, me confiant à la grâce de Dieu, résolue de souffrir tous ces troubles du veuvage, et soutenue par une seule consolation, la joie de vous voir sans cesse, mon cher fils! »

Tout est renfermé dans ce discours : le trouble de la veuve, l'ignorance et l'épouvante de la femme, sa lutte nouvelle et imprévue avec la réalité.

CHAPITRE TROISIÈME

TROISIÈME AGE.

Cessation du flux menstruel chez la femme ; de l'âge auquel arrive la cessotion des règles ; phénomènes qui annoncent l'époque critique ; des changements que subit l'organisation physique et intellectuelle ; dangers véritablement attachés à l'âge critique.

Au déclin de la vie, la femme prend dans la famille la situation la plus agréable ; elle ne châtie pas ; elle aime et veut être aimée, tant il est vrai que la vie entière de la femme peut se résumer par ce seul mot, *amour !* C'est sa première, sa dernière pensée... C'est à la fois sa force et sa faiblesse.

Une plante a percé la surface de la terre, elle croît d'abord inaperçue, protégée par tous les corps qui l'environnent ; mais se développant elle frappe bientôt tous les regards par le port majestueux de sa tige, l'éclat de ses fleurs et l'abondance de ses fruits. Reproduisant chaque année ce brillant appareil, elle cesse enfin de s'élever, mais elle s'étend en largeur, et donne ainsi, par le déploiement de ses rameaux, un abri tutélaire aux jeunes plantes que la chute de ses fruits a disséminées autour d'elle, et auxquelles elle cède un jour toute la place qu'elle occupait. Telle est la vie de l'homme ; mais telle est plus particulièrement encore celle de son aimable compagne, dont l'existence entière semble être vouée à l'acte éternel de

reproduction. Nous l'avons vue dès sa plus tendre enfance manifester les goûts de son sexe, et marcher de suite vers sa destination; se parer bientôt des attributs tout-puissants de la beauté, et s'en servir pour payer à la nature la dette sacrée que tout être contracte en recevant la vie,

A cette époque importante de la vie, dit un auteur, des rêves vaporeux du printemps, de l'effervescence de la jeunesse, l'homme est arrivé aux réalisations de l'été, aux sévères calculs de l'âge mûr. Les désirs d'ambition, de fortune, les vanités mondaines ont tour à tour occupé sa pensée. Ses erreurs lui ont enseigné la prudence, ses déceptions l'ont conduit au doute, puis à l'indifférence; il était crédule et enthousiaste, il est devenu posititif et défiant. La vie est pour lui une vaste arène, dont il étudie le terrain, comme un athlète. Sur les ruines de ses orgueilleux sentiments d'affection, de générosité, s'élève l'orgueil de l'habileté, de la froideur, de la persistance... Il calcule, il se trompe, il recommence, il se trompe de nouveau; il se jette résolûment, mais honnêtement, dans une autre voie et réussit. Le voilà riche et triste... Alors il se replonge dans les chastes souvenirs de sa jeunesse, comme dans une source rafraîchissante; il aspire à l'ombre, au repos, aux douces et bienfaisantes satisfactions du foyer domestique. Il retourne au pays natal, à la maison où s'épanouit sa riante enfance. Sa sœur est là; sa fidèle sœur, cette compagne de ses jeux enfantins, qui n'a point déserté ses dieux lares, et dont les années ont fortifié les sentiments et développé la beauté; il éprouve, à son aspect, une émotion qu'il n'a jamais ressentie près des femmes qu'il a vues tournoyer dans les bals, parader dans les salons... Sa sœur a une grâce naturelle, à laquelle, les prétentions mondaines n'ajoutent aucun ornement factice, une honnêteté de cœur qui se révèle dans toutes ses actions, et toutes ses paroles, une sérénité de conscience qui lui donne une douce

et grave attitude, une suavité incompréhensible dans le sourire, un rayon céleste dans les yeux... A ce moment solennel, le frère s'aperçoit que les années ont blanchi ses cheveux, autrefois si brillants et si noirs. Les années ont éteint l'éclair de ce regard ardent, et apaisé les ébullitions de ce sang impétueux; c'est la dernière scène de la vie humaine, c'est la vieillesse, c'est l'hiver.

La femme, après avoir rempli son plus beau rôle, perd les attributions de son sexe avec la faculté d'engendrer, et présente d'une manière sensible une de ces morts partielles qui précèdent la mort générale. Ses organes, qui n'étaient pas réveillés dans l'enfance, d'après Bordeu, et qui ont eu leur moment pour croître, pour fleurir et se flétrir, s'éteignent insensiblement et deviennent des membres inutiles. L'été orageux s'est alors attiédi ou dissipé, au milieu de tous les événements que le temps emporte avec lui, et on voit apparaître une autre époque qui répond, pour ainsi dire, au troisième âge, ou à la troisième saison de l'année, à l'automne; c'est pour nous le temps de la maturité et du savoir; c'est pour la femme une saison de tribulations et de douleurs; c'est un temps de révolution dont la tourmente est réputée si fertile en accidents, qu'on a cru pouvoir lui appliquer le surnom effrayant de *temps critique*.

C'est alors aussi que la période utérine est accomplie, et que le flambeau de la vie, allumé par la nature dans le sein de la femme, est éteint : elle a assez vécu pour la société, elle cesse d'exister pour l'espèce et ne vit plus que pour elle; elle a légué à d'autres l'admirable fonction de la reproduction.

Balzac, ce grand physiologiste des passions, dit: La vie de la femme se partage en trois époques bien distinctes: la première commence au berceau et se termine à l'âge de nubilité; la seconde embrasse le temps pendant lequel une femme

appartient au mariage ; la troisième s'ouvre par l'âge critique : sommation assez brutale de la nature, faite aux passions d'avoir à cesser.

Jusqu'alors la joie et l'orgueil de l'homme, la femme va devenir son amie, sa consolation et son appui. Si, pénétrée de l'importance de sa mission, elle a doté ses enfants du plus grand des biens, une éducation religieuse, morale et intellectuelle, une nouvelle existence va commencer pour elle. Les plaisirs domestiques, les jouissances de la famille, la dédommageront de ce qu'elle a perdu, et elle fera encore le charme de la société si, renonçant à toute prétention, et se résignant de bonne grâce à prendre l'esprit de son âge, elle porte dans le monde cette douce indulgence que donne l'expérience de la vie, et cette rectitude de jugement qui est le privilége de la maturité, et qui se perfectionne de plus en plus dans le silence des passions.

De l'Age auquel arrive la cessation des règles, ou l'époque critique chez la femme.

De même que les phénomènes de la puberté ne se développent pas au même âge chez toutes les femmes, de même aussi la disparition du flux menstruel s'effectue plus tôt ou plus tard chez les unes que chez les autres. Cette différence paraît tenir principalement au climat qu'elles habitent, au genre de vie qu'elles mènent, et à leur constitution. C'est ainsi qu'au rapport des voyageurs dans l'Inde et dans tous les pays très-chauds, à la puberté, qui se manifeste, comme nous l'avons vu, vers dix ou douze ans, succède l'âge critique de la trentième à la trente-cinquième année. Si cette époque remarquable de la vie est soumise à de grandes variations à raison de la température, de la manière de vivre et du tempérament, on observe

du moins une certaine uniformité dans la durée de l'espace qui sépare la première et la dernière menstruation.

La plupart des femmes, en effet, sont réglées pendant une trentaine d'années, soit que la puberté ait devancé l'âge de dix ans, comme dans les régions les plus chaudes du globe, soit qu'elle ait été retardée jusqu'à vingt ans, comme dans les contrées du Nord. Il faut remarquer toutefois que les femmes qui ont dû leur nubilité précoce à une excitation prématurée des sens ou de l'imagination conservent en général beaucoup plus longtemps la faculté de se reproduire que celles qui étaient redevables de cette précocité à l'influence seule du climat. Ainsi l'on voit souvent dans nos grandes villes des femmes qui ont été réglées à douze ans et qui ne cessent de l'être qu'après quarante-huit, tandis que les Italiennes ou les Espagnoles, qui ont été nubiles à dix ans, perdent le signe de leur fécondité à quarante et même plus tôt.

Dans nos contrées, c'est ordinairement de la quarante-cinquième à la cinquantième année de leur existence que les femmes voient disparaître l'évacuation sanguine : toutefois on ne peut assigner l'époque précise et rigoureuse de cette disparition ; mais on peut dire qu'en général la cessation des règles est en raison de leur apparition.

Il faut dire cependant que des auteurs très-distigués ne partagent pas entièrement cette manière de voir. M. Raciborski a entrepris des recherches daus le but de décider si les règles, lorsque la puberté a été hâtive, persistaient moins longtemps que lorsque la puberté a été retardée ; il établit d'après ses recherches qu'il n'en est point ainsi, et que, toutes circonstances égales d'ailleurs, l'influence du climat étant seulement exceptée, plus la puberté est précoce, plus le nombre des conceptions est considérable et plus aussi l'époque de l'âge critique est tardive. MM. Raciborski et Cazeaux pensent que la men-

struation précoce tient à un excès de puissance vitale de l'individu, et qu'à moins de circonstances exceptionnelles cette activité vitale fait plus tard encore sentir son influence et prolonge chez la femme l'aptitude à la procréation : de sorte qu'en général elle cesse d'autant plus tard qu'elle a débuté à un âge moins avancé.

Rodericus à Castro, dans son livre *De Natura mulierum*, s'exprime ainsi : « *Quo vero ætatis anno id fieri incipiat, ita certum definire ac plerique existimarunt totam rem hoc versiculo comprehendi :*

Adde decem ternis, mulierum menstrua cernis ;
Ad quinquaginta durat purgatio tota. »

Cependant il n'est pas rare de voir la menstruation finir à trente, trente-six, quarante ans et même bien avant cet âge. J'ai eu occasion de donner des soins à plusieurs dames qui avaient cessé de voir à l'âge de vingt-deux, vingt-six et vingt-huit ans.

Un auteur, qui vient de recueillir cent quatre-vingt-une observations de femmes qui avaient cessé de voir, a trouvé aussi que la cessation des règles peut avoir lieu à des époques très-différentes, puisqu'il l'a observée depuis vingt-deux ans jusqu'à cinquante-six.

M. Pétrequin a trouvé que, chez soixante femmes, la cessation avait lieu :

De 35 à 40 ans, chez	$\frac{1}{8}$.
40 à 45	$\frac{1}{4}$.
45 à 50	$\frac{1}{2}$.
50 à 55	$\frac{1}{8}$.

Il pense également que les trois quarts des femmes cessent d'être réglées entre quarante et cinquante ans.

M. Brière de Boismont, voulant examiner aussi la durée de

La période menstruelle, a trouvé qu'elle était ordinairement de trente ans, et que l'âge critique arrive aussi de la quarantième à la cinquantième année.

On voit également le flux menstruel se prolonger dans un âge très-avancé, comme à soixante, soixante-dix, soixante-quinze, cent ans, et la faculté d'engendrer se conserver en même temps; des observateurs en rapportent beaucoup d'exemples. Cornélie mit au monde Valérius Saturninus à soixante-deux ans. Valescus de Tarente assista dans ses couches une femme de soixante-sept ans. Orfila a cité dans ses leçons une femme qui eut sept enfants, devint enceinte du premier à quarante-sept ans, accoucha du dernier à soixante, fut réglée jusqu'à quatre-vingt-dix-neuf et mourut à cent quatorze ans. M. Brière de Boismont a vu à l'hôpital de la Charité une femme qui n'a cessé d'être réglée qu'à soixante ans. On trouve dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences de* 1778 l'histoire d'une femme qui à l'âge de cent six ans était, dit l'auteur, encore parfaitement réglée. Fabrice de Hilden cite l'exemple d'une femme nommée Dorothée, qui, ayant cessé d'être réglée à cinquante ans, aurait eu ensuite à soixante-dix ans une hémorrhagie revenant périodiquement comme la menstruation pendant trois mois consécutifs. Au dire de l'auteur, cette femme semblait rajeunir et a vécu jusqu'à cent ans. Saxonin parle d'une religieuse chez laquelle le flux menstruel se rétablit à cent ans.

Haller rapporte aussi que des femmes, après avoir éprouvé à l'époque ordinaire la cessation menstruelle, ont été reprises d'un nouveau flux, ce qui leur avait procuré une seconde jeunesse à l'âge de cinquante-cinq, soixante-huit et même cent ans.

Il est sage de ne regarder pour certains que les exemples dans lesquels la fécondité a été constatée par un accouche-

ment. Lorsqu'il ne s'agit que d'un flux supposé périodique, comme il peut être le résultat, soit d'une habitude hémorrhagique, soit d'une maladie latente ou inaperçue, soit enfin de la terminaison critique d'un état de pléthore, on ne doit pas admettre sans constatation l'authenticité de tous les faits exceptionnels rapportés par les auteurs. Nous devons donc regarder les longues menstruations et leur renouvellement à un âge avancé comme étant de très-mauvais augure. Les excrétions sanglantes, dit l'illustre Mauriceau, ne doivent pas être qualifiées du nom de menstrues après l'âge de cinquante-huit à soixante ans, car ces sortes d'excrétions sont pour lors symptomatiques et très-souvent signes avant-coureurs d'ulcères carcinomateux et de la mort qui les suit.

Quant aux exemples d'une hâtive suppression des règles, l'incertitude est encore plus grande, dit le docteur Cerise, car la fécondité peut persister sans elle, et tant que la fécondité persiste, la cessation des règles n'est point un signe de l'âge critique. Cet âge consiste moins dans la cessation du flux menstruel que dans la perte de la faculté de reproduction. Toutefois il faut admettre que comme il y a des cas de puberté se montrant à un âge avancé, il y a aussi des exemples d'âge critique ou de ménopause se montrant à un âge où la femme est encore très-jeune.

Phénomènes qui annoncent l'époque critique de la femme.

Parvenue à l'âge où les règles cessent de couler, la femme offre un intérêt nouveau. L'ensemble de son organisation éprouve des changements qui ne se bornent pas à modifier l'apparence extérieure de son corps, mais qui soumettent à d'autres lois les différents actes de sa constitution intime et impriment même une nouvelle direction à ses facultés intellectuelles.

Elle se repose des fatigues de la maternité et arrive insensiblement au point de voir sans peine aux illusions agréables de l'âge qui finit succéder, je n'ose dire, les jouissances ni même les avantages, mais du moins la douce tranquillité de l'âge mûr.

La première annonce du déclin de la menstruation surprend quelquefois la femme au milieu d'une santé si florissante encore que des doutes peuvent s'élever sur la cause de la suppression qu'elle éprouve, et que la plus grande circonspection doit présider alors aux soins qu'exige son état. Rien de plus commun que d'être consulté dans le monde par des dames qui veulent que l'on rappelle leurs règles. « Je n'ai pas vu, le mois dernier; j'ai un retard de quinze jours, de trois semaines, d'un mois, » disent-elles. A ces mots, le médecin doit être sur ses gardes pour éviter les erreurs de diagnostic et pronostiquer la révolution qui menace toutes les femmes vers l'âge de quarante à cinquante ans; et si, dans cette occasion, l'ensemble des traits annonce la maturité de la vie, il ne fera jamais la faute de demander l'âge, il ne doit plus conserver de doutes : les accidents sont dus à l'époque critique. C'est dans cette circonstance qu'un médecin prudent et expérimenté sera nécessaire pour distinguer le cas possible d'une grossesse commençante, d'une interruption accidentelle des menstrues ou de leur cessation naturelle, et qu'une femme privée de conseils éclairés se gardera bien de recourir à des remèdes perturbateurs, mais attendra du temps seul la confirmation ou la ruine de ses espérances.

La cessation de la menstruation est ordinairement annoncée par des dérangements plus ou moins remarquables : c'est presque toujours par des retards et des irrégularités qu'elle se manifeste. Les retards peuvent être fort courts, par exemple, de six jours, de douze ou de quinze jours, trois semaines et

un mois; ils peuvent être plus longs : de trois, de six, neuf, dix mois, un an et même deux. Les irrégularités dans la menstruation sont aussi très-fréquentes. Le cours du flux périodique est complétement dérangé : il se montre, par exemple, trois fois dans un mois, tous les quinze jours, toutes les trois semaines; il cesse, il revient alternativement; d'autres fois la diminution des menstrues signale ce changement : on voit la quantité décroître tous les mois, ou bien le temps de la période se raccourcit; il était de huit jours, il n'est que de quatre; la quantité du flux menstruel est réduite à la moitié, au quart. Après avoir diminué pendant plusieurs mois, les règles peuvent reprendre leur type normal. Dans quelques circonstances, le flux est faible un mois et plus abondant le mois suivant. Tous ces phénomènes, et d'autres encore, peuvent exister seuls, réunis, combinés un à un, deux à deux. La cessation des fonctions ovariennes, dit le docteur Cazeaux, a rarement lieu brusquement d'un mois à l'autre, et presque toujours elle est annoncée plusieurs années à l'avance par des irrégularités et des intermittences plus ou moins remarquables. Souvent il y a des retards dans le retour des menstrues, retards qui peuvent durer plusieurs semaines, plusieurs mois, et se renouveler en se prolongeant davantage encore. Quelquefois certaines époques sont très-abondantes, durent très-peu de temps, et parfois, au contraire, la quantité de sang est tellement considérable qu'elle peut devenir inquiétante. Chez certaines femmes, les règles se prolongent outre mesure, et les époques menstruelles sont seulement marquées par l'augmentation de l'écoulement; un flux muqueux blanc, jaunâtre, assez abondant, continu ou périodique remplace le flux sanguin pendant l'intervalle des époques, et se continue quelquefois longtemps après qu'elles ont cessé; enfin un malaise général et mal caractérisé, des douleurs lombaires et pel-

viennes, des coliques, du prurit aux parties sexuelles, des bouffées de chaleur au visage, des alternatives subites et spontanées de frissons et de sueurs très-abondantes viennent s'ajouter aux autres phénomènes.

Le signe le plus certain de la cessation des règles est leur irrégularité qui porte sur l'époque, sur la durée ou sur la quantité de l'évacuation menstruelle, sans que la femme en éprouve ordinairement d'incommodités graves : ce signe est le plus constant. Il est rare de rencontrer des femmes qui, parvenues à leur époque critique, ne se plaignent pas de ces dérangements : ainsi elles sont deux, quatre, six mois, un an même, sans perdre de sang, ou bien elles en perdent tous les dix, quinze, vingt jours. Souvent, au lieu de perdre la quantité de sang habituelle, elles n'en laissent échapper que quelques gouttes ; quelquefois aussi elles éprouvent de véritables hémorrahagies qui réclament les secours les plus prompts, et surtout les moyens les plus énergiques. Ces espèces de dérangements dans la menstruation sont des accidents si ordinaires chez les femmes arrivées à l'âge critique, qu'il est rare d'en rencontrer qui ne les éprouvent pas. Vers la fin de la période menstruelle, il arrive quelquefois aussi que l'évacuation sanguine est suppléée par un écoulement blanc et quelquefois sanguinolent. L'expérience veut que l'on respecte ce flux périodique que la nature ne semble produire que pour rendre insensible ou moins brusque le changement qui s'opère dans l'économie de la femme.

Pendant cette période, qui comprend quelquefois un espace de plusieurs années, divers désordres se manifestent dans certaines fonctions : du côté de la circulation, tous les signes qui dénotent un état de congestion, la dureté et la plénitude du pouls, les feux et les chaleurs à la figure, des pesanteurs à la tête, des hémorrhagies nasales et surtout des hémorrhoïdes

et des crachements de sang. Ces accidents se dissipent ou sont heureusement modifiés ou combattus par des moyens appropriés.

Les dérangements du canal intestinal sont très-fréquents; plusieurs fois on a vu le dévoiement être le seul symptôme de cette révolution : il résistait à toutes les médications et cessait avec la cause qui l'avait produit. Quand on considère ce qui se passe chez les femmes qui approchent de l'âge critique, dit Chambon, on observe chez les unes des sueurs fréquentes qui durent pendant plusieurs mois consécutifs, quelquefois un, deux, trois ans et plus longtemps; chez d'autres, des diarrhées rebelles dont les remèdes ordinaires ne suspendent point le cours et qui les épuisent au point de les rendre méconnaissables. On a observé aussi des désordres variés dans les digestions et la nutrition : des faiblesses d'estomac, beaucoup de vents, de la langueur, de la consomption. Tantôt il y a gonflement dans la région hypogastrique, tantôt les hypochondres se tendent avec tous les symptômes de la mélancolie.

Les désordres du système nerveux sont aussi quelquefois très-prononcés, et ils le sont d'autant plus que l'éducation, le genre de vie, l'organisation lui ont imprimé une excitation plus grande. Souvent ce sont des signes de congestions, tels que des étourdissements, des assoupissements, pesanteurs de tête, céphalalgie, injection des yeux, vertiges, bourdonnements et tintements dans les oreilles. Dans d'autres circonstances, ce sont des rêves fatigants, des insomnies, des envies et des sensations bizarres, des spasmes de tristesse, de spleen, un changement quelconque de caractère, un état d'exaltation.

On a plusieurs fois observé des désordres de la sensibilité spéciale. Le docteur Brière de Boismont a recueilli une observation d'une femme qui, vers quarante-cinq ans, eut une

cécité qui dura pendant trois ou quatre jours. Le professeur Boyer, qu'elle consulta, lui dit que cet accident tenait à son temps critique : depuis ce moment, elle n'a plus rien éprouvé du côté de la vue, mais elle est restée sujette à des étourdissements.

Chez un certain nombre de femmes, il se manifeste vers les organes de la génération une excitation qui devient la source de désirs vifs, impétueux, dont la satisfaction est souvent suivie d'hémorrhagies utérines et même de maladies utérines. Écoutons l'illustre Pinel, quand il parle des affections des femmes qui arrivent à l'époque critique. « Quelques-unes éprouvent des affections rhumatismales variées, des éruptions irrégulières, des phlegmons, des érysipèles, des dartres rebelles et autres maladies cutanées aux parties supérieures et inférieures. Chez d'autres les affections se portent à l'intérieur, sur les yeux, les oreilles, les membranes, les viscères, etc., et alors toute l'habitude extérieure du corps paraît dans un état de constriction ou de dépérissement. On n'a pas moins lieu d'observer d'autres fois des tiraillements, des tensions spasmodiques, qui participent de la nature de la goutte, et qui se fixent aux épaules, à l'articulation de la cuisse ou sur d'autres parties. On doit remarquer que ces affections goutteuses ou rhumatismales sont très-disposées à rétrocéder à l'intérieur et à produire des symptômes inflammatoires, qui simulent d'autres maladies primitives, etc., etc.

On peut dire que tous ces phénomènes n'ont rien d'étonnant pour ceux qui connaissent les sympathies qui unissent l'utérus ou appareil générateur à presque tous les organes de l'économie, et les effets qui doivent résulter d'un flux plus considérable de sang vers le cœur, les poumons, le cerveau ou le système digestif ou nutritif. Il n'est pas douteux que l'époque où un organe ou mieux un appareil tout entier, après avoir

tenu en quelque sorte sous sa dépendance toute l'économie de la femme pendant une trentaine d'années, perd entièrement son influence et se trouve réduit à sa vie de nutrition, ne soit une époque marquée par une grande perturbation vitale. Il n'y aurait là que la cessation d'une hémorrhagie ancienne et habituelle, que cette circonstance seule pourrait être l'occasion d'un grand nombre de désordres fonctionnels, ou de plusieurs maladies amenées, la plupart, par certaines prédispositions ; il n'est donc pas étonnant que l'époque de la cessation des règles soit redoutée par la plupart des femmes, qu'elle coïncide avec l'invasion, ou bien plus fréquemment avec l'éveil de quelques maladies graves, et que, pour cette raison, on la connaisse généralement sous le nom d'âge critique.

On ne doit pas regarder cependant la disparition du flux menstruel comme la cause unique de ces différents changements, pas plus que nous n'avons regardé l'ensemble des phénomenes de la puberté comme le résultat de l'écoulement sanguin ou de la vitalité particulière dont tout le système générateur est devenu le siége à cette époque. Ces changements ne sont que des effets communs de ces puissances inconnues qui président à tous les phénomènes de notre organisation, les dirigent, les modifient et les changent, suivant la tâche qu'il leur est imposé de remplir. Il y a entre les organes chargés d'exécuter ces phénomènes *consensus* d'action plutôt que réaction réciproque, ou domination exclusive d'un seul.

En même temps que la femme cesse d'être réglée, elle perd la faculté d'engendrer; elle ne vit donc plus pour l'espèce, elle rentre dans la vie individuelle d'où l'avait tirée l'apparition de l'écoulement périodique. Les ovaires, qui, par un travail organique qu'on peut dire au-dessus de notre intel-

gence, formaient ou rassemblaient les éléments de l'homme qu'un acte tout aussi incompréhensible vivifiait, sont actuellement frappés d'impuissance ; par suite, l'éréthisme qu'on remarquait dans tout l'appareil générateur se dissipe. « La cessation des règles et de l'évolution vésiculaire, dont elles sont un épiphénomène, produit dans tout l'appareil générateur et dans tout l'organisme de la femme des effets opposés à ceux que leur apparition première avait déterminés. Les ovaires s'atrophient, leur diamètre diminue dans tous les sens; leur enveloppe extérieure est plissée, ridée, et offre un aspect particulier que nous ne pourrions mieux comparer, dit M. Raciborski, qu'à la surface d'un noyau de pêche.

Les vésicules de Graaf se présentent sous l'aspect de bourses grisâtres, ou d'un blanc opaque à parois froncées; le liquide qu'elles renferment est résorbé. Quelquefois leurs cavités sont effacées, leurs parois épaissies sont en contact, et forment en apparence une espèce de tubercule, au centre duquel on voit à peine la trace de l'ancienne cavité. D'autres fois on ne retrouve aucune partie des vésicules, et l'ovaire, transformé en substance cellulo-fibreuse, est tellement aplati qu'on le distingue à peine à l'extrémité de son ligament.

La matrice et les mamelles enfin, dont la vitalité était tout à à coup devenue si active vers l'âge de la puberté, semblent frappées du même coup qui a détruit l'orgasme ovarien ; on les voit peu à peu s'atrophier et devenir pour ainsi dire étrangères à la vie générale. (Cazeaux, *Traité d'accouchements ;* 1856.)

Les changements que l'organisation éprouve à l'époque de la cessation des règles ne se bornent pas aux parties de la génération. La vitalité dont ces dernières étaient le siége se porte alors sur les agents de la force assimilatrice. La sensibilité et la perméabilité de la peau sont augmentées; la circulation capillaire y devient plus active, et elle présente une couleur

se porte dans toute son étendue, surtout au visage ; ce qui lui communique une teinte rose qui simule quelquefois la fraîcheur de la jeunesse. Le cœur, devenu momentanément plus irritable, communique au sang une impulsion plus énergique, qui donne au pouls de la force et de la fréquence. Tous les organes trouvent dans le sang qui les pénètre alors des matériaux abondants, susceptibles de s'assimiler davantage à leur propre substance.

D'un autre côté, les viscères abdominaux commencent à prendre plus d'énergie ; la nutrition devenant tout à coup plus énergique, et donnant lieu à l'accumulation de la graisse dans le tissu cellulaire, détermine dans les tissus extérieurs, et jusque dans les glandes mammaires, une fermeté qui n'existait plus depuis longtemps ; imprime même un nouveau développement au sein, et rend pour un certain temps aux femmes une partie de leurs attraits ; aussi a-t-on nommé ce moment l'*âge de retour*. Il y a cette différence ici que l'élasticité dont sont doués les tissus à l'époque brillante de la puberté était un véritable état d'éréthisme, une sorte d'exaltation de sensibilité, et que maintenant ce n'est qu'un embonpoint, un surcroît de nutrition. Mais ces charmes ne sont que passagers : l'accumulation d'une graisse molle et surabondante enlève bientôt aux formes leur rondeur et leur grâce, à la taille son élégance et sa légèreté ; la peau perd son coloris, sa souplesse et sa douceur ; les rides la sillonnent dans quelques parties du visage et du cou, et la carnation présente déjà quelques teintes d'un jaune pâle qui s'étendent de plus en plus, et finissent par remplacer les roses de la jeunesse. La chevelure, devenue moins épaisse, subit aussi une décoloration qui est plus tardive chez certaines personnes que chez d'autres. Les traits du visage s'effacent, le tissu aréolaire, qui jadis masquait la saillie des muscles, diminue, et bientôt disparaissent cette fraîcheur et ces formes gra-

cieuses qui charmaient les yeux. L'embonpoint, ce vautour rassassié, comme dit un auteur, appesantit sa main graisseuse, et entraîne dans les tissus une flaccidité désagréable. On ne retrouve plus la même énergie et la même grâce dans les mouvements, le même attrait dans la voix, et la même expression dans le regard; le léger duvet de la jeunesse acquiert sur le visage, comme ailleurs, un épaississement, une longueur et une consistance qu'on ne lui trouve que dans l'homme. Les mamelles se flétrissent, le corps entier tombe dans la langueur et le dépérissement; enfin, quelque terrible que soit cet aveu, la vieillesse est imminente.

Le vœu de la nature étant rempli, dit un auteur, elle semble négliger les moyens par lesquels elle est parvenue à son but : la femme perd peu à peu son éclat; cette fleur délicate de tempérament, qui ne marche qu'avec la première jeunesse, disparaît comme la rosée du matin. La force expansive dont les organes tiraient leur coloris et leurs formes séduisantes diminue, se ralentit et se perd; la femme se flétrit et se décolore, et bientôt des rides désagréables succédant à des formes séduisantes, elle ressemble à une reine détrônée, ou plutôt à une divinité secondaire qui n'a plus d'adorateurs.

Toutefois, hâtons-nous de le dire, lorsque l'écoulement menstruel cesse heureusement, les femmes peuvent encore intéresser pendant un temps plus ou moins long par un reste de charmes qui rappellent le souvenir de ceux qu'elles possédaient autrefois. On a vu des femmes qu'une menstruation abondante fatiguait, rendait débiles et chétives, reprendre, pour ainsi dire, une nouvelle vie; chez beaucoup d'entre elles la force des autres organes s'accroît aux dépens de celles qui abandonnent l'appareil générateur, qui, frappé d'impuissance, reste pour ainsi dire dans une vie végétative. Les femmes acquièrent alors un embonpoint dont elles n'avaient jamais

ingt-onze ans, et qui n'avait plus ses règles, devint grosse 'Isaac. *Erant autem ambo senes provectæque ætatis, et desieant Saræ fieri muliebria.* (Genèse.)

Sara vieillit, sans plus attendre
Ce fils annoncé tant de fois,
Quatre-vingt-dix ans et trois mois
Courbaient sa tête ; que prétendre
A cet âge avec un mari
Qui comptait un siècle accompli ?
Des morts réchauffe-t-on la cendre ?
Or, un jour que paisiblement
Ils causaient devant leurs cabanes,
Invisible pour les profanes,
Dieu leur apparut brusquement,
Et leur dit fort complaisamment :
« Ce fils, trop annoncé peut-être,
« Ce fils, qui serait juste et bon,
« Ce cher fils, eh bien ! il va naître,
« D'Isaac qu'il porte le nom. »

Cedidit Abraham in faciem suam, et risit dicens in corde o : Putasne centenario nascetur filius, et Sara nonaginta riet? (Genèse.)

A ces paroles, dans son âme,
Le bonhomme rit et douta.
Mais de son indiscrète femme
Le rire avec force éclata.
Dieu lui dit : « Apprends, téméraire
« Créature, vaine et sans foi,
« Que la raison doit devant moi
« S'humilier, croire et se taire.
«—Seigneur, que votre voix sévère
« Daigne s'adoucir : un enfant
« Fait par nous ! le moyen d'y croire ?
« J'ai perdu jusqu'à la mémoire.
«—Je me nomme le Tout-Puissant ! »

été exercées au delà de leurs limites naturelles, renonçant alors à tous les moyens que l'instinct et l'étude imaginèrent pour fixer nos regards et notre admiration, s'occupant presque exclusivement du soin de leur ménage, du bonheur de leurs enfants, se contentent d'une parure simple, se soumettent sans violence à leur nouvelle position, et cherchent moins à dissimuler les sentiments qui les agitent. Se mettant bientôt tout à fait au-dessus de la perte inévitable de quelques charmes, elles se préparent à faire une retraite honorable et à chercher de nouveaux plaisirs dans les délices de l'intimité. Les différents actes de leur entendement, n'étant plus dominés par l'influence quelquefois tyrannique du besoin des voluptés, se régularisent et s'accroissent de l'énergie qui vient d'abandonner les organes qui produisaient ce besoin. Aussi jouissent-elles de cette profondeur de vues, de cette facilité d'esprit et de cette justesse de jugement qui leur assurent encore le premier rang dans la société, et ne commandent pas moins notre admiration que nos respects. Roussel, qui les a dépeintes si admirablement, et qui connaissait tout le mérite qu'elles peuvent avoir à cette époque, recherchait dans ses dernières années la compagnie des femmes parvenues à un âge mûr, dont il regardait la conversation comme le plus doux remède pour un cœur malade. Cet homme philosophe jugeait qu'elles ont à cette époque de leur vie on ne sait quel charme qui touche et attendrit encore l'homme sensible!... Que, semblables à ces belles peintures dont le temps n'a fait qu'adoucir les couleurs, elles fixent encore sans éblouir, et elles donnent souvent tout le bonheur de la passion sans en communiquer le délire.

Plus dociles et plus affectueuses, parce que l'impétuosité de la vie n'est plus là avec tous ses entraînements, les femmes de quarante-cinq à cinquante ans recherchent les paisibles plaisirs du foyer; elles en apprécient les douceurs et les goûtent, parce

monde lui a appris ; elle aime l'homme pour lui-même et non plus pour les hommages qu'il lui rend. Elle n'éprouve jamais un sentiment si vif que lorsque l'ami qu'elle chérit a plus besoin de son secours : elle le suit au milieu de l'infortune la plus cruelle ; elle s'attache à lui pour ne jamais s'en séparer ; les froideurs mêmes de celui que son cœur a choisi ne peuvent éteindre le feu dont il est embrasé ; elle l'aime ingrat, même infidèle aux saintes lois de l'amitié ; elle le plaint, elle lui pardonne tous les maux qu'elle en reçoit...

Quelquefois les femmes de quarante-cinq à cinquante ans embrassent avec une vive ferveur les idées religieuses ; leur esprit, leur âme et leur cœur détachés des mondanités et des fragilités de la terre, ne sentant plus, ne goûtant plus les vains plaisirs et les trompeuses espérances de ce monde, n'aspirent qu'à un monde meilleur ; et, comme saisis d'une sainte extase, d'un divin ravissement, sont tout à coup transportés vers l'amour, vers l'adoration de leur Créateur.

On a dit que les femmes les plus aimables commencent par la coquetterie et finissent par la dévotion. Saint-Évremont assure que Dieu est le dernier amant des femmes qui ne sont plus jeunes, et qu'il en a connu, qui, dans l'âge mûr, à mi-chemin du monde et du couvent, auraient voulu se faire ermites..., etc.

Cependant il s'en faut que toutes les femmes se voient dans cette position sans faire un retour sur le passé. Combien n'en est-il pas qui, affectées de vifs regrets pour ce qu'elles ont perdu, ne voient pas sans tourments le tort affreux que l'impitoyable temps a fait à leur empire ! L'avenir les tourmente, leur imagination frappée n'y entrevoit qu'une longue suite de maux inévitables ; toutes celles surtout qui attachaient beaucoup d'importance à leur beauté et aux jouissances qu'elle leur procurait, reconnaissant que leurs charmes s'éva-

d'un bonheur qui ne vient pas d'elle, ce ne peut être la jalousie, ce ne peut être l'égoïsme ou même le regret du passé, et cependant on y découvre les apparences de tout cela. Les salons de Paris retentissent encore de l'histoire de madame de Bal....., femme pieuse et charitable, resplendissante des grâces de la seconde jeunesse, femme charmante qui se jeta dans un cloître pour n'être pas témoin du bonheur de ses deux filles dont elle avait soigné l'éducation. « Eh quoi, disait-elle, des étrangers m'enlèvent l'affection de mes filles! Vingt années de dévouement et de tendresse sont effacées par quelques jours de délire, et me voilà seule, et mes enfants m'oublient, et le monde se rit de mes souffrances, et moi-même je n'ose m'interroger! Mes sentiments m'épouvantent, ils ressemblent à l'envie : serais-je donc jalouse du cœur de mes filles? » Triste question que presque toutes les mères pourraient s'adresser à l'heure fatale où un mari vient les séparer de leur enfant. Laissons les âmes indifférentes accuser la nature d'une monstruosité dont la cause est tout entière dans notre mauvaise éducation. Nous avons signalé le mal, il faut chercher le remède. Le mal est de croire que la mission de la mère est terminée lorsqu'un étranger lui enlève les soins de sa fille; le remède, c'est la découverte de la véritable mission de l'aïeule, c'est-à-dire, de toutes les joies qu'elle peut répandre, de tout le bien qu'elle peut faire. Il est trop vrai que le mariage affaiblit, au moins en apparence, les liens si doux qui unissent à jamais la fille à la mère; mais le moyen qu'il en soit autrement? Pauvres mères! Avant d'accuser la nature, osez donc vous demander ce que vous avez fait pour préparer une révolution si complète dans l'existence de cette faible créature. Hier encore, c'était une enfant timide qui vivait de la pensée maternelle; aujourd'hui, c'est une femme qui donne le bonheur et dont les caprices sont divinisés par

La voilà attendrie, occupée, frémissante; elle admire le sommeil du nouveau-né, elle comprend ses moindres vagissements, elle sait prévoir tous ses besoins ou deviner tous ses instincts. La jeune femme épuisée, souffrante, dans son inexpérience ose à peine toucher cette frêle créature; mais lorsque la grand'mère se lève rayonnante de plaisir, lorsqu'elle approche l'enfant du sein maternel, et que, le suspendant à cette source de vie, elle ramène auprès du lit de souffrance un époux éperdu de crainte, de tendresse et d'orgueil ; lorsque, belle de sa joie au milieu de cet admirable groupe, et dans la plénitude d'un sentiment maternel qui vient de se doubler, elle répand sur ces trois êtres les trésors de ses bénédictions, oh ! alors, toutes les douleurs sont oubliées, et, comme aux premiers jours du monde, la famille prospère et se multiplie sous les regards de Dieu. Viennent ensuite les soins physiques nécessaires à la santé de la mère et à la vie de l'enfant; mission de prudence et de dévouement qui demande une longue expérience aidée de beaucoup d'amour et qu'une jeune femme ne peut apprendre que de sa mère. Par exemple, il n'y a pas une femme qui, autour du berceau de son nourrisson, ne s'abandonne à des inquiétudes sans repos. Le plus léger accident lui donne la fièvre, le plus faible cri l'épouvante; écoutez-la, elle raconte des histoires lamentables, et dans la vivacité de ses angoisses, elle s'épuise sans consolation pour elle et sans utilité pour son enfant. Il n'en est pas ainsi de la grand' mère : celle-là s'effraye moins, parce qu'elle a plus d'expérience; puis elle connaît les symptômes, puis elle a des secrets pour les apaiser, puis elle est patiente, elle sait attendre, et c'est un fait digne d'attention que, dans tous les maux de l'enfance, la nature appelle notre patience bien plus que nos remèdes.

Il arrive quelquefois que les douleurs de l'allaitement éloi-

gnent la jeune mère de donner à teter. On croit suppléer aux besoins de l'enfant par des boissons, puis on le reprend à demi rassasié, ce qui fait qu'il a moins d'ardeur à saisir le sein et que son action cause des souffrances plus cuisantes. C'est ici que l'expérience de la grand'mère est d'un puissant secours. Elle apprend à sa fille que le lait est le plus cruel ennemi des femmes ; que les moyens artificiels inventés pour vider le sein sont insuffisants, dangereux, et qu'ils laissent à leur suite des maux interminables ; elle lui dit comment le lait tourmente la mère, afin de l'obliger à donner souvent à teter et comment la digestion de l'enfant se fait vite, afin de l'obliger à renouveler souvent sa nourriture ; admirable harmonie qui veut que les besoins de l'enfant soient la santé de la mère, et que la santé de la mère soit la prospérité de l'enfant ! Elle lui montre enfin le bonheur dans l'accomplissement de ses devoirs, et de toutes ses leçons, il résulte cette grande leçon que l'expérience comme la vertu nous ramène toujours à la nature.

Tous ceux qui ont connu cette vénérable et vertueuse grand'-mère n'oublieront jamais l'aménité de son caractère, son inépuisable charité et ces vertus chrétiennes, que tout le monde respecte et admire toujours, lorsqu'elles sont accompagnées de cette bienveillance gracieuse qui les rend aimables pour tous.

Aussi que l'âme est attristée, quand on songe au vide que laisse parmi les siens cette femme incomparable, aux regrets de tous ses amis et de tous ceux que sa main bienveillante a secourus.... !

Telle est la mission presque divine de la grand'mère. C'est pour accomplir cette mission que Dieu a doté les femmes, sur le retour de l'âge, de tant de courage et de sensibilité. Autant une femme qui perd son éclat de jeunesse est malheureuse, lorsque, chargée de parures, elle court après de vains hom-

mages qui la fuient, autant elle nous enchante, lorsque, belle encore, elle nous apparaît environnée de ses enfants et de ses petits-enfants. Ainsi la femme entre quarante-cinq et cinquante-cinq ans, loin de se flétrir dans l'abandon, devient l'âme d'une société nouvelle ; elle n'éprouve qu'un regret, celui de ne pouvoir assez se multiplier. Plus elle a d'enfants, plus sa vie est belle. Chaque jeune ménage la réclame et se fait une fête de la posséder, car, partout où elle porte ses pas, elle amène à sa suite la force morale et les tendres consolations. C'est ainsi que les familles, fidèles aux lois de la nature, trouvent en elles-mêmes leurs plaisirs, leur gloire, leur instruction et leur appui. Tout s'enchaîne dans le monde moral comme dans le monde physique, et la grand'mère n'est pas seulement la joie de l'enfant, elle est encore sa lumière ; elle fait que les filles ressemblent à leur mère, et que les fils portent dans la maison conjugale les vertus qu'ils ont vu pratiquer sous le toit maternel. Et presque toujours la jeune fille se fait remarquer par une tendre piété, l'ordre, la soumission, l'obéissance la plus attentive et la douceur qui, si elle n'est pas la première vertu de la femme, est peut-être son plus puissant moyen de bonheur. Certes, notre projet n'est pas d'établir que l'éducation donnée par l'aïeule est meilleure que celle donnée par la mère ; mais si elle n'est pas meilleure, elle peut la suppléer, l'inspirer, la diriger dans tous les soins qu'exigent tour à tour l'enfance et la jeunesse : soins charmants qui préviennent les périls et conduisent à la vertu par le chemin du plaisir et de l'exemple ; soins gracieux que toutes les femmes connaissent, et dont il n'est donné à aucun homme de comprendre les charmes et de saisir les doux secrets. Nous ne répéterons point ici ce que nous avons écrit dans une autre partie de cet ouvrage ; mais ce que nous ne nous lasserons jamais de redire, c'est qu'un cœur de femme, un cœur de mère est ce qu'il y a

de plus fort, de plus désintéressé, de plus ardent sur la terre; c'est qu'il peut tout supporter, excepté de se voir réduit à l'impuissance et à l'oubli, excepté l'isolement, l'abandon et l'indifférence.

De tout ce que nous venons de dire on peut conclure que les femmes ne sont malheureuses en vieillissant que parce qu'elles méconnaissent leur double mission de mère et de grand'mère, et nous devons ajouter que celles qui comprennent bien leurs droits et leurs devoirs de mères de famille n'ont certes pas à se plaindre de leur destinée. S'il existe de l'inégalité entre les moyens de bonheur accordés aux deux sexes, elle est en faveur des femmes.

Dangers véritablement attachés à l'âge critique chez la femme.

La brièveté de la vie ne vient pas de la nature, mais de nous.

SÉNÈQUE.

A entendre les personnes du monde, ce moment est réellement dangereux. Les maladies fondent de toutes parts sur la femme ; son existence est mise en péril, et la mort n'est que trop souvent la terminaison de cette multitude d'accidents; mais si l'on consulte les travaux remarquables de quelques savants modernes, cette opinion perd singulièrnment de sa gravité.

Odier de Genève a publié que, dans toutes les époques de leur existence, les femmes sont plus vivaces que les hommes.

Déparcieux, dans son *Essai sur les probabilités de la vie humaine*, écrivait: « Tout le monde croit que l'âge de quarante à cinquante ans est un temps critique pour les femmes; je ne sais s'il l'est plus pour elles que pour les hommes, ou pour les femmes du monde que pour les religieuses; mais quant à ces dernières, on ne s'en aperçoit pas par leur ordre

de mortalité comparé aux autres, ce pourrait bien être encore une de ces choses que l'on croit sans fondement comme tant d'autres. »

Ce qu'il y a de surprenant, c'est que l'époque de quarante à cinquante ans, qui est pour les femmes celle de la cessation du flux menstruel, comme nous l'avons déjà vu, n'offre pas un surcroît de mortalité notable ; ce qui semble par conséquent autoriser à croire exagérées, pour Paris du moins, les circonstances défavorables dans lesquelles on suppose la femme à cet âge. Finlayson, archiviste du bureau de la dette publique en Angleterre, a trouvé qu'après l'enfance la vie des femmes est plus longue que celle des hommes dans une proportion incroyable. Benoiston de Châteauneuf dit qu'à aucune époque de la vie des femmes, depuis trente ans jusqu'à soixante-dix on n'aperçoit d'autre accroissement dans leur mortalité que celui nécessairement voulu par le progrès de l'âge. Cette assertion, fruit de nombreuses et savantes recherches, avait déjà été soutenue par Muret de Vaud, qui assurait que ses observations lui avaient appris que l'âge de quarante à cinquante ans n'était pas plus critique pour les femmes que celui de dix à vingt.

Il est donc exact de dire qu'on a singulièrement exagéré les dangers qui accompagnent l'époque de retour, et que cette crise naturelle dont le nom seul épouvante est bien moins redoutable qu'un faux savoir s'est plu à le raconter. A voir en effet la liste effroyable de prétendues maladies de l'âge critique, il n'est pas de femme qui ne puisse se croire menacée des plus grands dangers : on en forme un tableau capable d'épouvanter les plus courageuses, si elles n'étaient pas prévenues qu'on s'est plu à rassembler autour de cette époque toutes les maladies qui affectent les femmes depuis la cessation de leurs règles jusqu'à la fin de leur carrière.

riolemment et moins fréquemment frappées que nous. Lorsqu'elles ont une fois passé le terme où leur destination comme mères est remplie, elles sont exposées à peu d'accidents, et parviennent souvent même sans de graves incommodités à la dernière vieillesse. Il semble que la nature veuille les dédommager, par de longs jours de repos, des fatigues inséparables de l'accomplissement de leurs premiers devoirs : ici encore nous voyons la durée et les pures jouissances de la vie s'unir à l'ordre de nos obligations.

Ainsi cette époque, que je ne sais quel auteur a si durement appelée l'*enfer des femmes*, ne peut recevoir une aussi fâcheuse dénomination que pour celles qui ont cru que la saison des fleurs serait éternelle, et qui n'ont pas songé qu'elle n'était destinée qu'à préparer la saison des fruits ; qui ont épuisé le printemps de leur vie en faux plaisirs, et qui n'ont rien fait pour le bonheur. Celles-là sans doute sont fort à plaindre ; au tourment des infirmités qui les obsèdent vient se joindre celui des regrets le plus profondément sentis. Le temps a emporté avec leurs charmes toutes leurs illusions ; leur beauté détrônée n'a plus d'adorateurs ; c'est en vain qu'elles cherchent à en rajeunir quelques traits ; ces tristes efforts ne servent qu'à ranimer le cruel sentiment de toutes les pertes qu'elles ont faites. Plus, hélas ! on met d'art à réparer et à faire valoir des ruines, plus on rend de vivacité aux souvenirs d'un empire qui n'est plus, lorsque rien ne peut le remplacer. Ce n'est pas que le temps ne traite aussi sous ce rapport avec la même rigueur celles qui ont le plus fidèlement respecté les lois de l'ordre dans lequel la nature les avait placées. Sans doute leur beauté à cédé à cette terrible puissance ; mais comme elles s'étaient occupées du soin d'acquérir d'autres avantages qui pouvaient lui résister, et s'allier à jamais avec les souvenirs de leurs jours les plus brillants, elles n'ont fait que changer d'empire : à celui de leurs

que dans ceux qu'elle aura pu en obtenir. Elles seront toujours également sensibles aux plus légers défauts d'égards, non en raison seulement de leur âge, mais ce sera comme femmes qu'elles s'en trouveront offensées. Le respect dû à ce titre sacré est toujours celui qu'elles exigent et qu'elles ont droit d'exiger. Elles pardonnent difficilement l'oubli. Dans quelque temps que ce soit, les moindres fautes de ce genre blessent profondément en elles un secret sentiment de dignité, qui ne les abandonne qu'à leur dernier soupir.

Heureuse celle qui, regardant cet âge comme le terme de toutes les illusions, l'a toujours vu comme le but où elle devait recevoir le prix de sa longue course. Son espoir ne sera pas trompé. Elle y trouvera l'acquit de toutes les promesses faites à la vertu. Les douces images des jours si rapides et si purs de son premier règne reviendront encore planer sur sa pensée pour enchanter ses derniers souvenirs. Elle verra ses charmes se retracer dans les traits de ses filles; on dirait qu'elle n'a fait que les leur céder pour un jour de fête, comme ces voiles et tous ces ornements dont elle formait autrefois sa parure. Qu'aurait-elle donc à regretter? Rien de ce qui est perdu pour tant d'autres ne l'est pour elle. Oui, beauté, grâces, talents, le temps lui a fidèlement rapporté dans ses enfants tout ce qu'il avait paru lui enlever ; elle va renaître en eux à jamais, heureuse de sentir que c'est le fidèle accomplissement de tous ses devoirs qui leur assure ce brillant héritage.

Telle est la succession des révolutions plus ou moins orageuses à travers lesquelles la compagne de l'homme, entièrement quitte envers l'espèce et revenue à la vie purement individuelle, peut encore se promettre une carrière longue et tranquille; tels sont les phénomènes qu'elle présente à l'âge de quarante-cinq à cinquante-cinq ans et les symptômes qui annoncent la fin de la période reproductrice; tels sont enfin

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME

CHAPITRE PREMIER.

PREMIER AGE.

1° De l'enfance; Différences qui existent entre les deux sexes; De la puberté chez la jeune fille.

CHAPITRE DEUXIÈME.

DEUXIÈME AGE.

De la femme considérée 1° comme fille; 2° comme sœur; 3° comme épouse; 4° comme mère de famille.



CHAPITRE TROISIÈME.

TROISIÈME AGE.

Cessation du flux menstruel chez les femmes; De l'âge auquel arrive la cessation des règles; Phénomènes qui annoncent l'époque critique; Des changements que subit l'organisation physique et intellectuelle; Dangers véritablement attachés à l'âge critique.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU PREMIER VOLUME.

Paris. — Imprimé chez Bonaventure et Ducessois.





